NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.
Socialisation et responsabilisation :
réflexion éthique sur le suicide

Michel Boulet

Thèse
présentée
au
Département de Religion

COMME EXIGENCE PARTIELLE EN VUE DE L'OBTENTION
DU GRÂDE DE PHILOSOPHÆ DOCTOR (PH.D.)
UNIVERSITÉ CONCORDIA
MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA

JUIN 1992

© Michel Boulet, 1992
The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-87254-3
SOMMAIRE

Socialisation et responsabilisation :
réflexion éthique sur le suicide

Michel Boulet, Ph.D.
Université Concordia, 1992

Dans une modernité qui se caractérise par la fin des consensus sociaux et la rapidité des changements, la contradiction apparaît comme une réalité quotidienne. Chacun doit trouver sa propre voie vers l'épanouissement au sein d'une société qui offre un éventail de valeurs hétéroclites et qui valorise avant tout une attitude individualiste fondée dans l'immédiateté et l'intensité. Il n'est donc guère surprenant que la question du « sens » de la vie s'impose de plus en plus comme une préoccupation vitale pour un nombre grandissant de personnes.

Émile Durkheim avait découvert une réalité intéressante en liant la variation du taux de suicide avec les degrés d'intégration et de régulation des individus. Nous reprenons ses propos en insistant sur leurs implications éminemment relationnelles. Dès lors, il apparaît qu'un déséquilibre au niveau de la socialisation dégénère en ruptures de communications et provoque l'émergence de la culpabilité. D'ordre relationnel, ce sentiment de culpabilité apparaît comme un phénomène normal qui se manifeste lorsque des difficultés surviennent
entre une personne et son environnement social. Après une exploration des concepts de socialisation, de culpabilité et de leurs liens avec le phénomène suicidaire, nous avons voulu vérifier, dans un corpus de lettres d'adieux à la vie, s'il était possible de découvrir des «indices» de cette culpabilité. Les résultats obtenus prouvent l'importance de ce sentiment et nous conduisent à mieux comprendre le phénomène du suicide.

Nous sommes convaincu que l'amélioration des réseaux relationnels ainsi qu'une responsabilisation des personnes et des institutions sociales permettraient à davantage d'individus de se construire un «bonheur». Cela suppose d'abord une prise de conscience de l'importance de l'autre; ensuite que nous travaillions à la promotion d'une solidarité plus grande à l'intérieur et entre des institutions importantes telles que la famille, l'école et le travail. C'est à partir du concept-clé de la responsabilisation que nous proposons quelques réflexions sur une éthique du suicide qui doit se fonder sur le respect de la personne humaine sous son double aspect d'individu et de membre d'une communauté.
La réalisation d'un travail de cette ampleur nécessite la collaboration d'un nombre important de personnes. J'aimerais remercier sincèrement les membres de ma famille et de ma belle-famille qui, par leurs encouragements et leur aide, ont soutenu mes efforts tout au long de mes études. Je désire aussi souligner l'estime que je porte à tous ceux et celles qui, à l'Université Concordia, m'ont accueilli, enseigné, encouragé et aidé. On oublie trop souvent que l'étude est un travail d'équipe où chacun et chacune a un rôle à jouer pour parvenir à l'aboutissement d'un projet si exigeant.

Il y a des personnes qui ont eu une part particulièrement active à mon travail et dont la collaboration s'est avérée essentielle.

J'aimerais d'abord remercier Dr Frederick Bird pour m'avoir dirigé au fil des années. Dr Bird s'est révélé un maître compétent, structuré, aidant et respectueux de ma personne et de mes choix. Il a su accepter mes limites et exploiter mes forces afin que je puisse me dépasser.
Je ne peux passer sous silence l'influence de Monsieur Éric Volant. Monsieur Volant m'a sensibilisé au phénomène du suicide et a eu la gentillesse de m'accepter dans son équipe de recherche. Ses encouragements et sa confiance m'ont motivé à poursuivre mes études. J'ai découvert en Monsieur Volant une personne profondément humaine et généreuse pour laquelle j'ai une réelle estime.

J'aimerais aussi remercier Marie, mon épouse, dont l'apport à mon travail s'est avéré inestimable. J'ai pu bénéficier de son expertise dans le domaine des lettres d'adieux à la vie et m'inspirer de ses travaux. Avec compétence et rigueur, elle a veillé à la réalisation matérielle de la thèse. Ses encouragements constants et insistants m'ont permis de trouver la motivation nécessaire à la réalisation de mes études.

Enfin, je tiens à remercier Jacinthe et Alexis pour leur patience et leur gentillesse.
# TABLE DES MATIERES

## INTRODUCTION

1

## CHAPITRE I. LA SOCIALISATION

1.1 Les comportements sociaux 19

1.2 Le processus de socialisation 26

## CHAPITRE II. LE SUICIDE

2.1 Les facteurs sociologiques selon Émile Durkheim 41
   2.1.1 *Le Suicide* 41
   2.1.2 * Discussions autour du Suicide* 48

2.2 L'intégration sociale 57
   2.2.1 *La solitude* 61
   2.2.2 *La religion* 67

2.3 Les changements sociaux 78

2.4 Conclusion: un lien inextricable entre socialisation et suicide 83

## CHAPITRE III. LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ

87
CHAPITRE IV. LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ
DANS LES LETTRES D'ADIEUX

4.1 Perspectives préliminaires
  4.1.1 Valeur et limites des lettres d'adieux
  4.1.2 Le corpus de lettres d'adieux

4.2 Les lettres d'adieux vs les sens du suicide

4.3 Présentation des «sens» du suicide
  4.3.1 La fuite
  4.3.2 Le deuil
  4.3.3 Le châtiment
  4.3.4 La vengeance
  4.3.5 L'appel
  4.3.6 Le sacrifice
  4.3.7 Le passage

4.4 Le sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux
  4.4.1 Les «indices» de la culpabilité
    i) Les demandes de pardon
    ii) L'auto-accusation
    iii) L'accusation
    iv) La déculpabilisation
  4.4.2 Les «mentions» du sentiment de culpabilité
  4.4.3 Demande de pardon / auto-accusation
    i) La fuite isolée
    ii) Le deuil isolé
    iii) La vengeance isolée
    iv) Le châtiment isolé
    v) Le sacrifice et le passage isolés
    vi) Le deuil juxtaposé
    vii) La fuite juxtaposée
    viii) Les lettres mises de côté ou non classifiées
    ix) Les demandes de pardon à Dieu
4.4.4 Accusation/déculpabilisation
   i) La vengeance isolée et juxtaposée
   ii) Le deuil isolé et juxtaposé
   iii) La fuite isolée et juxtaposée
   iv) Les autres sens, isolés et juxtaposés
   v) Les lettres mises de côté ou non classifiées

4.5 Les relations sociales au-delà du suicide

4.6 La culpabilité dans les lettres d'adieux: synthèse

CHAPITRE V. RELATIONS SOCIALES ET RESPONSABILITÉ

5.1 Remarques préliminaires à une réflexion éthique sur le suicide
   5.1.1 Du discours éthique
   5.1.2 De l'apport spécifique d'une approche socio-anthropologique

5.2 Ceux qui vivent et ceux qui survivent
   5.2.1 Les endeuillés
   5.2.2 Ceux qui ont tenté de se suicider
   5.2.3 Ceux qui pensent à se suicider

5.3 De la responsabilité de la personne: suicidaire et suicidée
   5.3.1 Les responsabilités du suicidaire/suicidé adulte
   5.3.2 Les responsabilités du suicidaire/suicidé adolescent

CHAPITRE VI. RELATIONS SOCIALES ET INSTITUTIONS

6.1 Les responsabilités au sein des relations familiales

6.2 Les responsabilités en milieu scolaire

6.3 Les responsabilités en milieu de travail
CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXE A. Les demandes de pardon 313

ANNEXE B. Les auto-accusations 314

ANNEXE C. Les accusations 315

ANNEXE D. Les déculpabilisations 316
<table>
<thead>
<tr>
<th>FIGURE</th>
<th>Description</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>I.</td>
<td>Occurrence des sous-types «isolés»</td>
<td>121</td>
</tr>
<tr>
<td>II.</td>
<td>Occurrence de chacun des sous-types dans l'ensemble des lettres</td>
<td>121</td>
</tr>
<tr>
<td>III.</td>
<td>Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux classifiées écrites par des femmes</td>
<td>143</td>
</tr>
<tr>
<td>IV.</td>
<td>Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux classifiées écrites par des hommes</td>
<td>143</td>
</tr>
<tr>
<td>V.</td>
<td>Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans l'ensemble des lettres d'adieux classifiées</td>
<td>144</td>
</tr>
<tr>
<td>VI.</td>
<td>Les indices de culpabilité selon les sens du suicide</td>
<td>146</td>
</tr>
<tr>
<td>VII.</td>
<td>Les demandes de pardon en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance</td>
<td>149</td>
</tr>
<tr>
<td>VIII.</td>
<td>Les demandes de pardon dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens</td>
<td>149</td>
</tr>
<tr>
<td>IX.</td>
<td>Les auto-accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance</td>
<td>150</td>
</tr>
<tr>
<td>FIGURE</td>
<td>Text</td>
<td>Page</td>
</tr>
<tr>
<td>--------</td>
<td>----------------------------------------------------------------------</td>
<td>------</td>
</tr>
<tr>
<td>X</td>
<td>Les auto-accusations dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens</td>
<td>150</td>
</tr>
<tr>
<td>XI</td>
<td>Les accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance</td>
<td>166</td>
</tr>
<tr>
<td>XII</td>
<td>Les accusations dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens</td>
<td>166</td>
</tr>
<tr>
<td>XIII</td>
<td>Les déculpabilisations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance</td>
<td>167</td>
</tr>
<tr>
<td>XIV</td>
<td>Les demandes de pardon dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens</td>
<td>167</td>
</tr>
</tbody>
</table>
INTRODUCTION

En éthique, le suicide fait partie de ces sujets qui ont acquis un statut privilégié. On imagine fort bien son existence dans la préhistoire de l'humanité et pourtant, le sujet demeure habité d'un caractère de nouveauté. Un rapide regard historique permet de saisir que nul n'a pu vraiment maîtriser les manifestations suicidaires même lorsque dans certains lieux et à certaines époques précises, l'omniprésence et le contrôle de l'Église d'Occident possédait sur les âmes une emprise qui semblait totale. Les actions les plus dures soit contre les âmes ou les corps des suicidés, soit contre leur famille, ne permirent pas d'endiguer complètement le phénomène. Autre facteur essentiel, l'évaluation du comportement suicidaire est directement dépendante de la conception qu'on a des droits et devoirs des individus par rapport aux droits et devoirs de la société. Le jeu des idéologies et des systèmes politiques rend évidente une constante oscillation entre les privilèges des uns ou des autres. Deux pôles dominants imposent des valeurs toujours débattues: la société au service des individus ou l'individu au service de la collectivité. Ce débat est actuel dans un contexte où la tension entre les deux idéologies dominantes de la seconde moitié du XXe siècle s'essouffle. Dans un ordre d'idée tout différent, l'intérêt pour le phénomène suicidaire fait suite à de nombreuses études auprès des peuples du monde. Un regard sur les cultures autres qu'occidentales convainc de la presqu'universalité du suicide. Plus encore, la diversité des comportements et des qualifications relatifs à l'autodestruction ne cesse d'impressionner. Enfin, motivation majeure, depuis plusieurs années le taux de suicide et de tentatives de suicide recensé en Occident et particulièrement en Amérique du
Nord est en constante croissance. Le recours à ce geste radical n'apparaît plus comme une cause de mort statistiquement marginale mais s'impose comme une source majeure de décès chez certaines classes d'âge.

Une synthèse de ces quelques arguments choisis parmi une longue liste amène à faire deux constats. D'abord le comportement suicidaire doit être constamment examiné et réévalué puisque la culture apparaît comme une réalité dynamique. Rien n'est inerte, fixé pour toujours et seules de fausses impressions ou une lecture erronée de la réalité permettraient de taire le constant mouvement dont chaque culture est l'objet. En cela, le cas du suicide n'est pas unique et partage le sort de nombreux problèmes ayant une incidence éthique. II doit aussi être réévalué parce qu'il nous confronte à une évidence incontournable: le suicide existe et demeure. Par lui-même, l'argument est décisif et ce n'est pas faire preuve de pessimisme que de croire que le suicide demeurera.

Mais qu'est-ce que le suicide? Il faut bien se poser la question puisqu'une revue de la littérature sur le sujet offre un large éventail de définitions ayant chacune sa subtilité propre. De façon générale, nous pourrions dire que le suicide est l'acte par lequel un être humain se donne la mort. Évidemment, cela est insatisfaisant et c'est lorsqu'on tente de spécifier davantage le contenu de la définition que les avis sont partagés. En effet, une définition soutient habituellement une vision du monde et des personnes. Elle permet de préciser une idée, de caractériser une expression, de donner un sens. Selon ses origines, ses convictions, ses objectifs, un auteur se crée ou se choisit un sens qui sera à la base de sa réflexion. Il n'est donc pas surprenant que les définitions du suicide soient multiples et différentes dans leur niveau de précision. Après avoir examiné un grand nombre de définitions possibles, nous adoptons quant à nous celle d'Émile Durkheim: «On appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif
accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat»
1. Cette définition nous satisfait. D'abord, on évite d'y inclure les tentatives de suicide. Bien que nous férions parfois référence à ce domaine de recherche, le sujet est ici hors de notre propos. La personne qui a atté à sa vie n'est pas nécessairement morte et cela est fort heureux, sinon nous assisterions à une véritable hécatombe. De plus, la définition de Durkheim englobe tout type de sacrifices, tel que l'héroïsme.2 Certains auteurs, pour des raisons diverses, préfèrent faire du martyr ou de l'héroïsme des catégories à part. Ce n'est pas le lieu ici de trancher ce débat. C'est pourquoi, à l'exclusion de quelques remarques ponctuelles, nous ne traiterons pas de ces catégories qui nécessiteraient une étude particulière. Enfin, les actes négatifs3 ne sont pas évacués de la définition de Durkheim. Parfois ne rien faire s'avère le meilleur moyen de mettre volontairement fin à ses jours.

* * *

Tenter de réfléchir sur le suicide, c'est d'abord chercher à saisir la complexité du phénomène. Il faut faire l'effort de dégager dès le départ certains thèmes qui nous semblent pertinents pour une approche éthique du suicide.

Jusqu'à preuve du contraire, l'être humain n'a pas le choix de venir au monde. Quelles que soient les raisons qui y président, la naissance demeure un choix de personnes déjà vivantes et, dans la majorité des cas, d'adultes qui se considèrent justifiés de faire un enfant ou qui savent pertinemment que la relation amoureuse peut mener à la naissance d'un

---


2 Il est difficile de trouver une définition adéquate du suicide qui fasse l'unanimité. C'est pourquoi certains auteurs comme E.S. Shneidman (Definition of Suicide, New York, John Wiley & Sons, 1985) refusent d'en énoncer de façon formelle. La définition de Durkheim peut être ambiguë, entre autres parce qu'elle fait référence aux «martyrs». Nous sommes conscients de ces difficultés et, bien que nous conservions la définition de Durkheim, nous ne traiterons pas dans notre étude du cas des martyrs.

3 Comme le souligne Durkheim, «il peut se faire qu'une attitude purement négative ou une simple abstention aient la même conséquence» (Le Suicide, op.cit., 3). C'est le cas lorsqu'une personne refuse de se nourrir ou commet un forfait en sachant que le geste la mènera à la potence. Dans ce dernier cas, la personne se sera sciement tuée par l'entremise d'un tiers.
enfant. Mais cette décision ne peut pas tenir compte du choix de celui ou de celle qui n'existe souvent qu'à l'état de projet. L'enfant naissant hérite de parents, d'une tradition, d'un environnement et d'un pays sur lesquels il n'a rien à dire.

On passe habituellement rapidement sur le caractère incontrôlable de la naissance. Pour les uns, cet événement dit « naturel » met un terme à toute discussion; pour d'autres, la naissance s'inscrit dans la marche normale de l'évolution biologique d'une espèce animale; certains enfin parleront du mystère de la création divine. Quelles que soient les explications retenues, il n'en demeure pas moins qu'au départ tout semble indiquer qu'on vient au monde davantage pour les autres que pour soi. La naissance répond à des besoins fondamentalement égoïstes et sociaux pour ensuite, dans une perspective plus étendue, se transformer quelque peu en tenant compte de la personne elle-même. Le rôle des parents est fondamental à deux points de vue: dans la conception et dans l'éducation.

La réflexion qui doit mener à cet acte créatif, la prise de responsabilité et l'engagement que cela implique, se heurtent souvent à des considérations quotidiennes. Les obligations que contractent les adultes, les circonstances qu'impose la vie, la condition d'être humain, font souvent en sorte que chacun a l'impression qu'il fait son possible sans pouvoir espérer réaliser l'idéal. Cela est vrai partout dans le monde et se vit avec davantage d'acuité dans notre société où souvent la venue d'un enfant résulte d'une réflexion et d'une planification parfois longues et complexes. La volonté est présente mais les moyens, qui existent ou que nous nous donnons, sont fort limités. Ceci vaut pour ceux qui se sentent bien dans leur rôle de parents ou qui sont heureux d'avoir donné la vie et d'avoir des enfants. Le reste n'est que le constat qu'il existe une large marge entre la théorie et la pratique, que les parents sont des êtres humains qui doivent composer avec de nombreux facteurs professionnels, économiques et affectifs.
Mais il y a plus. Doit-on comprendre que tous les géniteurs aspirent à être parents? Doit-on supposer que tous les géniteurs désirent créer et créer effectivement des conditions de vie permettant à l'enfant de s'épanouir, de devenir un être chez qui la part de bonheur sera plus importante que la part de chagrin, chez qui résidera la conviction selon laquelle, somme toute, la vie vaut la peine d'être vécue? Poser la question, c'est aborder toute la problématique de la qualité de la vie. Et là-dessus, tout est aléatoire. Nul n'est jeté dans la vie dans les mêmes conditions. Personne n'a les mêmes chances, rien n'est égal. Discuter des inégalités, c'est convenir au départ de l'illusion d'une idéologie dominante en Occident. De l'extérieur, nous pourrions même avancer que la vie favorise certaines personnes comparativement à d'autres. Milieux riches ou milieux pauvres, familles unies ou familles désunies, quartier urbain ou domaine rural, laxisme ou paternalisme. Il serait déplacé de fonder une éthique sur de tels critères. Pour que la vie vaille la peine d'être vécue, il faut que l'individu puisse y trouver son compte. Or il est possible et même usuel d'être heureux dans une famille économiquement pauvre. Tout comme il est possible de ne trouver aucune motivation à la vie malgré un bien-être pécunier qui, à coup sûr, ne causerait jamais de souci.

L'attitude adoptée face à la vie dépend d'un ensemble de facteurs impossible à définir dans son entier. Pour prendre deux extrêmes, il y a d'abord les réalists qui vivent le quotidien avec ses joies et ses misères tout en extirpant le maximum de la vie afin de construire un bonheur réel. Ce réalisme optimiste est le lot d'un grand nombre qui jouent les règles du jeu et trouvent les ressources nécessaires permettant de se donner un sens. Mais cela n'endigue pas tout à fait l'idéalisme excessif qui veut parfois s'imposer. Pour certains, l'imaginaire prend le pas sur la réalité. Écartant les contingences du quotidien, ils inventent une vie de rêve et fondent tous leurs espoirs dans sa réalisation. Cette recherche éphémère d'un bonheur inaccessible, cette pure construction de l'esprit a un impact néfaste sur les comportements. Le quotidien devient une réalité à laquelle on cherche constamment
à échapper; tout semble dénué d'intérêt, insignifiant, insatisfaisant. Ainsi est-il intéressant de constater que des gens démunis en arrivent à vivre heureux, profondément heureux. Un plus grand bien-être économique n'est pas essentiel, loin de là. Et puis, dans le même ordre d'idées, certains se satisfont de peu et d'autres sont insatisfaits de beaucoup. La multitude d'attitudes et d'attentes qui s'expriment avec une diversité de nuances et de formes n'a rien qui permette de simplifier le regard éthique. Les besoins, leur quantité et leurs types, sont motivés par un ensemble de facteurs dont chacun garde le mystère. Entre l'égocentrisme et le don total de soi existe toute une gamme d'attitudes qui peuvent être tout aussi satisfaisantes les unes que les autres, tout aussi décevantes aussi.

***

Affirmer que l'intérêt pour la vie prend sa source dans la réciprocité, c'est lever le voile sur une autre réalité bien complexe qui révèle la coexistence à la fois irréconciliable et inextricable d'un individu et d'un groupe d'individus. Cette ambiguïté ne peut pas être résolue. Elle demeure toujours et partout au cœur de toute réflexion sur l'être humain. L'être humain est un être en relation qui se crée continuellement des liens d'inter-dépendance avec les autres. La santé d'un groupe est liée à un équilibre très fragile entre dynamisme et tradition. Dès sa naissance, l'être humain se crée des liens de dépendance, un réseau d'une extrême complexité. Le principe de la réciprocité, très difficile à définir et à circonscrire, en est l'âme.

L'un des principes fondamentaux dans les relations sociales réside dans l'obligation de ne pas faire volontairement de mal à autrui sauf si cela est nécessaire à l'obtention d'un plus grand bien. Le respect de l'intégrité physique et morale de l'autre est la clé d'une hygiène sociale et, donc, d'un bien-être individuel. Or le suicide fait mal. Le suicide fait mal au suicidant, aux membres de sa famille, à l'entourage, à la société en général. C'est d'autant plus le cas pour un individu ayant des responsabilités familiales. Ce sont certes
des considérations d'ordre affectif qui dominent à prime abord mais cela ne devrait pas occulter les aspects sociaux et économiques. La transformation d'un enfant à l'état d'adulte implique un investissement relationnel important. Chacun et chacune rencontrent des milliers de personnes et tissent avec des centaines d'entre elles des liens non négligeables. Déjà la mort naturelle ou accidentelle provoque une cassure douloureuse pour un grand nombre de proches. La mort volontaire ajoute le désarroi à la peine. Se suicider, c'est blesser autrui. Une vie, parfois, ne suffit pas à cicatriser le deuil.

Peu surprenant que le suicide soit l'un des sujets les plus discutés dans la littérature savante. Le geste pose avec urgence la question fondamentale: la vie vaut-elle la peine d'être vécue? Les temps changent et la question demeure. La réponse est une responsabilité collective incontournable qui mobilise un nombre incalculable de gens mais en particulier les praticiens de la santé physique et mentale, les sociologues, les thérapeutes. Mais aussi, la lecture toujours à refaire du phénomène suicidaire est une tâche dévolue à l'éthicien.

Il y a longtemps, Aristote affirmait que «Le bonheur est donc le bien le plus précieux, le plus beau et le plus agréable»

4. Comment ne pas convenir de cette affirmation qui procède de la simple observation et, osons le dire, du bon sens commun? L'idée nous apparaît un point de départ pertinent pour introduire une éthique du suicide. Lorsqu'un individu met volontairement fin à ses jours, c'est presque toujours parce qu'il est malheureux; il ne trouve pas son compte dans la vie. Lorsqu'on se suicide, c'est qu'on ne peut plus trouver le bonheur. Or pour nous, une éthique doit être résolument une éthique du bonheur. La tâche essentielle de l'éthicien doit être de conduire les individus et les groupes à faire le point, à s'interroger sur leurs propres conditions et leurs agirs, à se remettre en cause afin qu'ils puissent poursuivre leur quête du bonheur. Voilà un idéal que

nous partageons avec bien d'autres; un idéal qui doit être promu avec lucidité, compréhension et entêtement. Ainsi, au-delà de la morale qui peut être considérée «comme un système normatif qui codifie en des règles, le bien à faire et le mal à prescrire»\textsuperscript{5}, l'éthicien poursuit sans cesse «une réflexion critique sur la signification et la finalité de l'acte humain, sur la légitimation des impératifs moraux et sur les fondements de l'obligation morale»\textsuperscript{6}. Pour nous, cet objectif de la morale suppose que le bonheur demeure une référence incontournable pour toute réflexion sur l'être humain. Pour ce faire, plusieurs avenues sont possibles. Les domaines d'investigation sont innombrables et chaque personne qui s'engage sur cette voie choisit les types et les lieux d'intervention qui répondent le mieux à ses aspirations. Chaque personne intéressée par l'éthique s'engage dans une démarche difficile et parfois austère qui, de toute façon, ne sera jamais achevée. Il n'en demeure pas moins que s'ajoute alors une pierre à l'édifice. La contribution finale, même minime aux yeux de la population, se joint à l'effort collectif de ceux et de celles qui désirent un monde meilleur où l'être humain pourra s'épanouir comme personne et être heureux.

Le projet est ambitieux mais exaltant. Il nécessite l'acquisition de certaines attitudes et de connaissances fondamentales permettant d'aider la communauté à voir plus clairement les situations, afin qu'elle puisse trouver des solutions conformes à la promotion de l'être humain. Plus que la méthode, c'est l'approche de la réalité et la finalité de son action qui distingue l'éthique des autres professions. Quelles sont les attitudes qui doivent être développées? Soulignons-en quelques-unes.

L'éthicien, et par conséquent l'éthicien préoccupé par le suicide, doit d'abord observer avec le plus de lucidité possible ce qui se passe autour de lui. Toujours limité par


\textsuperscript{6} \textit{Ibid.}
ses goûts, ses choix, ses aspirations et ses tendances, il tente de saisir l'être humain à partir d'un champ d'étude particulier (psychologie, sociologie, biologie, religion, etc.), tout en ayant le souci d'élargir ses connaissances dans d'autres domaines. C'est un boulimique de l'information qui est à l'affût de tous les renseignements pertinents à sa réflexion. Cette attitude d'écoute envers les personnes tient compte du gros bon sens qui habite la «conscience collective». L'observation implique une sensibilité à deux éléments. D'abord, une approche collégiale demeure ici comme ailleurs la meilleure solution possible. Il faut avoir l'humilité de reconnaître les limites humaines. L'éthicien ne disposera toujours que de données partielles et c'est dans le dialogue qu'il lui sera possible de clarifier les situations. En deuxième lieu, l'éthicien doit développer une sensibilité aiguë aux problèmes liés à la subjectivité et à l'objectivité. Si l'objectivité demeure un idéal impossible à atteindre dans un grand nombre de cas, il faut essayer d'éviter les effets les plus pervers d'une subjectivité qui peut dénaturer radicalement une perception ou une situation. Ce pourrait être le cas, selon nous, si le suicide était encore exclusivement perçu comme une lâcheté ou si une tendance voudrait trouver une seule raison, un seul bouc émissaire au phénomène suicidaire.

Mais c'est une chose d'observer, c'en est une autre de comprendre. On se retrouve ici devant un obstacle majeur sinon infranchissable par certains aspects. C'est d'ailleurs ce qui justifie la spécialisation à l'intérieur même d'un domaine précis tel que le suicide. Il s'agit de rationaliser afin de comprendre de la façon la plus objective possible les personnes et les situations. Il existe toutefois un écart entre la théorie et la pratique. La personne humaine est un être de chair, un être éminemment variable et difficile à saisir. À la raison se joignent les passions, les sentiments, les circonstances. La personne est toujours en situation et c'est là que se situe un des problèmes majeurs. Quelqu'un se suicide parce qu'il pense que c'est la seule solution possible à son problème. Les grandes théories, pour être utiles, doivent trouver une résonnance dans la réalité du quotidien d'hommes, de
femmes et d'enfants qui aspirent au bonheur. C'est la raison pour laquelle une compréhension solide des conditions sociales dans lesquelles vivaient les personnes qui se suicident est nécessaire aux demandes ultérieures de l'éthicien. L'observation et l'effort de compréhension sont les étapes préparatoires qui permettent de clarifier et d'exposer la situation. Cela nous paraît être la première responsabilité de toute personne intéressée à l'éthique. Il s'agit de présenter à la collectivité la réalité telle qu'elle est ou telle qu'elle nous paraît être. Cet effort de clarification est un apport réel au bien commun. C'est un travail délicat que de tenter de clarifier des comportements qui s'enracinent dans une multitude de causes et qui s'avèrent parfois inextricables. L'éthicien expose pour mieux faire comprendre; il enseigne. Il occupe donc une fonction largement pédagogique: consacrer une partie de sa vie à disséquer les réalités sociales et individuelles afin de les rendre accessibles aux autres. Le débat actuel sur le suicide montre hors de tout doute la complexité de la tâche ainsi que l'importance d'une réflexion sur les valeurs et d'une remise en question de comportements et d'options sociales. L'examen critique, constructif et lucide de la situation en Amérique du Nord et au Québec en particulier est la tâche la plus importante de l'éthicien. Son rôle pourrait se limiter à cela et déjà son apport aurait été important. Il existe un grand nombre de personnes particulièrement versées dans les applications pratiques qui peuvent prendre la relève et tirer les conclusions qui s'imposent.

Il est toutefois possible et même important d'aller plus loin. La clarification de concepts et de situations, tâche hautement estimable en elle-même, peut se faire en classe, au sein d'un groupe d'amis, dans le cadre intime d'une famille. Mais l'éthicien peut choisir de participer aux débats sur la place publique. Par la publication destinée à la communauté savante ou à travers un travail de vulgarisation, l'éthicien peut choisir de se compromettre. Il y a des risques. En effet, se compromettre, c'est devenir vulnérable, prêter flanc à la critique, ne serait-ce qu'à cause de la prétention d'apporter un éclairage nouveau sur une situation. Mais c'est aussi se mettre dans une position favorable afin de conscientiser et
d'alerter. Il n'est pas facile de faire prendre conscience de l'importance du suicide alors qu'il existe une volonté d'ignorer la situation. Il est malaisé de faire comprendre que le «chantage» des jeunes est un appel à l'aide qui doit être pris au sérieux ou que la solitude provoque parfois des idéations suicidaires. En obligeant les personnes à écouter, en leur faisant prendre conscience de leurs limites et de leurs faiblesses, on leur fait réaliser l'urgence d'une transformation. Il faut connaître l'être humain pour saisir la difficulté que cela suppose et les angoisses que cela attise, puisqu'en arrière-plan persiste l'ombre de notre impuissance.

Certains éthiciens choisissent d'alerter la société lorsque leur lecture des événements le nécessite. Depuis plus de dix ans, le suicide est l'objet d'une recrudescence d'intérêt et de publications. On alerte lorsque la situation est grave; c'est le cas du suicide au Québec. Des principes fondamentaux sont en cause et c'est la tâche de l'éthicien que de poser les questions: qu'est-ce qu'un être humain? Comment définir et préserver dans les faits la dignité humaine? Quel rapport peut-on faire entre la qualité et la quantité de vie? Jusqu'où vont les responsabilités sociales d'un individu? Le suicide interroge sur le sens de la vie et le sens de la mort. Le fait de posséder au Québec un des plus hauts taux de suicide au monde justifie sûrement que l'éthicien alerte la société afin que l'on se penche sérieusement sur la question.

L'éthicien est confronté à bien des tâches: observer, comprendre, exposer, clarifier, conscientiser, alerter. Sans vouloir être prétentieux, nous pourrions dire que la collaboration essentielle de l'éthicien réside dans la poursuite de la vertu de sagesse. Beaucoup de personnes ont tendance à dévaloriser les travaux théoriques. Pourtant, de la définition d'être humain dépendent les droits et les devoirs de chaque être vivant; de la définition de la nature découle le rôle de la personne humaine face à son environnement. C'est sur ces bases, sur ces piliers, que la communauté fondera sa morale. Toutefois, rien n'empêche l'éthicien de faire des incursions prolongées dans le domaine de l'agir. Il lui est
possible de proposer des solutions à des situations concrètes; l'apparition de plus en plus courante des éthiciens dans les médias et la création des comités d'éthique le prouvent. Dans cet ordre d'idée, ses intérêts le prédisposent à jouer un rôle d'arbitre ou de conciliateur. Les changements technologiques, les découvertes scientifiques, le choc des cultures, les changements de valeurs, l'individualisme, les problèmes économiques de plus en plus criants rendent nécessaire l'intervention de personnes ayant développé des attitudes réfléchies, circonspectes et avisées. Il est intéressant de constater l'intérêt actuel, par exemple, pour l'éthique des affaires. De vastes recherches sont entreprises afin de mieux circonscrire les conditions nécessaires à une gestion respectueuse des personnes et des choses. Le souci de clarification du niveau de moralité des attitudes y est abordé de front. C'est ce que montre Frederick Bird7 en proposant une typologie des discours éthiques. Un discours éthique peut être soit interactif s'il définit le problème, explore des alternatives et permet la négociation; formatif s'il vise à inspirer, motiver, cultiver le caractère moral; législatif lorsqu'il cherche à déterminer des principes et des règles; policier lorsqu'il veille à maintenir l'ordre en identifiant et punissant les contrevenants; idéologique dans la mesure où on défend l'ordre établi et en particulier la distribution du pouvoir et des privilèges; ou encore orienteur, enfin, s'il vise à guider la personne dans la recherche de son propre agir.

Ainsi donc l'agir moral peut-il être interactif, formatif, législatif, policier, idéologique, orienteur.8 Cette typologie non exhaustive est intéressante dans la mesure où elle est pratique. Elle résume en partie aussi nos précédents propos. Bien que chacune de ces attitudes soit moralement acceptable et toujours présente au cours d'une délibération, il est nécessaire de nous interroger sur les attitudes à privilégier. F. Bird considère que les


interventions interactives et formatives conviennent le mieux à une éthique des affaires. Une éthique du suicide nous apparaîtrait nécessiter le concours d'un discours interactif, formatif et orienteur. Cela n'exclut absolument pas la nécessité d'une forme législative mais nous préférons être ici attentif à ceux qui souffrent et ont besoin d'aide... Notre proposition procède surtout de notre principal intérêt pour le respect de la personne humaine.

Avouons-le, nous avons présenté là un ensemble idéalisé des rôles possibles de l'éthicien. L'exercice avait comme double objectif de situer adéquatement notre propos et de montrer l'extrême complexité des défis que cela implique. Une éthique du suicide ne peut être moniste. Le respect de la personne humaine nécessite un retour constant à la spécificité des drames vécus par chacun. Soucieux de cela, il est nécessaire pour l'éthicien d'adapter son discours aux différents interlocuteurs auxquels il s'adresse: suicidaires, ceux qui ont auparavant attenté à leur vie, parents, amis, etc. Une éthique du suicide ne peut se faire qu'en situation et la préférence pour une intervention qui oriente plutôt que pour une législation dépend directement de cette conviction. Il n'est pas sûr que ce soit une spécificité de l'éthique du suicide que d'avoir quelque chose à dire de différent à chacune des personnes impliquées dans un drame. Il nous semble que c'est largement partagé. Toutefois, l'éthicien préoccupé par le suicide fait partie de ceux qui sont les plus sensibles à cette réalité. Cette attitude est riche et nécessaire mais elle porte aussi des limites que nous discuterons plus loin.

Concluons toutefois provisoirement ces quelques commentaires en revenant à la sagesse dont nous faisions mention plus tôt. Vouloir être sage nous impose d'être prudent et de reconnaître nos limites. Il ne faut pas espérer que l'éthicien change le monde ou qu'il révolutionne les idées. Son idéal est davantage de contribuer de son mieux à la réflexion sur l'être humain en proposant une sagesse qui respecte la personne comme individu et membre d'un groupe social.
C'est dans cette optique que se situe notre travail. Les domaines d'investigation qui s'offrent à nous sont nombreux et il est possible d'aborder le suicide sous différents angles. Nos intérêts nous conduisent toutefois à privilégier une approche socio-anthropologique. Tout au long de ce travail, nous tenterons de mieux comprendre les conditions sociales qui influencent le taux de suicide pour ensuite proposer des pistes d'intervention.

Le premier chapitre permet de justifier notre approche par un examen des mécanismes de socialisation. À partir de considérations qui permettent de situer la socialisation dans le large contexte de l'évolution humaine, nous insisterons sur l'universalité du phénomène et sur ses effets auprès des structures mêmes des individus et des groupes.

Dans le deuxième chapitre, nous examinerons, par l'entremise des travaux de Durkheim et des experts qui lui ont succédé, comment certaines conditions sociales peuvent influer sur le taux de suicide. Nous consacrerons nos efforts à souligner l'importance des facteurs d'intégration et de régulation pour une bonne compréhension du phénomène suicidaire.

Pour vraiment clarifier l'état des liens sociaux existants entre le suicide et l'entourage, il faut trouver une juste mesure. De nombreuses avenues s'offrent à nous. L'une d'elles concerne le sentiment de culpabilité. Le troisième chapitre permet de cerner comment la culpabilité est une réalité fondamentale à toute relation humaine. Nous verrons que l'omniprésence de ce sentiment en fait un outil privilégié pour la connaissance des rapports existants entre la socialisation et le suicide.
Tout au long du quatrième chapitre, nous tenterons de mesurer et de démontrer ce rapport en analysant l'existence du sentiment de culpabilité à travers un corpus de lettres d'adieux à la vie laissées par des suicidés entre les années 1970 et 1980. Ce corpus a été constitué par une équipe de recherche dirigée par le professeur Éric Volant, de l'Université du Québec à Montréal, à laquelle nous avons collaboré pendant quelques années. La récurrence du sentiment de culpabilité dans les lettres nous fournira un certain nombre de réponses sur l'état du réseau relationnel du suicidé.

Ainsi que nous le mentionnons plus tôt, notre devoir d'éthicien nous incite, non seulement à essayer de mieux comprendre les divers comportements humains, mais aussi à proposer des pistes de solution aux problèmes auxquels nous sommes confrontés. Nous allons examiner comment l'analyse du contenu des lettres d'adieux à la vie peut nous permettre d'apporter un éclairage nouveau sur le phénomène du suicide. Nous chercherons à tirer des leçons de l'expérience de ceux qui se sont suicidés afin d'être mieux informé et de favoriser, si possible, l'exercice de comportements et de décisions plus responsables.

Le chapitre V vise d'abord à examiner le contenu des lettres d'adieux en tenant compte des différents auditoires impliqués dans un processus suicidaire. Notre discours s'adresse aux individus qui souffrent de la mort d'un proche, qui ont déjà tenté de se suicider ou qui pensent sérieusement à le faire. Ces propos favorisent une approche soucieuse de l'originalité de toute personne humaine. Nous verrons aussi, sur la base des enseignements que nous livrent les lettres, qu'il est important de se rappeler que chacun vit dans une communauté et qu'une part de responsabilité dans les relations sociales ne peut être niée.

Une éthique du suicide respectueuse de la personne doit tenir compte des aspects individuels et sociaux. Or, socialisé dès la naissance, chacun a un rôle à jouer à l'intérieur des structures sociales. Chacun en est, en partie, à la fois, le produit et le créateur. Dans le
chapitre VI, nous abordons les rôles que les institutions de la famille, de l'école et du travail peuvent jouer afin d'améliorer les conditions permettant l'émergence de relations sociales améliorées. Le renforcement des liens sociaux et une conscientisation de leur importance nous apparaîtront alors essentiels à une amélioration des conditions de vie et à l'avènement d'une société où le suicide s'imposera de moins en moins comme «la» solution à quelque problème que ce soit.
CHAPITRE I

LA SOCIALISATION

L'être humain est un animal social. Si l'affirmation ne fait pas totalement l'unanimité, force est d'admettre que les résultats des recherches actuelles tendent à le montrer et que la majorité des experts adoptent cet avis. Nous partageons cette hypothèse sur la foi de leurs arguments mais aussi parce que cela procède d'un constat qui, selon nous, fait appel au bon sens. Pourtant la nature même des comportements grégaires demeure un sujet fort discuté. Depuis longtemps les chercheurs s'intéressent à ce problème et c'est pourquoi, ne pouvant étudier les sociétés préhistoriques, de nombreuses observations ont été entreprises sur la vie sociale des grands primates. Ces recherches poursuivent deux objectifs distincts mais complémentaires: d'abord, la connaissance des espèces animales; ensuite, par extrapolation, la communauté scientifique a espoir de remonter aux origines des comportements humains afin de mieux les comprendre. Soulignons que les résultats des observations sur les grands primates ne peuvent servir que d'indicatifs sur les comportements passés de nos lointains ancêtres. Ainsi cherche-t-on à retourner aux sources de la vie sociale, à retracer tout le processus par lequel l'être humain a manifesté concrètement sa dépendance à l'autre; par lequel enfin l'être humain se fera Homme. Or, les nombreuses études effectuées notamment auprès des grands primates montrent avec évidence l'existence de comportements sociaux basés sur un ordre hiérarchique où un mâle
«dominant» règne sur des mâles «dominés». Cette hiérarchie se manifeste de nombreuses façons et implique un large éventail de conventions dont l'expression de la soumission est un élément important. La présence de ces observations prouve «la permanence des liens sociaux chez des animaux [...]»\(^1\). Ces comportements grégaires ne sont en aucun cas statiques; bien au contraire, ils «évoluent» au gré des alliances et des rapports d'autorité qui se lient au cours de la vie des individus et du groupe.

Le constat de l'existence d'une organisation sociale chez les primates supérieurs pose la question de son origine. Existe-t-il des tendances sociales héréditaires chez les grands primates ou est-ce un comportement appris? La question reste encore sans réponse. Mais l'attente de certitude ne doit pas laisser dans l'ignorance une hypothèse généralement admise, selon laquelle «les schémas (patterns) de comportement suivent certaines lois et [...] si l'on explore une espèce de manière suffisante, on peut faire des prédictions quant à son comportement»\(^2\). Il semble d'ailleurs que cela apparaisse valable autant pour l'être humain que pour les animaux. Selon Eibl-Eibesfeldt, en tant qu'animal, l'être humain possède deux traits fondamentaux. Il a une histoire phylogénétique qui se manifeste par des comportements préprogrammés et il dispose également d'une faculté d'apprendre des comportements que la nécessité lui impose tout au long de sa vie. La question est de savoir dans quelle mesure l'être humain est préprogrammé dans ses comportements. Mais une question tout aussi fondamentale est de savoir si le comportement grégaire est, dans une certaine mesure, préprogrammé. Des expériences effectuées auprès des nourrissons en utilisant des techniques spéciales de projections démontrent des modifications biologiques (battements du coeur, mouvements de la tête et de la main, etc.)


\(^2\) I. Eibl-Eibesfeldt, «Les universaux du comportement et leur genèse», dans E. Morin et M. Piatelli-Palmarini, *op.cit.*, 233. (C'est l'auteur qui souligne.)
lorsque l'enfant est confronté à des promesses qui ne se réalisent pas. Des expériences semblables ont été menées par Eckhardt Hess sur les réactions pupillaires. Ainsi tout porte à croire que, comme être humain, «nous répondons a priori à certains stimuli clefs»³.

En abordant le thème de la socialisation, nous désirons rappeler les liens inextricables qui unissent les personnes entre elles. Il nous apparaît toutefois important de rappeler certains faits. L'approche anthropo-sociologique que nous privilégions plonge ses racines dans le processus de socialisation. L'hypothèse principale de cette thèse est qu'une éthique du suicide ne peut pas, selon nous, éviter de faire un lien intime entre cette socialisation et la responsabilité qu'elle produit ou qu'elle devrait produire. C'est dans cette optique qu'il faut interpréter nos propos sur le processus de socialisation et les comportements sociaux. Ils procèdent d'observations dont les résultats ont été validés à de nombreuses reprises et auxquelles nous contribuerons concrètement au chapitre IV. Ils se fondent aussi sur une approche anthropologique qui cherche à comprendre les mécanismes qui régissent les relations entre les individus et les groupes.

1.1 Les comportements sociaux

À savoir si le comportement grégaire est un comportement préprogrammé, s'il répond à un «stimuli chef», nous ne pouvons en avoir aucune assurance. Il ne faut toutefois pas mésestimer les résultats de ces recherches. Les découvertes scientifiques dans ce domaine apporteraient une aide précieuse et même fondamentale pour une compréhension de la société humaine. Nous savons que les problèmes comportementaux liés à de nombreux facteurs tels les changements économiques, l'isolement, les difficultés du couple, augmentent fortement dans nos sociétés occidentales. Une connaissance plus complète de

la «nature biologique» de l’être humain, de ce qu’il y a d’inné en lui, permettrait un traitement plus éclairé de ces conditions devenues, dans certains cas, «pathologiques». La science éthique s’en trouverait tout aussi enrichie. Cela permettrait un éclairage nouveau sur le débat opposant les tenants de la position «sociologique» et de la position davantage «psychologique». Bien sûr, puisque l’être humain change et modifie tant son environnement que lui-même, la question concernant le dilemme société/individu demeurerait. Mais les fondements de la réflexion s’en trouveraient précisés.

La question posée laisse paraître avec simplicité l’une de nos préoccupations majeures. Ces découvertes sur lesquelles nous fondons nos espérances se poursuivent avec acharnement. Elles mettent en cause des méthodes et du matériel technique hautement sophistiqué. Pour bien situer nos intérêts, avouons que les résultats, quels qu’ils soient, seront d’un apport majeur pour notre réflexion. Mais tel n’est pas le cas actuellement. Nous devons envisager la situation en sachant que nous ne possédons pas certaines pièces majeures permettant de fonder nos réflexions sur des arguments indiscutables.

Puisque nos connaissances actuelles ne nous permettent pas d’enraciner une réflexion éthique dans le biologique, nous devons partir d’un constat qui procède d’une observation empirique : l’être humain vit en société. Les recherches ethnographiques des derniers siècles confirment l’universalité de cette condition. Il nous faut maintenant tenter de cerner cette donnée, d’en présenter les origines et les caractéristiques.

De nombreuses hypothèses ont été soutenues sur l’origine de l’existence du comportement social chez l’être humain. Marcel Mauss souligne qu’en tant que telle, la société humaine possède toutes les caractéristiques de la société animale; la différence fondamentale entre ces deux sociétés se situerait au niveau des institutions. Plus encore, ce sont les institutions qui «nous font non seulement homme social, mais même homme tout
court»4. La paléontologie humaine insiste avec force sur la nécessité de la coopération comme phénomène essentiel qui aurait cristallisé la société chez les premiers hommes.5 Richard E. Leakey montre comment les difficultés de survie chez nos ancêtres auraient été résolues par la coopération. «La faculté de coopération fut un élément essentiel dans la voie du succès. Plus que tout autre aspect du comportement social, le besoin de coopération à l'activité du groupe est un héritage direct de la nature de l'évolution humaine.»6

Il semble que cette coopération puisse son origine dans la combinaison de deux facteurs. D'abord, dans des activités de collaboration relatives à la chasse qui impliqueraient le partage des tâches face à des gibiers agressifs et beaucoup trop puissants pour un seul individu. Nos ancêtres eurent recours au rabattage, à la diversion, à l'impression de puissance que dégage une masse d'individus et aux pièges pour venir à bout de leurs carences physiques et techniques. Mais cela ne se révèle possible qu'à travers l'organisation et la coopération. Ensuite, le partage du gibier a sûrement placé l'être humain primitif en situation de conflit et par le fait même, de compromis. C'est ici qu'apparaitrait avec force la dépendance économique, une situation où «le don appelle le don»7. Enfin, les activités de cueillette, principalement exécutées par les femmes, les enfants, les hommes indisposés ou âgés, ont certainement contribuées à confirmer ce sentiment de dépendance. La création de campements propices pour mettre en sécurité les membres les plus vulnérables du groupe — enfants et blessés surtout — lors de la chasse et l'apport pour l'équilibre alimentaire des fruits de la cueillette demeurent au cœur du

---


5 Malgré la précarité des connaissances actuelles, nous désignons ici *homo habilis* tout en sachant fort bien que l'hypothèse d'*australopithecus gracile* ne doit pas être totalement rejetée.


processus d'hominisation. Et ce sont les rapports qui se créent entre chasse et cueillette qui permettent d'insister sur la nécessité de la coopération. L'apparition et la persistance de cette économie mixte constitue «peut-être le seul et unique facteur capital de l'émergence du genre humain».

Une autre thèse, à la fois différente et complémentaire, est soutenue par Peter J. Wilson. Elle cherche réponse à une question unique: quelles sont les conditions qui ont permis l'évolution humaine? À travers un examen des recherches en paléontologie humaine et des expériences et des études sur les comportements des animaux, l'auteur développe une hypothèse originale. Certes, l'espèce humaine possède une programmation génétique lui permettant de se comporter de différentes façons, mais encore faut-il des stimulations qui vont provoquer ces capacités innées. Or la caractéristique fondamentale de l'espèce humaine est sa capacité d'adaptation. «The generalized locomotor morphology of the human primate excludes any conditioning of the species to a specific environmental niche and so leaves man free to find his means of survival in a variety of settings and in the environment in general.»

C'est là où se situe la principale différence entre les êtres humains et les primates évolués qui sont beaucoup plus spécialisés. En contrepartie, cette grande capacité d'adaptation a obligé l'espèce humaine à réfléchir sur sa propre condition, à évaluer ses chances de survie et à se donner des règles. Cette situation aurait été un terreau permettant l'émergence de relations sociales.

L'exemple de la procréation permet à Wilson de justifier son point de vue. La sexualité des primates non humains se caractérise par un cycle biologique strict. Lors de la

---


11 Il faut comprendre ici qu'une partie de ce processus peut s'être faite de façon inconsciente.
période œstrale, les femmes sont sexuellement disponibles et les mâles retrouvent une volonté de procréation habituellement endormie. Les copulations peuvent être nombreuses et, règle générale, les différentes espèces ne semblent pas éprouver un plaisir particulier. Confinée à la période où la femme change d'odeur et/ou de couleur, les mâles se désintéressent sexuellement des femelles par la suite. Les animaux et même les primates vivent dans un état de compétition entre mâles où la dominance des femelles devient l'enjeu. Bien qu'une grande variété de comportements soit possible, les mâles s'éloignent habituellement des femmes et des petits. Les comportements sexuels de l'espèce humaine sont tout à fait différents et sont une preuve de l'adaptabilité qu'elle a su démontrer. Les femelles et les mâles sont toujours sexuellement disponibles. Dès lors, les femmes et surtout les mâles ont un intérêt continu pour l'autre et cette disponibilité rend moins importante la compétition entre mâles. De plus, la relation sexuelle génère un plaisir évident qui stimule les couples et les rapproche.

Peter Wilson explique ainsi l'existence et la persistance des relations sociales. Alors que le rapport entre les animaux non humains en est un de «dominance», c'est une relation d'«accompagnement» qui caractérise les rapports humains. Cette situation s'explique par l'existence de deux réalités. D'abord un lien fondamental et «continu» entre la mère et son enfant (caractéristique animale); ensuite un lien fondamental et «continu» du mâle et de la femelle mère (caractéristique spécifiquement humaine). C'est la femelle qui est au cœur des relations sociales humaines. Elle est au centre de la parenté qui met le mâle en contact avec l'enfant et favorise des liens relationnels de plus en plus forts. Reste que le mâle doit se situer par rapport à la femelle et à la progéniture. Cela passe par la reconnaissance du mâle comme père et explique la dominance des hommes où tout se joue au niveau du paraître.

The crux of the explanation of male cultural dominance is (1) the male dependence on the female for the genesis and continuation of culture, particularly social organization founded on kinship, and (2), the fact that the
center of the transformation from «nature» to «culture» is in the transformation of the adult male (nature) into father (culture).  

Cette reconnaissance du père explique, pour Wilson, la prohibition de l'inceste, le mariage et d'autres institutions. Sans reprendre toute l'argumentation de l'auteur, soulignons un élément essentiel pour notre étude. L'ensemble de ces relations qui s'instaurent se fonde sur des engagements qui lient l'ensemble des partis. Partagée entre la conscience de soi («self-consciousness») et la réalité de l'autre, l'espèce humaine a dû créer une nouvelle réalité. «The prerequisite is not manual dexterity such as is necessary for tools but a skill by which the individual can remake himself and others — again, not by deforming his body but by refashioning his idea of himself. And the final tool necessary in this process I shall call the promise.»

Promesse, engagement, arrangement, quels que soient les synonymes employés, les relations sociales reposent sur la parole donnée et sur l'anticipation que l'autre réalisera sa promesse. Peu surprenant qu'un ensemble de moyens ait été créé afin de s'assurer que la promesse sera prise au sérieux. Parmi les exemples, le mariage est une institution qui témoigne d'une promesse et de l'acceptation de celle-ci. Wilson rappelle l'importance des rituels d'initiation qui font de l'individu un être social par une transformation radicale de la personne et l'acquisition de responsabilités sociales. La promesse se fonde sur la durée et se manifeste souvent par des lois et des codes. C'est là-dessus que reposent toutes les relations entre les individus. «Breaking promises would result in the self-destruction of the relations constituted by the promise.» Briser sa promesse, c'est perdre sa crédibilité. Une promesse mutuelle ne peut être changée ou brisée sans consentement puisque cela

---

12 P.J. Wilson, Ibid., 67.
13 Wilson utilise le terme «promise».
14 Ibid., 98.
15 Ibid., 101.
remettrait la stabilité sociale en cause et aurait des effets pervers sur les individus. L'ensemble des propos de Wilson est intéressant et permet déjà d'envisager ses conséquences sur l'appréciation du geste suicidaire et du sentiment de culpabilité que nous aborderons plus loin.

Ainsi donc, en tant qu'animal et surtout en tant que primate, tout porte à croire que nous sommes conditionnés sinon préprogrammés pour exécuter des comportements grégaire. En tant qu'«homo», nous sommes directement dépendants de la coopération qui mènera, avec le temps, à faire de nous ce que nous sommes. Cette dépendance de l'individu et du groupe est d'une importance capitale pour l'élaboration des fondements d'une éthique qui s'adresse à l'être humain dans son intégralité.

L'histoire de la philosophie nous montre toute une gamme d'avis concernant les rapports entre les individus et les sociétés dans lesquelles ils se meuvent. Pendant longtemps, et parfois encore aujourd'hui, ces deux réalités - individu et société - furent considérées comme antagonistes, indépendantes l'une de l'autre, en constante tension. Les nombreuses études entreprises en sciences sociales démentent une telle vision de la réalité. Ruth Benedict critique clairement cet antagonisme qui fut à la mode au siècle dernier et qui persiste encore fortement dans notre monde contemporain: «One of the most misleading misconceptions due to this nineteenth-century dualism was the idea that what was subtracted from society was added to the individual and what was subtracted from the individual was added to society.»  

Nous sommes en complet accord avec Ruth Benedict lorsqu'elle affirme que la dépendance sociale est fondamentale pour l'émergence de l'être humain dans toute sa potentialité:

---

Society in its full sense as we have discussed it in this volume is never an entity separable from the individuals who compose it. No individual can arrive even at the threshold of his potentialities without a culture in which he participates. Conversely, no civilization has in it any element which in the last analysis is not the contribution of an individual.17

Ainsi il «n'y a ni opposition ni rupture entre la personne et la société, entre l'individuel et le collectif, mais plutôt continuité et interpénétration»18. Cela est au cœur de nos réflexions éthiques, c'est sur ces bases que doivent s'organiser les mises en situation auxquelles sont confrontés les éthiciens. Clamer la complète indépendance de l'individu ou sa complète assimilation au groupe ne peut être notre fait. L'être humain est à la fois individuel et social et s'il n'est pas une totale création sociale, il en est grandement dépendant, et ce à tous les points de vue. Dès lors, il est à tout le moins nécessaire de «concilier un certain déterminisme avec l'affirmation d'une réelle liberté de l'homme»19. Tout le problème réside dans la façon dont s'opère cette conciliation. C'est ici que se situe la pierre d'achoppement entre les diverses perceptions de l'être humain que soutiennent les multiples approches scientifiques.

1.2 Le processus de socialisation

À s'attarder à définir les termes, on finit par s'y perdre. Le problème réside dans le fait que les consensus sont rares. Aussi en affirmant que l'être humain est un animal socialisé, nous devons prendre parti pour une certaine vision de la réalité. La socialisation se présente ici comme un processus «par lequel les normes sociales sont intériorisées,

17 Ibid., 253.
assimilées, incorporées par la personnalité psychique et en deviennent partie intégrante. Il est essentiel de souligner que la socialisation marque l'individu dans ce qu'il possède de plus profond, de plus vital, le marque dans les structures mêmes de sa personnalité. La socialisation modifie l'être humain dans son humanité. Dès avant la naissance, il est l'objet d'une socialisation qui, par la perception du bruit extérieur, par les activités de la mère, par le milieu de vie, assimile inconsciemment un grand nombre d'informations. Les expériences menées dans ce domaine imposent des preuves indiscutables. Dans le sein de sa mère, l'enfant bouge, crie, sucre son pouce, réagit à certains stimuli extérieurs. Mais cette socialisation s'effectue selon un certain ordre et Jean Maisonneuve montre que la psychologie sociale a quelque chose à dire concernant le développement social de l'enfant.

Selon lui, la socialisation

[...] s'effectue selon une dissociation progressive, allant d'une forme de sociabilité confusionnelle ou syncrétique à une forme de sociabilité personnelle qui, aux alentours de la troisième année, permet à l'enfant de distinguer son moi des autres, le moi du mien, le mien du tien.

Laissons de côté les discussions concernant la chronologie relative à ce processus pour constater que cette réflexion est partagée par de nombreux experts. Insistons encore sur l'aspect « inconscient » du phénomène de socialisation chez l'être humain, tel que Stœtzel le perçoit.

Une part très considérable de l'acculturation se produit ainsi dans l'expérience de la vie quotidienne, sans même que le sujet s'en rende compte, à plus forte raison sans que nulle pression explicite ne soit exercée sur lui. La question de la socialisation doit donc être considérée dans une perspective générale bio-sociale comme une fonction ayant une finalité d'adaptation.


22  L'auteur identifie ici le terme « acculturation » à « socialisation ».

À cette socialisation « inconsciente » s'ajoute une socialisation davantage consciente qui implique l'acquisition de connaissances et l'adaptation des personnes à l'environnement social et naturel. Consciente ou inconsciente, la socialisation suppose un processus fort complexe. Selon Edward Hall, il existe plusieurs niveaux de comportements « overt and covert, implicit and explicit, things you talk about and things you do not »24. Fernand Dumont amène une autre distinction en comparant la culture « dispersée » et la culture « institutionnalisée ». La culture « dispersée » apparaît de façon diluée à travers la vie quotidienne et reproduit une somme incalculable de messages perceptibles par les individus et les masses. « Cette culture épars s'acquit dans des apprentissages également disparates : dans des familles, des groupes de jeux, des processus de socialisation qui ne sont pas rassemblés en stricts programmes »25. La culture « institutionnalisée » est issue de la culture « dispersée ». Elle procède d'une plus grande organisation, d'une structure qui se manifeste à travers les professions et les réglementations. L'une et l'autre se complètent et s'influencent mutuellement. Tout ceci participe à l'intériorisation des éléments socio-culturels que l'individu intègre à la structure de sa personnalité. Tous les éléments de la socialisation mettent en œuvre des comportements qu'on nomme « déterminisme ». En fait, comme le souligne P. Virton, lorsqu'une personne doit prendre une décision, elle ne peut trouver une solution u'à partir de ses acquis, d'un environnement qui lui a été imposé et de la situation dans laquelle elle est impliquée. « Il est ce qu'il est »26. Il ne peut inventer à partir de rien. Il est le produit d'une société qui lui donne les moyens — qui lui impose — d'être un « être avec ». C'est d'ailleurs ce qui nous amène au concept de liberté. Or nous prenons partie pour une position discutable mais qui correspond à nos convictions profondes. L'être humain ne peut s'épanouir, ne peut être lui-même que par la


26 P. Virton, Les dynamismes sociaux, op.cit., 81.
socialisation. La liberté humaine ne peut être envisagée que dans cette seule optique. «La liberté humaine ne s'accomplit que "par et dans" le déterminisme»\textsuperscript{27}. Cela nous ne pouvons le nier et le fait même que le concept de liberté s'impose à nous procède d'ailleurs d'un déterminisme et s'avère un exemple éloquent qui confirme le bien-fondé de notre position. Ce déterminisme s'ancre si profondément en l'être humain qu'au départ la «liberté» implique dans sa définition même la non-liberté.

Le propre de l'homme c'est d'être simultanément un être sociable et un être socialisé; entendons par là qu'il est à la fois un sujet aspirant à communiquer avec ses semblables et le membre d'une société qui existe préalablement, le forme et le contrôle bon gré, mal gré.\textsuperscript{28}

C'est vraiment bon gré, mal gré que l'être humain se voit socialisé. Il n'a pas le choix et le déterminisme dont il est l'objet est nécessaire à l'émergence d'une liberté. À cela, pas de solution possible. Seuls le constat et l'acceptation de ce qui ne peut être évité peuvent poser les bases d'une réelle réflexion sur la liberté humaine.

La socialisation de l'individu s'effectue en grande partie par l'entremise de la culture. Faisons tout de suite une distinction. La société comprend un ensemble d'individus vivant dans la dépendance les uns des autres. La culture peut être définie comme un «ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte.»\textsuperscript{29} Si la nature est innée, la caractéristique fondamentale de la culture est d'être acquise. Ruth Benedict souligne cela avec humour en affirmant que «The human cultural heritage, for better or for worse, is not biologically transmitted»\textsuperscript{30}. Non génétiquement transmise, mais

\textsuperscript{27} J. Maisonneuve, \textit{La psychologie sociale}, \textit{op.cit.}, 5.

\textsuperscript{28} \textit{Ibid.}

\textsuperscript{29} G. Rocher, \textit{Introduction à la sociologie générale}, \textit{op.cit.}, 88.

non accessoire. «Sans homme, point de culture. Mais, sans culture point d'homme», affirme Robert Clarke. La culture n'est pas un succédané. Il faut insister là-dessus. Encore ici la paléontologie vient à notre aide en montrant comment l'avènement, d'abord timide puis envahissant, de la culture est au cœur de la socialisation. Clifford Geertz rappelle que «Culture, the accumulated totality of such patterns, is not just an ornament of human existence but — the principal basis of its specificity — an essential condition for it». Avec plus de précision encore, Edward Hall insiste sur sa nécessité.

Culture is man's medium: there is not one aspect of human life that is not touched and altered by culture. This means personality, how people express themselves (including shows of emotion), the way they think, how they move, how problems are solved, how their cities are planned and laid out, how transportation systems function and are organised, as well as how economic and government systems are put together and function.

C'est donc dans une culture spécifique que chaque être humain est socialisé afin qu'il soit intégré, avec plus ou moins de force, à un tout relativement cohérent.

Dans les pages précédentes, nous avons puisé à plusieurs sources. Nous avons voulu clarifier sur quelle structure repose notre argumentation première en montrant que nous favorisons une approche qui s'enrichit des principaux apports en sciences humaines. Nous avons sélectionné les éléments qui nous apparaissent les plus pertinents, conscient qu'une analyse exhaustive du sujet n'est pas l'objet de notre travail. Cela nous a permis de situer la personne humaine comme «être en relation». C'est là-dessus que nous avons

31 R. Clarke, Naissance de l'homme, op.cit., 32.
33 E.T. Hall, Beyond Culture, op.cit., 16-17.
34 Nous n'aborderons pas ici l'étude des différents éléments de la culture. À titre indicatif, soulignons les travaux de G. Rocher (Introduction à la sociologie générale, op.cit.), dans lesquels l'auteur propose une analyse intéressante du phénomène culturel. Idéologies, valeurs, normes, sanctions et rôles composent la réalité culturelle et lui assurent une certaine continuité. Référons également à J. Maisonneuve (La psychologie sociale, op.cit.), pour qui ces éléments s'imposent comme des «cadres préexistants à l'intégration sociale» (51).
voulu insister tout au long de ce chapitre. La socialisation est le terreau où l'individu prend racine. Il en tire sa substance et en demeure dépendant toute sa vie. Les conditions sociales dans lesquelles les individus se meuvent influencent leur croissance et leur épanouissement.

Les comportements individuels, quant à eux, sont partiellement régis par une réalité culturelle qui possède ses propres structures et fait la promotion de certaines valeurs. Il devient alors trivial d'affirmer que les comportements individuels ont des conséquences sur l'entourage et qu'à ce titre, le groupe social ne peut s'en désintéresser. Or il est intéressant de constater que la socialisation est un investissement total pour la vie. Elle vise l'intégration d'individus qui doivent faire face à l'adversité d'un monde hostile. Tous ces efforts pour organiser et maintenir une cohésion répondent à un besoin vital de se perpétuer dans la durée. La mort apparaît alors comme un problème fondamental auquel il faut trouver des solutions. Certes, lorsque nous abordons le sujet de la mort, nous plongeons aux plus profondes des ambiguïtés humaines. Mais ce qui nous importe ici, c'est que la mort suppose la rupture de l'individu d'avec un groupe auquel il a été au moins partiellement intégré. Même lorsque la mort est conçue comme nécessaire ou source potentielle de vie, elle demeure un drame qui fait souffrir et qui trouble. Peu surprenant que la mort volontaire ait été perçue comme un comportement préoccupant pour la majorité des sociétés que nous connaissons. L'Occident n'y fait pas exception. L'instauration graduelle de la pensée chrétienne a mené à un discours officiel condamnant certains types de mort volontaire. Déjà en 305, le Concile de Guadix légiférait à ce sujet. Mais c'est avec Saint-Augustin que s'imposera une argumentation théologique qui orientera tout le discours ecclésial dans les siècles qui suivront. En fondant une partie de son argumentation sur Exode 20, 13: «Tu ne commettras pas de meurtre», Saint Augustin en appelle à l'obéissance à Dieu. Cela ne doit pas nous faire perdre de vue que le meurtre de soi contrevient à la volonté de Dieu qui a créé l'être humain dépendant des autres humains.
Curieusement le meurtre de soi est identifié au meurtre des autres. C'est d'ailleurs cela que contesteroient ceux et celles qui tenteront de situer le suicide hors du déterminisme religieux. Avec Saint Thomas d'Aquin, nous assistons à une nouvelle impulsion dans l'Église qui s'officialisera pour l'ensemble jusqu'à la Réforme. La mort volontaire n'est plus seulement une désobéissance envers Dieu qui seul peut reprendre la vie qu'il a donnée. Il est mal de se suicider parce que chacun a des responsabilités sociales. Le suicide apparaît comme le péché de celui qui n'a pas eu le courage d'affronter les épreuves de la vie. Nous ne referons pas l'histoire des positions de l'Église chrétienne ici. Soulignons toutefois que de nombreux contestataires protesteron au sein même de ce courant qui dominera l'Occident pendant des siècles. Montaigne, Hume et bien d'autres seront les représentants d'une approche «privée» du suicide où le geste suicidaire apparaît comme une décision individuelle possible et permise qui ne doit pas être considérée comme un péché.\footnote{Il existe une littérature abondante sur le sujet. Notre travail ne vise pas à faire un historique des positions philosophiques et éthiques sur le suicide, mais à faire valoir une approche socio-anthropologique. Nous reviendrons sur le sujet au chapitre \textnumero{} lorsque nous discuterons de la perspective éthique que nous adoptons.}

Ce débat constamment repris sur le geste suicidaire et le caractère moral qui s'y rattache sera récupéré, au XIX\textsuperscript{e} siècle, par ceux qui veulent instaurer ce qu'il est convenu d'appeler des «sciences humaines». Émile Durkheim est l'un de ces pionniers qui cherchera à construire une «science» permettant de comprendre l'être humain sans le recours aux arguments religieux traditionnels. Les travaux de Durkheim donneront une orientation nouvelle aux études sur le suicide en cherchant des explications dans la qualité et la quantité des relations sociales qui existent entre les individus. C'est à ce niveau qu'il faut évaluer son importance. Il inaugura alors une réflexion sur le phénomène de la socialisation en cherchant à prouver, avec plus ou moins de bonheur il est vrai, que les conditions sociales ont une influence sur la variation du taux de suicide.
Dans les pages qui suivent, nous procèderons à une analyse critique des propos de Durkheim et de l'école sociologique en cherchant à déterminer les apports qu'il nous semble important de retenir pour l'élaboration d'une éthique du suicide soucieuse de la personne humaine.
CHAPITRE II

LE SUICIDE

Constater que le phénomène du suicide doit être le lieu d'une approche sociologique, c'est référer nécessairement à l'œuvre d'Émile Durkheim intitulée *Le Suicide* \(^1\). Mais toute étude du volume doit être précédée de quelques remarques. La pensée de Durkheim a eu et a encore un impact majeur sur les sciences sociales. Pour vraiment comprendre son propos, il faut rappeler certains faits. D'abord, comme le souligne A. Giddens, il faut garder en mémoire que «the key to Durkheim's whole life's work is to be found in his attempt to resolve the apparent paradox that the liberty of the individual is only achieved through his dependence upon society» \(^2\). Toute son œuvre reste empreinte de cette préoccupation. Une nuée d'experts a d'ailleurs tenté de résoudre l'énigme de ce que Durkheim appelle la «société». Au centre de ses argumentations se trouve la volonté de découvrir comment réconcilier «freedom and authority, national choice and weight of

---

\(^1\) É. Durkheim, *Le Suicide*, Paris, P.U.F./Quadridge, 19, 1983 (1930, 1897). *Le Suicide* se divise en trois sections. La première section constitue une analyse des «facteurs extra-sociaux» qui démontre la pertinence de l'approche sociologique. La seconde section, qui traite des causes sociales et des types sociaux, permet à Durkheim d'exposer sa théorie. Enfin, la troisième section présente une discussion dont l'objectif est de faire la preuve que les causes du suicide ne peuvent être que sociales et que les manifestations du suicide sont des indicateurs privilégiés de l'état moral de la société.

tradition, individual autonomy and social cohesion». En deuxième lieu, il faut nécessairement situer son œuvre dans le contexte socio-politique de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Dès 1850, l'Europe occidentale et en particulier l'Angleterre, l'Allemagne et la France sont le théâtre d'une révolution provoquée par l'émergence du nationalism, de l'industrialisme et de l'individualisme. La société traditionnelle est en crise, les institutions déjà en place se transforment ou sont fortement contestées. Les visions du monde changent, le discours religieux est de plus en plus contesté, l'industrialisation permet la montée d'une classe bourgeoise. Cela n'est pas sans influencer directement l'émergence des sciences sociales. Et l'analyse de Bellah est fort juste: le propos essentiel de Durkheim est de découvrir quelles sont les bases du nouvel ordre social qui s'instaure à la fin du XIXᵉ siècle. En troisième lieu, il faut se rappeler que Durkheim n'a jamais réduit son discours à une approche sociologique. Sa vision est plus large et vise à prendre en considération tous les aspects permettant de mieux comprendre le phénomène social. Comme le souligne J. Pradès, «la sociologie n'est jamais pour Durkheim une activité monodisciplinaire enfermée dans des limites étroites». Aussi les puristes modernes doivent se rappeler que Durkheim favorise une approche multidisciplinaire qui prend en considération l'histoire, l'anthropologie, les sciences religieuses, la sociologie, etc. À cela s'ajoute une autre donnée connue qui mérite d'être soulignée. L'ensemble de l'œuvre de Durkheim démontre son intérêt pour tout ce qui a trait au domaine de la morale. Robert T. Hall et d'autres ont saisi la volonté de Durkheim de faire de la «sociologie» une


science reconnue mais aussi de chercher prétexte à faire valoir ses opinions concernant la construction d'une morale. Avec le recul, on peut d'ailleurs se demander si l'approche multidisciplinaire n'est pas motivée par cela plutôt que par des difficultés d'ordre méthodologique. Enfin, *Le Suicide* ne peut être véritablement compris qu'à la lumière d'une œuvre également importante de Durkheim, *De la Division du travail social*. Giddens⁶, Bellah et tous les experts qui se sont sérieusement penchés sur la théorie de Durkheim en conviennent. C'est dans cette œuvre, selon eux, que Durkheim consacre ses efforts les plus approfondis afin d'analyser et de mesurer l'impact de la réforme sociale qui est en marche à son époque.

C'est en gardant ce contexte en arrière-plan qu'on doit entreprendre une étude du *Suicide*. Dans le cas précis de cette œuvre, il faut ajouter quelques faits. La fin du XIXᵉ siècle donnait lieu à un sérieux débat entre les tenants de l'approche dite sociologique inaugurée par Saint-Simon et Auguste Comte et les tenants de la vision psychologique représentés à l'époque par Gabriel Tarde. Pour celui-ci, rapporte Bouthoul, «les processus mentaux individuels répétés expliquent l'essentiel des phénomènes sociaux»⁷. À l'imitation se joint l'invention qui donne le jour à de nouvelles institutions et permet à l'imitation de les reproduire. Durkheim n'est pas de cet avis. Dès lors, il faut percevoir *Le Suicide* comme un exercice dont l'objectif n'est pas de fournir une explication totale au phénomène du suicide mais de prouver la pertinence de la méthodologie employée par une science sociologique naissante. Beaucoup d'experts ont jugé faussement Durkheim en prenant appui sur une compréhension erronée des objectifs qu'il s'était fixés. Jusqu'à preuve du contraire, jamais Durkheim ne s'est imposé en spécialiste du suicide, jamais il

---


n'a prétendu tout expliquer. L'analyse du phénomène suicidaire n'était pas un but mais un moyen pour Durkheim. D'ailleurs, il ne partait pas de rien. Il puisa dans les théories des Legoyt, Morselli et Wagner afin de trouver des bases qui lui permettraient d'articuler ses propres postulats. L'objectif fondamental était de démontrer que, contrairement aux croyances généralement admises à l'époque, le geste suicidaire n'est pas un phénomène individuel mais une réalité sociale.

Mais, indépendamment des motivations premières de l'auteur, Le Suicide a eu un impact majeur tant sur l'avènement de la méthode sociologique que sur les recherches visant à mieux expliquer l'origine et les causes des comportements suicidaires. « The book represents a marked increase in comprehensiveness about the moral health of modern society »9. Pour reprendre une formule classique, Durkheim affirme que ce ne sont pas les individus qui se suicident mais la société qui se suicide à travers certains individus. Cela suppose une vision particulière de la relation entre les individus et le groupe. Cela suppose aussi que « Chaque société est prédisposée à fournir un contingent de morts volontaires »10 et que « chaque société a donc, à chaque moment de son histoire, une aptitude définie pour le suicide »11. Ces affirmations procèdent d'une observation: chaque année, entre 1841 et 1872 (lorsque les chiffres sont disponibles), tous les pays d'Europe étudiés par Durkheim recèlent un certain nombre de citoyens et de citoyennes qui se donnent volontairement la mort. Il s'agit donc d'un constat qui procède d'une analyse empirique de la situation. Ces

8 C'est ce qu'affirme T.E. Huff (« Discovery and Explanation in Sociology: Durkheim on Suicide », Philosophy of the Social Sciences, 5, 3, Sept. 1975, 2-18). Cet auteur laisse entendre que Durkheim n'a fait que reprendre des données déjà existantes et qui furent utilisées par des prédécesseurs. « Durkheim's innovation was a theoretical innovation achieved through a series of conceptual innovations which reduced the causes of variations in rates of suicide from near-infinity to a finite and parsimonious set » (16 — c'est l'auteur qui souligne.).


10 É. Durkheim, Le Suicide, op. cit., 15.

11 Ibid., 10.
observations faites, Durkheim entreprend d'analyser les conditions sociologiques permettant d'expliquer les variations des taux de suicide au cours des années et au sein des sous-groupes. Bien que la différence puisse ne pas apparaître clairement à certains, elle est pourtant essentielle. Durkheim ne prétend pas expliquer les raisons qui mènent des individus à se tuer volontairement. Celles-ci sont trop variées et se manifestent de trop multiples façons. Ce sont les mouvements de masse qui l'intéressent. Durkheim cherche à faire un parallèle entre le nombre de suicides et l'état général — d'équilibre ou de santé mentale — des groupes humains. Pour cela, il fait appel avec profusion à l'analyse statistique, d'abord parce que les données nécessaires pour ce faire sont disponibles, ensuite, nous le rappelons, pour prouver la pertinence de la méthode sociologique.

Dans *Le Suicide*, Durkheim fait précéder sa typologie d'un examen des facteurs «extra-sociaux» du suicide. À un niveau strictement sociologique, l'auteur laisse apparaître certains faits qui vont à l'encontre des préjugés populaires de l'époque. Ainsi, Durkheim affirme que «le suicide n'est pas une folie distincte»\(^{12}\) puisqu'il ne consiste pas en la volonté de s'autodétruire. Il serait plutôt un symptôme indicatif de certaines pathologies qui peuvent toutes mener, dans certaines circonstances, à l'idée du suicide. Dès lors, tout ce qu'on peut vraiment dire des états psychopathiques est qu'on «peut admettre que, dans des circonstances identiques, le dégénéré se tue plus facilement que le sujet sain; mais il ne se tue pas nécessairement en vertu de son état. La virtualité qui est en lui ne peut entrer en acte que sous l'action d'autres facteurs qu'il nous faut rechercher»\(^{13}\). Plusieurs facteurs sont analysés dont la question des races. Pour Durkheim, les variations des taux de

---


\(^{13}\) *Ibid.*, 53.
suicide ne dépendent pas de la "race", du "sang qui coule dans leurs veines", mais plutôt de la culture dans laquelle chacun grandit.\textsuperscript{14}

Un examen des origines héréditaires du suicide n'apporte pas davantage d'assurances d'autant plus que l'hérédité devrait influencer un individu tout au long de sa vie. Or, sauf dans le cas des handicapés intellectuels, cela n'est pas observable. L'état individuel qui est le plus favorable au suicide «consiste, non en une tendance définie et automatique (sauf le cas des aliénés), mais en une aptitude générale et vague, susceptible de prendre des formes diverses selon les circonstances, qui permet le suicide, mais ne l'implique pas nécessairement et, par conséquent, n'en donne pas l'explication»\textsuperscript{15}. D'ailleurs, en ce qui concerne les facteurs génétiques, les résultats demeurent beaucoup trop divergents et partiels pour qu'ils puissent donner lieu à des éléments de réponses crédibles concernant les raisons qui président au suicide.\textsuperscript{16}

\textsuperscript{14} Durkheim répond ici à E. Morselli (Le suicide, Milan, 1879). Une étude statistique comparative et une critique serrée des propos de Morselli concernant le mélange des races chez le peuple français le conduisent à prouver que certains peuples ont une propension statistique plus grande à se suicider. Toutefois, et c'est le cas du peuple allemand, une modification des conditions sociales provoque une baisse du taux de suicide.

\textsuperscript{15} É. Durkheim, Le suicide, op.cit., 81.

\textsuperscript{16} Pour ne prendre que quelques exemples, citons le cas de M. Tsuang qui, par le biais d'une analyse empirique, a tenté de montrer que la recherche de la mort volontaire peut prendre sa source dans des facteurs génétiques transmissibles. Selon lui, "it seems reasonable to suggest that genetic factors in suicide may be attributable to the genetic transmission of maniac-depression, schizophrenia, and alcoholism-mental disorders which are seen to a remarkable degree among individuals who commit suicide" (M.T. Tsuang, «Genetic Factors in Suicide», Diseases of the Nervous System, 38, 7, 1977, 500). Ce court de pensée demeure encore aujourd'hui l'objet d'études mais soulignons tout de suite que le caractère génétique lié à la dépression, à la schizophrénie ou encore à l'alcoolisme demeure fort discuté. Dès lors il est prématuré d'affirmer, comme le fait Tsuang, que la tendance suicidaire est transmissible par gène et que la solution médicale réside dans l'utilisation du carbonate de lithium. De l'utilisation du lithium, nous pouvons dire qu'elle a cours comme médication auprès de patients victimes de certaines maladies mentales dont les tendances suicidaires peuvent être l'un des symptômes. Mais cela ne prouve en aucun cas avec évidence la nature héréditaire du suicide. Des recherches du même type mais basées sur un examen physique avaient été effectuées auparavant — cf. F.E. Camps et al., «Brain Electrolytes in Depressive and Alcoholic Suicides», The British Journal of Psychiatry, 115, 1969, 69-79 et F.E. Camps et al., «5-Hydroxytryptamine in the Hind-Brain of Depressive Suicides», The British Journal of Psychiatry, 113, 1967, 1407-1411. Une étude récente fait un lien entre l'état du système neurochimique et le suicide. De nouvelles études sont attendues afin de confirmer cela — cf. M. Stanley et B. Stanley, «Biochemical Studies in Suicide Victims: Current Findings and Future Implications», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 1, Spring 1989, 30-42.
Enfin, les facteurs cosmologiques ne permettent pas davantage d'éclairer le scientifique au sujet des causes du suicide. Selon Durkheim, les résultats sont trop différents pour qu'on puisse en déceler des constantes.17

L'ensemble de la partie sur les facteurs extra-sociaux18 laisse apparaître que ceux-ci n'ont en aucun cas une incidence déterminante sur les variations du taux de suicide au sein des sociétés humaines. Qu'ils aient certains effets sur des individus, particulièrement ceux que Durkheim désigne sous le nom «d'aliénés», cela ne fait aucun doute. Mais ces effets auront un impact limité sur l'entourage immédiat et aucun impact sur la société en général.

---

Ces études peuvent être considérées comme des éléments de réflexion — non comme des éléments de réponse. Les conclusions à tirer demeurent incertaines compte tenu des multiples facteurs qui peuvent fauser les données. En fait, nous sommes d'avis que ces études doivent être considérées comme un apport à la connaissance du phénomène suicidaire, mais un apport pour l'instant mineur qui, jusqu'à preuve du contraire, doit être vu à la lumière de toute la problématique.


18 Nous passons volontairement sous silence les discussions sur l'imitation et les fêtes. Nous y reviendrons ultérieurement.
2.1 Les facteurs sociologiques selon Émile Durkheim

Le processus de socialisation circonscrit et plusieurs explications «extra-sociales» écartées, comment un individu peut-il en venir à vouloir se tuer? Nous venons de rappeler que l'être humain se construit dans une dialectique constante entre lui et le groupe social. Ce mécanisme permet un équilibre dans les relations sociales. Or, c'est là, selon nous, que se situe l'essentiel de l'explication sociologique relative au suicide.

C'est donc à partir d'une grille d'analyse tenant compte de la socialisation qu'il convient de tenter d'examiner les fondements de l'agir suicidaire. À cet effet, il est nécessaire de reprendre *Le Suicide*\(^{19}\) de Durkheim qui fut le premier à véritablement analyser le suicide à partir des conditions sociales. Dans les pages qui suivent, nous en examinerons le contenu à la lumière des débats récents sur le sujet.

2.1.1 *Le Suicide*

Il nous faut nous attarder au livre II du *Suicide* de Durkheim qui contient l'essentiel d'une théorie sociologique sur le suicide. Il y introduit son analyse des causes sociales et des types sociaux. En introduction de ce livre, il pose clairement son propos:

[... ] il existe pour chaque groupe social une tendance spécifique au suicide que n'explique ni la constitution organico-psychique des individus ni la nature du milieu physique. Il en résulte, par élimination, qu'elle doit nécessairement dépendre de causes sociales et constituer par elle-même un phénomène collectif.\(^{20}\)

---

\(^{19}\) É. Durkheim, *Le Suicide*, op.cit.

\(^{20}\) Ibid., 139.
L’intention claire est de s’intéresser aux facteurs «qui font sentir leur action sur l’ensemble de la société»\(^{21}\). La conclusion générale vers laquelle l’auteur désire nous amener apparaît bientôt: «Le suicide varie en raison inverse du degré d’intégration des groupes sociaux dont fait partie l’individu»\(^{22}\).

Pour en arriver à ce résultat, Durkheim dégage, de ses analyses statistiques et des interprétations qu’il en fait, quatre types de conditions sociales — anomique, altruiste, égoïste, fataliste — pouvant provoquer ou favoriser les comportements suicidaires. En aucun cas, nous ne devons interpréter ceux-ci comme des sortes de suicide. Pour cette raison, il apparaît clairement que la théorie ne permet pas d’expliquer la situation de chaque individu. Oublier cette réalité, c’est s’avancer sur la voie de la mésinterprétation de la pensée de Durkheim. Nous l’avons déjà dit, l’approche sociologique ne prétend pas tout expliquer mais fournir une explication pouvant faire comprendre avec pertinence les conditions sociales dans lesquelles vont se manifester les phénomènes suicidaires.

Le suicide égoïste est la preuve de l’existence d’une dislocation du tissu social, de la présence d’un égocentrisme individuel non suffisamment intégré pour une multitude de raisons d’ordre personnel ou social. La «personnalité collective» s’affaiblit, provoquant chez les individus une «individuation démesurée»\(^{23}\). Il s’instaure ainsi un cercle vicieux dans lequel plus la société s’affaiblit, plus l’individu s’isole, s’individualise; plus l’individualisation devient démesurée, plus la société s’affaiblit. L’analyse du taux de suicide par rapport aux appartenances religieuses est représentative de ce thème. Ainsi, le type de relations sociales qui existe chez les juifs, provoqué par les conditions historiques que nous connaissons, immunise contre l’égocentrisme et le nombrilisme. À l’opposé, les

\(^{21}\) Ibid., 15.

\(^{22}\) Ibid., 223.

\(^{23}\) Ibid.
protestants laissent une large latitude à l'individualisme, ce qui affaiblit ce sentiment de solidarité et prête flanc au renfermement en soi-même. Quant aux catholiques, les conditions d'encadrement se situent entre le judaïsme et le protestantisme. Les statistiques corroborent ce phénomène en dévoilant un taux de suicide médian. La situation familiale permet de confirmer ce fait. Les gens mariés se retrouvent aussi davantage préservés du suicide que les célibataires à cause, entre autres, des responsabilités liées à leurs états civils. Mais si «une individualisation excessive conduit au suicide, une individualisation insuffisante produit les mêmes effets. Quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré» 24.

Cette remarque nous permet d'introduire le suicide altruiste. Opposé au suicide égoïste, le suicide altruiste laisse apparaitre une situation où «le moi ne s'appartient pas, où il se confond avec autre chose que lui-même, ou le pôle de sa conduite est situé en dehors de lui, à savoir dans un des groupes dont il fait partie» 25. Ce type de suicide se divise en plusieurs sous-types en raison du degré d'obligation qui y est rattaché. Tel est le cas des suicides altruistes obligatoires existant dans certaines sociétés dites « primitives »; les suicides altruistes facultatifs qui existent là où les raisons justifiant le recours au suicide laissent beaucoup de latitude aux individus; les suicides altruistes aigus qui concernent certains comportements comme le martyr, le sacrifice des veuves dans l'hindouisme, etc. Dans nos sociétés occidentales modernes, Durkheim prétend que ce type de suicide se retrouve surtout chez les militaires à cause du type d'intégration que ce métier nécessite, du niveau d'obéissance et d'abnégation aux ordres.

Le suicide anomique mérite une attention particulière. Il est d'abord intéressant de voir comment Durkheim inaugure son discours en référant au bonheur. «Un vivant

24 Ibid., 233.
25 Ibid., 238.
quelconque ne peut être heureux et même ne peut vivre que si ses besoins sont suffisamment en rapport avec ses moyens. Si la question de l'équilibre entre ces deux pôles ne se pose pas nécessairement chez les animaux, il n'en est pas de même pour l'être humain. En effet, ses besoins sont plus complexes et diversifiés puisqu'ils originent non seulement du corps mais aussi d'une vie psychique. Il devient très difficile de «fixer la quantité de bien-être, de confortable, de luxe que peut légitimement rechercher un être humain» puisque les individus tendent à satisfaire leurs désirs de façon illimitée. Curieusement, ces possibilités illimitées rendent l'être humain malheureux. Sans borne pour lui donner un sens à la vie, sans but pour satisfaire ses désirs, l'être humain vit un «supplice perpétuellement renouvelé» et est «condamné à un perpétuel mécontentement».

Pour que le bonheur puisse se réaliser, il faut limiter les passions et les désirs. Seule sa société est en mesure d'en imposer à l'individu car ce n'est qu'en elle qu'il reconnaît une autorité supérieure. Dès lors se structure un ensemble hiérarchisé de fonctions dont l'objectif est d'organiser la société afin que tous trouvent un état de bien-être qui fera la synthèse entre les désirs et les besoins réels. Le processus qui permet cet équilibre est délicat puisqu'il s'agit pour chacun d'atteindre l'état où ses ambitions seront comblées et où il n'aspirera pas à aller au-delà.

Le suicide anomique apparaît lorsque cet état d'équilibre social est brisé et affecte les individus au sein même de leur situation. Il s'agit donc d'un déséquilibre provoqué par une crise sociale. «Toutes les fois que de graves réarrangements se produisent dans le corps social, qu'ils soient dus à un soudain mouvement de croissance ou à un cataclysme inattendu, l'homme se tue plus facilement».

26 Ibid., 272.
27 Ibid., 273.
28 Ibid., 274.
29 Ibid., 271.
En période de crise, tout le travail de socialisation se désagrège puisque les rôles de chacun sont remis en question. C'est le cas, selon Durkheim, lors des crises économiques qu'a à vivre notre société occidentale. «Tous les fruits de l'action sociale sont perdus en ce qui les concerne: leur éducation morale est à refaire» 30. Les exigences sont alors telles qu'il est impossible de les satisfaire; l'augmentation du taux de suicide dans ces situations peut être érigée en loi sociologique. Fondamentalement, c'est l'état de discipline qui éclate.

Il convient ici de rappeler les propos que tient Durkheim à ce sujet dans *L'éducation morale*. Le rôle de l'éducation morale est justement, écrit-il, de «déterminer la conduite, de la fixer, de la soustraire à l'arbitraire individuel» 31. Et il ajoute plus loin que «régulariser la conduite est une fonction essentielle de la morale» 32. Or trois conditions sont essentielles à l'atteinte de cet objectif. D'abord, un esprit de discipline qui consiste à reconnaître l'ascendance de l'autorité et à apprendre à se maîtriser. C'est l'esprit de discipline qui:

[... ] nous apprend à agir autrement que sous la poussée d'impulsions intérieures et en laissant notre activité descendre spontanément sa pente naturelle [...] car il n'est pas d'action morale qui n'implique que nous ne contraignions quelque penchant, que nous ne fassions taire quelque appétit, que nous ne modérions quelque tendance. 33

Cet effort continual vise à assurer le bonheur par la limitation de nos désirs. Ensuite, l'éducation morale implique l'attachement aux groupes sociaux. Cela nécessite de sortir de nous-mêmes et de développer notre personnalité en relation avec le milieu nourricier de la société. L'être humain acquiert ainsi un sentiment d'appartenance qui consolide les liens entre lui et les autres et confirme l'esprit de discipline qui en est l'origine et le produit. Enfin, l'autonomie de la volonté complète les conditions requises. Il s'agit d'être persuadé du bien-fondé de la règle et d'avoir l'assurance que là réside la meilleure solution possible.

---

32 *Ibid*.
Pour agir moralement, il ne suffit pas, surtout il ne suffit plus de respecter la discipline, d'être attaché à un groupe; il faut encore que, soit en déférant à la règle, soit en nous dévouant à un idéal collectif, nous ayons conscience, la conscience la plus claire et la plus complète possible, des raisons de notre conduite. Car c'est cette conscience qui confère à notre acte cette autonomie que la conscience publique exige désormais de tout être vraiment et pleinement moral.34

Voilà donc les conditions du bonheur le plus accessible pour les individus. Voilà aussi pourquoi les crises sociales ont un effet sur le taux de suicide. Le XIXe siècle est le lieu d'un progrès économique qui taille en brèche les réglementations. Pour Durkheim, cet état met l'être humain dans une position de vulnérabilité où il n'est plus protégé par la société.

Nous ne pouvons éviter de faire ici un parallèle avec certains aspects de la théorie de Freud. Selon cet auteur, le but réel de la vie humaine demeure un mystère mais un fait apparaît avec évidence: la recherche du bonheur gouverne l'ensemble des activités humaines, puisque c'est le «principe de plaisir qui détermine le but de la vie»35. Mais la réalité humaine fait en sorte qu'il est plus facile d'expérimenter la souffrance que le plaisir. En effet, la poursuite du plaisir se trouve confrontée à trois réalités incontournables qui en limitent l'accessibilité: «la puissance écrasante de la nature, la caducité de notre propre corps, et l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux»36. Bref, les êtres humains cherchent à être plus heureux et créent la civilisation afin de se protéger de la nature et des autres. Cette quête du bonheur a de nombreuses incidences sur la société et l'une d'elles réside dans la réglementation des rapports sociaux.

Comment ne pas reconnaître ici le rôle de la socialisation? Tout se passe comme si Freud et Durkheim abordaient de deux façons différentes le même problème pour conclure

34 Ibid., 101.
36 Ibid., 32.
à des résultats connexes. Soulignons aussi la place qu’occupe le bonheur par l’équilibre entre les pulsions des désirs et le vertige des désirs inassouvis. Ce fil d’Ariane nous apparaît fondamental à notre propos.

Le suicide anomique traduit l’extrême sensibilité des individus à l’équilibre de leur environnement social. Un déséquilibre important à ce niveau remet en question les visions du monde qui sont à la base des structures de la personnalité. L’être humain cherche à combler ses besoins quotidiens et à acquérir un niveau de sécurité raisonnable tout au long de sa vie. «Le suicide anomique se révèle lors des crises économiques non par la misère qu’elles provoquent, mais parce qu’elles rompent un équilibre»\(^{37}\).

Enfin le suicide fataliste procède d’un excès de réglementation et d’un encadrement trop rigide. Cette forme de suicide apparaît lorsqu’existe une discipline qui opprèse ou lorsqu’il y a peu de place accordée à la croissance. Tel est le cas, selon Durkheim, des époux trop jeunes. Pourtant, nous devons arrêter ici nos propos sur ce type de suicide puisque Durkheim lui-même n’a fait que le mentionner dans une note de bas de page.\(^{38}\)

En résumé, nous pourrions dire que les suicides égoïste et anomique démontrent la présence insuffisante de la société dans le comportement individuel, un manque d’intégration. Ils sont l’apanage de la société industrialisée qui est la proie de changements constants, donc de crises chroniques qui dissolvent le tissu social, rendent les liens sociaux davantage élastiques et la propension au suicide plus élevée. Le suicide altruiste résulte d’une socialisation excessive chez l’individu. Il affecte surtout des secteurs particuliers comme le milieu militaire. Le suicide est donc perçu par Durkheim comme «the individual


\(^{38}\) Le type fataliste a toutefois été l’objet de curiosité. Les experts ont tenté et tentent encore de comprendre pourquoi Durkheim en a confiné la mention dans une note au bas de la page 311 (dans *Le Suicide*, op.cit.).
antithesis of social solidarity»39 dont l'augmentation prouve la carence des limites sociales. Les types de suicide fonctionnent donc par couple. Celui de l'égoïsme et de l'altruisme «determine le degré d'intégration de l'individu dans la société», celui de l'anomie et du fatalisme «décide de la réglementation des désirs des individus»40. Pour Durkheim, la moralité d'une société passe par un état d'équilibre entre ces quatre types de conditions sociales. Cet équilibre est difficile à définir d'autant qu'il varie selon les types de société.

2.1.2 Discussions autour du Suicide

Le contenu du chapitre II du Suicide a été très étudié. D'abord l'utilisation des statistiques nécessite des précisions. Les statistiques sont-elles crédibles? Durkheim a-t-il eu raison d'utiliser les chiffres officiels disponibles dans les pays européens étudiés? Maxwell Atkinson41 apporte des arguments intéressants. Ainsi fait-il valoir que, sauf exception, les statistiques sur le suicide sont compilées par des gens non sociologues et pour des fins autres que la recherche. Il n'y a aucune raison pour que les officiers qui compilent les statistiques biaissent volontairement les données. Cela ne minimise en rien les erreurs humaines toujours et souvent possibles, d'autant plus que nous ne devons pas oublier que des raisons politiques peuvent influer sur la classification de certains cas.

Jack D. Douglas s'est fortement attaqué au problème de l'interprétation des statistiques et a entrepris de faire la critique de Durkheim. Selon lui, «In general, the use of official statistics on suicide to derive and test sociological theories of suicide was based on


fallacious assumptions and arguments»42. Plusieurs raisons sont avancées dont «the stability of the official statistics». Atkinson a déjà répondu à cette objection et il faut ajouter qu'encore aujourd'hui les statistiques doivent être utilisées avec prudence. De plus, Douglas touche un point sensible, en soulignant que dans certains groupes sociaux, le suicide est mal vu et qu'il est possible qu'il ait été caché dans une large mesure. Comment ne pas considérer la justesse de telles affirmations, malgré le fait que Baudelot et Establet43 défendent la pertinence de ces mêmes statistiques et critiquent les propos de Douglas.

Baechler n'a pas tort en questionnant leur utilisation:

En un mot, une proposition aussi simple que: «la mort de X est un suicide», résulte d'un processus complexe, où interviennent des faits matériels, une séquence d'événements, des configurations mentales, le passé du sujet, le public, des officiels (le médecin, la police), enfin celui qui doit décider. À chaque étape de ce processus se glissent, non pas, à proprement parler, des erreurs, mais des variations qui en font suspecter le résultat final désincarné: les chiffres.44

Qu'il soit nécessaire d'être prudent avec l'utilisation des chiffres, soit; que le résultat final soit désincarné, non. Il s'agit d'un indicateur qui peut être sérieux et qui doit être considéré car les supposées évidences dont parle Baechler n'enlèvent pas toute crédibilité aux chiffres. Nous sommes au courant des problèmes statistiques et une simple mise-en-garde aurait suffi.45


44 J. Baechler, Les suicides, op.cit, 32.

45 Baechler entreprend une charge vigoureuse contre l'approche sociologique qui, selon lui, «permet de s'engager plus ou moins n'importe quelles élucubrations» (40). Il fait appel à tout ce qui peut détruire la théorie de Durkheim sans discernement. Il pousse à des auteurs tels Halbwachs, Douglas et Achille-Delmas en isolant ce qui lui plaît. En écrivant que «les sociologues patentés n'ont rien à nous dire sur le suicide» (41), on perçoit que Baechler va à l'encontre de l'opinion de la très grande majorité des experts. L'explication sociologique est valable, sinon fondamentale, et dire qu'il ne peut y avoir de théorie sociologique du suicide, c'est errer et n'y rien comprendre.
Un examen critique constructif de la théorie de Durkheim a été présenté par Maurice Halbwachs. Passons sur sa définition du suicide qui diffère légèrement de celle de Durkheim pour ne retenir que deux apports importants. D'abord, il est nécessaire de laisser une place aux phénomènes d'ordre individuel. Nous croyons à la multidisciplinarité et si l'approche sociologique nous paraît être la plus pertinente pour une théorie générale du suicide, les autres approches n'en sont pas moins nécessaires pour une compréhension réelle du phénomène. La deuxième intervention est tout aussi sérieuse et pour ce faire l'exemple de la religion est constructif. Alors que Durkheim affirme que l'intégration sociale de populations entières dépend de l'allégeance religieuse, Halbwachs montre que cette intégration peut être le fait de conditions socio-économiques dans lesquelles des populations de confessions religieuses particulières vivent. À cela, il n'y a rien à dire sinon que, comme certains l'ont montré, les caractéristiques religieuses d'un groupe peuvent orienter les conditions socio-politiques, et vice versa.

Une autre discussion intéressante s'est concentrée sur les caractéristiques propres aux différents types de suicide. Voyons certains auteurs qui peuvent nous aider davantage. Barclay D. Johnson tente de démontrer que les quatre causes du suicide telles que présentées par Durkheim se résument en une seule cause. En fait, Johnson entreprend une analyse serrée et originale des théories présentées par Durkheim dans *Le Suicide*. L'auteur procède en trois étapes. En premier lieu, il entreprend une lecture de la théorie. Au départ, Durkheim suppose que le taux de suicide varie selon deux éléments majeurs relatifs aux groupes sociaux: l'intégration sociale et la régulation sociale. On peut dégager trois niveaux à l'intérieur de ce qui est désigné comme «intégration sociale», soit altruiste,


égoïste, modéré et trois niveaux de «régulation sociale»: anomique, fataliste, modéré. Selon Durkheim, chaque société est le siège de chacune de ces tendances sociales. À partir de cela, Johnson dresse un tableau contenant neuf niveaux combinés d'intégration et de régulation résumant des conditions sociales. À ce stade-ci, Johnson soulève un problème réel relatif à la théorie de Durkheim. Ce dernier avait déjà signalé l'existence de trois types mixtes: égo-anomique, anomique altruiste et égo-altruiste. Pourtant, il a évité d'inclure le fatalisme. Mentionné en bas de page, ainsi que nous le soulignions plus tôt, le type fataliste demeure un mystère quant aux intentions de Durkheim. Et cela nous amène au cœur de l'argumentation de Johnson. En effet, dans un deuxième temps, celui-ci affirme que les types altruistes et fatalistes doivent être exclus de la théorie de Durkheim et ce pour plusieurs raisons. Parmi celles-ci, il souligne que Durkheim ne fait pas la preuve statistique de ces allégations concernant le suicide «fataliste», tout comme il n'arrive pas à donner des exemples pertinents permettant de les confirmer. Son exemple concernant l'armée n'est pas concluant et surtout ne peut être généralisé. En fait, les deux seuls exemples apportés contredisaient ses propres théories en expliquant les circonstances par des arguments autres que ceux provenant de causes sociales. De plus, Durkheim ne consacre que quelques pages à l'altruisme en prenant comme excuse que ce type de suicide n'est pas très important à l'époque contemporaine. En fait, Durkheim laisse savoir que les types fatalistes et altruistes sont l'apanage de sociétés «pré-contemporaines» et non occidentales. Ce fut certes une façon de régler un problème troublant pour Durkheim. Pour résumer, Durkheim n'a pas apporté les preuves nécessaires justifiant le maintien de ces deux conditions sociales menant au suicide.

Les allégations de Johnson qui précèdent sont pertinentes dans leur ensemble. Le seul problème réside dans la création d'un tableau contenant neuf niveaux de conditions

48 Durkheim ne mentionne pas clairement «moderate regulation», mais selon Johnson ce niveau est nécessairement impliqué.
sociales prédisposant ou non au suicide. Nous assistons ici à une prise de position qui peut être contestée. En fait, les combinaisons possibles sont fort nombreuses et les connaissances actuelles ont montré avec clarté l'extrême complexité des conditions sociales liées à la variation du taux de suicide. Ceci dit, les cas de l'altruisme et du fatalisme ont causé et causent toujours des problèmes. À la défense de Durkheim, nous nous joignons à Johnson pour prendre en considération que Le Suicide a été écrit il y a près de cent ans dans des conditions où les sciences sociales étaient naissantes, où les objectifs poursuivis étaient d'ordre expérimental.

La troisième partie de l'argumentation de Johnson est digne d'intérêt. Pourtant, le déroulement de sa pensée demeure un peu vague, difficile à saisir. En fait, à partir d'une analyse des définitions de l'anomie et de l'égoïsme proposées par Durkheim, l'auteur prétend que ces deux réalités sont la même chose désignée sous deux noms différents. Ainsi «The more integrated (regulated) a society, group, or social condition is, the lower its suicide rate. Another way to say exactly the same thing is this: The higher the level of egoism (anomie) prevailing in a society, groupe, or social condition, the higher the suicide rate»49. Selon Johnson, l'anomie est une caractéristique de l'égoïsme. De plus, cela procède du fait que Durkheim lui-même affirme que «social integration» et «social regulation» sont toujours présents ensemble dans la société.

Whitney Pope50 confirme les propos de Johnson concernant une identification de l'intégration et de la régulation. Selon elle, la tentative de Durkheim d'établir une distinction sociologique entre l'intégration et la régulation a été un échec. Malgré sa volonté de proposer une classification étiologique (basée uniquement sur la société), Durkheim n'évite pas d'impliquer des considérations d'ordre individuel, donc de faire une

49 B.D. Johnson, loc.cit, 886. (C'est l'auteur qui souligne.)

classification morphologique. À cela s'ajoute le fait que Durkheim n'ait jamais défini clairement la distinction étiologique qu'il comptait faire entre intégration et régulation. Nous retrouvons ici un point de départ déjà soulevé par Johnson. L'appel, par Durkheim, à des considérations individuelles se complète de similitudes entre les types de suicide. Ainsi, le suicide des veuves et des veufs qui est identifié au type égoïste est confondu avec une anomie domestique. La multiplication de ces exemples mène à lever un sérieux doute sur la méthode et les conclusions de Durkheim. En fait, il s'agit de conclusions injustifiables puisqu'elles ne peuvent être faites à partir des arguments contenus dans *Le Suicide*. Les propos de Durkheim démontrent que l'intégration et la régulation ne sont pas des variables indépendantes. «Hence, at present it remains impossible to use Durkheim's theory in its original form because the integration - regulation distinction cannot be operationalized»\(^{51}\). La distinction entre l'égoïsme et l'anomie montre la pertinence de cette conclusion. Bien qu'ils soient deux types liés l'un à l'intégration et l'autre à la régulation, tous deux, comme l'affirme Durkheim, sont «usually merely two different aspects of one social state»\(^{52}\). Voilà donc pour cet aspect de la théorie durkheimienne. L'anomie et l'égoïsme peuvent être différents mais participent à la même situation sociale. Pourtant ce lien entre régulation et intégration n'implique pas nécessairement une différence totale. «Demonstrating an overlap between integration and regulation does not necessarily rule out the possibility that they are nonetheless in some measure distinct»\(^{53}\). En fait, Pope tente de montrer que malgré le fait que ces deux théories ne sont pas inter-changeables (intégration/régulation), la théorie de la régulation explique aussi bien les exemptions prévues par la théorie de l'intégration et les données empiriques contraires à celles prévues par cette même théorie. Après avoir souligné cela, l'auteur amène un constat dans la


\(^{52}\) *Ibid.*

structure même de l'œuvre de Durkheim: l'analyse du type égoïste occupe deux chapitres alors que l'anomie suit avec un seul chapitre; le type altruiste est traité tout au long d'un chapitre entier alors que le type fataliste apparaît dans une note de bas de page. Suite à une analyse serrée de deux phénomènes — les différences entre les sexes et les crises politiques et économiques — Pope démontre que l'utilisation de la régulation par Durkheim a pour objectif de confirmer la théorie de l'intégration et, dans ce cas, se trouve à décrire différemment une même réalité. Dès lors, «the theory of anomie does not add to the explanatory power of the theory of egoism, the real function of the theory of anomie in Suicide is to protect the overall theoretical statement from falsification»\textsuperscript{54}. La régulation sert de variable dont l'objectif est de prouver la pertinence de toute la théorie.

Dans un autre article\textsuperscript{55}, Whitney Pope se joint à Nick Danigelis pour résumer les arguments relatifs à ses positions concernant l'intégration et la régulation. D'abord sa conception est partagée par de nombreux experts. Ensuite, Durkheim a lui-même identifié l'égoïsme et l'anomie comme étant habituellement deux aspects d'une situation sociale. Puis, Pope et Danigelis, qui prônent tous deux l'existence d'une différence entre l'intégration et la régulation, ne s'entendent pas sur le contenu même de ces différences. Enfin, l'argumentation logique de Durkheim dans le cas qui nous occupe n'a pas donné lieu à un contrôle et ne permet pas une contre-épreuve. De cela, il découle que «The main thrust of Durkheim's theory of egoism-anomie is that social control and suicide are inversely related»\textsuperscript{56}.

\textsuperscript{54} Ibid., 428-429.


\textsuperscript{56} Ibid., 1084.
Évidemment, le débat n'est pas clos. Au sein de toutes ces positions, les défenseurs de la théorie de Durkheim se font entendre. Un article de Eugene Hynes\textsuperscript{57} est particulièrement représentatif. Dès l'introduction, l'auteur affirme qu'il se fixe comme objectif de montrer que de nombreux auteurs «who equate the anomic and egoistic suicide types are reviewed and their misunderstandings noted»\textsuperscript{58}. Au cœur de son argumentation, Hynes affirme qu'il faut absolument envisager *Le Suicide* en tenant compte de la vision de Durkheim de la double nature de l'être humain. «Because his biologically based desires must be controlled, he is particularly sensitive to information affecting these; because his existence requires integration in society, he is particularly susceptible to information concerning this»\textsuperscript{59}.

Ces arguments permettent d'éclairer et de préciser les propos de Johnson. Nous constatons que Johnson rejette les types altruiste et fataliste pour de multiples raisons; Pope, pourtant, ne partage pas cet avis. La raison majeure avancée par Johnson pour justifier son rejet est que, exception faite de l'armée moderne, les données nécessaires à la construction des types altruistes et fatalistes n'étaient pas disponibles à Durkheim. Dès lors, ces types doivent être éliminés de sa théorie. Selon Pope, il s'agit là d'une entorse à la réalité mais surtout à la méthode scientifique de recherche en sociologie. Johnson élimine le fait que les sociétés dites «primitives» apportent de nombreux exemples des types altruistes et fatalistes. De plus, le rejet des conclusions de Durkheim à ce propos va à l'encontre de la validation empirique qu'il en fait. Enfin, Johnson commet une erreur en posant un jugement arbitraire sur les critères nécessaires à l'établissement des données et sur la qualité de ces données.

\textsuperscript{57} E. Hynes, «Suicide and *Homo Duplex*: An Interpretation of Durkheim's Typology of Suicide», *The Sociological Quarterly*, 16, Winter 1975, 87-104.

\textsuperscript{58} *Ibid.*, 87.

\textsuperscript{59} *Ibid.*, 90.
Hynes considère que le maintien et la pertinence de la théorie de Durkheim est une conséquence directe de sa propre vision de la société humaine. La vision de la socialisation que cela implique mène logiquement Durkheim à inclure dans sa typologie le suicide fataliste\textsuperscript{60}, type très contesté par plusieurs auteurs. Après avoir traité des positions de Parsons et Douglas, Hynes critique l'identification faite entre l'intégration et la régulation par certains chercheurs. Selon lui, cela procède d'une connaissance tronquée de la théorie de l'\textit{homo duplex} telle que comprise par Hynes. Aussi faut-il aller plus loin qu'interpréter «reflective intelligence», «thought» et «dreams» en relation avec l'aspect social, et «emotion», «passion» et «desires» avec l'aspect biologique\textsuperscript{61}. En fait, l'explication doit être cherchée ailleurs et la vision de l'être humain de Durkheim doit prendre en considération le lien indissociable entre individu et société. «The solution is that although the passions are based in the organism, their satisfaction is felt (measured) by individuals by reference to social standards»\textsuperscript{62}. Ainsi, la nature même de cette relation fait en sorte qu'il existe nécessairement un conflit entre l'individu et la société, entre l'égoïsme et l'anomie. C'est ainsi que Hynes en arrive à une conclusion:

Both regulation and integration were needed, and these could onceivably vary independently of each other, at least for some time. Thus anomie and egoism are conceptually distinct. As causes of suicide they cause different people to kill themselves and in different ways, e.g., with different amounts of passion.\textsuperscript{63}


\textsuperscript{61} E. Hynes, \textit{Ibid.}, 96.

\textsuperscript{62} \textit{Ibid.}

\textsuperscript{63} \textit{Ibid.}, 96-97.
Voilà résumé bien rapidement un débat entrepris depuis déjà longtemps et qui résiste à l'érosion du temps. Il faut toutefois souligner que Johnson, Pope et Hynes sont éclairants à ce propos. On peut saisir l'extrême complexité de l'étude de Durkheim. Une conclusion s'impose: «Egoism-anomie identifies the left-hand position of the integration-regulation continuum, where integration-regulation and suicide are inversaly related; altruism-fatalism (or simply altruism) the right hand portion, where the relationship is proportional»\(^64\). De cela, retenons que la théorie de l'intégration demeure le propos essentiel de Durkheim même si ses arguments prêtent parfois flan à la critique. À partir de cela, il est possible de retracer la logique interne propre à la théorie de Durkheim en la dégageant des variables «superflues» et en spécifiant quelques éléments nébuleux.

The morphological structure of society determines the number of people in a given group or area, which determines the rate of social interaction, which determines the strength of collective sentiments, which determines the level of integration-regulation, which determines the means-needs proportionality or meaning in life (Theory of Egoism-Anomie) meaning attached to continued existence (Theory of Altruism), which determines the social suicide rate.\(^65\)

Pour l'essentiel, la théorie de l'égoïsme-anomie se distingue de la théorie altruiste dans le fait que cette dernière postule une relation inverse entre le degré de contrôle social et le taux de suicide.

2.2 L'intégration sociale

Nous avons vu dans les pages précédentes que la théorie de Durkheim concernant le suicide a été contestée de plusieurs façons. Laissons de côté ces débats pour rappeler l'existence de deux éléments essentiels, soit l'intégration et la régulation. Peut-être par

---

\(^64\) W. Pope, «Concepts and Explanatory Structure...», loc. cit., 429.

\(^65\) Ibid., 430.
habitude, les commentateurs ont tendance à utiliser l'expression «social integration» pour
désigner dans un même temps ces deux phénomènes. Toujours est-il que le concept
d'intégration demeure incontesté. Aucun auteur, à notre connaissance, n'a pu attaquer avec
succès le bien-fondé de cette découverte sociologique majeure. En effet, la majorité des
recherches sociologiques entreprises sont en relation avec ce thème. Le problème qui se
pose est que Durkheim n'a pas clairement défini ce qu'est l'intégration sociale. Cette
ambiguïté provoque certaines réserves de la part d'experts qui y voient une faible
méthodologique, un échec de l'approche sociologique proposée par l'auteur. Comment
définir ce qu'est l'intégration sociale? Selon Cresswell, l'intégration sociale peut être
definé «as relating to a desirable state of society, well-ordered with positive and
reinforcing ties between individuals» 66. Mais il s'agit là d'une interprétation de la pensée
de Durkheim car l'intégration sociale est plutôt définie à partir des conséquences de son
absence; soit, dans le cas qui nous occupe, le suicide. Comme le souligne Durkheim, plus
le taux de suicide sera élevé par rapport au taux de suicide incontournable propre à chaque
société, plus nous y verrons les signes d'une désintégration sociale. Ici s'impose le
problème de ce qu'est un taux de suicide «normal» qui pourrait être lié à un «équilibre».
Nous ne discuterons pas de ce phénomène car il est, dans l'état actuel de nos
connaissances, insoluble. Durkheim a posé comme point de départ le résultat d'un simple
constat, sans se préoccuper d'en découvrir les raisons véritables. Pour lui, cet équilibre
varie selon les sociétés et ce sont les écarts et leurs variations qui l'intéressent.

Donc, de toute la thèse de Durkheim, ce sont ses affirmations relatives au niveau
d'intégration des individus qui furent les plus discutées et qui demeurent toujours actuelles.
La durabilité et l'actualité des propres termes dans Le Suicide en sont fondamentalement
tributaires. Durkheim affirmait que «le suicide varie en raison inverse du degré

---

66 P. Cresswell, «Interpretations of Suicide». The British Journal of Sociology, 23, 1972, 139.
d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu»67. C'est la thèse que Jack P. Gibbs et Walter T. Martin68 ont examinée. Dès le départ, ces auteurs rappellent ce qui est maintenant communément admis: la théorie de l'intégration sociale n'a pas été développée pour expliquer des cas individuels mais pour donner une explication à la variation des taux de suicide au sein de groupes sociaux. Gibbs et Martin confirment la pertinence de l'utilisation de l'intégration sociale comme élément de mesure tout en soulignant que le niveau ou le type d'intégration ne peut être calculé qu'à partir de plusieurs variables majeures tels le statut marital, le métier, l'âge, etc. Bref, la conclusion générale demeure ambiguë. Selon eux, les affirmations de Durkheim ne sont pas convaincantes: «we will recognize that for many reasons including the inevitable problems of deduction, it is impossible to make an evaluation in absolute terms»69. Gibbs et Martin ne faisaient ici que reprendre la conclusion d'une étude précédente.70 Bref, la problématique concernant l'intégration sociale doit être examinée davantage à la lumière de méthodes sûres puisque «There is no consensus in sociology on the appropriate criteria and procedures for evaluating theories»71. Les propos de Gibbs et Martin sont repris et commentés par Cumming, Lazer et Schalkwyk72 qui constatent que Gibbs et Martin ont commis de nombreuses erreurs d'interprétation et de méthodologie (échantillonnage minimum avec peu

67 É. Durkheim, *Le Suicide*, op.cit., 223.


69 Ibid., 201.


de données, etc.). Et Gibbs et Martin de répondre\textsuperscript{73} que la méthodologie de Cumming et al. est tout aussi discutable et qu'il vaut mieux faire quelque chose de discutable (toujours en étant conscient) que rien du tout. Bref apparaît clairement ici un essoufflement qui est révélateur de l'état de la recherche dans ce domaine. Comme il arrive parfois, des considérations très spécifiques liées à des critères parfois secondaires prennent tout l'espace disponible dans une discussion qui peut s'éterniser. En fait toute cette argumentation s'est amorcée avec un article de W.J. Chambliss et M.F. Steele\textsuperscript{74} contenant une critique serrée des théories de Gibbs et Martin, qui selon eux se résument dans le théorème suivant: «The suicide rate of a population varies inversely with the degree of status integration in that population»\textsuperscript{75}. Ceci conduit Chambliss et Steele à affirmer que «the theory of status integration proposed by Gibbs and Martin might still be a usable explanatory tool, despite inadequacies in its logical form, if it did account for the facts about suicide»\textsuperscript{76}. Dès lors, il convient de s'interroger sur la structure logique de la théorie, la qualité opérationnelle de la définition de l'intégration sociale et la difficulté éprouvée par la théorie pour expliquer «the pattern of the empirical data».


\textsuperscript{75} Ibid., 525.

\textsuperscript{76} Ibid., 526.
2.2.1 La solitude

Parallèlement à ces discussions plutôt marginales paraissent de nombreuses études sur la solitude («social isolation»). Une lecture de l'article de Deborah L. Trout77 est très instructive à ce propos. En peu de pages, l'auteur arrive à faire un résumé consistant et rapide de diverses théories traitant du rôle de l'isolation dans le suicide. Pour l'essentiel, ses conclusions nous apparaissent justifiées: «It must be concluded that social isolation has a primary and direct role in suicide»78. Plusieurs interprétations sont proposées et avouons qu'à ce point de vue, beaucoup reste à faire afin de clarifier la situation. Mais, sur le fond, nous endossons totalement la théorie selon laquelle l'isolation sociale — donc le niveau d'intégration sociale — des individus a une incidence directe sur le taux de suicide. Cette certitude n'est pas le fait des seuls sociologues mais aussi d'experts œuvrant dans d'autres disciplines. Jack D. Douglas, qui a longuement examiné et critiqué Durkheim et l'approche sociologique en général, en arrive à la conclusion que l'isolation sociale demeure un élément central qui tient une place essentielle dans le processus suicidaire. Dans un article important, il met en place les fondements théoriques nécessaires à une évaluation sociologique:

This last analysis is clearly dependant primarily upon the commonsense understandings of the sociological observers. As such, it is clearly less replicative or scientific. Such analyses as these can only be verified after the more objective, replicative, comparative studies of the actual, direct statements of the social actors have led to highly verifiable results.79

77 D.L. Trout, «The Role of Social Isolation in Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 10, 1, Spring 1980, 10-22. Cet article a le défaut de ses qualités: la problématique est exprimée dans sa plus simple expression. Plusieurs des auteurs mentionnés accompagnent leur théorie de l'isolation sociale de conditions et de principes dont il n'est pas fait mention ici. Trout concède l'exacitude pour une plus grande compréhension.

78 Ibid., 19.

Ces conclusions sont à l’origine d’un volume\(^80\) dans lequel J.D. Douglas confirme la pertinence de l’analyse de l’isolation sociale comme phénomène répondant à des critères scientifiques et valables. L’analyse de la situation des personnes âgées mène à s’interroger sur l’isolement social. En 1981, Pöldinger soulignait comment le taux de suicide était en nette augmentation chez les personnes âgées. Les principales causes lui semblaient être la résignation et le désespoir dus à la solitude. Ce type d’explication demeure fort pertinent. Le sentiment de rejet et d’inutilité est une réalité de plus en plus reconnue qui met en cause la qualité de la vie. Pöldinger conclut en proposant que «we must try to look after an old people in such that they do not feel isolated and also to provide for their bodily medical needs»\(^81\). En 1989-1990, Osgood et Brant\(^82\) distribuaient un questionnaire aux administrateurs de 1 080 résidences pour personnes âgées («long term care facilities»). Ils concluaient de leur enquête que le taux de suicide chez les aînés était en très nette augmentation. La solitude, le rejet familial, la dépression semblaient en être les facteurs majeurs.

Parmi les études spécifiques et parfois originales sur le sujet, notons celles concernant les relations entre le suicide et les fêtes. Il convient de souligner un article de Friedrich V. Wenz\(^83\) qui permet de faire le lien avec ces études. À partir de 655 tentatives de suicide ayant eu lieu dans une grande métropole entre décembre 1973 et novembre 1974, Wenz a interviewé 110 sujets lors des trois premières semaines après la crise suicidaire\(^84\). Il en

\(^{80}\) J.D. Douglas, *The Social Meaning of Suicide, op.cit.*, 1967.

\(^{81}\) W.J. Pöldinger, «Suicide and Attempted Suicide in the Elderly», *Crisis*, 2, 2, 1981, 120.

\(^{82}\) N. J. Osgood et B.A. Brant, «Suicidal Behavior in Long-Term Care Facilities», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 20, 2, Summer 1990, 113-122. Précisons qu’aux États-Unis, le taux de suicide des personnes de 65 ans et plus a augmenté de 25% entre 1981 et 1986.

\(^{83}\) F.V. Wenz, «Seasonal Suicide Attempts and Forms of Loneliness», *Psychological Reports*, 40, 1977, 807-810.

\(^{84}\) L'étude de Wenz est fort éclairante mais il importe de souligner que les résultats procèdent de l'analyse des propos de gens qui ont tenté de se suicider.
résulte qu'il existe une relation entre la solitude («loneliness») ou la peur de la solitude («future loneliness») et les taux de suicide. L'étude montre que «the relationship between felt loneliness and seasonality was statistically significant (p < .05).»\textsuperscript{85} La fréquence du taux de suicide est à son maximum dans les six premiers mois (63,6%), laissant supposer que l'hiver et le printemps sont associés avec la solitude présente et future. Or, c'est — directement ou indirectement — ce phénomène de solitude qu'on analyse lorsque les effets des cérémonies et fêtes civiles ou religieuses sur le taux de suicide sont étudiés. Phillip R. Kunz\textsuperscript{86} examine quant à lui 311 suicides dans un état de l'ouest américain dans les années 1974 et 1975 pour faire un lien entre le suicide et les anniversaires chez les personnes âgées («elderly»). Il s'avère que les études de Kunz «indicate a strong relationship between time of completed suicide and birthday for persons of all ages, with the highest percentage of suicides occurring in the first 3 months following the birthday and almost none in the 3 months just prior to the birthday.»\textsuperscript{87} Signalons qu'il ne s'agit là que de quelques exemples parmi les nombreuses études consacrées à ce sujet.\textsuperscript{88}

De ce qui précède, il apparaît donc que ce n'est pas seulement l'isolement qui est en cause mais également la qualité des rapports sociaux au sein même de la société. Des études sur ce sujet sont entreprises depuis de nombreuses années et déjà en 1969 des chercheurs soulignaient, sur la base d'expériences entreprises chez des groupes-cibles,

---

\textsuperscript{85} F.V. Wenz, \textit{loc.cit.}, 809.

\textsuperscript{86} P.R. Kunz, «Relationship Between Suicide and Month of Birth», \textit{Psychological Reports}, 42, 1978, 794.

\textsuperscript{87} \textit{Ibid.}

«increases attention to interpersonal behavior may provide a basis for more accurate recognition and more successful long term treatment of the high risk suicidal patients»^89. Trout^90 avait tout à fait raison de mettre en exergue de son texte une phrase de Breed qui nous semble fort pertinente: «And isolation represents the beginning of the climax of self-destruction, because the human being is a social being, and without communication he loses his humanity»^91. Évidemment, ceci doit être mis en relation avec les propos tenus dans notre premier chapitre. Les experts hésitent à parler d'instinct grégaire mais ils n'en accordent pas moins une place capitale, incontournable aux relations sociales. Évitons ici de nous perdre inutilement dans les définitions: la question est et restera ouverte. Songeons seulement au fait que le rôle de la «communication» est au cœur de toute réflexion sur le suicide. La situation actuelle des jeunes fournit un autre exemple représentatif. Henri Chabrol^92 insiste avec raison sur l'impact de l'isolement et de la dégradation de la qualité des communications chez les jeunes. Son approche pathologique — les jeunes ayant fait des tentatives de suicide sont des «malades» — n'évite pas de mentionner que la conduite suicidaire est principalement due à une distorsion grave de la communication entre l'adolescent et son entourage familial et social. Ce désordre des relations interpersonnelles ne peut être contrôlé, selon lui, que par un changement au sein du milieu de vie des adolescents. Cynthia Pfeffer analyse les contextes familiaux d'adolescents ayant tenté de se suicider. Elle conclut à la nécessité d'investir des efforts dans les thérapies familiales et ce, à long terme. Parmi les aspects qui retiennent l'attention,
soulignons l'important «lack of defined generational boundaries», et «the symbiotic quality of the parent-child interaction»93. Évidemment, ce type d'approche s'adresse à tous les membres de la famille. François Ladame insiste sur la définition des rôles à l'intérieur de la famille mais également sur les relations hors de la famille. «Il est fondamental, notamment, que la barrière intergénérationnelle soit clairement définie»94. Il s'agit de l'acquisition d'un équilibre qui produira un type de sécurité, de la base d'un fonctionnement permettant au jeune de s'épanouir.

Les chercheurs se sont aussi attardés à la variation des taux de suicide et au type d'intégration présent au sein du groupe familial. Bien que traitant d'une communauté distincte et marginale, Egeland et Sussex95 montrent, à partir d'une étude du taux de suicide sur les «Old Order Amish» (1880-1980) que le taux de mort volontaire est très bas à cause d'un style de vie fort intégrateur. Les auteurs proposent d'orienter les recherches vers les symptômes maniaco-dépressifs pour tenter d'expliquer les 26 cas relevés au cours du siècle étudié.

Raymond Lemieux reprend ce thème dans une perspective plus large par une approche sociologique du sens du suicide. Ainsi écrit-il que «Le suicide met radicalement en cause la qualité du rapport à l'autre telle qu'elle peut advenir dans une société. L'ultime effort d'intégration sociale y devient rupture»96. Résultat possiblement ambivalent que celui du geste suicidaire. Encore faut-il que ce geste soit vraiment une tentative de communication dont on espère un résultat tangible. Nous pourrions avancer que le suicide


96 R. Lemieux, «Suicide et société», Cahiers de recherche éthique. Les suicides, 11, 1985, 162.
n'est plus, pour beaucoup, l'ultime tentative d'intégration sociale mais un testament, une protestation, un adieu lourd de sens et de messages. C'est peut-être davantage le cas des types de suicide examinés par Jean-Claude Bernheim. Les suicides dans les établissements pénitenciers semblent influencés par l'enfermement lui-même mais aussi grandement par les conditions carcérales. Les taux de suicide apparaissent plus élevés en prison qu'à l'extérieur, tant dans un établissement à sécurité élevée que dans un établissement à sécurité minimale. Les tentatives de communication font peut-être davantage place à la fuite. Cette fuite qui, nous le verrons, reste l'un des sens les plus fréquents du suicide. Dans toutes les situations où le suicide est présent, nous retrouvons cette insistance sur l'importance de l'isolement. Ainsi, à partir d'une évaluation psychologique de patients en psychiatrie qui se sont suicidés, Wilson confirme que les meilleurs remparts contre le suicide sont une planification adéquate de sa vie, un taux de nervosité plutôt bas et une relation positive avec son entourage. En contrepartie, les patients sont l'objet d'un haut taux de risque de suicide par «lack of constructive plans for the future, high chaotic energy levels, and general social isolation».

En introduction d'un article très intéressant, P. Baudry affirme pour sa part que «le suicide n'est pas seulement d'ordre individuel, mais aussi d'ordre social; les suicides sont des phénomènes sociaux». Après avoir souligné avec justesse que la théorie de Durkheim selon laquelle le taux de suicide varie inversement au degré d'intégration de l'individu est toujours valable, l'auteur analyse la société moderne pour faire émerger ce qui, selon lui, a un impact sur le taux de suicide. La société moderne exige de chaque individu des performances excessives, lui


propose une foule d'options, présente un écart considérable entre son discours officiel et les moyens concrets disponibles pour réaliser les objectifs idéaux. Ainsi, «l’absence de repères, combinée à un surenchérissement constant des signes de succès entraîne, à nos yeux, pour certains, des difficultés d’adaptation»\(^{100}\). Plus que cela, c’est la dynamique interne à la société qui est à revoir. De telle sorte que Baudry, comme d’autres auteurs vus précédemment, rappelle que le suicide «appelle violemment une redéfinition de l’ordre interrelationnel»\(^{101}\).

2.2.2 La religion

La religion a souvent été désignée comme l’institution intégratrice par excellence. Les années 1850-1930 ont donné naissance à divers essais afin de retracer l’origine de la religion et du sentiment religieux\(^{102}\). Mircea Eliade\(^{103}\) s’est intéressé à l’histoire des religions et des efforts déployés pour en retrouver l’origine. Pour tout résumer, avouons que d’intenses recherches n’ont pas réussi à démontrer l’origine de la religion. Les efforts dans ce sens ont été laissés en friche devant la complexité de la tâche. L’intérêt s’est rapidement concentré sur les fonctions de la religion. À ce propos, les résultats ont été plus heureux.

---

\(^{100}\) Ibid., 22.

\(^{101}\) Ibid., 25.

\(^{102}\) Le sentiment religieux est entendu comme une expérience personnelle et intime du sacré propre à une personne. Ce sentiment ne peut jamais s’exprimer totalement car il procède d’une intuition intérieure qui implique l’affectif. La religion peut être décrite comme le sacré institutionnalisé. C’est le sentiment religieux qui s’exprime, parfois imparfaitement, dans une structure particulière qui lui est imposée ou proposée.

L'une des fonctions de la religion est dite d'explication. Pour les sociétés traditionnelles, l'explication demeure essentielle d'autant plus que les progrès scientifiques n'ont pas l'envergure des sociétés occidentales. Mais même chez nous, à notre époque, la religion permet d'accéder à la connaissance. Elle souhaite expliquer des phénomènes naturels et des caractéristiques environnementales. Le tonnerre et la foudre, impressionnants dans leur manifestation, ne peuvent que poser question à des sociétés qui ne disposent pas des instruments scientifiques permettant une explication rationnelle. Dès lors, le mythe prend toute sa signification. «Le mythe raconte une histoire sacrée, c'est-à-dire un événement primordial qui a eu lieu au commencement du Temps».104 Une histoire sacrée dont la fonction est d'expliquer et de révéler des mystères, de raconter ce que les dieux et les héros ont fait pour l'humanité. Mythes des origines, mythes eschatologiques, mythes de l'origine du feu, etc. Histoires sacrées qui permettent de comprendre ce qui nous entoure et d'en accepter les changements et la fatalité. Dans ce sens, le rite joue le même rôle. Selon Émile Durkheim105, le rite a pour fonction de remémorer le mythe et de l'actualiser. C'est ainsi qu'il permet de perpétuer des croyances et des comportements religieux. Le rite, de par sa fonction-même, est, selon les dires de Jean Cazeneuve, rigide. Le rite, «c'est un acte qui peut être individuel ou collectif mais qui, toujours, lors même qu'il est assez souple pour comporter une marge d'improvisation, reste fidèle à certaines règles qui, précisément, constituent ce qu'il y a en lui de rituel.»106 Cette rigidité réside justement dans ces règles nécessaires à l'efficacité du rite. Encore ici, un rite coercitif qui oblige les exécutants à suivre un rituel précis, qui les force à se plier à certains comportements, qui les intègre.


Mais, comme nous l'avons rapidement souligné, la religion propose des explications aux questions fondamentales que se posent les êtres humains. Quelle est mon origine? Que m'arrivera-t-il après la mort? Aie-je une finalité? Qu'est-ce que l'être humain? Pourquoi sommes-nous sur la terre? À ces questions essentielles, l'être humain désire absolument des réponses. Comment ne pas souligner cette soif de libération et d'absolu qui torture l'humanité? Et c'est ici que se présente une autre fonction de la religion: le besoin de sécurité. «Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort» \(^{107}\). L'évidence est préoccupante pour l'être humain qui a le goût de la vie. La sécurité première que nous apporte la religion est l'espérance. Espérance en un au-delà libérateur qui fera oublier notre vie terrestre aberrante. Espérance dans une autre vie, une réincarnation qui nous donnera une autre chance de vivre heureux. Espérance en une suite à cette vie-ci pour laquelle nous éprouvons un profond attachement. Cette espérance est à la mesure de chacun. Mais aussi, cette espérance se manifeste dans l'expression des religions elles-mêmes. Paradis terrestre où la félicité sera reine, contemplation éternelle de Dieu, intégration à l'univers cosmique, participation au principe divin. Sécurité parce que l'espérance soulage de la souffrance inhérente au quotidien, du mal de vivre qui nous habite tous un peu. Que de gens ont trouvé dans la religion une consolation pour leur condition. L'histoire montre cela avec clarté. Un regard sur nos proches aieux en confirme l'utilité. Les tendances actuelles attribuables aux nouvelles religions s'inscrivent dans cette voie. Alain Woodrow\(^ {108}\) rappelle les besoins qu'elles prétendent combler chez l'adepte: besoin de sécurité, de dépaysement, de don de soi, de preuves expérimentales, de points de repères, d'authenticité, etc. Aussi, les nouvelles religions présentent-elles des Vérités et elles ne diffèrent pas en cela de l'ensemble des religions du monde. Ainsi les individus sont-ils


soumis à une vision particulière des choses, sont-ils intégrés dans une structure quelle qu'elle soit. Ils y trouvent un soulagement à leurs souffrances.

Ain... toutes les terres, souffrances, cruautés de la vie seront effacées; la vie d'après la mort, qui continue notre vie terrestre, comme la partie invisible du spectre s'adjoin t à la visible, nous apportera toute la perfection, tout l'idéal, qui nous ont peut-être fait défaut ici-bas.\footnote{109}

Comment ne pas croire que la religion ait le pouvoir de déchaîner toutes les passions. Il est facile d'imaginer toutes les guerres et les perversions dont elle fut l'origine. La religion touche l'être humain dans son intimité, c'est en elle que réside l'espérance. C'est pourquoi, «dès qu'il s'agit de religion, les hommes se rendent coupables de toutes sortes d'insincérités et de bassesses intellectuelles»\footnote{110}, car c'est leur vie même qui est en jeu. Parce qu'elle est passionnée, donc partiellement irrationnelle, la quête du sens que propose la religion demeure une force d'intégration capitale. «C'est dans et par l'affectivité que les individus prennent contact avec les valeurs»\footnote{111}, rappelle Stuetzel. Et l'affectivité est pour beaucoup dans cet attachement aux valeurs. La rationalité ne vient qu'en renforcer la croyance, l'asseoir sur des arguments raisonnables qui feront la preuve de la cohérence du monde et de la pertinence de l'existence des dieux.

Le rapport entre religion et suicide a été étudié par nombre d'auteurs. Rappelons que Durkheim, sous la loi de statistiques, utilise les allégeances religieuses déclarées lors des suicides pour montrer que, dans l'ordre, les protestants se suicident plus que les catholiques, qui eux-mêmes se suicident davantage que les juifs. Dans sa discussion sur le suicide égoïste, il souligne que les causes sont à rechercher dans le fait que «la supériorité du protestantisme au point de vue du suicide vient de ce qu'il est une Église moins


\footnote{110} \textit{Ibid.}, 46.

fortement intégrée que l'Église catholique» \(^{112}\). En effet, «le protestantisme fait à la pensée individuelle une plus grande part que le catholicisme» \(^{113}\). Quant aux juifs, ils entretiennent «des sentiments de solidarité d'une particuliè re énergie» \(^{114}\), explicable par les persécutions dont ils ont été l'objet tout au long de l'histoire. Obligés de se défendre, de vivre unis afin de trouver une sécurité, les juifs intègrent plus fortement leurs membres que ne le font le catholicisme et le protestantisme. Soulignons que ce n'est pas la rigueur de la croyance qui permet de produire un taux de suicide plus bas chez les catholiques que chez les protestants. Les exigences de la croyance apparaissent plutôt comme le résultat d'un contexte social différent et probablement plus «équilibré».

Évidemment, la pertinence de ces propos fut examinée par Maurice Halbwachs qui élabore une évaluation positive et éclairante de l'œuvre de Durkheim. Il reprend les statistiques de Durkheim et les interprète en tenant compte de la spécificité des milieux ruraux et urbains, des métiers et des professions, des types de civilisation, etc. Selon lui, ce n'est pas la confession religieuse qui est un élément intégrateur mais les mœurs qui y sont attachées. La religion n'est qu'une pièce du casse-tête, qu'une partie du mécanisme 

mer. nt à un certain niveau d'intégration. Dès lors,

Ce n'est donc pas la cohésion religieuse des groupes catholiques, c'est la cohésion traditionnelle de groupes dont les membres sont en majorité catholiques, mais qu'unissent bien d'autres traits communs, qui expliquent qu'on y rencontre moins de suicides que dans des sociétés moins conservatrices.\(^{115}\)

Depuis Halbwachs, la majorité des experts considère que la religion n'est pas un élément déterminant dans le processus d'intégration. Les pratiques religieuses ne sont

\(^{112}\) É. Durkheim, *Le suicide*, op.cit., 159.

\(^{113}\) *Ibid.*, 158.

\(^{114}\) *Ibid.*, 159.

qu’un élément intégrateur parmi d’autres. Un élément qui ne peut être utilisé qu’en relation avec le contexte général de chacun des individus : le métier, l’environnement, les facteurs économiques. Les différences dans les taux de suicide entre catholiques, protestants et juifs ne trouvent leurs explications qu’à travers des phénomènes complexes.

Les études concernant le facteur religieux ne sont pas très révélatrices. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce fait. D’abord, l’incontournable problème lié à l’utilisation statistique. Ensuite, les considérations d’ordre méthodologique. En troisième lieu, l’impact de la religion est très difficilement mesurable à cause du caractère intime et inexplicable qui l’entoure. Il existe une grande différence entre la pratique religieuse et la conviction religieuse ; entre ce qu’on en dit, ce qu’on en pense et ce qu’on en fait. En quatrième lieu, et cela est particulièrement important, les études se basent habituellement sur des données mesurables — dont la confession religieuse et la pratique religieuse — et non sur le niveau de religiosité de la personne humaine. Lorsqu’on aborde le domaine de la religiosité, du sacré ou du sentiment religieux, il est nécessaire de prendre en considération toute une portion de recherche peu explorée : dans quelle mesure la religion entendue dans son sens large peut-elle aider le suicidant à justifier son geste d’auto-destruction ? En fait, l’œuvre de Durkheim a donné lieu à de multiples recherches qui ne provoquent pas l’unanimité. Et c’est, pour l’instant, le dernier problème lié à l’étude de la religion. Les avis sont partagés. Dans une étude comparative entre des patients hospitalisés en neuropsychiatrie ayant des idéations suicidaires et des patients hospitalisés n’en ayant pas, une équipe de médecins conclut que «evidence did not suggest that beliefs or involvements of suicide attempters differ from those of other persons of similar religious affiliation.

116 Nous référions ici à tout type de sentiment religieux qui consiste en une perception plus ou moins conscience du sacré.
statuse»117. Une telle étude est intéressante mais laisse paraître une carence majeure: le nombre de personnes servant à l'échantillonnage est trop peu représentatif. Dans un article publié en 1975, Benjamin Bert-Hallahmi118 reprend quelques résultats de recherches afin de vérifier la pertinence des propos de Durkheim. Il fait une remarque intéressante: l'approche sociologique utilise l'affiliation religieuse («religious affiliation») comme variable indépendante alors que l'approche psychologique utilise les croyances religieuses («religious beliefs»). L'auteur se limite à deux considérations: d'abord, l'approche sociologique considère la religion comme un facteur parmi d'autres permettant d'expliquer le suicide; ensuite, constate-t-il, l'approche psychologique laisse entendre que le degré de religiosité serait un facteur décisif plus important que l'allégeance à une foi religieuse spécifique.

Steven Stack s'est longuement penché sur ce phénomène. Ses recherches l'amènent à confirmer que «the results offer no support for the thesis that suicide rates are inversely related to the proportion of Catholics in society»119. Mais si la preuve de Durkheim est jugée non avenue, cela ne met pas un terme aux recherches concernant les relations entre le taux de suicide et la confession religieuse. Ailleurs, Stack élabore une réflexion sur la relation entre le déclin de la pratique religieuse traditionnelle et l'augmentation du taux de suicide. Les résultats laissent voir que même s'il existe chez les gens une «privatized or invisible religion»120, difficilement calculable et utilisable comme donnée scientifique, il semble que la religion institutionnelle catholique ait une capacité plus grande de réduire le


taux de suicide de par son attitude envers la souffrance, les principes moraux, la croyance en Satan, la glorification de la pauvreté. "The greater the religious commitment, the lower the rate of suicide". Dans une autre étude, Stack a entrepris d'examiner s'il y aurait des résultats positifs en comparant la production de volumes religieux — afin de mesurer le niveau de religiosité — et le taux de suicide. Sauf dans le cas des femmes ayant entre 25 et 44 ans, «multiple regression analysis showed that religious book production was not significant by related to two total suicide rate". Sims Bainbridge et Rodney Stark reprennent les statistiques de Durkheim telles que colligées au XIXe siècle pour conclure qu'il n'existe aucune différence entre catholiques et protestants en matière d'homicide et, ce qui nous intéresse davantage ici, en matière de suicide. Cela demeure important à spécifier puisque les préjugés en ce domaine ont la vie dure. Ceci dit, Bainbridge et Stark sont d'accord pour voir un effet de la religion sur les taux de suicide. "Church membership does prevent suicide, as Durkheim's theory seems to imply, even if he dismissed religious effects per se". La religion apparaît, pour eux, comme ayant le pouvoir de réconforter les individus ("the power to comfort") et de les éloigner du geste suicidaire. Une étude portant sur le suicide des adultes de race blanche dans la ville de New York entre 1963 et 1967 tend à démontrer qu'il ne faut pas trop rapidement nier toute pertinence à Durkheim. Une analyse de 3 863 suicides commis par des blancs pendant cette période indique que chez les individus de 25 ans et plus, «religion remains important: for each sex, the Protestant suicide rate was higher than the Jewish rate, which in term was higher than

---


Catholic rate»124. De tels résultats, même s'ils ne sont pas identiques à ceux de Durkheim, vont dans le même sens. Aussi les auteurs proposent-ils une démarche clinique dans laquelle «this religious affiliation of individuals should be taken into account more routinely in assessing the probability of their committing suicide and in planning measures for suicide prevention»125. Dans un article traitant de la relation entre religion et suicide chez les personnes âgées, Franklyn C. Nelson s'intéresse pour sa part à la pertinence du phénomène religieux. Suite à une étude conduite auprès de patients âgés hospitalisés dans le «Intermediate Care Unit of the Veterans Administration's Wadsworth Hospital Center» de Los Angeles, l'auteur conclut que «the overlay of such religious beliefs onto the diminished lives of the institutionalized elderly can nourish feelings of worthlessness and hopelessness that reduce the likelihood of self destructive behavior»126. Le problème qui surgit est qu'un intervenant médical ou social ne peut pas prescrire la pratique religieuse ou la religiosité comme on prescrit un médicament quelconque. Une autre étude intéressante publiée par K.D. Breault sur la théorie de Durkheim tend à montrer sa pertinence. L'auteur analyse l'intégration religieuse et familiale dans cinquante états à six différentes périodes entre 1933 et 1980 et dans 216 comtés en 1970 et 1980. Après un court résumé des études entreprises sur le sujet, l'auteur en arrive à confirmer les propos de Durkheim sur le suicide égoïste: «I found support for Durkheim's proposition that Catholics commit suicide less often than non-Catholics»127. En fait, Breault découvre une très forte différence dans les taux de suicide entre les catholiques et les non-catholiques. Résultat d'autant plus surprenant qu'il s'inscrit en faux contre de nombreuses études contraires ou mitigées.


126 F.L. Nelson, «Religiosity and Self-Destructive Crises in the Institutionalized Elderly», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 7, 2, Summer 1977, 73.

L'auteur soutient que la faible fréquentation des religions traditionnelles a été compensée par la croissance d'une multitude de nouvelles religions et d'associations non religieuses dont les rôles combleront les mêmes besoins.

De ce qui précède, nous percevons la complexité des études relatives au lien entre religion et intégration sociale. Le sens commun semble mener à des évidences. La connaissance du phénomène religieux et de son rôle dans l'histoire renforce cette conviction. Mais c'est dans la preuve que tout se complique. Maurice Halbwachs avait raison de contester l'hypothèse de Durkheim selon laquelle le taux de suicide varie proportionnellement au degré d'intégration religieuse de l'individu. En effet, les arguments apportés par l'auteur du *Suicide* ne sont pas suffisamment étoffés pour que l'on puisse appuyer sans réserve ses conclusions. Toutefois, cela ne veut pas dire que l'hypothèse de Durkheim soit fausse. À notre avis, nul n'a pu prouver hors de tout doute qu'il n'existe aucun lien entre le taux de suicide et l'allégeance religieuse. Il nous semble essentiel de rappeler qu'il y a d'autres variables auxquelles Durkheim accordait de l'importance et que selon lui, le taux de suicide varie inversement au degré d'intégration des sociétés religieuses, domestiques, politiques et que «ce n'est pas par suite de caractères particuliers à chacune d'elles, mais en vertu d'une cause qui leur est commune à toutes».

Beaucoup reste à faire concernant d'autres aspects du phénomène religieux. Paul C. Horton attire l'attention sur le rôle de l'expérience mystique face à la prévention du suicide. Freeman avait émis l'hypothèse que l'expérience mystique pouvait précipiter le suicide. Horton considère plutôt que la religion peut être «useful to regard the mystical

128 É. Durkheim, *Le Suicide*, op.cit., 222.


experience as (among other things) a potential transitional phenomena»\textsuperscript{131}. Voilà ce qui confirme nos propres convictions. En effet, malgré des études qui refusent de l’admettre, nous avons la conviction que le sentiment religieux, quelque soit sa forme d’expression, peut être un rivet solide à la vie. Comment ne pas reprendre la thèse de l’absurde d’Albert Camus?\textsuperscript{132} Nous y avons toujours vu une expression du sacré, une discussion qui prend sa source dans la perception intime d’une communion entre l’être humain et le cosmos. Mais cela n’est pas tout. Il vaudrait la peine d’investir des énergies dans une étude qui chercherait à saisir dans quelle mesure le sentiment religieux peut être récupéré par le suicidant afin de justifier son geste d’auto-destruction. L’article de Wahl\textsuperscript{133} suppose que le suicide comporte toutes les caractéristiques d’un geste magique qui prend tout son sens dans la symbolique. Plusieurs éléments émergent, tels la volonté d’être son propre maître et ce\textsuperscript{1}\textsuperscript{i} des autres, de se manifester sous forme de fantômes ou d’une quelconque puissance cosmique mystérieuse. Cet aspect de la religion reste à investiguer mais nous éloigne un peu de notre propos principal. Breault, Horton et Wahl laissent entendre, chacun à leur façon, que la religion possède aussi un caractère intégratif important sinon essentiel et c’est là le facteur le plus important pour notre propos.

\textsuperscript{131} P.C. Horton, «The Mystical Experience...», \textit{loc.cit.}, 296.


2.3 Les changements sociaux

Notre survol ne serait pas complet sans ajouter à ce qui précède une composante majeure. En effet, l'intégration sociale est fortement liée, inséparable des changements sociaux auxquels sont soumis les êtres humains tout au long de leur vie. L'équilibre précaire des conditions de vie est confronté à de nouveaux éléments qui remettent en question le statu quo. Nous avons dit que la culture était dynamique, cela est juste pour la société comme pour l'individu. Ce concept n'est pas nécessairement ignoré par la théorie d'intégration-régulation de Durkheim. Par extension, de nombreux sociologues ont émis l'hypothèse selon laquelle ce sont les changements dans les conditions de vie des individus, quelles que soient ces conditions, qui jouent un rôle majeur dans le processus suicidaire. Henry et Short\textsuperscript{134} ont été les premiers à vraiment s'attarder à ce phénomène. Des recherches sur la variation des taux de suicide dans les centres urbains démontrent que ce taux varie proportionnellement à la mobilité résidentielle, au manque d'organisation, à la solitude, à l'isolement. En bref, certains quartiers urbains plus stables que d'autres laissent apparaître des taux de suicide plus bas; proportionnellement, on se suicide davantage en ville qu'à la campagne. Les situations particulières relatives au statut marital et à l'âge ont aussi une grande importance. Les positions de Henry et Short sont représentatives d'un type d'étude qui se multipliera et dont l'hypothèse majeure se résume ainsi: «the suicide is related both to status position and to strength of the relational system»\textsuperscript{135}. Jerome A. Motto, dans un texte traitant de l'aspect psycho-pathologique du suicide, rappelle le rôle essentiel que joue l'équilibre interne de l'individu. C'est ainsi qu'il conclut que «we can postulate that persons with relatively stable life patterns tend to exert a certain control over


\textsuperscript{135} \textit{Ibid.}, 60.
events in their life as a way of maintaining that stability»\textsuperscript{136}. La stabilité réclamée par Motto est directement liée aux mouvements sociaux qui imposent aux individus des conditions de vie plus ou moins sécurisantes. Il n'est pas surprenant alors que les changements sociaux, quels qu'ils soient, puissent être critiques pour un grand nombre d'individus. Sainsbury\textsuperscript{137} s'en était déjà rendu compte il y a longtemps en suggérant d'autres approches sociologiques pouvant nous permettre de mieux comprendre le phénomène suicidaire. Ainsi propose-t-il d'examiner tous les facteurs liés à la désorganisation sociale, tels le divorce, la mobilité sociale («social mobility»), etc.

L'explication est particulièrement pertinente dans le cas des tentatives de suicide des adolescents. Pfeffer affirme que le degré et la qualité des rapports entre les membres de la famille ainsi que le type de conflits présent au sein du groupe peuvent être associés à différents types de problèmes psychiatriques chez les jeunes. Les changements et les conflits ont un lien direct avec l'idéation suicidaire chez plusieurs. «Change is unconsciously equated with the type of monumental suffering that is endured when someone dies»\textsuperscript{138} et cette expérience peut être fort traumatisante. Les conflits entre les parents, qui sont parfois violents, hostiles et intenses, ont un impact majeur sur le comportement suicidaire des adolescents. Il est maintenant communément admis que la séparation ou le divorce de conjoints a une influence certaine sur l'enfant et provoque souvent une période de stress, d'insécurité, voire une crise d'ordre psychiatrique. Maris\textsuperscript{139} souligne cela en montrant que chez un fort pourcentage de jeunes qui se suicident, les conditions laissaient paraître, dans leurs familles, un taux plus élevé de suicide et un


\textsuperscript{139} R.W. Maris, «The Adolescent Suicide Problem», Suicide and Life-Threatening Behavior, 15, 2, Summer 1985, 91-109.
taux plus important de divorce. Il est important de souligner ici que ce qui est en cause, c'est surtout la façon dont le divorce ou la séparation va s'exécuter. D'abord, la souffrance qui résulte d'une crise aiguë dans le couple. Observateur et même participant actif au processus de scission, le jeune se voit remis en question dans ses structures mêmes.

Une étude de Steven Stack menée dans 50 états américains montre qu'il existe une relation certaine entre le divorce des parents et le taux de suicide des enfants, et cela en tenant compte de nombreux facteurs tels l'âge, le groupe ethnique, les revenus, etc. Bref, l'augmentation du taux de suicide «may result from the presence of general societal desintegration»\textsuperscript{140}. Certes, cette désintégration peut prendre des formes extrêmes, ainsi que l'ont démontré Cain et Fast\textsuperscript{141}, mais des difficultés au sein même de la relation maritale occasionnent de nombreuses possibilités d'isolement et d'idéation suicidaire. Les changements sociaux existant au sein d'une famille peuvent se manifester de plusieurs autres façons. Lucciani, Scotto et Sutter montrent l'importance du «syndrome de carence d'autorité» centré surtout autour du rôle du père (absence prolongée, mort, divorce, manque ou trop sévère éducation, etc.). Les auteurs concluaient en affirmant que «la légèreté, le manque d'assise d'une personnalité inconsistante met la sécurité à la merci du seul milieu extérieur»\textsuperscript{142}. Milieu extérieur en continuelle modification qui par son caractère agressif ajoute aux difficultés propres à la condition d'adolescent dans nos sociétés occidentales.

\textsuperscript{140} S. Stack, «The Effects of Marital Dissolution on Suicide», Journal of Marriage and the Family, Feb. 1980, 89.


Les relations entre parents et enfants ont inspiré à Steven Greer\textsuperscript{143} des recherches fort pertinentes. Un suivi régulier d'un groupe cible a permis d'étudier l'incidence des suicides et des tentatives de suicide à partir de certains facteurs tels la perte d'un parent, son âge, le degré de parenté, les causes de la perte, etc. Sous toute réserve, Greer émet des conclusions dont la première nous apparaît la plus significative pour notre propos: la perte d'un parent, quelle qu'en soit la raison, a une incidence réelle sur le taux de suicide chez les jeunes. D'ailleurs les enquêtes menées par Danigalis et Pope avaient pour but de valider empiriquement ce phénomène qui correspond à la théorie de Durkheim. Malgré les résultats partiels, les auteurs concluent que «Durkheim's arguments are corroborated more often than not»\textsuperscript{144}.

Mamoru Iga laissait entendre qu'un des facteurs pouvant expliquer le fort taux de suicide chez les jeunes Japonais était «the weak ego of Japanese Youth»\textsuperscript{145}. Celle-ci, soumise à ses parents par une tradition filiale plutôt rigoureuse, n'avait pas développé une force de caractère suffisante pour affronter les difficultés de la vie. Une étude exécutée par Tishler et al.\textsuperscript{146} auprès de plus d'une centaine d'adolescents ayant tenté de se suicider montre que l'évaluation du suicide doit se faire à la lumière de l'histoire psycho-sociale de l'individu. Les problèmes familiaux («dysfunctional family background») sont au cœur du problème.\textsuperscript{147}


\textsuperscript{144} N. Danigalis et W. Pope, «Durkheim's Theory of Suicide as Applied to the Family: An Empirical Test», \textit{Social Forces}, 57.4, June 1979, 1100.


\textsuperscript{147} Les problèmes de communication dans un couple constituent également un facteur redondant lorsqu'il y a une situation suicidaire. Les problèmes conjugaux peuvent être la cause et souvent le résultat
Mais outre l'importance de la famille, les variations relatives à la situation économique d'une population procurent aussi des effets certains. En 1967, A. Pierce montrait que cette relation était bien réelle et que le taux de suicide variait par rapport aux changements remarqués dans les conceptions que se font les populations de leur situation économique et ce, indépendamment de la direction que prendront ces changements. Selon lui, cela prouvait l'hypothèse générale émise par Durkheim concernant l'anomie. Hamermesh et Soss tentent de développer une nouvelle théorie économique du suicide, en utilisant des méthodes quantitatives modernes. Selon eux, l'aspect économique d'une population est révélateur de la variation du taux de suicide, entre autres parce qu'il permet d'en voir les fluctuations par rapport à l'emploi. Lester avait déjà proposé des conclusions visant à nier une association entre le chômage et le taux de suicide. Rapidement, de nombreuses études se sont succédé, selon lesquelles il existe véritablement une association entre changements de conditions économiques et augmentation du taux de suicide. Plusieurs recherches sont en cours actuellement sur le sujet. Les conditions familiales citées plus haut jusqu'à la situation des jeunes confrontés à un déménagement sont examinées. Il ne fait aucun doute que ces efforts mèneront à une meilleure compréhension du suicide.

Terminons ces propos avec une remarque qui nous semble essentielle. Pour des raisons à la fois analytiques et éthiques, il vaut la peine de distinguer entre l'attachement

---


social et la régulation sociale. La régulation est le phénomène selon lequel les individus sont socialisés à travers des règles. Nous avons suffisamment insisté sur les éléments constitutifs de la culture pour affirmer que tout individu est socialisé par et à travers un système de valeurs et de normes qui encadrent et structurent sa personnalité. C'est d'ailleurs pourquoi l'analyse de Durkheim sur l'anomie utilise les variations économiques comme exemple. Des changements brusques ont une incidence sur le taux de suicide. L'attachement social ne revêt pas autant un caractère officiel bien que son impact soit essentiel. Il s'agit du réseau de relations sociales qui se tisse entre les membres d'une même famille, à travers l'amitié, les relations professionnelles, les associations, etc. La part d'affectivité est davantage observable à ce niveau et il est évident que ces relations ont un impact réel sur les conditions de bonheur des individus. Or, il faut rappeler l'objectif de Durkheim d'examiner dans quelle mesure les variations des conditions sociales ont un impact sur le taux de suicide. Ce n'est pas l'individu qui l'intéresse mais la masse. Lorsqu'on aborde l'attachement social, même si les conditions individuelles sont intéressantes, il faut se rappeler que pour Durkheim on devrait comprendre que ce sont les conditions sociales qui génèrent tel ou tel type d'attachement social qui sont importantes.

2.4 Conclusion: un lien inextricable entre socialisation et suicide

Que conclure de cela? D'abord que le suicide s'exécute dans un environnement social qui possède, d'une façon ou d'une autre, des effets sur lui. Il n'est pas possible d'en décrire les influences de façon exhaustive. Pourtant, de nombreux indices nous permettent de mettre en relation suicide et socialisation. Les propos du présent chapitre renforcent notre discours sur les comportements sociaux et le processus de socialisation. Ils montrent que, bien que le débat soit encore actuel, l'intégration et la régulation sont au cœur de la problématique. Nous ne sommes pas en mesure de conclure une discussion vieille de près
d'un siècle. Mais malgré la prudence qu'il faut témoigner envers les propos d'Émile Durkheim et les nombreux avis de ses commentateurs, force est d'admettre que nous avons mis le doigt sur un élément fondamental. La solitude nous apparaît comme un phénomène bien représentatif des convictions que nous avons mises de l'avant jusqu'ici. Tout se joue autour de la communication. Évidemment, la présence de deux personnes n'assure pas, et loin de là, l'existence d'une communication satisfaisante, mais l'absence a bien moins de chances d'en générer. L'intégration et l'isolement nous rappellent aussi les rôles de l'ethicien qui ont été abordés en introduction. Comme dans toute activité humaine, le bris de la communication demeure, selon nous, le pire danger. L'être humain est, dès sa naissance, structuré pour être en relation avec les autres. C'est à travers son réseau social qu'il se forme une personnalité et se distingue comme personne. En terminant ce chapitre en démontrant les difficultés d'adaptation aux changements sociaux, nous voulions confirmer que la régulation est tout aussi importante que l'intégration pour qu'une communication satisfaisante puisse s'instaurer entre l'être humain et ce qui l'entoure.

Régulation sociale et attachement social sont intimement liés; ceux à qui nous nous attachons sont socialisés par les mêmes méthodes que nous le sommes, surtout s'ils appartiennent à la même culture. Il faut toutefois distinguer la régulation et l'attachement social parce que les réalités auxquelles ils s'adressent sont un peu différentes. Les individus vivent donc dans des sociétés qui, dès la naissance, les intègrent ou tentent de les intégrer le plus possible à l'idéologie dominante. Cette socialisation suppose une certaine régulation sociale et la création d'attachements sociaux qui cimentent l'interdépendance entre les individus et permet l'émergence d'un sentiment d'appartenance, d'une «conscience collective»152. D'un équilibre entre les différentes composantes de ce

152 La situation est en fait plus complexe que cela. Mais soulignons que les individus sont socialisés sur la base des conditions existantes au moment de leur jeunesse surtout. On peut sûrement intégrer à la socialisation de la flexibilité aux changements mais cela n'empêchera pas nécessairement les périodes de crises.
processus dépend le fait qu'une société se donnera des conditions de bonheur plus ou moins fortes. Quelles que soient les raisons que donne un individu pour justifier son suicide, il n'en demeure pas moins que ce sont ses relations avec les autres qui sont visées. Sauf dans des cas minoritaires, les effets de la socialisation ne peuvent pas disparaître instantanément. Ses traces sont trop profondes et l'attachement social trop précieux.

Les conventions sociales régissent les relations entre les individus. Certes, il y a les lois et les règlements reconnus par tous mais, plus encore, une auto-régulation qui résulte de l'intégration des conventions sociales. Un individu socialisé s'est approprié, du moins en partie, la culture dominante (nous ne traiterons pas ici des sous-cultures). C'est sur cette base qu'il entre en contact avec les autres et qu'il est reconnu comme quelqu'un. Fondement de ses structures rationnelles et affectives, la relation à l'autre est le pôle essentiel qui permet à la personne de se définir et d'agir. Dans ces circonstances, la perte des autres est dramatique. Lors des jeunes années, c'est la vie physique même qui est en danger. Plus tard, la crainte du sujet est réelle. Toutes les sociétés ont des moyens de disposer des personnes qui résistent trop à la socialisation et la mise à l'écart peut prendre plusieurs formes. Chez l'adulte, la dépendance est habituellement plus forte (mariage, emploi, enfants, etc.) et la crainte d'être isolé est d'autant plus importante envers les gens qui sont les plus aimés. Une conscience aiguë des relations sociales va de soi d'autant plus que l'environnement nous y contraint entre autres par l'éducation.

Agir contre les conventions ne peut que faire émerger un malaise à l'idée qu'on pourrait perdre l'estime de l'autre. Comme nous l'avons vu, le réseau relationnel d'un individu se fonde en grande partie dans un ensemble de promesses et d'ententes tacites. Tout repose sur la confiance. Pour un individu intégré, agir contre les conventions, c'est aussi éprouver un malaise du fait de contredire ses propres valeurs. Ce sentiment de faute est le produit de la socialisation. Nous allons donc, dans le prochain chapitre, examiner de plus près ce fruit omniprésent de l'ambiguïté relationnelle qu'est le sentiment de culpabilité.
Il convient d'aborder ce phénomène fondamental qui peut apporter un éclairage supplémentaire permettant de mieux comprendre le rôle et l'impact de l'intégration et de la régulation tels que présentés par Durkheim. C'est ainsi que nous pourrons peut-être trouver un indicateur permettant d'enrichir notre réflexion éthique sur le suicide.
CHAPITRE III

LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ

Depuis le début de ce travail, nous avons tenté de démontrer que l'être humain n'est possible qu'en relation avec les autres. Les réseaux relationnels qui se tissent dès l'enfance dotent cet être d'une structure individuelle en grande partie modelée par les conditions sociales dans lesquelles il grandit. C'est donc autrui qui lui permet de se définir. Il est son miroir, la référence qui oriente l'ensemble de ses agirs. C'est pourquoi il convient de rechercher dans le processus de socialisation des éléments permettant d'expliquer les comportements sociaux et individuels. C'est ce à quoi s'attarde Émile Durkheim. Ses analyses le conduisent à conclure à l'importance d'un double mécanisme d'intégration et de régulation dont le rôle est de maintenir une stabilité sociale. Le taux de suicide augmente lorsque les conditions sociales sont déséquilibrées, lorsque l'intégration ou la régulation est l'objet de modification.

L'individu participe donc, dans ses structures et dans son agir, à un mécanisme social fondamentalement relationnel. Les contraintes sociales qui en résultent sont vitales à la construction même d'une personnalité. Si c'est par rapport aux autres que l'être règle ses comportements, ce sont également les réactions d'autrui qui lui indiquent si ses agirs sont conformes aux contraintes sociales.
Comment le phénomène de la socialisation génère-t-il de la culpabilité? La littérature sur le sujet est fort abondante mais il nous semble que les propos de S. Freud\(^1\) sont incontournables. En effet, un tour d'horizon démontre que ses théories sont à la base des avis contemporains sur le sujet. Dans *Malaise dans la civilisation*, il aborde le processus de construction de la civilisation en insistant sur l'émergence de son produit fondamental: «notre intention toutefois était bien de présenter le sentiment de culpabilité comme le problème capital du développement de la civilisation, et de faire voir en outre pourquoi le progrès de celle-ci doit être payé par une perte de bonheur due au renforcement de ce sentiment.»\(^2\)

Les propos de Freud sur l'origine de la culpabilité sont très intéressants et méritent qu'on s'y arrête. Rappelons rapidement certains éléments que nous avons évoqués auparavant. Tous les êtres humains désirent être heureux. Toutefois la domination de la nature, la vieillesse et les problèmes liés aux relations sociales posent des difficultés si grandes que les êtres humains cherchent à s'en protéger. En fait, ces trois sources de souffrance sont en même temps nécessaires à l'expression des instincts et limites à leurs manifestations. Là se situent à la fois les limites et les possibilités du bonheur. La recherche du bonheur est à l'origine de l'apparition de la civilisation puisqu'elle nous éloigne de l'état animal pour nous permettre de poursuivre deux fins: «la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux»\(^3\). La

---

\(^1\) Nous aborderons pas toutes les hypothèses psychanalytiques concernant la culpabilité ici. Nous désirons appuyer nos propos sur la socialisation par un apport intéressant de Freud sur l'émergence de la civilisation et du sentiment de culpabilité. Soulignons toutefois que les deux grandes hypothèses sur l'émergence du sentiment de culpabilité reposent sur les premiers jours de la vie de l'être humain. D'abord une culpabilité «sauvage» issue des pulsions de mort et dont la manifestation s'articule autour de la création du Surmoi; ensuite le complexe d'Édipe qui résulte d'un conflit ambivalent. L'enfant désire éliminer le parent rival pour lequel il a une profonde tendresse. Comme le rappelle A. Luria, d'autres hypothèses sont aussi envisagées comme la culpabilité d'inferiorité qui résulte d'exigences trop élevées pour les capacités personnelles et d'un malaise résultant de cette incapacité. (Cf. A. Luria, «Je souffre, donc j'existe», *Psychologies*, 91, oct. 1991, 35-37.


\(^3\) *Ibid.*, 37.
civilisation exige toutefois un contrôle des instincts dans l'objectif d'être plus heureux. Elle impose de nombreuses restrictions aux libertés individuelles en favorisant le bien-être commun au détriment de l'expression des instincts animaux sur lesquels se fondent aussi nos bonheurs.

«La civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non-satisfaction (régression, refoulement ou quelque autre mécanisme) de puissants instincts»⁴. Ces refoulements président aux rapports sociaux entre les individus et expliquent les tensions internes propres à la civilisation. La civilisation exige deux grands sacrifices chez les individus. D'abord le refoulement ou le contrôle des instincts sexuels qui se voient encadrés par un ensemble de conventions qui en limitent leur expression; ensuite, le refoulement des pulsions agressives qui sont encadrées par un besoin d'ordre. Pour Freud, ces deux exigences sont contre-nature. «L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.»⁵

Les instincts de l'être humain s'opposent aux exigences de la civilisation et les effets psychologiques sont connus. Émergeant de la différenciation de «l'intérieur» et de «l'extérieur», le Moi intérieurse son agression à un point tel que cette agression se retouve contre lui-même, créant ainsi l'apparition d'un Surmoi qui sera continuellement en tension avec le Moi. En réalité, l'être humain est son plus proche ennemi. C'est la tension qui

⁴ Ibid., 49.
⁵ Ibid., 64-65.
existe entre le Surmoi et le Moi soumis qui est nommé «sentiment conscient de culpabilité» et qui appelle un besoin de punition.

La civilisation, comme nous l'avons souligné, vise à protéger l'être humain contre la nature et à régulariser les relations sociales. C'est à l'intérieur de ces balises que l'être humain se construit et s'enracine dans une indépendance inextricable. Pour Freud, la dépendance absolue envers autrui provoque une angoisse devant une éventualité du retrait de l'amour d'autrui. Dès lors, le sentiment de culpabilité peut provenir d'une angoisse provoquée par le fait que l'autorité saurait que nous avons agi contre sa volonté ou d'une angoisse intérieure face au Surmoi agressif et accusateur. «La première [angoisse envers l'autorité extérieure] contraint l'homme à renoncer à satisfaire ses pulsions. La seconde [angoisse envers l'autorité intérieure], étant donné l'impossibilité de cacher au Surmoi la persistance des désirs défendus, pousse en outre le sujet à se punir.»

Plus la civilisation voudra resserrer les liens sociaux entre les individus, plus le sentiment de culpabilité sera renforcé. Le mécanisme est incontournable; le sentiment de culpabilité est le résultat fatal d'une recherche du bonheur qui ne peut se construire que dans la régularisation des relations sociales. L'apport de Freud est ici capital pour la connaissance de l'être humain mais aussi pour alimenter nos arguments sur la place des

6 Ibid., 80.
7 Ibid., 84.
8 Notre objectif n'est pas de décrire en détails toute la logique de l'exposé de Freud. Soulignons toutefois que l'émergence de la conscience origine de cette relation d'amour entre l'individu (intérieur) et les autres (extérieur). Ce processus de différenciation fait en sorte que l'angoisse a un rôle capital à jouer. Dès lors, l'émergence du sentiment de culpabilité est inévitable. Autre élément intéressant: le fait que le mal s'y trouve relativisé. Le mal n'est plus une réalité objective mais plutôt «ce pourquoi on est menacé d'être privé d'amour» (81).
relations sociales. Bien que discutées, ses opinions sur le sujet sont en général admises comme fondées sur une observation et une pratique de près de trois quarts de siècle. Il est intéressant de constater qu'Émile Durkheim utilise aussi la théorie de l'obligation et de la contrainte. Dans une de ses œuvres, il affirme que l'être humain, loin d'être un simple animal, «is the result of a sort of recasting of the animal nature». Les conditions de survie auxquelles les êtres humains étaient confinés nécessitaient une adaptation radicale à un environnement physique et à un environnement social omniprésent et exigeant. Coercitive parce que condition de survie, la société a imposé de nombreux comportements et «it modifies the ideas which we would ordinarily make of them for ourselves and the sentiments to which we would be inclined if we listened only to our animal nature».

Notre nature en fut radicalement altérée et certains sentiments transformés. Dans la même optique, Durkheim rappelle dans *De la division du travail social* que la civilisation existe parce qu'elle correspond à des besoins et que la division du travail, qui en est une composante, est «le résultat de la lutte pour la vie». Dès lors, la quête de la subsistance ne fera plus des êtres humains des rivaux obligés de s'entretuer mais des collaborateurs capables de coexister. Prenons la peine de lier cela à nos propos concernant l'intégration et la régulation et nous constaterons que la civilisation est à la fois créée par des êtres humains et créatrice d'êtres humains chez lesquels s'entremêlent une nature un peu «sauvage» et une conscience modelée et socialement adaptée.

Tout ce processus ne se fait toutefois pas sans peine. Freud prétend que la tension entre les instincts réprimés et la peur de perdre l'estime de l'autre génèrent de l'angoisse et de l'insécurité. Le sentiment de culpabilité prend racine dans ces refoulements. Dans sa

---


foulée, Karl Menninger reprend les grandes catégories de Freud que nous abordons plus loin pour rappeler l'omniprésence de trois éléments qui président de façon consciente ou inconsciente à la vie humaine : l'agressivité, la culpabilité et l'érotisation. Sans s'attarder à faire une preuve que d'autres se sont chargés de faire, Menninger affirme que «the fact remains that conscience is a strong deterrent and a harsh judge. Many a man finds it easier on this account alone to kill his victim indirectly, i.e. by attacking himself.» Ce sentiment de culpabilité peut s'exprimer aussi par une volonté inconsciente d'autopunition produite par une volonté inconsciente de tuer.

Que cela n'aïlle pas sans peine, c'est aussi ce que démontrent les hypothèses de Peter Wilson que nous avons évoquées lors du premier chapitre. De façon implicite ou explicite, les relations interpersonnelles se basent sur des promesses réciproques sur lesquelles reposent les comportements et les décisions. Encore ici, la culpabilité peut résulter d'une rupture de la promesse ou encore provoquer cette rupture, donc, le bris d'engagements qui fondent en grande partie l'estime de l'autre. Il aurait été intéressant d'explorer cette avenue mais c'est une éventualité que Wilson n'aborde pas. Toutefois, cela nous permet de revenir à Durkheim. Alors que Freud et Menninger s'attardent à décortiquer les mécanismes psychiques qui produisent la culpabilité, Wilson et Durkheim cherchent à en comprendre

13 K. Menninger, Man Against Himself, New York, Harcourt, Brace & Co., «A Harvest Book» 21, 1938. L'apport majeur à la réflexion sur le suicide qui faut suite à la théorie générale de Freud est sans contredit celui de Karl Menninger. Il récupère d'abord la pensée de Freud sur la théorie de l'instinct de mort («death instinct») qui met en jeu Eros et Thanatos, l'équilibre entre les tendances auto-destructrices et les besoins d'achèvement («constructive tendencies») qui résident chez chacun des individus. Mais son apport important est sa vision du suicide qui apparaît comme la combinaison de trois aspects : «the wish to kill», «the wish to be killed» et «the wish to die». L'être humain apparaît comme un lieu où deux tendances doivent s'équilibrer pour permettre une vie «normale» : la construction et la destruction. Ici, Menninger reprend la théorie d'identification à l'objet perdu. «The wish to kill» fait référence au fait que l'instinct de vie («Life instinct») n'est plus assez fort pour neutraliser les tendances destructrices. Si «the wish to kill» est une forme extrême d'agression, «the wish to be killed» est une forme extrême de soumission. Encore ici, il s'agit d'une érotisation de cette soumission qui se manifeste symboliquement par «return to the undisturbed bliss of intra-uterine existence» (57). Cette soumission extrême se manifeste aussi par le masochisme, l'exhibitionnisme et diverses formes d'autodestruction. «The wish to die» résulte d'une tendance auto-destructrice combinée à des éléments agressifs et une forte tendance à l'auto-punition. Beaucoup moins fréquente, cette tendance suppose un affaiblissement de l'instinct de survie

14 Ibid., 34.
les mécanismes sociaux. Ce dernier, par exemple, s’attarde davantage au caractère coercitif de la société et à ses effets sur les individus. Ses propos sur l’esprit de discipline, l’attachement aux groupes sociaux et l’autonomie de la volonté présentés dans *L’éducation morale* 15 démontrent l’existence d’institutions qui génèrent de la culpabilité. L’intégration et la régulation sociale ne peuvent s’exercer que par le contrôle et la sanction positive ou négative. Le sentiment de culpabilité est la clé qui permet la recherche de cet équilibre garant d’une société à tout le moins fonctionnelle.

L’analyse de Sigmund Freud n’est pas demeurée lettre morte. Presque tous les discours sur le sentiment de culpabilité partent de celle-ci. Nul doute que l’approbation des autres est un facteur fort important. Il est connu, de par notre propre expérience, qu’on ressent davantage de satisfaction lorsqu’autrui approuve l’une de nos actions que lorsque des gens nous condamnent pour celle-ci. A. Vergote montre comment le désir d’être parfait correspond à la volonté d’être parfait aux yeux des autres. Les gens qui nous entourent sont les références ultimes qui nous permettent de nous construire une personnalité et de maintenir un équilibre. «La culpabilité est la souffrance de perdre l’estime et l’amour de l’autre, parallèlement à la souffrance narcissique de perdre l’estime et l’amour qu’on se porte à soi-même.» 16

Ce lien inextricable qui préside à la construction de la personnalité et autour duquel se cristallise la notion de santé mentale est un phénomène humain naturel. «La culpabilité ne se forme naturellement qu’à l’intérieur d’un lien affectif.» 17. La culpabilité est une caractéristique normale qui est partie prenante des relations interpersonnelles. Elle en est le


nécessaire produit. Ce sentiment nous le vivons tous, tous les jours. Il est partie intégrante de notre vie. Un regard rapide sur nos comportements en montre l'évidence. Ainsi, après avoir souligné cette omniprésence de la culpabilité chez l'individu, Jacques Goldberg introduit son étude en ces termes:

Il n'est pas nécessaire de se référer à une théorie de la culpabilité, pour prendre au sérieux ce que ces indications peuvent révéler sur la nature des sentiments de culpabilité. Une tension interne à la suite d'une menace déclenchée par la rupture d'un équilibre. Et cela vaut quelles que soient les représentations conscientes ou inconscientes qu'on y accroche.18

De l'avis général, la culpabilité demeure une réalité très difficile à cerner.19 Marc Oraison souligne son caractère ambivalent en soutenant que «la culpabilité proprement dite est à la fois évidente et inexplicable; et c'est sans doute son caractère le plus essentiel».20 Goldberg, à son tour, insiste sur la place des émotions et de l'affect:

Toute tension affective contient un élément de culpabilité. Toute situation, tout état ayant atteint un certain degré d'intensité peut se transformer en culpabilité consciente ou inconsciente. C'est bien pourquoi nous avons pu constater que la culpabilité est à la fois partout et nulle part si l'on veut la cerner avec précision.21

Ce caractère diffus est intimement lié à l'affect; Goldberg précise ainsi que «l'expérience prouve que la culpabilité est un "nœud d'affects" »22. C'est pourquoi on doit parler d'une pluralité de types de sentiments de culpabilité. Et parce qu'il est d'ordre affectif, le sentiment de culpabilité «imprègne toute la vie affective sous la forme d'une

18 J. Goldberg, La culpabilité: axiome de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 1985, 40. (C'est l'auteur qui souligne.)

19 Soulignons un texte de C. Savary («La philosophie et la sociologie et leur rapport à la culture», Recherches sociographiques, 23, 1-2, janv.-août 1982, 75-93), dans lequel l'auteur soutient que l'efficacité de la culpabilité vient du fait qu'elle est vécue et reprise «par un sujet humain» (89).


21 J. Goldberg, op.cit., 55.

22 Ibid., 14.
tension et d'un malaise quasi permanents»23. L'être humain est un être torturé. La vie est une entreprise dynamique, énergique qui nous confronte tous, continuellement, à des situations plus ou moins difficiles selon les cas. Nous progressons dans la vie en accumulant un bagage d'expériences qui crée en nous le souvenir d'émotions, de nostalgie, d'agressivité, etc. L'individu est soumis à une pression émotionne permanente qui ne trouve le changement que dans les variations entre son caractère joyeux et son caractère dépressif. Pour reprendre Dostoïevski, nous comprenons ce que l'auteur veut faire dire à Kirilov par «je suis étonné que les hommes continuent à vivre»24. L'étonnement de Kirilov est, à notre avis, excessif mais il existe quelque chose de réel dans ce qu'il désire exprimer. Les dimensions de l'individu qui sont liées à l'affect sont difficiles à explorer et à exprimer. Pourtant, c'est un domaine qui nous est accessible par l'expérience; l'une de ces connaissances que nous pouvons acquérir par la seule introspection. En cela, tous nous sommes compétents et aptes à en saisir les principales caractéristiques. Jacques Goldberg conclut de son étude qu'il «n'est pas abusif de parler d'axiome affectif pour qualifier la culpabilité»25 et qu'à ce titre, il faudrait classer la culpabilité parmi les «fantasmes originaires» inhérents à la vie humaine. Ainsi, l'existence de la culpabilité s'avère une proposition évidente par elle-même et n'est susceptible d'aucune démonstration. C'est dire comment elle peut être déterminante dans la gestion de nos vies, dans l'expression et l'élaboration des groupes sociaux.

Le sentiment de culpabilité permet davantage de nous montrer l'effet sur la conformité aux standards sociaux lorsqu'on prend conscience que «la culpabilité est toujours relationnelle, que l'on ait ou non la perception claire de cette évidence.»26. Jean Lacroix

23 Ibid., 34.
25 J. Goldberg, op.cit., 197.
26 M. Oraison. op.cit., 12.
reprend le même thème en affirmant que «toute sentiment de culpabilité implique une orientation fondamentale vers autrui»

Il est intéressant de constater que l'image que nous nous faisons de nous-mêmes résulte de l'interprétation que nous faisons de l'image que l'autre nous renvoie de nous-même. Cela se manifeste dans la vie quotidienne par l'impact que nous avons sur notre entourage. Création d'amitiés et d'inimités, approche affective, sujets discutés, bref toute une foule d'indices qui démontrent l'appréciation de l'entourage.

Appréciation du groupe qui se manifeste aussi par les dispositions législatives. Marc Oraison souligne que «si l'expérience banale de la culpabilité est vécue sur le mode légaliste, cela correspond à un stade d'évolution affective de la petite enfance». Propos fort censés mais qui doivent, à notre avis, être mis à jour. Il nous semble plutôt que la législation, directement ou indirectement, gère les manifestations de la culpabilité. Cela ne procède pas seulement de l'enfance mais de la nature fondamentale de l'être humain et en cela nous appuyons l'hypothèse de Goldberg. Nous avons vu comment, dès la naissance, l'être humain est soumis à des structures légales, écrites et/ou non écrites. Il en a toujours été ainsi, du plus loin que nous puissions remonter dans le temps. Rappelons-nous propos sur la culture et le processus de socialisation. La législation est un outil, un instrument utile, et à ce propos nous apprécions grandement la remarque de Marc Oraison:

La justice humaine n'est en somme qu'une illusion à laquelle tout le monde se raccroche — magistrats, avocats, jurés, public, journalistes — pour tenter de camoufler une intolérable évidence: la culpabilité est partout, à commencer par soi-même, et l'on n'y comprend rien.

Voilà une raison qui permet de comprendre l'attachement aux standards sociaux. La justice humaine sous toutes ses formes, incluant la législation, permet d'exprimer et de gérer le sentiment de culpabilité. À travers des structures établies, les sentiments de

---


culpabilité trouvent un exutoire. Cela rappelle sans cesse à l'individu l'existence de la culpabilité mais aussi le soulage, le sécurise, lui donne des balises à l'intérieur desquelles il peut aménager sa vie.

Un rapide regard sur l'histoire de l'Occident démontre l'omniprésence du sentiment de culpabilité et nous pouvons certes mieux comprendre l'importance des théories religieuses pour la gestion de cette réalité. Comme le fait remarquer Marc Oraison, «l'aboutissement "religieux" du sentiment de culpabilité fait donc partie intégrante de l'attitude humaine, et cela de manière primordiale et universelle».

On ne peut se surprendre qu'un sentiment si diffus et pourtant omniprésent cherche à se manifester dans les aspirations les plus fondamentales de l'être humain. La religion ou le sentiment religieux demeure le lieu où les angoisses de l'être humain s'expriment avec le plus de liberté. Pendant une longue période de l'histoire occidentale, force est d'admettre que la pratique religieuse fut focalisée autour de la notion de «péché». «Ce qui est indiscutable, c'est que le christianisme apparaît comme la doctrine même de la culpabilité. Elle semble être au centre de la doctrine chrétienne. La notion de péché y joue le plus grand rôle, ne serait-ce qu'à cause du péché originel.» Mais qu'est-ce que le péché? C'est une pensée ou une action qui va à l'encontre de la convention admise par les autres ou les Églises et qui, par le fait même, brime ou fait de la peine à autrui. «Le "péché", c'est ce qui manque dans la relation à l'autre pour que cet autre se sente reconnu comme sujet, lui aussi».

---


31 Ibid., 91.

32 Il est communément admis aujourd'hui que c'est le sentiment d'angoisse qui donne naissance au sentiment de culpabilité. Sigmund Freud a développé les bases de cette théorie. Elle est reprise par les contemporains.

33 J. Lacroix, op. cit., 41.

34 M. Oraison, op. cit., 126.
Cela va pour la faute faite contre l’autre. Le mal fait à l’autre peut être perçu comme le mal fait à Dieu dont autrui est l’image et le temple. En tant qu’individu et créature de Dieu, cet autre a droit à tout le respect.

Enfin, péché envers nous car nous sommes habité par Dieu. Encore ici, nous nous retrouvons face à une institution qui gère le sentiment de culpabilité reconnu par la structure et l’individu et qui tente d’y trouver une solution. Et c’est une des forces de la religion que d’être capable de canaliser et de soulager la culpabilité. À ce propos, l’Église transforme le sens de la culpabilité, «au lieu d’être écrasante, elle devient au contraire stimulante, dans le contexte de la recherche indéfinie d’un plus grand amour, d’une justice plus vraie dans les rapports entre les hommes»35. L’un des outils de gestion réside dans la réconciliation. Par l’aveu de sa faute et la volonté sincère de se réconcilier avec Dieu, les autres et lui-même, le pénitent se libère d’une culpabilité qui trouble, pour repartir d’un bon pied. Il est intéressant de voir comment le sacrement de la réconciliation est un sacrement à haute teneur thérapeutique. Il fait prendre conscience de la dimension sociale du péché et propose une avenue de libération «pour que le pécheur ne s’enferme pas dans une culpabilité stérilisante, pour qu’il soit renvoyé par le sacrement à sa tâche humaine et chrétienne dans le monde et dans l’histoire»36. Peut-être l’avantage de la religion est-il de situer la culpabilité par rapport à une fin si essentielle à la personne que cela permet de surmonter ce sentiment et même d’y trouver une fonction importante. Marc Oraison écrit cette phrase charmante: «L’interprétation prophétique, puis chrétienne, transforme cette culpabilité en inquiétude de l’amour»37. Il s’agit ici d’une interprétation davantage mystique qui révèle

35 Ibid., 103. Nous avons là une interprétation théoriquement valable et enrichissante. Rappelons tout de même que les fidèles ne vécurent pas nécessairement le sentiment de culpabilité dans cet esprit et que le clergé ne fit pas toujours preuve de tant de subtilité.


une fonction essentielle à la foi chrétienne mais, il faut bien l’avouer, qui fut souvent ignorée dans la pratique quotidienne. La culpabilité n’en est pas évacuée mais se trouve reformulée par rapport à une fin: la nécessité de l’amour de soi, de l’autre et de Dieu. Bel exemple de gestion et d’utilisation: angoisses inhérentes à la personne humaine. La religion donne un sens nouveau à la culpabilité; «son but n’est pas de se sentir coupable mais de se faire responsable»\(^{38}\). C’est aussi le rôle que semble vouloir jouer la législation.

Mais à la limite, le sentiment de culpabilité ne se résume-t-il pas à une recherche de soi? «L’expérience de la culpabilité est alors cette étrange et menaçante familiarité avec nous-même en tant que nous ne cessons d’être tenus à distance de nous-même»\(^{39}\). Il faut situer le sentiment de culpabilité dans un processus d’auto-identification, de connaissance et de développement de soi. Comme l’exprime Jean Lacroix, «le sentiment de culpabilité bien compris est le lieu par excellence de la découverte de la création continue du Moi par le Moi»\(^{40}\). Le sentiment de culpabilité nous remet toujours en cause. C’est en regardant autrui que nous apprenons à nous connaître car c’est sur la base des avis des autres que nous nous construisons, que nous changeons, que nous nous fixons. L’attachement de chacun aux standards sociaux est fortement motivé par la gestion du sentiment de culpabilité et cet élément ne doit pas être minimisé. «Nous trouvons la culpabilité toutes les fois où il y a conflit, ambivalence, tension, angoisse»\(^{41}\). Tout cela fait partie du fardeau que doit porter tout être humain tout au cours de sa vie.

On ne peut douter de la nature coercitive de la société. Coercition qui s’impose par l’apprentissage lui-même, lequel véhicule des valeurs que l’individu, au moins en partie,
fère siennes. Coercition des diverses formes d'endoctrinement et de conditionnement dont nous parle Olivier Reboul.\textsuperscript{42} Contrôle d'une politique qui juge, juge et prend action pour ou contre des comportements humains et/ou sociaux. Existence de lois, écrites et non écrites, qui s'imposent aux individus et les intègrent aux sociétés dans lesquelles ils évoluent. Dès lors, il nous apparaît avec évidence que l'attachement aux standards sociaux est un phénomène social fondamental qui ne peut être nié.

Chez une personne normalement socialisée, le sentiment de culpabilité agit à titre de baromètre, et ce de plusieurs façons. D'abord, parce qu'il rend compte du degré d'insatisfaction, donc de malaises, que l'individu perçoit et vit dans ses relations avec autrui. Il permet de comprendre dans quelle mesure l'individu est intégré au groupe et de saisir les conditions ou les raisons qui justifient un problème relationnel. Le sentiment de culpabilité est aussi un jugement porté sur les liens sociaux réels ou espérés par le sujet. Il sert d'autorégulateur dans les relations qu'il entretient avec autrui; de mécanisme d'alarme qui veille à un certain équilibre entre les aspects individuels et sociaux de la personne.

Concédons que le sentiment de culpabilité «normal» est difficile à définir bien qu'on puisse l'associer à la conscience et le circonscrire approximativement en le comparant à des comportements excessifs. Il faut toutefois, à titre de précision, le différencier de la névrose.\textsuperscript{43} Le névrosé a des comportements déséquilibrés dont il est conscient mais dont il ne peut se débarrasser. Le sentiment de culpabilité ne se comporte plus ici de façon


\textsuperscript{43} La névrose peut être définie comme un comportement «caractérisé par des troubles affectifs et émotionnels (angoisse, phobies, obsessions, asthénie), dont le malade est conscient mais ne peut se débarrasser et qui n'altèrent pas l'intégrité de ses fonctions mentales» (\textit{Le Petit Robert I}, 1981, 1269). Jacques Goldberg émet des doutes quant au lien qu'on doit faire entre névrose et culpabilité, plus particulièrement envers les théories qui considèrent que le névrosé n'a pas de culpabilité consciente. Cf. à ce sujet \textit{La culpabilité: axiome de la psychanalyse}, \textit{op.cit}, 18-28.
acceptable pour l'individu et la société. Toutefois, ces cas pathologiques étant hors de notre propos, nous ne nous attarderons pas davantage à cette forme de culpabilité.

Le sentiment de culpabilité, nous l'avons déjà dit, est incontournable. Il ne faut toutefois pas croire que ses effets ne sont que négatifs. En fait, il s'agit d'une réalité complexe, à la fois moteur de régression et de progrès. Jean Delumeau résume fort bien cet élément essentiel:

La culpabilité vécue positivement crée une tension qui dégage les élites. Cette tension peut déboucher sur le salut par l'action, nourrir une inquiétude créatrice, développer la responsabilité et par ailleurs ouvrir, grâce à l'introspection, un trésor de richesses cachées au fond de nous-mêmes. Mais — versant négatif — une peur trop forte et un langage de culpabilisation trop appuyé peuvent paralyser, décourager, désagréger.44

L'ambivalence demeure la caractéristique majeure du sentiment de culpabilité. «La confrontation avec le mal qui est en soi est indispensable pour évoluer»45. Quelle est la mesure? Jusqu'où cette confrontation doit-elle être menée? Il y a peu de réponses à cela. E. Pigani mentionne qu'il faut accepter et transcender sa culpabilité. Sans nier cela, un regard éthique nous porte à affirmer que l'état d'équilibre propre à cette ambivalence réside dans le bonheur de l'être humain. Un sentiment de culpabilité trop élevé ne peut pas permettre à l'être humain de s'épanouir et d'être heureux. Un sentiment de culpabilité déficient risque d'en faire une personne rejetée. Ses comportements amènent les autres à la rejeter comme personne en qui on ne peut avoir confiance. La latitude entre ces deux pôles réside dans la condition psychique de la personne mais aussi et beaucoup dans le niveau de tolérance propre à chaque société.

* * *

---

44 J. Delumeau, op.cit., 625.

45 E. Pigani, «Vérité en deça des Pyrénées...», Psychologies, 91, oct. 91, 44.
À la lumière de tout ce qui précède, nous pouvons déjà ébaucher quelques considérations générales propres à une éthique du suicide. En effet, il faut souligner les multiples formes de culpabilité qui peuvent apparaître, selon notre relation avec la personne qui s'est suicidée. Il faut parler ici de degré de culpabilité, d'un degré extrêmement difficile à cerner. Mais quoi qu'il en soit, le présent chapitre permet de tirer quelques conclusions.

D'abord, il existe un sentiment de culpabilité normal qui joue un rôle essentiel tant pour l'individu que pour la société. Enracinée au plus profond des êtres, la culpabilité ne peut pas faire autrement que de surgir lorsqu'un drame tel que le suicide se manifeste. Nous croyons qu'il ne faut pas nier ce type d'expériences ou tenter de le faire totalement disparaître. Évidemment, cela dépend des cas mais nous traitons ici du sujet de façon générale. En deuxième lieu, il n'y a aucune chance pour que la culpabilité soit totalement résorbée, en particulier chez les personnes qui ont tenté de se tuer, qui pensent à le faire ou chez les proches d'individus qui se sont donné la mort. La proximité des relations a sûrement un impact là-dessus. Toutefois, il est possible de gérer la culpabilité en tentant de la mettre en perspective. Cela nécessitera souvent de l'aide et du temps. La troisième conséquence que nous tirons des avis sur le sentiment de culpabilité, c'est que ce sentiment est souffrant et que cette souffrance est normale. D'abord les conséquences psychiques créent un malaise certain qui peut jeter et jette souvent la personne dans un état de détresse sinon de crise. L'éventail des réactions possibles est fort large entre la peine et la rage, l'amour, la haine et le désarroi. Puis, il y a les conséquences sociales qui varient selon le degré de proximité des personnes par rapport au suicidant ou au suicidé. Enfin, le quatrième élément que nous retenons des propos des experts est que si le sentiment de culpabilité est normal, il existe un danger réel de verser dans l'excès. Cette mise en garde nous apparaît en filigrane du chapitre. Par la culpabilité, nous atteignons des régions fort sensibles de notre personnalité. Le déséquilibre amené par la peine peut dégénérer dans une appréciation disproportionnée de notre propre culpabilité.
Ces quatre éléments doivent être dits afin de servir à sécuriser et à consoler toutes les personnes concernées par un suicide. C'est aussi vrai pour la personne qui a raté son suicide que pour une femme qui souffre de la perte d'une collègue de travail. Dans tous les cas, le discours éthique sur la culpabilité devra varier selon les circonstances, les situations et les personnes auxquelles il s'adresse. Celui ou celle qui se suicide brise une relation fondée sur la réciprocité. Nous pourrions utiliser la pensée de Peter Wilson pour dire que le suicidaire brise sa promesse, contrevient à des ententes et devient vulnérable à l'accusation publique. Cette personne devrait s’interroger sérieusement sur ses propres manques face au respect de ses engagements. Il nous faut quant à nous tirer une leçon de ce que nous avons vu. L’évidence de la brisure qu’implique le suicide peut masquer une suite de ruptures qui s'échelonnent sur des années et qui peuvent s'être manifestées par des refus, des silences, des rejets. Si l'ensemble de nos liens sociaux reposent sur des engagements, force est d'admettre que les entorses peuvent être nombreuses. Tout cela renforce l'idée selon laquelle l'évaluation de la culpabilité est loin d'être évidente et que, dans une certaine mesure, la réalité demeure inaccessible. Même une analyse de cas — une autopsie psychologique, par exemple — n'arriverait pas à faire disparaître nos doutes à ce sujet. Dans le chapitre V, nous développerons nos arguments en explorant les types d'interventions possibles auprès de différentes personnes impliquées de près ou de loin dans le processus suicidaire.

Quoi qu'il en soit, l'expression du sentiment de culpabilité apparaît comme un moyen privilégié pour mesurer les types de relations sociales qu'un individu entretient avec son entourage. La gestion de ce sentiment en dit beaucoup sur les conditions sociales qui mènent au phénomène suicidaire. Elle dévoile les réflexions intimes que fait l'individu concernant sa propre personne et son entourage. L'existence du sentiment de culpabilité confirme la socialisation mais démontre également un malaise, lequel se manifeste avec une
particulière acuité dans le cas du suicide. Il est un repère important permettant d'estimer le bien-être des individus et des groupes.

La personne humaine se suicide parce qu'elle n'est pas heureuse. Plusieurs voies peuvent être empruntées afin d'en expliquer les raisons. L'étude du sentiment de culpabilité est l'un de ces moyens. Elle permet d'évaluer les relations que le suicidé dit avoir entretenu avec son entourage et d'en faire, peut-être, l'analyse. Le sujet est toutefois fort vaste et il importe de réduire notre domaine de recherche.

Des travaux antérieurs nous ont permis d'analyser le contenu de lettres d'adieux à la vie. Nous avons donc choisi d'examiner les manifestations du sentiment de culpabilité dans ces lettres afin de mieux comprendre le phénomène suicidaire et de trouver les liens possibles avec la socialisation des individus. Peut-on tirer des leçons des propos des suicidés sur la culpabilité afin d'améliorer les conditions de bonheur dans nos sociétés et, peut-être, d'avoir une influence sur le taux de suicide? C'est par notre modeste apport à la réflexion sur le sujet que nous désirons mettre l'épaule à la roue et jeter un regard peut-être différent sur le phénomène.
CHAPITRE IV

LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ
DANS LES LETTRES D'ADIEUX

Depuis le début de ce travail, nous procédons du général au particulier en ayant soin de bien circonscrire l'importance des relations sociales. Nous avons d'abord abordé le processus de socialisation afin d'en déduire que ce qui fait de l'être humain une personne, c'est sa relation à l'autre. Cela génère une interdépendance inextricable entre les membres d'un groupe social, et ce, malgré les prétentions modernes à l'individualisme. Par la suite, nous avons sélectionné le suicide comme domaine de recherche. Il se présente à nous dans toute son ambiguïté compte tenu des débats dont il est l'objet depuis plus d'un siècle. Encore ici, l'importance fondamentale de la communication nous est apparue à travers les principes d'intégration et de régulation. Dans un troisième temps, nous nous sommes davantage attardé au «malaise» relationnel en traitant du phénomène de la culpabilité. Nous en avons montré l'omniprésence en expliquant pourquoi l'analyse du sentiment de culpabilité nous paraît être un outil important afin d'évaluer les types de relations sociales qu'une personne entretient avec son entourage. Dans le présent chapitre, nous arrivons au terme de notre progression vers le particulier. Nous allons examiner un corpus de lettres d'adieux à la vie afin de savoir s'il est possible d'y retrouver une résonnance à nos affirmations antérieures. Après quelques commentaires sur la crédibilité des informations
obtenues suite à l'analyse des lettres d'adieux, nous traiterons de la question du « sens » du suicide ainsi que des « indices » de la culpabilité présents dans les lettres d'adieux. Les résultats de cette recherche serviront de données pour l'élaboration de la dernière partie de notre thèse.

Le sentiment de culpabilité est normal parce qu'il est d'ordre relationnel. Il prouve l'existence de la socialisation et démontre l'emprise vitale que celle-ci a sur l'individu. L'expression et la gestion du sentiment de culpabilité sont révélateurs des malaises qu'éprouve une personne au niveau de ses relations sociales. C'est la raison pour laquelle nous sommes intéressés à examiner les manifestations de ce sentiment chez le suicidé. Une telle étude nous instruira sur la perception qu'a le suicidé de lui-même et des autres, sur ses réactions aux contraintes sociales et sur la vie en général. Les lettres d'adieux nous fournissent l'opportunité de travailler sur des documents écrits, concrets, réalisés par des personnes qui se sont effectivement donné la mort. Ces lettres permettent d'avoir un aperçu partiel, certes, mais réel du sentiment de culpabilité qui existe chez les suicidés. Puisque c'est dans les limites spécifiques de ces documents que nous explorerons le phénomène de la culpabilité, il importe de faire quelques mises en garde.

4.1 Perspectives préliminaires

Peu de gens laissent une lettre aux survivants. Les statistiques les plus optimistes évaluent la proportion de suicidés ayant laissé une lettre d'adieux entre 15 et 30%.1 De ce nombre, plusieurs lettres disparaissent et ne seront jamais disponibles. Préalablement au suicide, la volonté de mettre fin à ses jours se manifeste souvent à l'entourage au gré d'une

conversation à bâtons rompus, d'une mise en garde explicite, d'un sous-entendu tendancieux. La mort est annoncée avec plus ou moins de clarté et comprise par l'entourage de la même façon. Il importe donc de situer la lettre dans un ensemble de médiums qui permettent la communication entre les personnes: paroles, gestes anodins, actions, attitudes, etc. La lettre d'adieux est un message parmi d'autres, investie de ses propres symboles et répétant souvent un discours déjà communiqué à l'entourage.

4.1.1 Valeur et limites des lettres d'adieux

Les études actuelles montrent que la majorité des suicidés avaient déjà manifesté la volonté d'attaquer à leurs jours, soit par une tentative de suicide, soit par des remarques plus ou moins explicites sur le sujet.2 Déjà les suicidants avaient fait des démarches, parfois malhables ou ambiguës, qui avaient comme effet de mobiliser l'attention de l'entourage, de s'entourer de témoins et de confidents.3 La lettre d'adieux ajoute une perspective nouvelle puisqu'elle permet de constater de façon concrète et permanente sa situation et d'en témoigner auprès d'étrangers (policiers, coroner, médecins, etc.). Les paroles s'enveloprent mais les écrits restent, dit-on. Cet adage prend une valeur réelle dans une société qui officialise l'écrit au détriment de l'engagement oral.

Il faut toutefois rappeler que, comme la parole, l'écrit se manifeste dans des conditions extrêmement difficiles. La grande majorité des lettres sont composées peu de


3 Un dépliant visant la prévention du suicide, publié en 1985 par le ministère des Affaires sociales du Québec, attirait l'attention en soulignant: «La grande majorité des personnes qui pensent au suicide exprime ouvertement leurs intentions à quelqu'un d'autre. Il est donc important que l'entourage puisse identifier les appels à l'aide et les signes précurseurs du suicide afin d'intervenir à temps.» (Dépliant «Un cri d'alerte... il faut en parler», Min. Affaires sociales, Direction des communications).
temps avant la mort alors que la personne envisage fortement ou a décidé de passer aux actes. Il faut veiller à ne pas perdre de vue cette perspective. Dans un texte antérieur, nous avions présenté une lecture sensible, sinon théâtrale, du phénomène scripturaire:

Cherchant par le mourir volontaire le chemin de la liberté, le héros — au sens de «personnage principal» d'un drame — prend la plume avant de quitter la scène. Le billet contenant l'annonce de la fin tragique de l'auteur tient, à la fois, du rite et de l'écriture. Il est directement associé à l'action suicidaire et fait partie intégrante du jeu rituel du mourir volontaire. 4

Cette figure de style n'est pas nécessairement fausse bien qu'elle contienne un optimisme poétique qui, dans les analyses ultérieures, n'a été que bien rarement rencontré. «Prendre la plume» semble impliquer une démarche planifiée, rationnelle, pondérée; cela est souvent difficile à discern er dans les lettres d'adieux. De même la référence au rite suppose à nos yeux une démarche structurée et signifiante à propos de laquelle la preuve reste à faire. Une lecture des notes permet d'imaginer ou de supposer l'existence de cette démarche dans certains cas seulement, bien que cela ne soit pas pour autant prouvé. Et c'est ici qu'il faut être prudent. Le contenu des lettres doit être abordé avec circonspection. Dans les faits, la lecture des lettres ne rend pas compte d'un contexte poétique ou mystique mais plutôt d'une souffrance insupportable. Souvent le suicidant jette sur papier des idées confuses, le message d'un amour torturé ou quelques idées justifiant son geste. Ces gens ne jouent pas dans une pièce de théâtre, ils fuient, ils se tuent. Cela revêt un caractère d'urgence et implique l'expression d'une souffrance réelle.

L'étude du contenu des lettres d'adieux doit donc s'appuyer le plus possible sur la réalité du suicide d'abord, sur son interprétation ensuite. À notre avis, les enseignements qu'on peut en tirer sont limités pour plusieurs raisons. Shneidman offre à ce sujet quelques pistes:

As matters, suicide notes are cryptic mass of ill — advised journeys. A suicide note, no matter how persuasive it seems within its own closed world, is not a model for conducting a life. When one examines suicide notes, one can only shudder to read these testimonials to tortuous life journeys that came to wrecked ends.5

Il faut déduire de la lecture des lettres laissées par les suicidés qu'elles recèlent des propos qui préoccupaient leurs auteurs de façon impérative peu de temps avant leur mort. La lettre ne contient pas tout ce que la personne pourrait dire et qui revêtit à ses yeux un caractère urgent. Le suicidé exprime des idées dans un contexte où plusieurs éléments peuvent influer: urgence du geste, influence de médicaments, caractère personnel, niveau d'émotivité, sens du suicide, etc. En fait, nous devons dire en toute humilité qu'à première vue, le contenu des lettres déçoit le néophyte lorsqu'il envisage de mieux comprendre le suicidé. D'ailleurs, ce ne sont pas toutes les lettres qui sont utilisables. Une fois affirmé que la lettre, de par sa nature même, est un outil de communication, il reste parfois peu à dire. D'ailleurs, plusieurs lettres d'adieux ne comportent que très peu de renseignements quant aux motivations ayant conduit leurs auteurs à se suicider. Un bon nombre de ces écrits contiennent moins de six lignes. Certains auteurs seront impératifs:6 "N'entrez pas. Appelez la police" [F/15]; "Sois heureux avec N. Adieu" [A/08]; "Bonne chance" [G/36]; "N'entrez pas dans la salle de bain" [K/23]. D'autres font part essentiellement de dernières volontés sans explication supplémentaire: "prend soin des enfants je n'en peut plus" [F/08]; "SVP Enterrez-moi avec mes cheveux" [F/18]; "Je soussigné lègue tous mes biens mobiliers a mon époux [...]" [A/15]: "Je lègue à mes enfants tous mes biens meubles et immeubles et assurance-vie. Que Dieu aie mon âme" [A/24]. Les dispositions

5 E.S. Shneidman, *Voices of Death, op cit.*, 41.

6 Précisons que la reproduction d'extraits de ces lettres est toujours faite, d'abord en respectant l'orthographe et la syntaxe des écrits, ensuite en réduisant à des abréviations tous les noms et prénoms qui y sont mentionnés. Il faut également noter que nous utilisons, pour identifier les lettres d'adieux, la même codification que dans *Adieu, la vie... Étude des derniers messages laissés par des suicidés*, ouvrage collectif publié sous la direction d'E. Volant, Montréal, Bellarmin, 1990). Une lettre de A à K est attribuée, de façon non consécutive, à chacune des années concernées (de 1970 à 1980); après quoi, chacune des lettres dont nous disposons pour une année donnée est numérotée. Cette codification est utilisée pour éviter, le plus possible, l'identification des auteurs.
testamentaires sont nombreuses et ne permettent pas d'en apprendre davantage sur le suicidé. Enfin, certaines lettres ne contiennent que des remarques que l'on pourrait qualifier d'«accessoires»: «Il y a du steak, du steak haché, du pain de viande (à faire), de la sauce à spaguetti, des cotelettes de porc, saucisse hot dog et pain dans boîte à pain, sauce blanche» [F/02]; «Ma soeur pourra vous aider pour l'identification» [G/26]; «allez vous en chez ma tante après-midi. Il y a quelqu'un qui va appeler après-midi ma tante» [K/27]. Bref, nous pourrions multiplier les exemples de ce genre. Ces fragments parfois très ténus rendent impossible une prise sur le discours suicidaire.

L'ensemble de ces données permet de comprendre les limites de notre étude. Les messages qui émergent des lettres d'adieux sont relativement peu nombreux, se résumant généralement en l'importance de l'amour, du sentiment de culpabilité et de la volonté de ne pas mourir; pour le reste nous sommes dans l'expectative. Si nous voulions étudier le couple intégration / régulation tel que présenté par Durkheim⁸, il faudrait se contenter de peu de choses. La source se tarit rapidement. Certes, il y a des traces, des allusions, des sous-entendus et même parfois des preuves écrites. Mais celles-ci sont peu nombreuses, imprécises. En fait, il faudrait faire appel à une interprétation qui déborderait de beaucoup le cadre réel. Les multiples lettres-testaments, par exemple, disent peu de choses sur les relations que le suicidé entretenait avec son entourage et sur son niveau d'intégration sociale. Mentionnons l'exemple d'une lettre-testament rédigée par un jeune homme de 19 ans:

Premièrement, je nomme M.R., résidant au XXX, exécuteur testamentaire. Pour se faire aider je nomme G. résidant au XXX.

Deuxièmement je demande d'être incinéré et d'être inhumé à un endroit non-identifié sur le bord du lac du monastère de Rougemont. Je demande aussi

---


qu'on ne m'embaume pas, qu'on ne m'expose pas, qu'on envoie pas de
defleurs, qu'on ne publie pas. Bref de l'économie.

Je laisse tous mes biens aux œuvres de charités qui aident les plus démuni
tel que la maison du père... Ce qui ne pourra être donné à ces charités sera
soit détruit soit donné à l'armée du salut. [E/30]

Nous avons ici l'exemple d'une lettre-testament qui porte un sens beaucoup plus
discernable que la grande majorité de ce type de lettres. Posée devant nos yeux, elle dégage
une impression d'automne, une atmosphère d'oubli, d'abandon, de paix. Cet oubli qu'elle
porte cohabite avec un soupçon d'infériorité. Le lac du monastère de Rougemont est
particulièremment symbolique, surtout pour ceux qui connaissent le lieu. Il en est de même
pour le legs aux œuvres de charité. À la limite, on peut même soupçonner la volonté
insidieuse de culpabiliser l'entourage ou, à tout le moins, de le mettre mal à l'aise. En
effet, les procédures propres aux funérailles vont contre les traditions établies. De par sa
fonction, la famille du défunt est responsable d'un certain décorum aux yeux des proches.
Les funérailles sont le lieu où s'expriment l'affection, l'amour, la peine de la séparation.
Le suicide exige à la fois peu et beaucoup et laisse par là supposer un message caché.

Ces quelques commentaires, qui sont de l'ordre du possible, n'en demeurent pas
moins que des extrapolations audacieuses et des présupposés gratuits. En effet, nous
n'apprenons rien des raisons que donne le suicidé pour mourir; le contexte nous échappe
totalement, nous ne savons rien de sa vie. Cette lettre n'a d'ailleurs pas été classée selon la
typologie des sens du suicide, à laquelle nous reviendrons plus loin, parce qu'elle manque
d'informations. Si le lac est investi d'un caractère symbolique lié à la tranquillité, à la
sécurité, etc., le monastère de Rougemont a pu être choisi comme lieu du suicide à cause de
sa facilité d'accès pour le suicidé, sans lien aucun avec son caractère religieux. Bref, il y
aurait bien des choses à dire sur cette lettre-testament, mais combien de réelles?

Une lettre plus représentative de ces testaments contenus dans notre corpus est écrite
par une femme de 36 ans:
G. [adresse - téléphone]
J. fiancé [téléphone]
G. père [téléphone]

Ma pension est dans votre casier et l’habillement de M. dans la coutellerie et mes polices d’assurances dans la coutellerie.

Mes papiers divorce etc. sont dans mon casier.
Mes rapports d’impôt sont dans ma serviette brune en dessous de mon lit.
Les clés des casiers sont dans la coutellerie avec mon testament [E/33]

Nous savons ici que cette dame était divorcée mais rien n’indique que le divorce soit une des raisons justifiant à ses yeux le suicide. Ses dernières recommandations visent à faciliter la tâche aux survivants. Toutefois, nulle expression explicite d’amour; nulle marque non plus de culpabilité. Il nous est impossible d’aller plus loin dans notre analyse des relations sociales.

Les limites des lettres d’adieux sont aussi représentées, de façon intéressante, dans cette lettre, d’un style peu fréquent, écrite par un homme de 21 ans:

Nous sommes des gens normaux avec des idées normales. Nous agissons normalement dans notre vie normale. Dans ces circonstances normales nous réfléchissons normalement. Et la mort frappe normalement... Sauf que personnes ne meurt normalement, c’est le côté terriblement normal de la mort, qui tombe sur des personnes parfaitement normales» [A/22]

L’exploitation scientifique de ce témoignage est ardue. Elle est affaire de multidisciplinarité mais ferait toujours appel à l’interprétation. Évidemment, la psychanalyse peut extraire de ce discours des éléments de preuves permettant d’étayer des hypothèses sur la condition mentale du suicidé. Il en est de même de toutes les méthodes interprétatives. Mais en quoi ce texte nous éclaire-t-il sur les relations de cette personne avec son entourage? Qu’apprenons-nous de sa vie affective? Pour quelles raisons cet homme s’est-il donné la mort? Voilà des réponses qui se font attendre et que le chercheur ne peut retrouver dans une simple analyse de ce document.
L'objectif n'est pas de dévaloriser l'analyse du contenu des lettres d'adieux mais de la remettre en perspective, à sa vraie place. Pour mieux exprimer notre avis là-dessus, terminons notre mise en garde par la lettre d'une femme de 28 ans:

Je t'aime et je n'ai pas le courage de te quitter. J'en ai marre de l'enseignement - de la situation au Québec. Mon suicide est la preuve que nous étions colonisés jusqu'à la moelle. Je ne me possède pas - je ne possède pas ma langue - je ne possède rien. [F/12]

On se rend compte aisément que ces quelques phrases recèlent plusieurs idées qui convergent et participent à la mise-en-place d'une grave crise existentielle. Le deuil qui ouvre la réflexion se retrouve symbolisé par le dépouillement total de la liberté («colonisation»), de la relation avec l'entourage («la langue»), de la relation à soi («je ne me possède pas»). Comme c'est le cas dans la très grande majorité des lettres, nous y retrouvons la détresse insondable d'un être qui se désarticule et qui choisit de mourir pour ne pas mourir.

Mais si le deuil apparaît avec limpidité, que savons-nous pour autant de ce deuil? Rien. Autrement dit, comment échafauder une réflexion éthique sur la base d'une information si incomplète? Outre des oppositions de principes ou des arguments du même ordre, pouvons-nous amener un avis éclairé sur la situation? Le discours nationaliste ne prouve pas que la situation du Québec est un des éléments qui ait contribué à l'idéation et au geste suicidaire. Malgré la force du texte, cela ne peut être que l'expression d'un mal vital qui trouve à s'exprimer suite à une lecture ou une conversation précédant la mort. Et tant qu'à cela, le deuil n'est peut-être qu'une facette de la réalité qui justifie une mort projetée depuis de nombreuses années. L'élément déclencheur devient alors l'occasion désespérément attendue. Nous nageons en eau trouble et la rigueur est de mise.

***
Il était nécessaire de souligner ces quelques éléments afin de remettre les lettres d'adieux dans leur contexte. Tout élément est exploitable pour le chercheur qui désire saisir le dit et le non-dit des lettres. Il ne faut cependant pas aborder le sujet avec un espoir démesuré. Par les lettres, nous sommes confrontés à une réalité vraie, à un vécu qui rend compte d'une situation physique et émotionnelle. Pourtant, le suicidant écrit généralement dans des conditions fortement perturbées. L'épreuve est violente; la personne s'exprime parfois sous l'influence d'un surplus de médicaments; toujours l'approche de la mort ne peut faire autrement que d'influencer les perspectives et les visions de sa vie, de celle des autres, et du monde en général. Ce qui est écrit n'est pas suspect, c'est l'utilisation qu'on pourrait en faire qui l'est. Il y a un danger réel de faire dire aux lettres ce qu'elles ne disent pas, de mettre dans les intentions du suicidé des mots et des idées qu'il n'aurait pas voulu dire ou avec lesquels il ne serait pas d'accord. Or, la pensée du suicidé ne se livre pas facilement et la lecture des lettres le démontre. En tirer des leçons sans tricher avec la réalité demeure une tâche ardue et de longue haleine. C'est toutefois avec la volonté d'être le plus conforme possible à l'esprit et à la lettre des textes tels que nous les percevons que nous faisons ce travail. Conscient aussi que la perfection demeure un idéal impossible à atteindre dans les circonstances. L'analyse du contenu impose des limites qu'il nous faut respecter. Nous utiliserons la lettre pour ce qu'elle est, soit un outil parmi d'autres, lequel permet de contribuer à une meilleure compréhension du suicide. Et cet outil ne serait rien si nous ne le situions à l'intérieur de l'ensemble des recherches qui ont cours sur le suicide.

4.1.2 Le corpus de lettres d'adieux

Notre utilisation des lettres d'adieux laissées par des suicidés de la région de Montréal entre 1970 et 1980 s'insère à la suite d'un projet de recherche dirigé par le Professeur Éric Volant, lequel visait, à l'origine, à découvrir, grâce à ces écrits, quels liens pouvaient
exister entre le phénomène suicidaire et la religion⁹. Une étape de ce projet de recherche consista à classifier notre corpus de lettres selon les «sens» du suicide que l'on pouvait y déceler, nous basant pour cela sur la typologie très explicite de Jean Baechler¹⁰. Ce travail fut fait par Marie Douville, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise intitulé Classification de lettres d'adieux à la vie: prémices d'une analyse religiologique du suicide ¹¹. C'est sur cette classification¹² que nous nous basons pour entreprendre l'étude du sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux. Notre étude se fera, comme le fut fait d'ailleurs la classification, dans le plus grand respect du suicidé, en nous en tenant au «dit» de son écrit, en tentant de ne pas interpréter à notre gré ses paroles. Ce sont là des conditions de travail essentielles et même fondamentales pour un éthicien. Elles seront, au départ, favorisées par l'utilisation de la typologie de Baechler, laquelle, par la profusion de renseignements qu'elle apporte pour reconnaître les «sens» du suicide, permet de repérer relativement aisément, dans les lettres, les mots justes qui sont typiques de tel ou tel sens, en limitant le danger d'interprétation.

Nous nous attarderons d'abord aux résultats de cette classification et à la typologie qui la supporte afin de bien saisir, qualitativement et quantitativement, le réseau de relations sociales qu'entretenait le suicidé avec son environnement. À partir de cette première

---

⁹ Pour connaître le déroulement de cette recherche, on referera à M. Douville, «L'enfance d'une recherche» dans E. Volant, dir., Adieu, la vie..., op.cit., 31-56. É. Volant et J. Pierre, dans la poursuite de cette recherche, en sont venus à séparer les lettres en deux groupes distincts, soit les suicidés «égoïstes» et les suicides «honte», catégories qu'ils ont présentées lors du Congrès de l'ACFAS de mai 1991 (cf C. Thibaudeau, «Il y a des suicidés égoïstes et d'autres provoqués par la honte, selon 2 profs», La Presse, 22.05.91, A5).


¹¹ M. Douville, Classification de lettres d'adieux à la vie: prémices d'une analyse religiologique du suicide, Mémoire de maîtrise, Département de Sciences religieuses, Université du Québec à Montréal, juillet 1987. Les résultats de cette classification constituent le Chapitre II, «La quête d'un sens», de Adieu, la vie..., op.cit., 57-119.

¹² Une nouvelle lecture des lettres d'adieux, effectuée de pair avec l'auteure de la classification, a conduit à modifier quelque peu le résultat de cette classification telle que publiée dans le mémoire de maîtrise déjà cité et, par la suite, dans le Chapitre II de Adieu, la vie.. Des 482 lettres qui constituent notre corpus, huit seulement ont ainsi été reclassifiées.
analyse visant à présenter notre corpus, nous explorerons le sentiment de culpabilité tel qu'il s'y présente. L'étude du contenu des lettres d'adieux permet de constater avec évidence l'importance de ce sentiment chez leurs auteurs, révélant ainsi qu'ils sont «conscients» de la portée de leur geste suicidaire et/ou de gestes qu'ils ont posés tout au long de leur vie, ou, tout simplement, qu'ils ont le sentiment d'une «faute», qu'elle soit la leur ou celle d'un proche.

Nous avons regroupé ces mentions de culpabilité autour de quatre thèmes, que nous préciserons en détail plus loin. D'abord, la culpabilité manifestée par le suicidé envers lui-même, que nous subdivisons en demandes de pardon et auto-accusations; ensuite, face à autrui, les indices de culpabilité prendront la forme d'accusations et de déculpabilisations. À l'intérieur des demandes de pardon, nous avons également relevé celles qui s'adressent plus spécifiquement à Dieu et qui sont autant de signes d'une culpabilité.

À l'opposé du sentiment de culpabilité, nous trouvons également, chez quelques auteurs de lettres d'adieux, des mentions soulignant qu'après leur mort ils seront investis d'une nouvelle puissance leur permettant d'«aider» leur entourage. Ces mentions, analysées dans une optique relationnelle, peuvent être des manifestations d'une volonté de compenser pour une faute réelle ou imaginaire. Comme elles reviennent assez fréquemment dans les lettres, nous nous y attarderons quelque peu.

4.2 Les lettres d'adieux vs les sens du suicide

Baechler utilise, pour menner à bien sa typologie des sens du suicide, la technique de «l'idéaltpe» élaborée par Max Weber:

On obtient un idéaltpe en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents
points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène.\textsuperscript{13}

Cette méthode permet à l'observateur de mieux comprendre un phénomène en faisant des regroupements éclairants. L'idéaltypes permet de construire une classification artificielle qui dépeint de façon générale une situation par définition extrêmement complexe. C'est en analysant un très grand nombre de cas qu'il devient possible de déterminer des idéaltypes qui, dans le cas de la typologie de Baechler, permettent de déceler «un» sens ou «des» sens au suicide. L'essentiel à retenir est que ces idéaltypes ne sont pas construits au hasard; ils se fondent sur une étude approfondie d'un très grand nombre de cas. Ainsi, chacun d'eux «[...] procède de la réalité elle-même, il reproduit à l'état épuré, sans doute appauvri, la réalité elle-même»\textsuperscript{14}. Baechler, à travers son étude, discerne quatre grands sens au suicide, lesquels se subdivisent en onze sous-types discernables ou identifiables avec une relative facilité. Cette catégorisation permet à l'observateur de détenir des outils pratiques lui permettant de mieux saisir, de son propre point de vue, le sens que le suicidé paraît avoir voulu donner à son geste. Baechler recherche, à travers cette étude du suicide, non pas la cause de chacun de ces suicides, mais le but poursuivi par chacun des suicidaires. Qu'espère-t-il gagner en se tuant? C'est là le «sens» que l'on peut rechercher. Ainsi donc, les types décelés par Baechler visent à mieux comprendre la logique interne du suicide.

Si les types ne sont ni des causes ni des motifs, ils sont, par contre, des simulations stratégiques. Ils permettent de démontrer une action, de révéler sa logique interne à partir de la fin poursuivie et de montrer en quoi le suicide est apparu, à un certain endroit, comme une solution logique, sinon rationnelle.\textsuperscript{15}


\textsuperscript{14} J. Baechler, \textit{Les suicides}, \textit{op.cit.}, 128.

\textsuperscript{15} \textit{Ibid.}, 131.
Il nous semble que cette approche est particulièrement enrichissante dans une perspective éthique où le respect de la personne et la rigueur scientifique viennent en tête de liste de toute considération. Nous n'essayons pas, avec cette méthode, d'interpréter ce que le suicidé voulait dire ou voulait faire, mais nous admettons, a priori, que nous recherchons ce que nous, nous percevons quant à la fin qu'il poursuivait.

C'est en se basant sur une grille bâtie à partir de la typologie de Baechler, ainsi que nous le mentionnions précédemment, que fut fait le travail minutieux de classification des lettres d'adieux à la vie détenues par le groupe de recherche du Professeur Volant. L'utilisation de cette classification nous sera utile à plus d'un titre. D'abord parce qu'elle est précieuse pour se retrouver dans un corpus imposant et d'un abord difficile, de par son contenu. Elle fournit un point de départ inestimable à une étude plus approfondie de ces écrits. Ensuite, la classification de Baechler confirme la valeur d'une étude sociologique du suicide. Chacun des sens qu'il décèle fait appel à un type différent de relations que le suicidé entretenait avec son entourage. Presque tous ces sens découlent d'une relation «malade» que le suicidé entretenait avec une ou des personnes, quand ce n'est avec l'ensemble de la société. Si la fuite fournit probablement moins de renseignements explicites sur la vie sociale du suicidé, en revanche le deuil, la vengeance, le châtiment et le sacrifice ne trouvent leur sens, justement, que dans cette relation que Baechler qualifie de «malade».

Il nous semble donc important de présenter d'abord les résultats de cette classification du corpus de lettres d'adieux, sous forme de figures inspirées du mémoire de M. Douville, modifiées de façon à tenir compte des quelques réaménagements que nous y avons apportés. Nous ferons par la suite une présentation des sens du suicide décelés dans les lettres d'adieux, en insistant sur l'aspect social qui s'y vit.
Rappelons d'abord brièvement que les types de suicide sont au nombre de quatre, lesquels se subdivisent en onze sous-types. Cette typologie se présente donc comme suit:

1) Les suicides *escapistes*, d'abord, ont pour sens de permettre d'échapper à quelque chose, à quelqu'un (et souvent à soi-même) ou à l'ensemble de la vie. Les sous-types qui les composent sont la *fuite*, le *deuil* et le *châtiment* (le châtiment se subdivise en châtiment-honte, faute, indignité et délit).

2) Les suicides *agressifs* sont au nombre de quatre : l'*appel*, le *chantage*, le *crime* et la *vengeance*. Les suicidés veulent ici agresser l'autre, soit pour lui demander à l'aide, dans les deux premiers cas, ou pour le blesser, dans les deux derniers cas.

3) Les suicides *oblatifs*, qui sont *sacrifice* ou *passage*, visent, par le don ou l'abandon de sa vie, à sauver une valeur jugée supérieure à sa propre vie, ou à atteindre un état jugé plus «délectable».

4) Les suicides *ludiques*, enfin, constituent une série de comportements où la personne joue avec la vie et la mort, soit pour s'éprouver, dans l'*ordalie*, ou simplement pour le plaisir de «jouer avec le feu», dans le *jeu*.

Il faut également noter, et on le comprendra aisément, que tous ces sens ne se présentent pas toujours, dans la réalité, à l'état «pur». Plus particulièrement dans les lettres d'adieux, où l'on ne peut poser de question ni même fouiller la réalité pour accéder au sens plus profond. Nous ne détenons bien souvent que des «parcelles» pour reconnaître en elles un certain sens. Baechler parlera ainsi de sens «pur», dans les cas où il n'y a pas de doute, aux yeux de l'observateur, quant au but poursuivi, et de «juxtaposition» de sens, lorsque plus d'un sens peut être reconnu. Pour ces mêmes raisons, d'ailleurs, un grand nombre de lettres n'ont pu être classifiées. Parmi les 482 lettres qui constituent notre corpus, 328 fournissaient suffisamment de renseignements pour y déceler un ou des sens.
Parmi les autres, on compte 128 lettres qui ont dû être mises de côté. «Près de la moitié de ces écrits (59) sont des testaments, ou donnent des renseignements quant aux dispositions funéraires souhaitées»\(^{16}\). Les autres ne contiennent que quelques mots, insuffisants pour y déceler un sens. Enfin, 26 lettres sont qualifiées de «non classées». Ces lettres laissent généralement poindre un ou des sens, mais pas de façon suffisamment claire pour être classifiées sans erreur. Quant à nous, nous procéderons tout de même à l'étude de ces lettres afin de vérifier si des mentions de culpabilité peuvent s'y trouver, lesquelles mentions nous présenterons à la suite des lettres classifiées.

Les figures suivantes illustrent donc, d'une part la proportion occupée par les sous-types de suicide lorsqu'ils sont «isolés» dans une lettre (donc à l'état «pur») et, d'autre part, la proportion occupée par ces sous-types dans l'ensemble des lettres, qu'ils soient isolés ou juxtaposés à un autre sens.\(^{17}\)

\(^{16}\) M. Douville, \textit{Ibid.}, 65.

\(^{17}\) Ces deux figures, quelque peu modifiées pour tenir compte de notre reclassification (avec la collaboration et la permission de l'auteur, M. Douville), sont tirées de \textit{Adieu, la vie...}, \textit{op.cit.} Il faut toutefois noter que, suite à une erreur d'impression, ces figures avaient été inversées dans \textit{Adieu, la vie...} (114-115).
FIGURE I. Occurrence des sous-types «isolés»

FIGURE II. Occurrence de chacun des sous-types dans l'ensemble des lettres
On constate d'abord la prépondérance de la fuite dans les lettres d'adieux, particulièrement comme sens «isolé». On comprendra plus loin, par la description de ce sens, qu'il est aisément identifiable dans les lettres. «Bien souvent, lorsque les suicidants ne laissent que quelques lignes, ce qui est assez fréquent, ils ne donneront qu'une raison bien vague à leur décision: "je suis fatigué, tanné, écoeuré de la vie...". Les sens à leur geste sont sans doute nombreux, mais ils ne révèlent que la fuite dans leurs écrits.»\(^{18}\). On remarque également l'importance du deuil et de la vengeance, particulièrement là où des sens sont juxtaposés.

La prépondérance de ces sens fait également ressortir l'absence de quelques autres. Les deux suicides de type ludique, d'abord, ne se retrouvent pas dans les lettres, et cela s'explique aisément par le fait que ces «suicides» sont une succession de comportements presque quotidiens. Ils sont un jeu continu, et on ne sait jamais quand la mort surviendra. Ces êtres suicidaires n'ont donc pas, généralement, le loisir de laisser une lettre d'adieux, puisque la vie en elle-même est toujours potentiellement suicidaire. Le crime est également absent de notre corpus. Bien souvent à la «une» des journaux, aucune lettre de notre corpus n'a pourtant laissé paraître ce sens derrière ses mots. Finalement, le chantage n'a pu être explicitement décelé dans les lettres d'adieux; M. Douville explique ainsi ce phénomène:

\[
(...) le chantage qui met en jeu une vie doit être fait prudemment, au risque de se retrouver au pied du mur. Il sera donc fait, plus souvent, sous forme verbale. Il teinte parfois un certain nombre de lettres, mais on l'associe alors plus facilement à la vengeance: c'est le reproche de n'avoir pas pris le chantage au sérieux. Le suicidé qui écrit ne fait plus de menaces, il s'exécute.\(^{19}\)
\]

Le chantage suppose que son auteur espère réellement que la personne visée réponde à ses demandes. La lettre n'offre pas un bon moyen d'arriver à ces fins puisqu'elle est

\(^{18}\) \textit{Ibid.}, 114.

\(^{19}\) \textit{Ibid.}, 80.
supposée être lue après le suicide. La lettre est davantage écrite après l'échec d'un chantage.

* * *

Le tableau suivant20 reprend les données liées au nombre d'occurrences de chacun des sous-types, selon le sexe des auteurs des lettres. Il présente en premier lieu les lettres où les sens du suicide sont isolés, et en second lieu les lettres où divers sens sont juxtaposés21. Pour chacun des sexes, deux pondérations: d'abord, le «%/H» et le «%/F», où est mesurée la proportion d'hommes ou de femmes se retrouvant sous chacun des sous-types par rapport à l'ensemble des hommes ou des femmes, selon le cas; ensuite, le «%/ens.» où cette fois la proportion d'hommes et de femmes est calculée par rapport à l'ensemble des auteurs de lettres concernés dans cette catégorie (soit 231 dans les sens «isolés» et 210 dans les sens «juxtaposés»).

---

20 La version originale de ce tableau est parue dans Adieu, la vie..., op.cit., 116. Le tableau est présenté ici avec les modifications nécessitées par la reclassification de quelques lettres.

21 Dans ce dernier cas, chaque lettre peut être comptabilisée plus d'une fois — ainsi une lettre où la fuite et le deuil sont présents sera comptée et dans la fuite, et dans le deuil, fournissant un total évidemment supérieur au nombre de lettres concernées.
TABLEAU I. Répartition des sens du suicide selon le sexe des auteurs de lettres

<table>
<thead>
<tr>
<th>Type</th>
<th>Hommes</th>
<th></th>
<th></th>
<th>Femmes</th>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Total</td>
<td>%/H</td>
<td>%/ens.</td>
<td>Total</td>
<td>%/F</td>
<td>%/ens.</td>
</tr>
<tr>
<td>Isolé</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Fuite</td>
<td>82</td>
<td>56,2</td>
<td>35,5</td>
<td>58</td>
<td>68,2</td>
<td>25,1</td>
</tr>
<tr>
<td>Deuil</td>
<td>27</td>
<td>18,5</td>
<td>11,7</td>
<td>8</td>
<td>9,4</td>
<td>3,5</td>
</tr>
<tr>
<td>Vengeance</td>
<td>8</td>
<td>5,5</td>
<td>3,4</td>
<td>6</td>
<td>7,1</td>
<td>2,5</td>
</tr>
<tr>
<td>Chât.-honte</td>
<td>5</td>
<td>3,4</td>
<td>2,2</td>
<td>2</td>
<td>2,4</td>
<td>0,9</td>
</tr>
<tr>
<td>Chât.-faute</td>
<td>4</td>
<td>2,7</td>
<td>1,7</td>
<td>1</td>
<td>1,2</td>
<td>0,4</td>
</tr>
<tr>
<td>Chât.-indignité</td>
<td>3</td>
<td>2,1</td>
<td>1,3</td>
<td>2</td>
<td>2,4</td>
<td>0,9</td>
</tr>
<tr>
<td>Appel</td>
<td>2</td>
<td>1,4</td>
<td>0,9</td>
<td>0</td>
<td>0,0</td>
<td>0,0</td>
</tr>
<tr>
<td>Passage</td>
<td>5</td>
<td>3,4</td>
<td>2,2</td>
<td>5</td>
<td>5,9</td>
<td>2,2</td>
</tr>
<tr>
<td>Sacrifice</td>
<td>10</td>
<td>6,8</td>
<td>4,3</td>
<td>3</td>
<td>4,3</td>
<td>1,3</td>
</tr>
<tr>
<td>Total</td>
<td>146</td>
<td>100,0</td>
<td>63,2</td>
<td>85</td>
<td>100,0</td>
<td>36,8</td>
</tr>
<tr>
<td>Juxtaposé</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Fuite</td>
<td>40</td>
<td>33,9</td>
<td>19,0</td>
<td>30</td>
<td>32,6</td>
<td>14,3</td>
</tr>
<tr>
<td>Deuil</td>
<td>22</td>
<td>18,6</td>
<td>10,5</td>
<td>21</td>
<td>22,8</td>
<td>10,0</td>
</tr>
<tr>
<td>Vengeance</td>
<td>30</td>
<td>25,4</td>
<td>14,3</td>
<td>20</td>
<td>21,7</td>
<td>9,5</td>
</tr>
<tr>
<td>Chât.-honte</td>
<td>2</td>
<td>1,7</td>
<td>1,0</td>
<td>5</td>
<td>5,5</td>
<td>2,4</td>
</tr>
<tr>
<td>Chât.-indignité</td>
<td>2</td>
<td>1,7</td>
<td>1,0</td>
<td>1</td>
<td>1,1</td>
<td>0,4</td>
</tr>
<tr>
<td>Appel</td>
<td>7</td>
<td>5,9</td>
<td>3,3</td>
<td>2</td>
<td>2,2</td>
<td>1,0</td>
</tr>
<tr>
<td>Passage</td>
<td>10</td>
<td>8,5</td>
<td>4,7</td>
<td>6</td>
<td>6,5</td>
<td>2,9</td>
</tr>
<tr>
<td>Sacrifice</td>
<td>5</td>
<td>4,3</td>
<td>2,4</td>
<td>7</td>
<td>7,6</td>
<td>3,3</td>
</tr>
<tr>
<td>Total</td>
<td>118</td>
<td>100,0</td>
<td>56,2</td>
<td>92</td>
<td>100,0</td>
<td>43,8</td>
</tr>
</tbody>
</table>
4.3 Présentation des «sens» du suicide

Il nous faut maintenant faire une description des sens du suicide mis en cause dans les lettres d'adieux. Puisque nous nous intéressons à la socialisation, nous insisterons davantage sur les implications relationnelles de cette classification. Cela pourra éventuellement nous permettre, lorsque nous ferons l'étude du sentiment de culpabilité présent dans ces mêmes lettres, de procéder à des recoupements intéressants. Nous laissons donc de côté, dans cette description, les sens non impliqués dans les lettres d'adieux.22

4.3.1 La fuite

«J'étais complètement dépassée par la vie: je n'avais pas l'énergie pour m'organiser une vie indépendante, je paralysais devant les gens et les choses [...]. La peur m'envahissait et me tenaillait. [...] La vie ne prenait pas de sens au fond de moi-même pour moi seule. [...] La paralysie me reprend et toute la vie s'étend à l'intérieur de moi.» [E/02]

«La fuite est le fait d'échapper, par l'attentat à sa vie, à une situation ressentie comme insupportable par le sujet.»23 De loin le sous-type le plus courant dans les lettres d'adieux, la fuite s'avère l'exemple évident du fait que le suicide n'est un acte ni normal, ni pathologique, mais bien logique. La mort volontaire ainsi conçue apparaît comme une solution réaliste à un problème considéré autrement comme insoluble. Le suicidé se trouve engagé dans une vie sans issue qui le presse de quitter cette vie par tous les moyens possibles.

22 Nous référons, pour une description plus complète, à l'œuvre de Baechler lui-même (Les Suicides, op.cit.) et également au Chapitre II de Adieu, la vie...(op.cit.). On y retrouve un résumé intéressant, agrémenté de commentaires venant de divers auteurs.

23 J. Baechler, Les suicides, op.cit., 132.
À la suite de Shneidman24, Baechler présente quatre différentes sortes de fuite. La *cessation* vise l'anéantissement total de soi; la *termination* laisse pointer un espoir de survie; l'*interruption* démontre la volonté de s'endormir, de se retirer momentanément du monde; la *continuation* indique la volonté de se débarrasser d'un fardeau insupportable sans que la vie dans son ensemble ne soit rejetée. Mais quelle qu'elle soit, la fuite révèle qu'au sein d'un ensemble de circonstances, une situation à un moment ou à un autre a fait déborder le vase. Les résistances de l'individu ont littéralement éclaté et le suicide est apparu comme la seule solution libératrice.

La fuite demeure, selon Baechler, le sous-type le plus facile à reconnaître, mais le plus difficile à comprendre. Pour chaque être humain, le suicide fait partie des possibles accessibles presque en tout temps. Tous doivent faire face à une vie qui porte ses joies et ses souffrances; toutefois, certains refusent, un jour, de «continuer à jouer le jeu»25 plus longtemps parce que la situation leur semble insupportable. Ce n'est pas la mort qui est recherchée mais la vie qui est rejetée. Cette fuite de la vie en général est motivée par un si grand nombre de raisons qu'il est difficile d'établir des règles générales. Baechler émet l'hypothèse de l'existence d'un «coefficient personnel de résistance»26 qui, lorsque dépassé, ouvrirait la porte à l'attitude suicidaire. Mais là s'arrêtent ses tentatives d'interprétation.

Retenons donc que la fuite peut se présenter comme une solution aux principaux problèmes qu'apporte la vie quotidienne. En effet, les maux de notre siècle s'appellent stress, dépression ou encore «mal de vivre», expression que Baechler emprunte à Freud et à son analyse de la mélancolie à laquelle nous reviendrons sous peu. Baechler ramène le

---

débat au niveau social en supposant que le développement de nos conditions sociales en Occident a considérablement amélioré nos conditions de vie et qu'on aurait été en droit de s'attendre à une baisse du niveau de suicide. Or, il n'en est rien.

La seule conclusion logique et solide est celle que j'ai déjà suggérée: quelle que soit la société où l'on vit, réussir à construire une vie suppose un effort et des aptitudes et même inévitablement à des difficultés ou à des échecs. La vie n'est pas un songe mais une épreuve.27

Tout réside dans la capacité de faire face à ces obstacles normaux que dresse la vie devant nous. En fait, Baechler souligne l'existence d'alternatives à un suicide-fuite, alternatives qui constituent une fuite en elles-mêmes: maladies mentales, dépressions, contre-culture, toxicomanies.

Pour ce qui nous concerne, nous devons aussi retenir que dans la fuite, le suicidé veut échapper à une situation tellement insupportable à ses yeux, que la vie en elle-même est devenue insupportable. C'est d'ailleurs ce que révèlent plusieurs lettres d'adieux. Toutefois, nos propos tenus dans les précédents chapitres montrent comment la vie n'est qu'un tissu de relations sociales. Ainsi, consciemment ou pas, le suicidé, en fuyant la vie, souhaite mettre fin ou du moins modifier certaines relations, que ce soit avec lui-même, avec des gens de son entourage ou avec l'ensemble de la société. Englobant toutefois la fuite de ces relations dans une fuite générale de la vie, le geste suicidaire sera souvent difficile à comprendre pour l'entourage, qui se questionnera sur le rôle qu'il a joué dans le processus.

27 Ibid., 142.
4.3.2 Le deuil

«Tu as tout pris de moi ainsi que ma vie, car je ne peux pas vivre sans toi, tu es l'homme qu'il me faut pour être heureuse, je taimais plus que moi-même tu étais ma seule raison de vivre.» [I/01]

«Le deuil est le fait pour un sujet d'attenter à sa vie par suite de la perte d'un élément central de la personnalité ou du plan de vie»28. Le deuil suppose la perte d'un élément précis et identifiable qui a pris une telle place dans la vie d'une personne que sa perte conduit irrémédiablement à la mort. Baechler décrit sept causes possibles au deuil, parmi lesquelles la perte de l'objet aimé est, et de loin, la plus courante29. Cette perte se manifeste quelquefois par un décès, plus souvent par un abandon. Le deuil, ainsi que le constate Marie Douville30, n'est pas sans rappeler le suicide altruiste aigu de Durkheim, selon lequel:

[...] nous voyons l'individu aspirer à se dépouiller de son être personnel pour s'abîmer dans cette autre chose qu'il regarde comme sa véritable essence. Peu importe le nom dont il la nomme, c'est en elle et en elle seulement qu'il croit exister, et c'est pour cet être qu'il tend si énergiquement à se confondre avec elle. C'est donc qu'il se considère comme n'ayant pas d'existence propre. L'impersonnalité est ici portée à son maximum; l'altruisme est à l'état aigu.31

Le processus d'identification est bien connu aujourd'hui, bien que les causes en soient toujours nébuleuses. Rappelons, ce qui est essentiel dans le cadre de ce travail, que Durkheim a tenté d'analyser les conditions sociales, donc relationnelles, pouvant mener à une variation du taux de suicide. Le cas limite que nous propose l'altruisme aigu est représentatif de conditions de déséquilibre pouvant mener à une augmentation du taux de suicide. Pour Durkheim, cette situation d'identification n'est pas normale. Le deuil permet

28 Ibid., 150.

29 En fait, on ne retrouve, dans notre corpus, que cinq lettres où le deuil n'est pas provoqué par le départ d'un être aimé: deux de ces deuils sont liés à la maladie et trois à la perte d'un emploi.

30 M. Douville, Classification de lettres d'adieux à la vie. op.cit., 30.

31 É. Durkheim, Le suicide, op.cit., 243.
de mieux identifier les types de liens sociaux et affectifs qui sont en jeu. Baechler souligne l'existence de trois variétés de deuil, soit privé, public et collectif. Le deuil privé est le seul que l'on retrouve dans les lettres d'adieux. Il puise sa source dans un «déséquilibre originel fondamental, que le sujet a cherché à supprimer par l'adjonction d'un facteur extérieur» 32. La solution est donc profondément enracinée dans le réseau de relations, lequel présente une carence. La psychologie est à même de nous proposer des interprétations qui tiennent compte bien souvent d'un déficit affectif de la part de la mère ou du père. Le deuil privé est plus difficile à comprendre puisqu'il fait totalement appel au vécu du suicidé et aux interprétations qu'il en a lui-même fait.

Freud a proposé des pistes de réflexion concernant l'interprétation du deuil privé. En fait, explique-t-il, le Moi du sujet s'identifiant à l'être aimé, la perte de celui-ci provoque l'objectivation du Moi et la victoire du Surmoi (des pulsions de mort) qui détruit le Moi. 33 Le contenu de son article intitulé «Deuil et Mélancolie» permet de clarifier encore davantage l'hypothèse psychanalytique. Dans ce texte, Freud entreprend de comparer les symptômes liés au deuil et à la mélancolie afin de mieux comprendre les composantes de cette dernière. La mélancolie apparaît donc comme «une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtiment.» 34. Dans l'ensemble, le deuil et la mélancolie possèdent les mêmes caractéristiques extérieures mais certains traits particuliers font en sorte que ces deux pathologies se distinguent nettement. Deux éléments majeurs retiennent notre attention. D'abord, et c'est le plus important, le


manque total d’estime de soi. C’est à ce niveau que se joue toute la partie. Le mélancolique se décrit comme incapable, sans valeur, inutile, «moralement condamnable». En fait, Freud souligne que ce «délire de petitesse» se situe au niveau moral. Ce rabaissement du moi résulte en un «appauvrissement du moi» qui va parfois jusqu’à l’anéantissement. En fait, tout ce processus amène la «défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie»35. Phrase significative dans la mesure où elle nous mène au cœur de notre sujet. Mais cela n’explique pas tout, le processus s’avère plus complexe. Cette dépression qui s’attaque directement à l’estime de soi laisse apparaître l’existence d’un phénomène d’identification à l’être ou à l’objet perdu. Ainsi, le ressentiment du mélancolique envers l’objet perdu se tourne contre lui en sorte que c’est «l’aversion morale du malade à l’égard de son propre moi qui vient au premier plan»36. Les auto-reproches que s’adressent les mélancoliques sont les symptômes de ce retournement contre soi. Cette «identification du moi avec l’objet abandonné» donne naissance à une régression dans la mesure où la haine se transforme en une tendance sadique tournée contre le moi. Et, selon Freud, c’est dans ce sadisme que résident les dangers des idéations suicidaires pour les mélancoliques.

Or l’analyse de la mélancolie nous enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu’il peut, de par le retour de l’investissement d’objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu’il lui est loisible de diriger contre lui-même l’hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction ordinaire du moi contre des objets du monde extérieur.37

En fin de compte, c’est ce processus d’identification qui permettrait d’expliquer davantage le suicide deuil.

35 Ibid., 150.
36 Ibid., 153.
37 Ibid., 161.
Dans le cas qui nous occupe, il est intéressant de souligner que parmi les 33 lettres qui présentent le deuil à l'état « pur », 20 proviennent de célibataires et 29 sont écrites par des suicidés de moins de 39 ans. Les lettres où le deuil est juxtaposé à un autre sens, beaucoup moins nombreuses, sont écrites par onze personnes de moins de 30 ans sur un total de 14 lettres. Les lettres qu'on peut classifier dans le sens deuil n'impliquent donc pas nécessairement qu'il y ait eu une longue cohabitation avec l'être aimé. Mais ce qu'il est important de souligner, c'est que, quelle que soit l'interprétation que Freud en donne, le suicide deuil est d'ordre relationnel. Il résulte d'une perte de l'autre (ou de la perte d'une chose). Cette brisure s'avère intolérable et mène à l'autodestruction.

4.3.3 Le châtiment

« Si j'ai fait cela, c'est parce que j'ai vraiment honte aujourd'hui. [...] Je n'ai pas honte de ce que je vais faire mais plutôt de certaines choses que j'ai faites » [J/20]

« Ne blâme pas ta mère pour ce que j'ai fait, ce n'est pas de sa faute mais de la mienne, j'ai tué l'amour que ta mère avait sans m'en rendre compte quand je me suis aperçu qu'il était trop tard, il n'y avait plus rien à faire. » [A/09]

« Le châtiment est le fait d'attenter à sa vie pour expier une faute réelle ou imaginaire »39. Ce sous-type symbolise très bien l'impact de la socialisation et du sentiment de culpabilité qui en est l'expression normale. Le suicide joue à la fois le rôle

---

38 Le sens du deuil se présente isolément dans 33 lettres (27 d'hommes et 8 de femmes). Les âges sont ventilés comme suit: 10 à 20 ans: 7 lettres; 21 à 25 ans: 9 lettres; 26 à 30 ans: 5 lettres; 31 à 40 ans: 8 lettres; 41 à 50 ans: 4 lettres; 51 à 60 ans: 1 lettre; plus de 60 ans: 1 lettre. Parmi les auteurs de ces lettres, 20 étaient célibataires; 10 étaient mariés, 1 était veuf et 3 étaient divorcés. Dans 14 lettres, le deuil est juxtaposé à un autre type (5 d'hommes et 9 de femmes). Les âges se ventilent comme suit: 10 à 20 ans: 2 lettres; 21 à 25 ans: 5 lettres; 26 à 30 ans: 4 lettres; 31 à 40 ans: 2 lettres; plus de 60 ans: 1 lettre. De ces 14 suicidés, 7 étaient célibataires, 6 étaient mariés et le dernier était veuf.

39 J. Baechler, Les suicides, op. cit., 163.
d'accusé, de témoin, de juge et de bourreau. On assiste à une gestion autonome de comportements considérés comme inacceptables.

Baechler propose quatre situations typiques: la honte, la faute, l'indignité et le délit\footnote{Le châtiment-délit, de l'aveu même de Baechler, est à peu près inexistant de nos jours — et ne se manifeste donc pas dans les lettres d'adieux. Il implique une décision de la société qui juge et condamne une personne, le condamné exécutant lui-même la sentence décidée par ses pairs. Mais aujourd'hui, on ne condamne plus, comme au temps de Socrate, à boire la ciguë.}. Le châtiment-honte désigne le sens selon lequel la personne se dévalorise complètement. Incapable de réaliser son idéal du moi, le suicidé a développé une honte telle que la vie n'est plus possible. Dans le châtiment-faute, le jugement porté sur soi fait suite à une action aisément identifiable ou qui s'exprimera, dans les lettres, comme un ensemble d'actions qualifié de «mal». La personne, incapable de réagir convenablement à une erreur commise, se verra dans une situation de profond bouleversement. À défaut d'un dénouement de la crise, la situation pourra apparaître insoutenable. Le suicide pourra alors être envisagé. Le châtiment-indignité, enfin, «désigne une situation où le sujet a commis une faute perçue comme telle par la communauté, peu importe qu'il l'admette ou non. La faute devenue publique provoque l'hostilité manifeste de l'entourage»\footnote{J. Baechler, Les suicides, op.cit., 169.}. La situation devient alors très difficile pour le sujet. Montré du doigt, l'égo peut ne pas arriver à surmonter le déshonneur. L'entourage joue alors un rôle déterminant, puisque l'opprobre publique influence grandement le recours au suicide. Le châtiment est donc un sens où s'exprime avec force le sentiment de culpabilité. Le jugement des autres a un effet vital sur l'appréciation de nous-mêmes et, pour reprendre l'analyse de Durkheim, c'est peut-être le cas d'un individu trop intégré à la société.
Il est intéressant ici de rappeler les travaux de Karl Menninger. Selon lui, les tendances à l'auto-destruction sont inhérentes à l'être humain et se cristallisent dans le « désir de mourir » (« the wish to die »). Cette pulsion s'accompagne souvent d'éléments punitifs (« self-punitive component ») dans le cas des suicidés chroniques. Une extrême complexité de facteurs peut motiver l'ascendance de cette pulsion qui, grossièrement, peut s'incarner dans une déviation des agressivités du désir de tuer (« the wish to kill ») ou d'une autopunition qui se manifeste par le désir d'être tué (« the wish to be killed »). Bien qu'il s'agisse d'explications psychanalytiques, la théorie de Menninger est importante pour une compréhension des relations sociales. Le châtiment et l'auto-châtiment apparaissent comme étant des résultats de la relation à l'autre et à soi. Le type châtiment est primordial au niveau de la culpabilité car il est le résultat d'une gestion de la culpabilité qui ne peut être que d'ordre relationnel.

4.3.4 La vengeance

« L'aide que tu m'offres c'est avant que j'en aurait eu de besoin, je m'explique tout simplement un peu de compréhension et d'affection, manque de discussion entre nous deux, me sentir autre chose qu'une femme de ménage et la personne pour t'accompagne dans tes soirées. » [D/02]

La vengeance est le plus fréquent des suicides agressifs, et se retrouve dans un certain nombre de lettres. « La vengeance est le fait d'attenter à sa vie pour soit provoquer le remords d'autrui, soit lui infliger l'opprobre de la communauté »44. Le but visé par la vengeance est de faire mal. « Dans la vengeance, il [le suicidé] ne recherche rien pour lui, il


43 Nous entendons par suicidés chroniques les personnes qui feront un grand nombre de tentatives de suicide avant que celles-ci ne résultent en la mort effective du sujet.

prétend uniquement infliger une blessure, la plus profonde possible.» Il s'agit vraiment
d'une agressivité tournée sciennent vers les autres. Baechler relève trois sortes de
vengeance: privée, publique et magique. Les deux premières seulement se retrouvent dans
les lettres d'adieux, la dernière n'ayant plus cours, généralement, que dans les sociétés
traditionnelles.

La vengeance privée est dirigée vers une ou des personnes spécifiques de l'entourage
du suicidé. Il s'agit d'un règlement de comptes qui s'exécute entre intimes et dans
l'intimité. Le suicidé désire «punir les survivants». Il relate des événements passés dans le
but de faire naître le sentiment de culpabilité, de créer des remords. Toutefois, souligne
Baechler, une telle stratégie a peu de chances d'atteindre son but. Le besoin de vengeance
suppose une rupture radicale entre deux êtres. La personne de qui le suicidé désire se
venger se sent souvent détachée du drame; à tout le moins, suffisamment détachée pour que
le suicide n'ait pas les effets escomptés par le suicidé. De plus, cette personne trouvera
fréquemment dans son entourage l'appui nécessaire pour se défendre de cette vengeance.
Ainsi, selon Baechler, elle «dispose d'une parade immédiate et efficace: le sujet était fou.
Comme cette interprétation est généralement reçue dans la conscience commune (un
individu normal ne se tue pas), cette personne aura toutes chances de s'attirer non
l'hostilité, mais, au mieux, la sympathie, au pire, l'indifférence.»

Pour Baechler, la vengeance atteint donc rarement son but ultime puisque la
prétention du suicidé d'exercer un pouvoir sur autrui n'a pas prise sur la réalité. On voit
ici, soit la manifestation d'un dépit et d'une souffrance haineuse, soit une mauvaise
interprétation de la qualité et de la quantité des liens qui unissaient le suicidé à la personne

---


46 Baechler désigne par «vengeance magique» un suicide dont l'objectif est d'attirer la vengeance
sur un vivant soit par l'intermédiaire des dieux ou en devenant un esprit qui hantera la victime.

47 Ibid., 192.
visée. En fait, on assiste à un essai de domination qui nécessite la mort de celui qui veut dominer. Sans contredit, nous voyons là une de ces relations «malades», «dés-équilibrées», sans point d'attache et de référence.

Il nous faut toutefois préciser ici que nous sommes en désaccord avec Baechler quant à la réalisation de la vengeance et à son effet sur les proches. Se tuer pour provoquer le remords d'autrui est le signe d'une dépendance et d'un attachement inextricable entre deux êtres et non la preuve d'une rupture radicale. En fait, la vengeance crée un lien inséparable entre deux êtres; la vie de l'endeuillé est marquée de façon indélébile. De plus, affirmer que la vengeance n'atteint pas son but, c'est, pour la majorité des cas, nier l'évidence. Nos propos précédents sur la culpabilité et le simple bon sens refusent de telles conclusions. Il faut ignorer la réalité humaine pour penser que les survivants sont imperméables à l'accusation de quelqu'un qui prétend se tuer à cause d'eux. L'être humain peut rationaliser la situation et conclure à son innocence mais les sentiments ne s'accompagnent pas si facilement de telles explications. On aura beau dire à une mère que son enfant était fou, cela ne l'empêchera pas de se demander tout au long de sa vie ce qu'elle aurait pu faire pour l'empêcher de se tuer.

La vengeance publique poursuit les mêmes objectifs que la vengeance privée mais s'exerce par l'entremise de la société. Le suicidé expose — en s'adressant à diverses autorités, assez souvent à des policiers — les fautes réelles ou imaginaires d'une personne ou d'un groupe avec lequel il est en relation. Il souhaite ainsi faire honte aux survivants et les mettre dans une position sinon intenable, à tout le moins inconfortable. Les résultats poursuivis par le suicidé, bien souvent, ne seront pas atteints. Et s'ils le sont, le suicidé ne sera plus là pour le constater, d'où, selon Baechler, l'irrationalité de ce sens.
4.3.5 L'appel

«J'ai tenter plusieurs fois de communiquer a ceux qui m'entourait quel enfer j'ai vecu après la mort de mon père. Tous écoutaient, mais personne n'a compris. Toute façon cela n'intéresse personne.» [J/46]

«L'appel est le fait d'attenter à sa vie pour avertir l'entourage que le sujet est en danger»\(^{48}\). Le chantage et l'appel se ressemblent beaucoup. Ce dernier se distingue par son caractère vague et imprécis: «Le sujet veut réclamer l'attention; il a besoin qu'on s'occupe de lui. C'est un appel à l'aide d'un être qui veut vivre mais qui ne sait plus comment vivre»\(^{49}\). L'appel manifeste avant tout un besoin d'affection auquel on n'a pas répondu. La qualité des liens affectifs est essentielle ici. Comme Baechler le suppose: «l'appel n'a de chances rationnelles d'être efficace que si l'autre visé éprouve suffisamment d'affection à l'égard du sujet pour répondre de manière positive»\(^{50}\). Ce qui est en jeu, c'est la volonté d'entretenir des liens avec quelqu'un d'autre et de s'engager dans cette voie. Pour Baechler, il ne fait pas de doute que le suicide appel est particulier à notre société actuelle et aux jeunes. Trois causes lui semblent pertinentes: l'évolution de la famille, l'état des mentalités et l'existence de produits comme les barbituriques qui peuvent ne pas être fataux. Toutefois, on le constate à la vue des figures I et II (page 122), l'appel est très peu présent dans les lettres, et cela correspond bien à ce que dit Baechler quant à l'irrationnalité de ce type de suicide. Pour qu'il y ait suicide appel, il faut que le suicidé sache, consciemment ou pas, que l'appel ne pourra être entendu. L'appel sera donc plus souvent verbal; il est fait avant d'en arriver à la décision irréversible de se tuer et ne peut donc se trouver, sauf quelques rares exceptions, dans les lettres d'adieux.

\(^{48}\) Ibid., 211.

\(^{49}\) M. Douville, *Classification de lettres d'adieux à la vie...*, op.cit., 40.

4.3.6 Le sacrifice

«Maman, je t'aime et c'est la seule façon dont je peux te rendre heureuse. [...] Tu es faite pour aimer et je t'ai fait perdre assez de temps.» [C/40]

«Le sacrifice est le fait d'attenter à sa vie pour sauver ou atteindre une valeur jugée supérieure à la vie personnelle.»\(^1\). Le sacrifice est clair par lui-même. Loin de trouver un bénéfice dans l'exécution de sa propre mort, le «sacrifié» permet aux autres d'en tirer bénéfice. Il est évident qu'un geste aussi radical ne peut s'expliquer qu'à l'intérieur d'un système de valeurs. Le sacrifice revêt un caractère altruiste certain où l'action est tournée vers autrui. Le suicidé considère que de libérer les autres de sa présence est plus important que sa vie à lui. Toutefois, selon Baechler, le sacrifice peut, bien souvent, être une fuite déguisée. Ainsi, l'objectif poursuivi, la mort, la fin d'une situation intolérable, sera-t-il atteint tout en laissant aux survivants une image favorable de soi. Les facteurs sociaux sont donc particulièrement importants ici, à cause des valeurs et des systèmes de croyance qui sont mis en jeu.

Le sacrifice sous-entend donc que la principale motivation poussant le suicidé à poser son geste suicidaire est de libérer l'autre, de cesser de le déranger. Baechler s'attarde toutefois très peu à ce genre de sacrifice, pourtant bien présent dans les lettres d'adieux. Cette situation problématique s'expliquerait, selon M. Douville, «par le fait que ce sacrifice doit être "dit" dans les notes pour être "su". Le suicidé trouve la justification de son sacrifice dans sa capacité à le dire, à l'étaler; il peut donc être plus difficilement perçu si on se base seulement sur des études de "cas".»\(^2\) Le sacrifice risque de contenir, en sous-entendu, un peu de vengeance. En effet, prétendre se tuer pour libérer l'autre peut vouloir dire se tuer à cause de l'autre. Le sacrifice «pur» sera toutefois très difficile à déterminer et

\(^1\) Ibid., 221.

\(^2\) M. Douville, Classification de lettres d'adieux à la vie..., op.cit., 129.
la prudence, plus que jamais, sera de mise. Il appartient au destinataire de la lettre et aux personnes visées par le sacrifice d'évaluer la portée et la justesse de cette déclaration.

4.3.7 Le passage

«J'ai fini de souffrir, ne pleurez pas pour moi, je suis plus heureuse là où je suis que nulle part ailleurs.» [K/66]

«Le passage est le fait d'attenter à sa vie pour accéder à un état considéré par le sujet comme infiniment plus délectable»53. Le suicide passage revêt un sens bien particulier. Le suicidé ne porte pas un jugement négatif sur sa condition humaine; il ne fait pas de dépréciation catégorique. Il ne s'attarde pas à la situation qu'il quitte, mais à celle qu'il atteindra grâce à son geste; il souhaite obtenir une vie meilleure, supérieure à celle qu'il quitte. Il ne meurt pas, mais vit «mieux». Ce suicidé atteste, par là, d'une croyance en un «après». Toutefois, selon Baechler, «seul un malade — en dehors de tout contexte d'exaltation religieuse — peut considérer que la mort lui fera atteindre un état supérieur»54. Baechler considère donc que le passage «privé» (par rapport au passage «religieux») est irrationnel, puisque le suicidé ne pourra jouir de la situation meilleure à laquelle il aspire, n'étant plus «vivant». Tout, ici, est question de croyance... ou d'espoir.

Encore ici Baechler émet des opinions que nous ne partageons pas. Le suicide passage est le fait d'une personne qui veut être plus heureuse. Il n'est pas nécessaire d'être malade pour cela. Cette recherche du bonheur est à la base du comportement humain. Il n'est pas incongru d'imaginer que le suicidé a cru trouver dans une autre condition un bonheur inaccessible pendant sa vie. Le passage peut permettre de rejoindre un être aimé,

54 Ibid., 233.
d'être continuellement présent auprès d'un vivant qu'on aime et qui nous échappe ou d'accéder à un lieu où tous nos besoins affectifs (donc relationnels) seront comblés.

4.4 Le sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux

Un relevé exhaustif des expressions du sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux est une tâche complexe et délicate. L'ambiguïté des propos tenus par les suicidés nous invite à la prudence mais aussi au discernement. En effet, la limite est parfois intime entre une fidélité véritable aux révélations de l'écrit et une interprétation erronée. Par respect pour le suicidé mais aussi par souci d'équité et dans un esprit scientifique, il nous est apparu essentiel de ne pas aller au-delà du «dit». Nous nous sommes engagé à étudier le phénomène de la culpabilité à partir des mentions claires que les suicidés expriment. Cela nous est apparu la seule façon d'avoir des assises solides dans l'exposé de notre preuve. Bref, nous nous attarderons à un relevé qui assure le niveau le plus élevé possible de fiabilité. Ainsi que nous l'annoncions plus tôt, nous avons regroupé les mentions de la culpabilité autour de quatre thèmes, que nous présentons ci-après.

4.4.1 Les «indices» de la culpabilité

i) Les demandes de pardon

Si le suicidé demande pardon, c'est qu'implicitement il se sent coupable de quelque chose. Nous avons relevé dans cette catégorie toutes les expressions relatives aux demandes de pardon. Nous avons comptabilisé toutes les lettres où le mot «pardon» était présent, peu importe ce à quoi il était associé. Les demandes de pardon sont très
nombreuses et révélatrices de dettes contractées tout au long de la vie du suicidé. Toutefois, les demandes de pardon adressées à Dieu ne seront pas comptabilisées dans cette catégorie, relevant d'une «relation» trop particulière, mais nous en exposerons les verbatim pour l'intérêt qu'ils présentent au niveau du sentiment de culpabilité.

**ii) L'auto-accusation**

Le suicidé s'accuse parfois d'une faute sans pour autant en demander explicitement pardon. De même il demande parfois pardon sans spécifier de faute. Nous faisons ici le relevé des accusations que le suicidé porte clairement sur lui-même. C'est le cas, par exemple, lorsqu'il écrit: «je m'excuse pour le mal que je t'ai fait». Il reconnaît ici avoir fait du mal à autrui et l'expression utilisée nous habilite à prendre son aveu au sérieux. Le relevé de ces accusations portées contre soi est plus complexe que celui des demandes de pardon à cause des multiples façons utilisées pour exprimer sa propre faute. Ainsi, l'auto-accusation sera parfois introduite par l'expression du «regret». C'est le cas de plusieurs suicidés qui utilisent des phrases débutant par «Je regrette de n'avoir pu...», «je regrette de te faire...». Le suicidé s'accuse donc de diverses fautes. Nous incluons dans celles-ci les mentions où le suicidé se reconnaît «coupable» du geste suicidaire, où il revendique l'entièrere responsabilité d'un geste conscient, lucide et libre.

**iii) L'accusation**

Toutes les accusations que le suicidé exprime sur autrui, de quelque nature qu'elles soient, ont été relevées. Soulignons encore ici que ce sont les accusations explicites qui ont retenu notre attention. L'atmosphère qui se dégage d'une lettre, la formulation ambiguë,
les sous-entendus, etc. n’ont pas été considérés même si d’un point de vue subjectif, il y avait matière à s’interroger.

Toutefois, les lettres présentant le sens « deuil » contiennent une accusation particulière que nous avons également relevée. La phrase suivante résume bien cette accusation: « Tu m’as quitté, je ne peux plus vivre ». Suite au départ de l’« être aimé », le suicidé se dit condamné à mourir puisqu’il ne peut vivre sans l’autre. Il l’accuse donc non seulement implicitement mais aussi explicitement de l’avoir quitté et de le condamner à mourir par son absence.

4) La déculpabilisation

La déculpabilisation porte une ambiguïté facilement repérable dans les lettres d’adieux. D’une part, les suicidés écrivent parfois clairement aux destinataires qu’ils ne sont, sous aucun prétexte, responsables des malheurs qui sont les siens et du suicide qui en résulte. On y observe une ferme volonté de consoler, d’aider, de soulager des proches qui souffriront de son départ.

D’autre part, on observe aussi l’expression de la déculpabilisation qui fait suite à une accusation. C’est le cas lorsque le suicidé pardonne quelque chose à quelqu’un. S’il désire pardonner, c’est qu’il rend l’autre responsable de quelque faute. Il s’agit alors d’un type de déculpabilisation nettement différent du premier car il peut avoir l’effet pernicieux de culpabiliser.
4.4.2 Les «mentions» du sentiment de culpabilité

Avant d’étudier en profondeur les types de sentiment de culpabilité, il nous est apparu opportun d’en présenter une image globale. Le sentiment de culpabilité est un sentiment normal qui n’est possible qu’à l’intérieur de relations affectives avec l’entourage. L’hypothèse selon laquelle les lettres d’adieux en font régulièrement mention se trouve ici confirmée. On ne peut lire les lettres sans constater la résurgence constante de ce sentiment de culpabilité. Ces mentions sont pour nous autant de signes de l’ambiguïté du sentiment de culpabilité et de son omniprésence dans l’esprit du suicidaire écrivant ses derniers mots.

Les figures suivantes présentent, selon le sexe de l’auteur de la lettre et le groupe d’âge auquel il appartient, le nombre de lettres où l’un des quatre éléments liés à la culpabilité a pu être mentionné, comparativement au nombre de lettres classifiées pour chaque groupe d’âge respectif. Ces graphiques ne sont pas présentés en pourcentage, afin de donner une idée plus exacte de notre corpus. En effet, si celui-ci est respectable entre 20 et 40 ans, il est beaucoup plus rare dans les autres groupes d’âge, et cela est bien normal, puisque correspondant aux taux de suicide pour les différents groupes d’âge. Il nous semble donc plus juste, par exemple, de dire que chez les hommes de 56-60 ans, cinq sur six fournissent une mention de culpabilité, plutôt que 83%. Nous évitons ainsi d'avoir à relativiser et le tableau n'en est que plus fidèle à la réalité.

Les figures suivantes présentent donc les mentions du sentiment de culpabilité telles que relevées dans les lettres d’adieux écrites d’abord par les femmes, ensuite par les hommes. Nous incluons également une figure présentant ces mentions pour l’ensemble des lettres, peu importe le sexe de l’auteur.

---

55 Voir à ce sujet les comparaisons entre notre corpus de lettres et l’étude statistique du suicide de M.-F. Charron (Le suicide au Québec : analyse statistique, Québec, Service des études épidémiologiques du ministère des Affaires sociales, 1983), présentées dans Adieu, la vie..., op.cit., 46-51.
FIGURE III. Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux classifiées écrites par des femmes

FIGURE IV. Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux classifiées écrites par des hommes
FIGURE V. Les mentions d'un sentiment de culpabilité dans l'ensemble des lettres d'adieux classifiées

Retenons quelques informations préliminaires que nous livrent les figures précédentes. Les lettres d'adieux écrites par des hommes sont nettement plus nombreuses que celles écrites par des femmes. Toutefois, certaines constantes apparaissent. L'échantillonnage entre 16 et 55 ans est davantage représentatif. Il faut avouer le faible nombre de lettres chez les 15 ans et moins et les 56 ans et plus, ce qui correspond d'ailleurs au taux de suicide dans ces groupes d'âge au Québec. Soulignons également la proportion élevée des mentions par rapport au nombre de lettres, et l'importance grandissante de cette proportion à mesure que l'âge des auteurs avance. La constance observable du sentiment de culpabilité est révélatrice de son importance au sein du processus suicidaire.

***
Puisque nous avons choisi de nous attarder aux lettres qui ont pu être classifiées selon la typologie des sens du suicide de Jean Baechler, une méthodologie particulière, qu'il convient de préciser dès le départ, a dû être utilisée. Comme nous l'avons déjà souligné, le nombre de lettres laissant paraître des sens juxtaposés est important. Dans celles-ci, la mention relative au sentiment de culpabilité sera notée le nombre de fois correspondant aux nombres de sens. Ainsi, d'une lettre classée «fuite-deuil», dans laquelle le suicidé accuse, nous comptabiliserons et dans la fuite, et dans le deuil cette mention. Le total des mentions sera toujours pondéré par rapport au nombre de possibilités afin d'obtenir un résultat représentatif. Rappelons toutefois que dans les cas où il y a peu de lettres, la valeur d'un pourcentage est très relative puisqu'établie sur un faible échantillonnage. C'est le cas tout particulièrement des lettres «appel», comme on le voit dans la figure ci-dessous.

La figure suivante présente la répartition des quatre types de sentiment de culpabilité selon le sens du suicide. Elle permet d'avoir une vue d'ensemble de la résurgence continuelle du phénomène de culpabilité dans les lettres d'adieux.

---

56 Soit: mentions / possibilités x 100.

57 Les sens «isolés» et «juxtaposés» sont ici confondus. C'est dire que nous avons relevé, par exemple dans les lettres de fuite, tous les cas où il y a une mention de culpabilité dans toutes les lettres où ce sens est présent, que ce soit de façon isolée ou juxtaposée à un autre sens.
FIGURE VI. Les indices de culpabilité selon les sens du suicide

Cette figure offre une très bonne représentation de la répartition des types de culpabilité selon les sens des lettres. Les résultats sont pondérés par rapport aux possibilités par sens, peu importe le sexe de l'auteur. Il indique d'abord l'importance de la demande de pardon, répartie à peu près également à travers tous les sens dans une proportion d'environ 50%. L'exception majeure est le cas de l'appel qui, rappelons-le, n'est que peu représentatif, n'étant présent que dans neuf lettres d'adieux. La déculpabilisation se maintient également à un niveau stable, bien que peu élevé comparativement à la demande de pardon (autour de 20%).

L'auto-accusation et l'accusation présentent des profils nettement différents des deux premiers types. On n'y dénote aucune constance et chacun de ces types présente une pointe dans un sens particulier. Cette réalité concorde bien toutefois avec le contenu du sens impliqué et démontre par ailleurs la justesse de la classification qui sert de base à notre travail. Ainsi, le châtiment est le sens représentatif d'un suicidé qui désire expier une faute,
qu'elle soit réelle ou imaginaire. L'importance de l'auto-accusation, qui apparaît dans une proportion de 85%, s'explique donc aisément. La représentativité chute de façon très importante dans les autres sens. Notons toutefois une moyenne de 30% dans les cas du deuil, de la fuite et de la vengeance, qui sont les sens les plus présents dans notre corpus.

Dans l'ensemble, l'accusation demeure très présente. Cela se comprend dans la mesure où la personne se tue pour régler un problème autrement insoluble. Or si la mort, solution radicale, n'est pas envisagée de gaieté de cœur, c'est donc qu'il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'une personne consente à se tuer. Le recours à cette dernière extrémité peut sûrement rendre agressif un individu qui, dans le fond, voulait vivre. L'accusation est alors un moyen privilégié pour désigner des boucs émissaires. Les lettres deuil contiennent un grand nombre d'accusations, mais ce sont les lettres vengeance qui offrent le plus de mentions. Et cela, encore une fois, est logique, puisque la vengeance a pour objectif de provoquer le remords d'autrui, de lui faire du mal, de le dévaloriser à ses propres yeux et aux yeux des autres. Il semble donc que, dans le cas du deuil (70%) et de la vengeance (90%), le suicidé profite de sa lettre pour assouvir ses sentiments négatifs.

Pour explorer les manifestations du sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux, nous regrouperons les thèmes qui sont liés afin d'éviter les répétitions inutiles et de mieux cerner le phénomène. Nous traiterons donc ensemble, d'une part, la demande de pardon et l'auto-accusation, et, d'autre part, l'accusation et la déculpabilisation.

4.4.3 Demande de pardon / auto-accusation

Ainsi que nous l'expliquions plus tôt, une demande de pardon n'implique pas nécessairement une auto-accusation, de même qu'une auto-accusation ne demande pas toujours à être pardonnée. La compilation de chacun de ces thèmes a donc été faite
séparément, afin de connaître exactement la place qui revient à chacun et d'établir clairement le rapport entre les deux: combien de fois demande-t-on pardon, par rapport à combien de fois on se reconnaît coupable. Les figures suivantes présentent ces résultats selon les trois sens du suicide où nous retrouvons le plus de lettres, soit la fuite, le deuil et la vengeance. Chacune de ces figures illustre les résultats d'abord pour les cas où ces sens sont isolés dans les lettres, donc à l'état «pur», ensuite pour les lettres où les sens sont juxtaposés. Il sera ainsi possible d'illustrer réellement la «culpabilité» dans les lettres d'adieux. Les autres sens, soit l'appel, le passage, le sacrifice et le châtiment, sont présents dans trop peu de lettres pour être réellement représentatifs. Par conséquent, il nous semblerait injustifié d'en faire la représentation graphique dans ces pages. \footnote{58 Les résultats globaux pour chacun des sens sont présentés en annexe. On y référera pour une illustration plus complète.}

Pour chacun des deux thèmes, soit «demandes de pardon» et «auto-accusations», nous avons réalisé deux figures différentes. La première présente les résultats en nombres exacts, selon le sexe de l'auteur de la lettre, et établit une comparaison avec le nombre de possibilités pour chacune des catégories concernées. La seconde figure reprend ces données en les pondérant. Il est ainsi possible d'avoir une idée en pourcentage de la représentation d'un type particulier de culpabilité, tout en relativisant ces résultats en gardant à l'esprit le nombre de lettres traitées.
FIGURE VII. Les demandes de pardon en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance.

FIGURE VIII. Les demandes de pardon dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens.
FIGURE IX. Les auto-accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance

FIGURE X. Les auto-accusations dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens
i) La fuite isolée

Dans la fuite isolée, on constate que sur 140 lettres ainsi classifiées, 58 présentent une demande de pardon, soit 41,4% des lettres. Dans un peu moins de la moitié de ces lettres, les auteurs s'accusent ou se reconnaissent coupables ou responsables d'une faute quelconque. On constate ainsi que les demandes de pardon ne sont effectivement pas toujours des auto-accusations explicites. Dans les demandes de pardon, la proportion est de 34,5% chez les femmes et de 46,3% chez les hommes. Pour ce qui est de l'auto-accusation, on constate que la proportion est de 12,1% chez les femmes et de 22,2% chez les hommes. Le premier constat réside dans la plus grande disposition des hommes à demander pardon et à s'accuser de quelque faute.

Nous relevons d'abord dans ces lettres les demandes de pardon « sans objet », c'est-à-dire où la demande est présente, sans que l'on précise ce qu'elle vise. Ce pourrait être la vie en général, le geste suicidaire ou encore un fait plus précis connu de l'auteur et supposé tel du destinataire. On peut lire, par exemple : « Je vous demande pardon » [J/51] ou « Je vous écris pour espérer votre pardon » [I/37]. Ce genre de pardon « sans objet » se manifeste dans 21 lettres. Dans quatre de ces lettres, toutefois, on trouvera dans l'écrit une autre demande de pardon spécifiant cette fois son objet.

Dans les cas où la demande s'accompagne d'un objet (15 lettres), il s'agira souvent du « mal » ou des « souffrances » causées durant la vie par l'auteur de la lettre, sans que, généralement, davantage de précisions ne soient apportées. Ainsi, une femme de 27 ans écrit cette phrase : « Je te demande pardon pour le mal que j'ai pu te faire » [C/19], ce qui laisse toutefois planer un doute sur la culpabilité qu'elle se reconnaît. En effet, l'expression « que j'ai pu... » peut apparaître comme la confession de toutes les fautes connues ou non. Mais elle peut aussi être une expression de décision formulée par une personne désabusée, peut-être victime. On voit ici la régulière ambiguïté à laquelle nous sommes confrontés.
lorsqu'il s'agit d'interpréter les résultats. Sans doute cette fois, un jeune homme de 23 ans écrit: «je demande pardon aussi à tous ceux a qui j'ai fait du mal» [D/18] alors qu'une femme de 39 ans implore: «Je te demande seulement de me pardonner le mal que je t'ai fait. [...] Je te demande mille fois pardon» [K/01].

Dans ce même groupe, la peine causée durant la vie est également invoquée comme objet du pardon: «Je demande pardon à ceux à qui j'ai fait de la peine» [E/09]. On lit également dans la lettre d'un homme de 28 ans: «Je ne pourrai jamais assez m'excuser pour toute la peine que je ne cesse de vous causer» [C/41]. Les temps de verbe utilisés par l'auteur peuvent toutefois ici laisser planer un doute: «je ne pourrai jamais assez m'excuser...» implique une continuité dans la demande; la demande ne cessera jamais. Ensuite «la peine que je ne cesse de vous causer» suppose que cette peine également ne cessera jamais: elle a débuté durant la vie de l'auteur, se poursuit par son suicide et durera à l'infini.

On s'excuse également pour les «soucis», les «problèmes», les «troubles» créés durant la vie: «Je m'excuse pour tous les soucis que j'ai créés autour de moi» [E/02]. Et dans d'autres cas enfin, où le pardon est lié à la vie, le suicidé spécifiera clairement l'objet visé. Ainsi, par exemple, un suicidé de 24 ans écrit: «je m'excuse à tout ceux que cette maudite drogue m'as fait devenir leur ennemi» [E/48]. Un autre, âgé de 25 ans, écrit: «Désolé d'avoir trouble ta tête avec mes rêves» [J/19]. Et un dernier formule ainsi sa demande: «Je m'excuse si je ne t'ai pas remis ton argent mais que veux-tu! Tu diras à Y. que je m'excuse pour dimanche. Je ne me souvient pas ce que j'ai fait.» [I/02].

Les «auto-accusations» qui ne comportent pas de demande de pardon peuvent également, parfois, être liées à la vie. Si l'une regrette «tout le mal que j'ai pu te faire» [E/48], d'autres sont plus explicites: «Je regrette de n'avoir jamais réussi à te communiquer toute l'affection et l'admiration que j'ai pour toi» [I/03], écrit un homme de
22 ans. Un homme de 50 ans écrit: «Je t'ai aimé jusqu'à la fin je regrette de ne pas avoir pu te donné ce que tu voulais» [K/14] et l'on peut également lire: «Je regrette de tout mon cœur ce qui est arrivé entre nous» [D/29].

Les demandes de pardon auront souvent pour objet le suicide en tant que tel (21 lettres). On pourra alors demander pardon pour le «geste»: «Pardonnez pardonnez-moi se geste» [K/33]; «Exusez moi si je mait fin a mes jours» [K/52]; «Pardonnez-moi si je fai cette chose la» [D/06]. Le suicidé demandera parfois pardon pour la peine qu'il cause par son suicide: «Je m'excuse pour les fautes et je m'excuse pour le mal que je vais causer a tout le monde» [E/11]; «A mes parents, je leur demande de me pardonner la peine que je leur fait» [A/04]. Enfin, le suicidé demande pardon cette fois pour le «trouble» que provoque son suicide: «Je m'excuse surtout à mes parents à qui je suis sur je vais causer beaucoup d'ennuis» [E/48].

Les demandes de pardon, dans la fuite, sont souvent liées à une expression qui les caractérise de façon spécifique, soit le «je ne peux plus vivre». Nous l'avons déjà vu, le sens de la fuite procède d'un processus de non-choix. Le suicidé en vient à envisager la mort volontaire comme seul recours possible permettant de régler un problème vital, existentiel. Toutes les autres possibilités se sont avérées insatisfaisantes. La fuite possède un caractère inévitable puisque la personne n'est tout simplement plus capable de vivre. Alors bien souvent, dans ce que l'on voit ici comme demande de pardon, le suicidé se repent effectivement mais se justifie tout à la fois pour cette «faute» Cela se remarque autant dans les demandes de pardon liées à la vie que dans celles liées au suicide. Ainsi peut-on lire: «Je m'excuse pour le mal que j'ai fait mais j'étais pas conscient de ce que je faisais» [H/19] et «Excuse-moi pour les peines que je t'ai causées, mais une trop grande dépression et la maladie aidant m'empêchait de bien comprendre» [G/16]. Et encore: «Je m'excuse de te décevoir de cette façon mais il le faut» [G/06].
Il en va de même lorsque le suicidé demande pardon pour le suicide lui-même — ainsi dans cette lettre bilingue d'un jeune de 20 ans: «I'm sorry to spoil everybody's vacation, but this was the only chance I had» [K/37] ou encore «Pardonnez-moi, je ne peux vraiment pas faire autrement» [H/03]. Un exemple se trouve également dans l'«auto-accusation». Une femme de 56 ans écrit: «Je regrette de te quitter ainsi, mais je ne puis plus "tenir le coup". Ne te chagrine pas.» [G/16]. Toutes ces lettres montrent que pour le suicidé, il n'y avait pas d'autre choix que de mourir.

Pour terminer avec la fuite isolée, mentionnons ces lettres d'auto-accusation où le suicidé se reconnaît l'entière responsabilité ou l'entière culpabilité face à son geste. C'est le cas dans six lettres: «Il ni a personne de responsable ces moi seul qui a décidé de ma vie [...] Je suis le seul responsable de ma vie» [J/37]. «Moi seule je suis responsable du geste que j'ai décidé de faire et personne ne doit être blâmé» [E/03]. «Je suis le seul responsable de ce qui arrive, et personne ne devra se sentir coupable.» [E/06]. «Ne vous culpabilisez pas... Tout est de ma faute» [H/03]. «Je suis ! seul coupable» [I/12] et enfin «Je ne veux pas que tu te blames je suis le seul coupable» [E/05]. Une dernière mention de l'auto-accusation, dans une lettre d'une femme de 27 ans, réfère au jugement et à la culpabilité: «Je serai jugée o.k. et j'ai peur de ce jugement mais pourquoi continuer à tolérer la culpabilité» [E/35].

ii) Le deuil isolé

Dans le deuil isolé, on le constate à la vue de la figure VII, peu de lettres de femmes (8). Pourtant, de ce nombre, quatre demandent pardon (soit 50%). Le nombre de lettres est passablement plus élevé chez les hommes (27), mais, proportionnellement, les demandes de pardon beaucoup moins nombreuses (29,6%). Le pourcentage de demandes de pardon augmente sensiblement lorsque le deuil est juxtaposé à un autre sens (52,4%)
chez les femmes et 63,6% chez les hommes). Pour ce qui est de l'auto-accusation, la différence entre les femmes et les hommes est tout à fait remarquable. Dans le deuil isolé, 62,5% des femmes s'auto-accusent, pour seulement 11,1% des hommes. La proportion change toutefois lorsque le deuil est juxtaposé, diminuant à 42,9% chez les femmes pour atteindre 54,5% chez les hommes.

Comparativement à la fuite, le deuil apparaît comme un sens moins représenté dans les lettres d'adieux et, par conséquent, plus difficile à traiter, particulièrement pour ce qui nous concerne. En effet, la classification des sens du suicide ne se fonde pas sur l'énonciation du sentiment de culpabilité. Ce n'est pas à ce niveau que se trouve l'élément-clé permettant d'établir le sens sous-jacent à une lettre. Il faut se rappeler que les sens du suicide nous sont utiles à titre de point de départ pour se retrouver dans les lettres et que, davantage qu'une caractéristique de chaque sens, ce qui est important pour nous est de constater la profusion du sentiment de culpabilité. Au-delà des sens, c'est l'expression du sentiment de culpabilité qui nous intéresse.

Pourtant, dans les lettres où le deuil est présent, la demande de pardon trouve une façon bien particulière de s'exprimer. La phrase qui permet de résumer le sentiment omniprésent, ainsi que nous le signalions plus tôt, est: «Tu m'as quitté, je ne peux plus vivre». Ce sens, on l'a vu déjà, est caractérisé par la perte de l'élément vital, personnifié bien souvent dans l'«amant parti». Cela provoquera une «accusation/déculpabilisation» singulière, que nous verrons plus loin, mais également une «demande de pardon/auto-accusation» assez particulière. Le suicidé demande ici pardon, mais ressent comme un besoin de justifier la «faute» à pardonner en rejetant la responsabilité sur celui qui est parti. Ainsi peut-on lire, chez un homme de 44 ans: «Je m'excuse pour tous les problèmes que je te cause mais je t'aime tellement que je ne peux envisager la vie sans toi» [E/23] et une jeune fille de 18 ans s'exprime de la même façon: «Pardonne-moi M. mais je t'aime trop
[...] Pardonne-moi mais je ne trouvais pas d'autre solution» [K/59]. Un homme de 23 ans écrit, pour sa part: «S., je t’aime. Si sa fait pas, mille pardon, avec amour» [C/15].

Ailleurs, enfin, dans un texte du plus pur deuil: «je serai obligé de vivre sans toi, je ne peux pas M. je m'excuse» [B/09]. Cette femme a écrit plusieurs lettres adressées à divers membres de sa famille, à des amis, à son mari qu'elle avait laissé et à son amant qui l'a quittée. Ces textes nous ont incidemment permis d'approfondir les composantes du deuil dans ce qu'il a de plus pur. La suicidée écrit, si on résume: «tu étais toute ma vie — tu m'as quittée — donc, la vie m'a quitté. Je suis ainsi déjà morte et je n'ai plus d'autre choix que de réaliser cette mort».

Dans le deuil isolé, hormis cette caractéristique, nous relevons trois demandes de pardon «sans objet», trois demandes liées au geste suicidaire et quelques rares demandes également liées à la vie. Par exemple, on peut lire, chez un jeune de 15 ans: «Je sais que j'étais le mouton noir de la famille et je m'en excuse» [I/09] et, chez un célibataire de 35 ans: «Je ne me pardonne pas d'avoir tout raté de ma vie» [K/12]. Dans deux lettres où nous relevons une «auto-accusation», la mention sera également liée à des faits de la vie. «Je t'en conjure, ne crois pas que c'est de ta faute, c'est de la mienne, comme ça été la mienne de te faire perdre ton temps» [G/31] et «Je ne regrette qu'une chose c'est de ne s'être pas compris» [E/23]. Ailleurs il sera question du mal, auquel nous faisions référence dans la fuite, mais ici, comme plus tôt dans le deuil, on demande pardon en se justifiant: «Si j'ai pu te faire le moindrement mal je t'en demande pardon car ce n'est pas ce que je desire» [D/30].

Deux lettres d'auto-accusation font référence au suicide. L’un des auteurs endosse sa culpabilité: «Ce n'est pas de la faute de personne je l'ai voulu de ma propre faute» tout en faisant allusion au jugement d'autrui: «Je regrette de vous décevoir.» [I/01]. L'autre fait
référence à la peine qu'il cause à sa mère: «Dis à ma mère que je regrette de lui faire de la peine» [B/09].

iii) La vengeance isolée

Dans la vengeance isolée, on ne dénote aucune demande de pardon chez les femmes (sur une possibilité de 6) et trois chez les hommes (sur une possibilité de 8), ce qui constitue une très faible proportion. Quatre lettres d'hommes ont également une mention d'auto-accusation, dont une seule parmi celles-ci contenait déjà une demande de pardon. Notons cette phrase tirée de la lettre d'un homme de 38 ans: «Je demande pardon à ceux que j'ai fait souffrir en ce bas monde en premier, mes enfants, mes parents, mes voisins et mes meilleurs amis» [G/34]. Dans les deux autres lettres de vengeance isolée où l'on trouve une demande de pardon, elle sera liée au suicide. L'un demande pardon «pour le mal que je te fait» [E/64], l'autre pour le trouble causé par le suicide [D/25]. Enfin, la lettre [J/08] comporte une auto-accusation: «Je suis malin à ce moment là qu'on je sui provoqué donc je reconnais mes fautes mais il na plus rien à faire.»

iv) Le châtiment isolé

Dans les lettres où le sens «châtiment» est isolé, on retrouve également quelques demandes de pardon.59 Dans le châtiment-honte, d'abord, on trouve une lettre où la demande de pardon est accompagnée d'une auto-accusation, bien caractéristique d'ailleurs de ce type de suicide: «Adieu et pardon. Je ne suis plus moi-même et fais tort à chacun de

59 Dans le châtiment isolé, trois lettres de femmes (sur cinq, soit 60%) et cinq lettres d'hommes (sur douze, soit 41,7%) présentent une demande de pardon; cinq lettres de femmes (100%) et neuf lettres d'hommes (75%) ont une mention d'auto-accusation.
vous.» [I/35]. Ce sont d’ailleurs les seuls mots que laisse ce suicidé. Un autre écrira: «Pardon pour le mal que j’ai pu te faire. Je m’excuse pour le trouble, mais je suis vraiment découragé.» Il profite également de sa lettre pour exprimer sa responsabilité: «Ne te sens surtout pas coupable, c’est moi qui était tout court.» [I/20]. Trois autres lettres mentionneront également leur culpabilité face à la vie. Ainsi dans cette lettre d’un homme de 20 ans: «Ce sont des fautes, le moment est venu de payer» [E/31]. Trois demandes de pardon dans le châtiment-faute, dont une seule apporte une précision importante: «Je suis le seul vrai coupable. je demande pardon à C.» [A/17]. Notons que le reste de cette lettre laisse entendre que l’auteur aurait tué C. Dans une autre lettre de type châtiment-faute, un père s’adresse à sa fille en reconnaissant sa culpabilité: «Chérie ne blâme pas ta mère pour ce que j’ai fait ce n’est pas de sa faute mais de la mienne» [A/09]. Dans le châtiment-indignité, deux lettres, l’une qui fait une demande de pardon sans objet, et l’autre, d’un jeune de 18 ans, qui précise: «Pour tout ce que j’ai fait je vous demande Pardon» [H/11]. Enfin, nous y retrouvons, fait assez rare, la lettre d’un homme de 44 ans qui nie sa culpabilité: «On m’accuse à tort je ne suis pas coupable» [J/50]. Cette lettre est typique du châtiment-indignité où le sentiment de la faute est imposé de l’extérieur et conduit au suicide.

\[v\) \textit{Le sacrifice et le passage isolés}\]

Enfin, dans le sacrifice\textsuperscript{60}, cinq demandes de pardon; trois sans objet et deux liées au mal causé durant la vie — ainsi, «Je tiens à m’excuser de tout le trouble que j’ai pu te causer ainsi qu’à père et mère» [D/45]. Deux mentions d’auto-accusation également, l’une

\textsuperscript{60} Dans le sacrifice isolé, une femme sur trois (soit 33,3\%) et quatre hommes sur dix (40\%) font une demande de pardon; une femme et un homme font une auto-accusation (soit 33,3\% et 10\%).
liée au mal, l'autre au geste: «Je regrette de posé ce geste mais je ne veux plus embêter personne» [K/49].

Dans le passage isolé, quatre demandes, dont trois liées au suicide et l'autre à divers problèmes de la vie. Deux de ces demandes précisent que le suicide est un non-choix: «Maman je t'aime pardonne-moi de la peine que je te fais mais je ne peux pas continuer» [H/20] et «Je m'excuse pour ce que j'ai fait mais il le fallait» [H/32]. Une auto-accusation également: «Mais je crois que de mon vivant, je n'ai pas su utilisé les facultés que possédait correctement. Je récolte la moisson que j'ai semé» [D/31].

***

Les sens isolés permettent d'avoir une idée claire des principales orientations caractérisant le sentiment de culpabilité. Il faut toutefois se rappeler que les lettres d'adieux possédant des sens juxtaposés sont également nombreuses. La multiplicité des sens rend plus difficile le rapprochement entre les mentions de culpabilité et les sens typiques. Nous concentrerons donc nos efforts vers les deux sens qui sont les plus représentatifs: la fuite et le deuil.

vi) Le deuil juxtaposé

Lorsque le deuil est juxtaposé à un autre sens, les demandes de pardon qui caractérisent le deuil isolé s'estompent pour faire place à des demandes d'ordre plus général. Ainsi, dans les lettres fuite-deuil (au nombre de 15), on relève d'abord deux demandes de pardon sans objet. Ensuite, une demande de pardon plus particulière où l'auteur, une femme de 28 ans, s'adresse à son mari qu'elle avait quitté pour un autre: «Je

61 Dans le passage isolé, deux femmes sur cinq (40%) et deux hommes sur cinq demandent pardon; aucune femme et un seul homme présente une auto-accusation (20%).
te demande pardon d’avoir choisi ton balcon comme tremplin de la vie à trépas» [A/10] — et elle fera plus loin ce triste constat sur elle-même: «Je regrette de n’avoir pas pu être autre chose que ce que je fus». Enfin, trois lettres où le suicidé demande pardon pour les peines provoquées par le suicide. L’un formule une demande simple: «A mes enfants que j’adore je leur demande pardon pour toutes les peines que je leur cause» [F/O4]. Il ajoutera, plus loin dans sa lettre, cette auto-accusation: «[…] j’ai au fond de moi-même tellement de culpabilité». Le second reconnaît qu’il était aimé: «Pardonnez-moi de vous faire souffrir ceux qui m’aimait. Merci et encore une fois Pardon» [C/02]. Le troisième se veut à la fois repentant et bienveillant: «Je m’excuse de l’énorme chagrin que je vous fait […] ne m’en veuillez pas, je sais que vous vous débrouillerez bien dans cette vie.» [I/16]. Ajoutons deux lettres où le suicidé se rend responsable de son geste: «Je me rend responsable pour tout ce qui est arrivé» [E/59] et «Personne n’est à blâmer si ce n’est moi-même et un concours de circonstances» [F/05].

Dans les lettres où le deuil est juxtaposé à la vengeance, on notera deux demandes de pardon particulières, que l’on ne rencontre pas ailleurs. Le suicidé demande pardon pour ne pas avoir pu continuer à vivre. Ces demandes s’énoncent ainsi: «I pray that you will forgive your father for not having had the courage to live» [E/15] et «Pardonne-moi si tu le veux bien. Pardonne-moi de n’avoir pu continuer mon chemin» [B/02]. Cette dernière lettre, pathétique et choquante, mérite qu’on s’y arrête. Elle est écrite par un jeune de 16 ans, qui laisse d’ailleurs plus d’une lettre: à ses parents, à ses amis et à C., sa copine qui l’a laissé après quelques jours de fréquentation. Les auto-accusations y sont nombreuses, mais seront souvent retournées contre celle qui l’a quitté. Il écrit à ses parents: «Ne me regrettez surtout pas car vous savez, je n’en valais pas la peine» ce qu’il répète également à ses «chums» tout en leur rappelant que s’ils ont besoin d’aide, ils pourront penser à lui… Et il écrit également: «Une seule chose que je regrette c’est de n’avoir pu lui faire ce qui est de plus beau dans la vie: un enfant». 
Dans ce même type de lettre, un homme de 53 ans formule une demande de pardon où la vengeance est bien présente, et que nous reverrons dans les lettres « accusation ». Il écrit à son épouse : « [...] si tu as un petit coin dans ton grand cœur le plus petit pardon que tu peux me donner je ne l’oublierai jamais » et plus loin : « si tu aurais eu seulement une petite pitié pour moi je taurait tout donner mais aujourd’hui je te donne tout parque de cette manière tu vas avoir pitié » [B/01].

Enfin, une autre lettre de type deuil-vengeance présente quelques auto-accusations. Un homme de 53 ans écrit à son épouse : « Remarque que je ne te blâme pas, je me donne tort à 100% » et à ses parents : « Je vous demande de ne pas en vouloir à R. ce n’est pas de sa faute mais entièrement de la mienne. [...] Je regrette de vous décevoir mais je ne veux pas retomber dans la rue à crever de faim. » [F/01]

vii) *La fuite juxtaposée*

Pour le reste, nous relevons plusieurs demandes de pardon «sans objet». Dans la fuite-deuil-vengeance: «Du plus profond de mon âme je te demande pardon» [G/02]. Dans la fuite-sacrifice, où l’on ne relève que 6 lettres, cinq présentent une demande de pardon, toutes sans objet particulier, sauf dans un cas où l’auteur ajoute également une demande pour la peine causée par le suicide. Cette femme de 51 ans, qui pour se suicider choisit de prendre des médicaments et ensuite d’aller se noyer, écrit: «Je vous demande pardon de tous coeur. [...] Pardonne-moi, car je t’aimais de tous mon coeur. [...] Je vous demande de me pardonner de la peine que je vais vous faire. [...] Pardonnez moi tous. [...] Encore une fois pardon de la peine que je vais vous faire.» [E/01]. On lira dans une autre lettre fuite-sacrifice: «Je te demande pardon et je demande également pardon à tous ceux et celles qui m’ont aimé [...] Je vous en prie, essayez de me pardonner» [C/43] et encore: «Pardonnez-moi une dernière fois» [D/37] et enfin: «Je vous demande pardon pour une fois c’est la seule fois que je vous l’ais demander [...] Pardon à mes enfants et surtout à mon amour» [I/23]. Celle-ci reconnaît d’ailleurs sa culpabilité: «Je n’ai rien a te reprocher c’est moi qui étais pas correcte».

Quelques lettres demanderont pardon pour des peines causées durant la vie; celle-ci, par exemple, écrite par une homme de 44 ans à sa fille, où la vengeance ressort: «tu m’excuseras si je ne t’ai pas inis sur mon testament et tu vas peut-être m’en garder rancune mais moi pas. Car si du mal je t’ai fais je t’en demande pardon» [J/62; fuite vengeance-passage]. Il écrit également à sa femme, sur le même ton: «je te demande pardon mais j’ai été sévèrement puni pour mes erreurs passées et au moment que tu liras ce documents je serai mort solitaire et c’est le pire des châtiments».

D’autres lettres où la demande de pardon doit être notée: «Pardonne-moi de te laisser avec tant de troubles soit les responsabilités que je n’ai pas su prendre» [châtiment-honte-fuite, A/06]. «Je demande pardon aussi à J-C et G. si ils ne sont pas arrivé à temps» [fuite-appel, J/36]. Et «Je vous en supplie ne me blâmer pas. Mais je vous demande de me
pardonner, S.V.P. [...] Je vous demande de ne pas me juger mais de me comprendre» [fuite-passage, I/32]. Celle-ci écrit ailleurs qu’elle est allée se confesser avant son suicide et que «ironiquement j’ai même regretté mon suicide».

Enfin, dans la fuite-vengeance, deux suicidés s’excusent pour la cruauté de leur geste suicidaire: «Je regrette de vous laisser d’une manière aussi cruel» [D/44] et «Je regrette de briser votre vie...» [B/14]. Un autre suicidé de ce type se reconnaît coupable tout en accusant: «Vous remercierai votre mère pour ce qui est arrivé car je suis peut être coupable mais c’est grâce à elle» [E/25] et un dernier reconnaît partiellement sa faute: «Je sais que j’ai mes torts... [...] C’est un peu de ma faute.» [J/14].

viii) Les lettres mises de côté ou non classifiées


Cinq lettres demandent pardon pour le mal causé durant la vie. Un homme de 43 ans laisse ces seuls mots: «Je t’écris ses quelques mots pour te demander Pardon de tout le mal que je t’ai fait» [D/43] alors qu’une femme de 30 ans formule sa demande ainsi: «Je demande pardon à tous ceux que j’ai offensés de quelque manière que ce soit...» [H/07]. Un autre demande pardon sans être assuré de devoir le faire: «Si de mon vivant j’ai pu involontairement faire du mal à qui que ce soit, j’en demande humblement pardon» [D/54]. Une auto-accusation va d’ailleurs dans le même sens: «Si je t’ai fait du tort, c’est sans le

Quelques-unes de ces lettres font référence au suicide, dont deux, écrites par des hommes de 30 et 31 ans, apportent cette mention caractéristique de la fuite: «Maman, je te demandes pardon. Je n'avais pas le Choix.» [I/06] et «Pardonne-moi pour ce que j'ai fait mais je n'ai plus rien à vivre toute les malheur m'arrive depuis quelques mois.» [G/23]. Un autre homme de 37 ans fera appel au jugement: «Si mourir, de soi-même, est un acte de lâcheté, qu'on m'en pardonne, seul Dieu me jugera» [H/16]. Trois auteurs demandent pardon pour la peine que provoquera le suicide — ainsi ce jeune de 17 ans qui écrit: «Excuse-moi auprès d'eux [mes parents], je sais que je leur fait beaucoup de mal.» [B/08]. Et enfin, sept autres demandent pardon pour le trouble créé par le suicide. Relevons cette phrase d'une formulation très particulière d'un homme de 50 ans: «Je m'excuse T. de t'encombrer ainsi de ma mort» [D/04].

**ix) Les demandes de pardon à Dieu**

Terminons enfin cette section en relevant quelques expressions relatives aux demandes de pardon à Dieu. Dans 22 lettres d'adieux, on retrouve une demande de pardon à Dieu où s'exprime le souhait ou la conviction d'être pardonné: «Que Dieu me pardonne...» (6 lettres) et «je demande pardon à Dieu» (5 lettres) s'imposent comme les expressions les plus utilisées. Dans la majorité des cas, il s'agit véritablement d'une demande de pardon. Il y a toutefois des situations où le suicidé semble assuré du pardon de Dieu: «Dieu m'a pardonné mon geste» [H/03]. C'est le cas d'une jeune femme qui écrit: «Dieu accepte notre pardon et nos offrandes» [J/26] et d'une autre, âgée de 19 ans,
qui affirme: «Je sais qu'il [Dieu] me pardonne mes péchés» [J/08]. Notons enfin cette même assurance chez un homme de 84 ans: «Le bon Dieu va me pardonné pour bien des réson et vous autre aussi» [J/55].

Quelques suicidés demandent pardon à Dieu en précisant davantage la raison majeure justifiant cette prière. Celle-ci sera parfois le geste suicidaire: «Que Dieu pardonne le geste que je vais poser» [K/40]. «Mon Dieu pardonnez-moi pour l'acte que je vais faire» [D/32]. Enfin dans cette phrase très explicite d'une femme de 30 ans: «Je demande pardon à Dieu pour mon geste ignoble» [A/15].

Enfin, certains suicidés lient leur prière aux fautes de leur vie: «Je demande pardon à Dieu pour toutes les fautes que j'ai pu commettre», écrit un homme de 23 ans [D/18]. Et chez un homme de 44 ans: «Je demande à Dieu de me pardonner mes fautes, mes erreurs, que j'ai commise durant ma vie» [A/14].

4.4.4 Accusation / déculpabilisation

Ces deux types de culpabilité sont volontairement dirigés vers l'entourage. D'ailleurs, l'expression d'un de ces types est parfois ambiguë. Il arrive qu'on déculpabilise dans le but de faire sentir une culpabilité. Les figures suivantes résument les principales données relevées sur le sujet.
FIGURE XI. Les accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance.

FIGURE XII. Les accusations dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens.
FIGURE XIII. Les déculpabilisations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour la fuite, le deuil et la vengeance

FIGURE XIV. Les déculpabilisations dans la fuite, le deuil et la vengeance, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens
Ce qui frappe dès l'abord, dans l'examen des figures qui précèdent, c'est la situation de la vengeance isolée: l'accusation y est présente dans 100% des cas, tant chez les femmes que chez les hommes; lorsque la vengeance est juxtaposée, elle atteint toujours un niveau très élevé, soit 90,0% chez les femmes et 83,3% chez les hommes. Cela a du sens, puisque l'objectif poursuivi par la vengeance pure est de blesser, par tous les moyens, une personne ou un groupe. À l'opposé, toujours dans la vengeance isolée, la déculpabilisation est totalement absente. La vengeance est donc bien réelle, et c'est à ce sens que nous nous attarderons tout d'abord.

i) La vengeance isolée et juxtaposée

La vengeance, rappelons-le, peut être d'ordre privé ou publique. Lorsqu'elle est «publique», les accusations, que l'on retrouve dans trois lettres, contiennent toutes les caractéristiques du sens. On ne peut plus clairement exprimer l'accusation: «C'est M. P. qui est responsable de ma mort c'est un crosseur», écrit un homme de 47 ans [K/36]. «M. les Policiers s.v.p. faite donc une enquête sur elle et vous verrais que c'et elle la coupable de me geste» [D/25] et «Demandé leur s'il ce sante pas coupable de mon décè», écrit un autre homme en s'adressant aux policiers qui trouveront son corps [J/08].

Dans d'autres lettres où la vengeance isolée sera d'ordre «privé», on dénonce les comportements de l'entourage. Deux de ces lettres sont de véritables condamnations: «Pour tout ce que tu as fait et n'a pas fait — pour ton cruel égoïsme que je ne méritais pas, 'pour cet amour' que tu n'as jamais mérité, je te hais.» [D/02] et «Je te remercie pour m'avoir condamné à mourir.» [E/64]. Une autre lettre de type vengeance, enfin, laisse entendre cette accusation de façon plus sournoise:
T’accuser, te considérer responsable de ma mort serait non seulement inutile et vain, mais aussi nuisible à ta santé, à celle de maman, que j’aime beaucoup et au bonheur et à l’avenir de mes frères. Si tu dois blamer quelqu’un ou quelque chose, porte plutôt ton attention vers l’incompréhension de nos entourages et la faiblesse qui me distingue de mes frères humains. [G/33]

Voilà ce qu’écrit un jeune de 19 ans à son père.

Dans la fuite-vengeance, plusieurs accusations très claires également. Ainsi celle d’un père à différents membres de sa famille: «Je quitte se monde tu c’est sans doute à qui la faute, car ses ta mère et ton frère Bernard qui en sont les responsables et qui m’ont tué moralement» (ce qu’il répète dans trois lettres différentes) [C/08]. Un autre accompagne son accusation d’une condamnation: «[…] votre mère pensera toujours à moi à tous les jours de sa vie pour avoir brisé notre bonheur ce sera pour elle un renard quelle gardera toute sa vie et la punition que te bon Dieu lui a réservé après toutes les années quel ma fait souffrir et pleurer.» [B/14]. On trouvera ailleurs une accusation/déculpabilisation quelque peu ambiguë: «J’espère donc que nul ne se sentira coupable de n’avoir pu décider mon désespoir» [G/28]… Enfin interviennent les pardons que le suicidé accorde à l’entourage. Cela laisse parfois entendre que s’il doit pardonner, c’est qu’il avait quelque chose à pardonner et que, par conséquent, il accuse la personne de ce qu’il lui pardonne. Cela est particulièrement clair chez cette femme de 26 ans qui écrit: «tout cela est de ta faute […] Malgré tout je t’aime, et je te pardonne de tout ce que tu m’as fait» [J/14]. Un autre écrit: «Mais comme je crois en Dieu et que je doit pardonné avant de partir je te le fais - ainsi qu’a ceux que j’ai fait du mal» [C/08]. On trouve également: «Adieu je te pardonne tous les chose que tu ma di […]» [D/44].

Dans quelques lettres où la vengeance est juxtaposée à d’autres sens, on trouve également de fort «belles» accusations. Dans une lettre adressée à son avocate, un homme qui vient de sortir de prison fait le procès de sa femme et de sa belle-famille. Il écrit: «toute sa famille voulait que je me tue […] vous verrez combien la famille de mon épouse voulait
que je me tue». Et après avoir accablé sa femme, il lui écrit: «Je ne t'en veux pas» [D/49, fuite-deuil-vengeance]. Un autre dont nous avons déjà parlé accuse la mère de son amant d'avoir poussé celui-ci à l'abandonner. Il lui dénonce dans plusieurs des lettres qu'il laisse: «Il faut me jurer que vous ferez part à la mère de D., qu'elle est la seule responsable de ma mort et qu'elle peut se féliciter», écrit-il à un ami. Il dira à un autre: «[...] cette méchante femme qui est sa mère. Je te demande de la féliciter car elle seule est responsable de ma mort. Et dit-lui que j'ai bien souffert par sa faute avant de mourir...». Enfin il tourne sa hargne vers son amant: «Si vraiment tu m'aurais aimé comme tu me l'as toujours juré tu ne m'aurais pas abandonné» [G/02]. Une autre lettre de ce type laisse cette accusation: «Je plains mais pardonne a tous ceux qui par jalousie de me voir hériter de N. veulent par vengeance me salir avec des accusations mensongères qui me nuisait comme directeur d'une école.» [A/14].

Enfin, une femme de 42 ans entremêle accusations et déculpabilisations dans les diverses lettres qu'elle laisse. Elle écrit à sa fille: «Je te demande pardon si je te fais de la peine mais tu m'en veux tellement depuis...» Elle écrit à son fils: «Si je fais ça aujourd'hui ce n'est pas la faute de papa ni de vous autres. Ça vient de mon enfance...» et à son mari: «Je regrette de partir si vite et d'une telle façon. Je te le d'sais souvent mais tu ne voulais pas m'écouter.» [G/04].

Notons enfin, dans une lettre de type appel-vengeance, l'ambiguïté de la déculpabilisation suivante: «Je te pardonne tous sauf que tu m'as laissé trop souvent tous seul dans mon coin ce n'est pas un reproche mais...» [D/24].
ii) **Le deuil isolé et juxtaposé**

La figure XII permet de constater que, proportionnellement au nombre de lettres, les accusations sont nombreuses chez les femmes (75%) alors qu'on observe une nette différence par rapport aux hommes (44,4%). Ces proportions atteignent 81% tant chez les femmes que chez les hommes lorsque le deuil est juxtaposé à un autre sens. Les mentions de la déculpabilisation sont beaucoup moins importantes. Chez les femmes, elles ne se présentent que dans 12,5% des cas alors qu'on observe une proportion légèrement plus élevée chez les hommes avec 18,5%. Ces proportions augmentent également lorsque le deuil est juxtaposé à un autre sens (19% chez les femmes et 36,4% chez les hommes).

Dans le deuil isolé, l'accusation, ainsi que nous le mentionnions plus tôt, est implicite lorsqu'il s'agit d'un deuil provoqué par le départ de l'être aimé. C'est parce que l'autre est parti que la personne ne peut plus vivre, qu'elle est condamnée à mourir. Ainsi, dans une très courte lettre, une jeune femme de 25 ans écrit: «Je ne peux accepter le fait que mon chum me laisse tomber» [K/04] alors qu'un autre dira «la vie sans toi ne vaut plus rien» [E/40]. On lit encore: «Je t'aime trop et je ne puis vivre sans toi» [D/09], ou ceci, chez un jeune de 15 ans: «Tu m'aime pus ben ok, d'abord. J'me pend» [I/09]. On pourrait citer bien d'autres lettres encore, qui disent toutes la même chose. Ne notons que cette dernière, qui constitue le «journal d'un amour» d'un jeune de 16 ans, sorti trois soirs avec une jeune fille, et qui ne peut absolument pas accepter que son amour se termine déjà. Dans un texte de huit pages dédié à cet amour, il multipliera les accusations-déculpabilisations, ne laissant aucune chance à cette fille de l'oublier. Nous avons choisi un passage particulièrement représentatif:

«Tu vas peut-être te sentir coupable, mais, je t'en supplie, comme quand je t'aimais, ne fait pas sortir de larmes de tes yeux, car ils sont trop beaux. [...] Je t'en conjure, ne crois pas que c'est de ta faute, c'est de la mienne, comme ça été de la mienne de te faire perdre ton temps. [...] Je ne fais pas cela pour de la fantaisie, mais pour te prouver qu'après notre amour, il y aurait la mort pour moi. [...] Tu n'étais maintenant plus que ma seule raison de vivre, c'était pour toi que j'étudiais, que je respirais, que je vivais...»
(...) Ne pleure pas, tu n'es en aucun cas la cause de mon suicide, ne te tracasse pas, peut-être se reverra-t-on un jour ailleurs et que là ton amour pourra être éternel comme l'est le mien." [G/31]

Ailleurs, dans le deuil isolé, quatre lettres voudront toutefois déculpabiliser l'entourage. Trois auteurs diront que personne n'est responsable du suicide, alors qu'une femme de 27 ans s'adresse à une personne en particulier: «Je ne blâme pas personne. Je suis si désespéré. Là non plus tu n'est pas à blâmer.» [B/09].

Dans les lettres où le deuil est lié à la vengeance, les accusations seront plus claires et ne laisseront aucun doute à la personne visée. Ainsi dans cette terrible accusation: «Tu as refusé mon pardon, tu as refusé de me permettre de m'amender. Peut-être as tu regretté que j'aie manqué ma première tentative de suicide» et elle ajoute: «Tu savais où me conduirait ton attitude et c'est délibérément que tu l'as adoptée. Tu m'as tué!» [H/35]. On l'a ailleurs d'autres accusations très claires. Ainsi cette femme de 26 ans qui écrit à son mari: «Tu m'as dit que j'avais fais 3 erreur: 3 erreur depuis que je te connait mais toi comprend que tu en as f. it 1000000» [D/34] et cette autre de 51 ans qui lui dit: «Si je meurs ce soir ses que tue nas pas sue m'aimer» [D/35].

Seulement deux lettres de deuil-vengeance veulent déculpabiliser l'entourage en endossant la responsabilité du suicide. «Je suis désolé de vous donner une telle épreuve à supporter mais il ne pouvait plus en être autrement. [...] Personne n'a aucune responsabilité dans ce qui vient d'arriveré, c'était inévitable» [C/07] et «Je ne tiens personne responsable de ma mort. Je le fais de ma propre volonté.» [G/10].

iii) La fuite isolée et juxtaposée

C'est dans la fuite isolée qu'on dénombre proportionnellement le moins d'accusations (17,2% chez les femmes et 12,2% chez les hommes). Le taux augmente considérablement
lorsque ce sens est juxtaposé à un autre, atteignant 60% chez les femmes et 57,5% chez les hommes. Lorsque la fuite est isolée, la déculpabilisation est un peu moins fréquente que l'accusation chez les femmes (13,8%), alors que les hommes demeurent sensiblement au même niveau dans les deux cas (14,6%); ces taux augmentent très peu lorsqu'à la fuite s'ajoute un autre sens (26,7% chez les femmes et 27,5% chez les hommes).

Dans la fuite isolée, on remarque à plusieurs reprises une volonté de déculpabiliser l'entourage. Dans sept lettres, l'auteur tient à dire que « personne » n'est responsable du suicide, si ce n'est le suicidé lui-même. On lit par exemple: « Je suis le seul responsable de ce qui arrive, et personne ne devra se sentir coupable » [E/06] ou encore « Moi seule je suis responsable du geste que j'ai décidé de faire et personne ne doit être blâmé » [E/03]. Plusieurs autres lettres (9) veulent déculpabiliser une personne en particulier face au suicide: « Je ne veux pas cependant que tu ressentes un sentiment de culpabilité face à mon geste » [K/64], écrit une femme de 41 ans. Un homme de 27 ans écrit à son amie: « Je veux être certain que tu comprennes que tu n'as pas de responsabilité dans cette affaire là, ne te reproche rien » et à ses parents: « P.S. Je veux éviter que personne n'est responsable de ce qui m'arrive » [H/02].

Peu d'accusations dans la fuite isolée (4), et lorsqu'il y en a, elles sont quelque peu déguisées. Ainsi peut-on lire: « Mes parents qui ne se sont pas vraiment occupé de moi, mais qui l'ignorent pourraient surement et je leur pardonnerais » [G/01]. Ou encore: « [Papa] je te pardonnerais de m'avoir si peut compris et je t'aime quand même » [K/17]. Une autre écrit: « ne pense surtout pas que je te blâme [...] je t'en tiendrais responsable ce qui serait injuste pour toi » [J/57] et enfin: « Je suis une martyre n'accuse personne de ma mort » [H/28].

Les autres lettres où la fuite est juxtaposée à un autre sens se présentent sensiblement de la même façon. Ainsi dans la fuite-deuil, deux lettres qui déculpabilisent, dont l'une avec insistance: « Ce n'est pas de la faute de mes parents ni de mes amis [...] mes parents
n'ont rien à se reprocher ni les voisins ni les proches... [J/29]. Trois lettres fuite-deuil où la déculpabilisation n'est pas aussi «franche»: 

«Ne te rends pas coupable d'une situation que tu ne pouvais contrôler» [A/10]; 

«Je ne voudrais pas en aucun cas que tu te culpabilises car tu n'aurais pas raison» [I/16]; et 

«Je ne veux que personne chicane Pierre» [G/38]. Les trois autres lettres de fuite juxtaposée à un autre sens ne présentent qu'une déculpabilisation. Ainsi dans une fuite-passage: 

«Tu n'a pas à te rendre responsable de ma mort car ce n'est pas toi qui en es la cause» [C/27].

iv) Les autres sens, isolés et juxtaposés

Dans le sacrifice isolé, nous ne retrouvons aucune accusation et une seule mention de déculpabilisation: «Ne te blâme pas» [C/40]. Dans le passage isolé, deux mentions de déculpabilisation: «Il ne faut pas que tu te sentes responsable de rien» et «Je ne voudrais pas aussi que tu te sente coupable face à mon suicide car tu n'en es pas responsable» [E/56]. Dans les lettres châtiment, trois déculpabilisations [G/05, J/20 et A/09] et une accusation quelque peu ambiguë dans une lettre châtiment-indignité - passage: «Je regrette beaucoup que vous ayez prononcé toutes les paroles bonnes ou mauvaises envers moi, vous, tous les membres de la famille... mais je n'en veux pas à mes deux frères» [J/07].

v) Les lettres mises de côté ou non-classifiées

Peu d'éléments sont à retirer des lettres mises de côté ou non-classifiées. On relève trois mentions où l'auteur veut déculpabiliser face au geste suicidaire: «Aucun blâme ne retombe sur personne» [K/65], «vous n'êtes nullement responsables de ma décision» [H/41] et «A Dieu je ne ten veux pas du tout» [H/17].
Dans trois autres lettres, le suicidé offre son pardon. Deux d'entre eux pardonnent «à tous» [C/10 et H/07] alors que le troisième s'adresse à une personne en particulier, laissant toutefois planer un doute sur la valeur de son pardon: «je te pardonne, ce n'est plus un problème maintenant» [I/06].

4.5 Les relations sociales au-delà du suicide

Éric Volant, dans l'ouvrage publié par le groupe de recherche qu'il dirigeait62, analyse l'expression du «moi posthume» telle qu'elle se présente dans notre corpus de lettres d'adieux. Dans un nombre imposant de lettres, en effet, le suicidé fait une allusion à ce qu'il adviendra de lui après sa mort. Il convient de consacrer ici quelques lignes à ce sujet, puisqu'il fournit un exemple limite de la volonté de maintenir des liens avec l'entourage.

En conclusion de son étude, É. Volant signale que le discours du suicidé relativement au moi posthume prend deux formes. La virtualisation se manifeste par l'expression du sommeil. Il s'agit d'un état de repos, de calme, de vide, où les tensions font place à un bien-être permanent. Nous pouvons dire qu'en règle générale, il ne s'agit pas d'une rupture radicale avec le réseau de relations sociales, mais plutôt d'une trêve. Le suicidé revendique un «no man's land» où le cauchemar s'arrête pour faire place à la douceur. Le suicidé se couche pour la nuit et oublie tout souci. Il nous semble qu'il y a là une proche parenté avec la fuite.

La deuxième forme de discours du suicidé contient davantage d'enseignements. L'actualisation implique la possession d'une autonomie rationnelle après la mort. Le

---

suicidé subit une mutation, ressuscite sous une forme quelconque ou conserve les principales caractéristiques qu’il possédait de son vivant:

L’actualisation du sujet prend une forme passive lorsque l’existence du sujet est uniquement activée dans la mémoire ou l’amour d’autrui. Le sujet ne dort plus, mais ressuscite dans la conscience d’autrui. L’actualisation est active, si le sujet est perçu comme opérant lui-même des relations de proximité et d’amour avec les proches décédés et vivants. Elle est agressive, lorsque le sujet impose et contrôle ses propres décrets. Le sujet n’est plus mort. Il est non seulement en éveil mais performant.63

La virtualisation et surtout l’actualisation montrent que le suicidé désire s’assurer la permanence des liens relationnels qui existaient lors de sa vie terrestre. Il cherche à conserver ce qui constitue l’essence même de la vie. Dans chacun des cas, nous pourrions dire qu’il s’agit d’un type de passage où l’existence même du suicidé est en jeu. Manifestement, cette personne ne veut pas réellement mourir. C’est plutôt une transformation, une transfiguration des relations sociales qui est recherchée. Cette volonté de purification suppose l’acquisition d’une puissance que seule la mort peut procurer.

Cette persistance des relations se fera le plus souvent sentir, dans les lettres d’adieux, par une volonté du suicidé d’agir auprès des « vivants » qu’il a quittés. Les exemples sont très nombreux et ne laissent pas d’équivoque. Ainsi, onze suicidés mentionnent textuellement qu’ils pourront, au-delà de la mort, aider leurs proches. Si certains ne sont pas assurés de la « somme » de puissance qu’ils auront, ils feront tout leur possible pour l’utiliser: « je te souhaite le bonheur tu le mérite et si je le peux de l’autre côté je t’aiderai », écrit un homme de 41 ans à sa fille [J/62]. Un jeune de 16 ans, dans une lettre deuil-vengeance, écrit: « Peut-être pourrai-je vous aider sans que vous le sachiez » [B/02]. Un suicidé offre même cette possibilité d’aide à son épouse, mais sous forme de chantage: « Je t’emporte avec moi pour l’éternité et si tu veux m’être fidèle passe à travers la vie comme une étoile brilles tes qualités aux autres et je t’aiderai à faire du bien si je le peux » [C/27].

63 Ibid., 159-160.
Ailleurs, le suicidé n'a aucun doute sur sa puissance: «tu pourras trouvé encore le bonheur et du haut du ciel tu auras toute mon aide» [B/13], «je crois que mieux vaut que je retoume là haut au plus vite, pour aidé en particulier les êtres que j'adore le plus sur cette terre» [D/31]. Quelquefois, le suicidé écrit qu'il «veillera» sur ses proches ou qu'il les «protègera». Ainsi ce jeune homme de 25 ans, qui écrit dans plusieurs lettres: «Je ne sais pas s'il y a une autre vie mais s'il y en a une, je sais que je vais devenir un esprit et que je vais veiller sur les enfants» [K/10]. Une jeune fille de 19 ans écrit: «Et de là-haut je veille sur vous, je vous protège et je vous aime. Priez pour le salut de mon âme.» [I/08]. Un autre invoque l'existence de Dieu: «Et c'il y a un Dieux je ferrai mon possible pour vous protéger vous me verrai pas» [C/09]. Il est intéressant également de constater que dans certaines lettres, les suicidés souhaitent parfois rétablir des relations avec des personnes décédées, pour avec elles exercer leur puissance: «Je vous aider de là haut avec A.» [D/56]; «Je veillerai sur vous d'en haut avec grand-maman» [K/02].

Toujours au niveau de cette puissance que les suicidés disent détenir, certains précisent qu'elle peut être invoquée au gré du «vivant»: «Quand tu auras besoin de moi, fais-moi signe si ta confiance est totale. J'ai l'intention de te suivre, et si tu préfères que je m'abstiens, dis-le moi.» [C/15]; «Quand tu auras des problèmes, essaie de rentrer en communication avec moi et d'en haut je pourrai peut-être t'aider» [K/02]. Enfin, mentionnons cette remarque d'un jeune de 16 ans qui, tellement assuré de sa puissance, menace sa jeune sœur: «N'essaie jamais de me TROMPER car je serais capable de te l'en empêcher» [B/02].

Ces quelques exemples suffisent à montrer la volonté qui anime les suicidés de conserver des liens avec les vivants, ainsi que la relation de pouvoir qu'ils souhaitent établir. Les auteurs de ces lettres demeurent attachés à leur entourage et il est souvent hors de question que ces liens se rompent. Bien qu'absents, ils continuent de participer à la vie, concrètement, mais soulagés des fardeaux et problèmes qui les accablaient de leur vivant.
Dans ces lettres, nous pourrions aller jusqu'à dire que ce n'est pas la mort qui était recherchée, mais une transformation dans l'ordre de la puissance. Incapable bien souvent de vivre des relations «saines» de son vivant, le suicidé ne peut toutefois se détacher des êtres qu'il quitte. Son message laisse souvent entendre que les relations seront transformées et qu'il occupera enfin une place positive au sein de celles-ci. Le suicidé ne laisse pas le choix aux «vivants»; il se donne toute autorité pour s'imposer.

Cette insistance se manifeste également par la volonté de poursuivre un «amour» au-delà de la mort. En écrivant à un proche, qui parfois l'avait abandonné, «Je t'aimerai pour l'éternité», le suicidé exerce encore un pouvoir. Il force le «vivant» à tenir compte de cet amour. Ainsi dans ce serment que laisse un homme de 24 ans: «j'ai juré de t'aimer pour l'Éternité, et même après ma mort je continuerais de t'aimer» [G/02]. Pourtant son amant l'avait quitté. La même situation se reproduit dans la lettre d'un jeune de 15 ans: «Tu m'aime pas ben o.k. d'abord j'me pend. mais j't'aime encore pi je vais toujours t'aimé» [I/09]. Les suicidés, ici, assurent les «vivants» de leur amour éternel, sans s'intéresser à l'avis de ceux-ci, agissant même, on le constate, malgré leur volonté de faire cesser un amour. Le suicidé s'impose, établit ou maintient unilatéralement des liens affectifs. Et celui-ci ne laisse planer aucun doute quand à cette volonté: «Tu sais, je t'aime et je t'aimerai toujours. Tu sera toujours ma femme» [K/12].

Cette volonté de poursuivre une relation va parfois plus loin encore. Le suicidé avertit alors la personne concernée qu'il l'attend dans l'autre monde, qu'ils s'y retrouveront. Quatorze lettres mentionnent, de façons diverses, ces retrouvailles. Si quelques auteurs ne sont pas tout à fait certains que la rencontre aura lieu: «Nous allons peut-être nous rejoindre au ciel» [E/42], un homme de 51 ans s'activera à la préparer: «Du haut du ciel encore une fois, je serai souvent avec vous autre. Je vous préparerez une place parmi les fleurs que je cultiverez avec notre fils» [B/13]. Pour d'autres auteurs de lettres, ces retrouvailles ne font aucun doute, et ne laissent de plus aucun choix aux survivants:
«Nous nous retrouverons puisque tu es la personne que j'ai le plus aimée au monde» [G/07]. Parfois, l'annonce des retrouvailles se teinte d'un certain reproche: «Maintenant je ne pleure pas ok un jour tu me reverras sourire dans un autre monde» [H/32]. L'espérance de l'être qui va se tuer de pouvoir retrouver un jour ceux qu'il quitte se traduit, ici encore, par le jeu d'une puissance.

Ainsi donc, cette puissance du suicidé — manifestée par l'aide qu'il apportera à ses proches, la poursuite de son amour et les retrouvailles dans l'au-delà —, symbolise à nos yeux sa volonté réelle de sauvegarder des contacts avec les vivants, de restaurer des liens perdus ou viciés, de créer un réseau relationnel même dans les cas où cette possibilité lui était refusée lorsqu'il vivait. La mort investit le suicidé d'une puissance qui le libère du poids de sa vie et contraint les autres à agir selon son bon vouloir. Le pouvoir est donc, indubitablement, essentiel.

4.6 La culpabilité dans les lettres d'adieux: synthèse

Reprenez succinctement la démarche effectuée tout au long de ce chapitre. Après avoir situés les lettres d'adieux à la vie dans leur contexte, nous avons tenté de découvrir le «sens» que le suicidé paraît donner à son geste. Pour ce faire, nous avons exploité la grille d'analyse élaborée par Jean Baechler ainsi que les travaux réalisés par Marie Douville à partir de notre corpus de lettres. L'utilisation de cet intermédiaire particulier que constitue la typologie des sens du suicide procède foncièrement d'un choix éthique: celui d'«écouter» les principaux acteurs du geste suicidaire au lieu d'élaborer des avis sur des documents de deuxième ou de troisième main.

Résumons ce chapitre en insistant sur les grands axes qu'il nous semble pertinents de retenir. D'abord, la lettre d'adieux est écrite par un individu. En dernière lecture, le suicide
est un geste personnel qui nécessite une action concrète. Le suicide situe les autres par rapport à lui et fait état de sa propre perception de la réalité. Sans rejeter l'idée selon laquelle toute personne est en quelque sorte manipulée, il n'en demeure pas moins que le suicide est le fait d'une personne originale et qu'elle est digne de respect.

Puis, le suicide est la solution à un problème existentiel. Il est le fait d'une personne qui trouve dans la mort volontaire la seule option satisfaisante à sa souffrance. Les raisons sont multiples et les lettres d'adieux ne nous donnent que très peu de renseignements permettant de comprendre véritablement les raisons qui permettent de justifier, à leurs yeux, ce comportement radical. Il faut se rappeler aussi que la lettre d'adieux est une tentative de communication. Le suicidé aurait pu choisir de ne pas écrire. Il décide toutefois de laisser un message posthume. Or celui-ci contient de nombreux indices laissant croire à l'existence de problèmes relationnels et existentiels sérieux. Baechler propose une méthode permettant de dégager les sens des suicides. Les résultats de notre analyse démontrent l'existence de difficultés relationnelles. Les sens escapistes et agressifs dominent l'ensemble du corpus de lettres que nous avons utilisé. La fuite est le sens le plus observé. Elle permet de mettre fin ou de modifier certaines relations avec soi, l'entourage et la société. Le deuil rend compte d'un état de dépendance envers un être ou un objet. La vengeance vise à provoquer le remords d'autrui et à lui infliger un mal permanent. Ces trois sens majeurs témoignent des difficultés relationnelles extrêmes avec lesquelles devaient composer ceux qui se sont suicidés. Parmi les 231 lettres contenant un sens isolé, 60,6% présentent le sens de la fuite, 15,2% celui du deuil et 5,9% de la vengeance. Sur les 328 lettres contenant les sens isolés et juxtaposés, 46,8% reflètent le sens de la fuite, 17,8% celui du deuil et 14,8% de la vengeance. Ces proportions donnent une bonne idée des types de relations manifestés dans les lettres d'adieux.

En deuxième partie de ce chapitre, nous avons montré qu'il est aussi possible de découvrir l'existence de ce malaise relationnel par l'analyse du sentiment de culpabilité dans
les lettres d’adieux à la vie. S’il est vrai, et nous croyons avoir suffisamment étayé au chapitre III que le sentiment de culpabilité est le produit normal d’une relation affective, force est d’admettre que les lettres en sont de bonnes représentations.

Une analyse du sentiment de culpabilité démontre que le suicidé constate un écart entre les comportements espérés par lui ou par les autres et les agirs réellement réalisés. Nous avons auparavant défini la vie humaine comme un réseau permanent de relations qui permet à la personne de se construire et de persister dans la durée. Parce qu’il est le principal architecte de nos propres structures personnelles, « l’autre » et son influence sont toujours présents de façon virtuelle. Les mentions de la culpabilité dans les lettres d’adieux témoignent de l’existence de ces relations mais en confirment aussi les carences.

Nous avons pu constater que les demandes de pardon sont réparties à peu près également à travers tous les sens dans une proportion d’environ 50%. Demander pardon, c’est avouer une difficulté relationnelle et chercher à réparer les liens en souffrance. Que le pardon soit demandé pour le geste suicidaire, pour la peine que cause la mort, pour le mal et les chagrins provoqués pendant la vie, ou pour toute autre raison, il y a implicitement volonté de se réconcilier. La déculpabilisation est aussi présentée de façon stable dans une proportion d’environ 20% des lettres. Elle prouve le souci que conserve le suicidé de rassurer les survivants quant à la qualité ou à la quantité de ses relations. Bien qu’on puisse supposer parfois l’existence d’un double sens, il n’en demeure pas moins que le message est habituellement clair. Une phrase comme « tu n’es responsable de rien » [80/11] peut avoir un effet thérapeutique certain chez une personne dont un proche parent a choisi de se tuer. Le suicidé accuse l’autre de la rupture de relations sociales. L’accusation est un blâme directement dirigé vers l’entourage. Les suicidés prétendent que certaines personnes ont été injustes ou absentes. « Toute sa famille voulait que je me tue » [77/49] ou « tu m’en veux tellement depuis » [72/04] sont des phrases sans équivoque. L’accusation varie selon les sens du suicide mais atteint des sommets de 90% dans le cas de la vengeance et de 70%
dans le cas du deuil. L'auto-accusation met avec évidence le blâme sur le suicidé. Il s'accuse lui-même d'avoir rompu ou perverti des relations qui, autrement, auraient pu être différentes. Ce n'est pas sans raison que les auto-accusations se retrouvent dans une proportion de 85% dans le suicide châtiment et de 30% dans le cas de la fuite, du deuil et de la vengeance.

Il convient toutefois ici de rappeler les réserves invoquées au début de ce chapitre. Gardons à la mémoire qu'il est possible que la lettre d'adieux à la vie soit un moyen par lequel le suicidé manipulate les destinataires de façon consciente et délibérée.64 Dans les faits, le suicidé n'exprime qu'une petite partie de ses sentiments qu'il sélectionne d'après une «logique» qui varie selon les personnes. Il peut ainsi se donner le beau rôle afin de provoquer certaines réactions précises chez les destinataires. Dans cette optique, l'expression du pardon ainsi que de l'auto-accusation serait largement symbolique et viserait davantage à arracher le pardon des autres qu'à s'excuser ou s'auto-accuser sincèrement.

Enfin, pour confirmer la persistance des référents aux relations sociales dans les lettres d'adieux, nous en avons présenté deux autres types. Le premier concerne les demandes de pardon à Dieu. Dieu est ici présenté comme une personne; l'originalité de la relation que le suicidé établit ici réside dans son caractère sacré. Le deuxième type concerne la survie des relations après la mort. Bien que légèrement hors de notre propos, l'étude de ces relations est particulièrement intéressante de par la volonté qui s'y manifeste, sinon la certitude, de l'acquisition d'un pouvoir qui permet au suicidé de s'imposer aux autres.

64 Toute lettre vise à communiquer un message. Son contenu vise donc, avec plus ou moins de force, à influencer le destinataire. La littérature savante sur les lettres d'adieux (les travaux de Shneidman, par exemple) démontre la résurgence continue d'une manipulation des autres. Ceci acquis, notre propos vise ceux et celles qui se mettent en valeur de façon consciente et délibérée avec la volonté réelle de manipuler les destinataires à leurs propres fins.
Les lettres d’adieux sont donc, hors de tout doute, représentatives de l’existence de malaises relationnels sérieux manifestés par le suicidé envers son entourage.

Soulignons enfin que les lettres d’adieux nous enseignent que l’objectif premier du suicidé n’était pas de mourir. Certes, cela était déjà connu et la littérature sur le sujet le confirme. Le contenu des lettres vient appuyer avec force ce fait. Dans la très grande majorité des cas, les suicidés ont cherché des solutions à leur problème sans rien trouver d’autre qui puisse les satisfaire, à leur point de vue, que de se tuer. Il est extrêmement difficile, sinon impossible dans le cas des suicidés, d’évaluer les démarches faites dans la volonté de chercher des solutions à un problème existentiel. Il ne faut pas comprendre ici que les suicidés ont essayé toutes les alternatives pour en conclure que la mort est la seule voie possible. Les suicidés peuvent ne plus voir les alternatives qui s’offrent à eux à cause de leur état de souffrance ou refuser d’envisager d’autres solutions qui nécessiteraient des démarches qu’ils refusent de faire. Le suicide peut aussi apparaître comme un raccourci afin d’éviter de faire face à des situations de vie non souhaitées.65 La décision de recourir au suicide se prend de façon éminemment subjective mais implique toujours une réduction graduelle des solutions considérées comme possibles et l’émergence de l’idée du suicide comme le moyen de résoudre définitivement un problème. Cela a comme conséquence de mettre fin de façon radicale et irréversible à toute reprise de relations entre le suicidé et l’entourage.

Nous pouvons ajouter avec prudence et en regard des réserves dont nous avons déjà fait part que l’analyse des lettres d’adieux invite à quelques réflexions supplémentaires. La

65 Soulignons l’intérêt des études faites auprès de personnes ayant survécu à une tentative de suicide (de niveau 8 et 9 surtout; cf. E.S. Shneidman, *Definition of Suicide*, New York, John Wiley & Sons, 1985, 219) afin de clarifier le processus de prise de décision et la notion «d’ alternatives »). De plus, il peut arriver que le suicide apparaisse comme une solution «romantique» à un problème, comme une solution «rapide» ou «facile» à laquelle on a recours. Si ces situations ne doivent pas être écarteres (elles existent peut-être souvent en arrière-plan), ce n’est toutefois pas ce que nous dévoile l’examen du contenu des lettres d’adieux.
demande de pardon, par exemple, est une façon de reconnaître que les destinataires ont probablement raison d’être agressifs, fachés, déçus et même de juger durement le geste suicidaire. Nous avons déjà souligné cela auparavant mais il est nécessaire d’insister là-dessus. Le suicidé laisse entendre qu’il est conscient des souffrances ou des réactions que peut provoquer son geste. L’expression de la culpabilité en témoigne. Les lettres d’adieux permettent de confirmer, à leur manière, que toute relation interpersonnelle est basée sur un ensemble de promesses, d’ententes et de façons de faire, implicites ou explicites, qui président à la constitution d’un être humain socialisé. Le geste suicidaire est une rupture unilatérale de la communication. De façon radicale, l’auteur met fin à toute entente et à toute discussion. En demandant pardon dans sa lettre d’adieux, le suicidé tente unilatéralement de persuader les autres (et lui-même parfois) que son geste est «acceptable». Les destinataires n’ont plus droit au chapitre. Au bout du compte, c’est le suicidé qui clôture toute discussion possible en mettant fin «matériellement» à sa vie.

Les résultats de cette analyse montrent que le suicide est une forme d’expression éminemment relationnelle et que les lettres d’adieux à la vie en sont des preuves privilégiées. Si l’expression du sentiment de culpabilité est l’indicateur d’un attachement aux autres, force est d’admettre que l’analyse du contenu des lettres en montre toute l’importance.

La place qu’occupe le sentiment de culpabilité dans les lettres d’adieux à la vie souligne l’urgence d’une réévaluation continue des relations entre les personnes et d’une amélioration globale des relations sociales. En effet, une relecture de la réalité peut être alimentée par les conclusions de ce chapitre. Les suicidés qui écrivent des lettres d’adieux fuient devant un problème qu’ils ne peuvent résoudre autrement que par la mort, se tuent suite à la perte de l’autre, cherchent à blesser autrui par vengeance. De nombreux indices déjà invoqués mènent à prouver que ce n’est pas la mort qui est recherchée mais une
solution. De plus, les suicidés sont conscients d’être en rupture avec l’entourage et ils en souffrent suffisamment pour le manifester dans un texte écrit.

Jusqu’à maintenant, nous avons tenté de mieux comprendre le phénomène de la socialisation et d’en circonscrire les traces dans le contenu des lettres d’adieux laissées par les suicidés. Il convient maintenant de s’interroger sur les conséquences de notre étude pour une contribution à l’élaboration d’une réflexion éthique sur le suicide. Ce sera l’objet des deux derniers chapitres de ce travail dans lesquels nous traiterons, d’abord, de la situation des personnes concernées par le phénomène du suicide pour ensuite réfléchir au rôle que certaines institutions peuvent jouer au sein de la société.
CHAPITRE V

RELATIONS SOCIALES ET RESPONSABILITÉ

En regard de ce qui précède, quelques éléments doivent être rappelés. En premier lieu, l'être humain est un être en relation. Ces relations qui, dès l'origine de l'espèce humaine, se tissent et se multiplient sont au cœur des structures individuelles et sociales. C'est la socialisation qui fait d'un être humain une personne qui partage les principales valeurs d'une culture mais aussi qui possède et prend conscience de sa propre individualité. Nous n'avons pas beaucoup insisté là-dessus mais nous serions en droit de nous poser la question: dans quelle proportion pouvons-nous revendiquer une certaine originalité? À cela la réponse est claire: à l'intérieur de la socialisation notre originalité s'exprime partout. L'individu jouit d'une autonomie réelle. En effet, tout au long de sa vie, la personne fait siens les acquis pour ensuite les intégrer, en tout ou en partie, les modifier, les utiliser selon de multiples facteurs. L'originalité de l'individu puise aussi sa source dans sa propre interprétation et utilisation de ses perceptions sensorielles, sentiments et émotions. Ce processus crée un être d'une complexité inextricable, différent des autres membres de la société. Nul n'a la même histoire, nul n'a les mêmes antécédents ni les mêmes expériences. D'ailleurs une observation sommaire de la situation le montre avec évidence. Les êtres humains possèdent des préférences de goût, des caractères différents, des visions de la vie qui varient. Mais cette originalité ne peut être comprise qu'en relation avec les acquis sociaux qui en sont partie intégrante, qui font partie de la matière première qui
permet à l'être humain de se faire être humain. Dès lors, il convient d'approfondir J.G. Peristiany qui, commentant Émile Durkheim, affirme que les relations entre les individus ne s'expriment pas dans une relation antithétique mais dans une relation basée sur une polarité: «the Durkheimian individual is homo duplex, both I and We»\(^1\). L'être humain se construit dans une dialectique constante entre l'individu et le groupe social. Tous les deux s'enrichissent mutuellement et l'autonomie s'inscrit dans cette marge de manœuvre qui, acceptée par l'ensemble, permet un équilibre dans les relations sociales.

En deuxième lieu, la stabilité des relations sociales est un facteur d'équilibre pour les individus et pour les groupes. L'intégration suppose l'acquisition de points de repère, la création de conventions sur lesquelles se fondent les attentes de chacun. La distinction entre les lois prescriptives et pragmatiques est généralisée. Les lois prescriptives sont des règles reconnues ou qui devraient l'être et dont l'objectif est de régir les rapports entre les individus. Au Québec, ces lois se fondent sur la Charte des droits et libertés. Les lois pragmatiques font partie du domaine du non-dit et du non-écrit. Les conventions sociales donnent naissance à des standards qui règlent les comportements sans avoir toujours un statut d'officialité. C'est le cas des formules de politesse, des attitudes d'accueil ou de répugnance face à tel ou tel événement, au domaine de la bienséance, du type de vêtement qui sera porté dans telle ou telle occasion. La stabilité des relations sociales fait en sorte que la personne sait quoi faire et a des attentes envers les autres. Nous rejoignons ici le concept de «promesse» de Wilson. Cet équilibre est continuellement soumis à de multiples changements. Lorsque les changements sont graduels et permettent à la majorité des individus et des groupes de s'ajuster, l'impact sur la société est moins radical. Un certain nombre de lois ont le temps de s'ajuster sans créer des déséquilibres exagérés dans les relations sociales. Les mentalités se transforment graduellement. Toutefois dans des

\(^1\) J.G. Peristiany, «Introduction» to É. Durkheim, *Sociology and Philosophy*, New York, Free Press, 1974, viii. (C'est l'auteur qui souligne.)
périodes de crise sociale, dans une situation d'anomie pour reprendre la pensée de Durkheim, c'est l'ensemble des conventions sociales qui peuvent être mises en jeu. Un nombre d'individus subit, pour toutes sortes de raisons, ce déséquilibre avec une telle difficulté que le taux de suicide a tendance à augmenter. Selon lui, ce sont les conditions sociales qui peuvent expliquer la masse des suicides parce que leur influence sur les individus est capitale et que c'est là, en dernière lecture, que l'individu puis le matériel de ses idéations suicidaires.

Le troisième élément qu'il nous paraît important de rappeler est le fait que les rapports sociaux sont cimentés par l'existence d'un sentiment de culpabilité. Nous avons retenu la théorie de S. Freud telle qu'il l'expose dans Malaise dans la civilisation. Mais nous aurions pu tout simplement nous fonder, comme bien des auteurs, sur la simple observation. Le sentiment de culpabilité, chez une personne « normalement » socialisée, est un gendarme qui rappelle les conventions, qui souligne les contraventions mais qui toujours conscientise par sa seule présence. Le sentiment de culpabilité sera plus fort lorsqu'une entorse sera provoquée dans nos relations avec nos proches et les personnes que l'on aime. En effet, les ententes explicites ou tacites se créent sur une base affective et un climat de confiance qui rendent plus souffrantes les ruptures.

Notre quatrième remarque concerne les lettres d'adieux à la vie. Celles-ci contiennent l'expression de la culpabilité et ce, de plusieurs façons. Cela est d'autant plus important que les écrits restent et que le suicidé a senti la nécessité de porter un jugement sur les relations sociales telles qu'il les voyait. Nous ne connaissions pas l'histoire de la vie de ces personnes mais nous constatons que la force des liens qui les rattachait à leur milieu n'a pas suffi à les faire vivre.

Enfin, autre constatation essentielle déjà connue mais que confirme les lettres d'adieux: il n'est pas évident que la majorité de ceux qui se suicident veulent avant tout mourir. Ils veulent plutôt fuir la souffrance. Certains veulent se venger ou châtier mais la fuite demeure la raison majeure. Ceux qui se tuent ne veulent pas toujours mourir mais par contre, ils sont presque toujours malheureux. Un tel constat n'a rien pour nous réjouir. Pour l'éthicien, ce constat est dramatique parce que c'est une question de vie et de mort. On doit se demander comment il se fait que des gens qui ne veulent pas mourir se tuent?

En introduction de notre étude, nous disions partir de la conviction que ce que cherchent avant tout les individus et les groupes, c'est le bonheur. Là-dessus, nous sommes précédé par de nombreuses traditions. Ensuite, nous avons vu que Durkheim et Freud considéraient, chacun à leur façon, que la société avait sa raison d'être dans le bonheur. L'équilibre en est la source et le résultat. Pour Freud, l'équilibre résulte d'un état de satisfaction entre la répression des instincts et leur expression. Pour Durkheim, l'équilibre résulte d'un ensemble de réglementation et de la persuasion que possèdent les individus et les groupes que leur situation est satisfaisante. «Le travailleur n'est pas en harmonie avec sa situation sociale, s'il n'est pas convaincu qu'il a bien celle qu'il doit avoir. S'il se croit fondé à en occuper une autre, ce qu'il a ne saurait le satisfaire.»

5.1 Remarques préliminaires à une réflexion éthique sur le suicide

5.1.1 Du discours éthique

Revenons aux objectifs que nous nous sommes fixés dès l'introduction de ce travail. Une éthique du suicide nous paraît nécessaire, avons-nous dit, le concours d'un discours interactif, formatif et orienteur. Il ne fait pas de doute que ces trois objectifs doivent être poursuivis de façon concomitante bien qu'il faille prendre soin de préciser les lieux d'intervention majeure de chacun d'eux. Nous avons déjà souligné l'importance de l'information dans l'élaboration de toute démarche éthique et c'est dans cette optique qu'ont été formulés les précédents chapitres. Le discours interactif a dominé l'ensemble de notre preuve jusqu'à maintenant dans la poursuite d'une définition la plus claire possible de la situation. Il va de soi qu'une telle entreprise n'est jamais achevée et la complexité même de notre sujet ainsi que de notre approche laisse place à de nombreuses discussions et interrogations. Une application éthique du discours interactif que nous avons fait valoir réside dans la promotion de relations interpersonnelles renforcées tant au niveau de la quantité que de la qualité. Cela conduit à faire la promotion d'une conscience plus vive des engagements et des promesses qui nous lient aux autres. Chaque personne est invitée à réfléchir davantage aux conséquences du geste suicidaire pour soi et pour les autres et à persévérer dans le dialogue dans une recherche plus approfondie et plus engageante de solutions alternatives qui respectent toutes les personnes impliquées.

Nous cherchons à vérifier l'hypothèse selon laquelle une éthique du suicide ne peut pas éviter de faire un lien intime entre socialisation et responsabilisation. Pour ce faire, nous avons privilégié une approche socio-anthropologique. Un tel choix ne se fait pas à la légère. Il est directement motivé par l'attitude éthique que nous privilégions. D'abord, la morale nous apparaît être d'origine sociale. Cette approche fondamentalement socio-anthropologique est fondamentale à notre propos et justifie le contenu du premier chapitre.
Il ne s'agit pas ici d'un discours philosophique sur le suicide mais d'une réflexion qui s'ancre dans des faits reconnus comme pertinents et qui mène à une compréhension particulière de l'être humain sous son double aspect d'individu et de membre d'un groupe social. Au départ, aussi, l'approche ouvre la porte au relativisme moral et met en garde contre des jugements de valeurs sur les comportements culturels. C'est la raison pour laquelle nous nous intéressons particulièrement à la situation au Québec. Même alors, il faut être soucieux de l'ensemble des conditions sociales ou individuelles qui peuvent mener à un comportement tel que le suicide. Nous ne pouvons nier la complexité des phénomènes sociaux et il serait purement prétentieux, à notre avis, de porter des jugements catégoriques sur un comportement qui, bien qu'ayant un impact social, est de caractère individuel. En fait, l'approche multidisciplinaire est une obligation dans le cas qui nous occupe, même si le cœur de notre argumentation s'inspire des sciences sociales. Il s'agit bien d'un discours éthique qui cherche, entre autres, à mieux comprendre le phénomène suicidaire à la lumière de recherche sur le contenu des lettres d'adieux à la vie. Cela nous conduit à proposer une conception particulière de la personne humaine, à discuter des implications de la mort volontaire sur celle-ci et même à proposer des solutions permettant peut-être de faire en sorte que cette personne soit respectée dans son intégrité. Cela suppose aussi une vision des rapports entre les individus et la société. Nous n'avons pas l'intention de porter un jugement moral sur le suicide mais d'examiner s'il n'est pas possible de trouver des solutions qui permettraient à de moins en moins de personnes d'envisager le suicide comme seule solution possible à leur problème.

Mais à cet objectif principal se joignent des objectifs secondaires importants. De façon immédiate, notre approche éthique vise à aider, si possible, les personnes qui entretiennent de sérieuses idéations suicidaires et celles qui ont survécu à une tentative de suicide. Pour nous, une éthique respectueuse de la personne doit être préoccupée par la prévention. Dans ce cas-ci, il y a urgence de discours interpellants qui invitent avec force et
respect à maintenir le contact avec l'entourage et à envisager d'autres solutions que la mort. Les endeuillés, qu'ils soient intimes ou non, portent des interrogations et des souffrances. Nos propos pourraient peut-être en aider certains à évaluer différemment leur situation et à améliorer — nous l'espérons — leur estime d'eux-mêmes, des autres ainsi que leur qualité de vie. Pour en arriver là, il faut proposer une lecture de la réalité qui tienne compte de la complexité des situations. Or, une difficulté majeure réside dans le fait que le suicide s'exécute habituellement dans une atmosphère à teneur hautement émotive où les arguments rationnels sont loin d'avoir les succès parfois souhaités. Il n'est pas suffisant, par exemple, d'inviter les suicidaires à réfléchir aux conséquences du suicide. Il faut interroger et clarifier l'état de cette agressivité parfois morbide qui accompagne le geste suicidaire ou qui prend racine chez ceux qui ont vécu le suicide d'un proche. Cette entreprise dépasse largement le sujet de notre travail. Mais il faut en toute honnêteté convenir que notre réflexion éthique est un effort de compréhension qui a ses limites. Limites qui peuvent se résoudre, partiellement au moins, par la multiplicité des approches et des points de vue et l'effort collectif de ceux qui se préoccupent du sujet. Enfin il faut aussi, malgré tous ces obstacles, tendre vers un plus être. Il y a dans l'attitude éthique la poursuite d'un idéal qui vise l'épanouissement de la personne humaine sous tous ses aspects. Nous reconnaissions poursuivre, à notre façon, cet objectif ambitieux et exaltant.

Dès le début de ce travail, nous n'avons pas tenté de déterminer ce qu'était un bon ou un mauvais suicide. Cela demeure en très grande partie hors de notre propos. D'abord parce que cette analyse nécessiterait un travail immense d'autant plus qu'il faudrait aborder des sujets propres à la bioéthique. Ensuite parce que le suicide est le fait d'une personne qui trouve dans la mort volontaire, habituellement, la seule solution à son problème. Notre analyse nous amène plutôt à introduire ici un discours formatif et orienteur. C'est par ce biais que nous voulons aussi contribuer à l'élaboration d'une éthique du suicide. Celle-ci souhaite proposer des alternatives afin d'aider les personnes dans la recherche de leur
propre agir. C'est dans cette optique qu'il faut aborder la notion de responsabilité. Le
discours orienteur a comme but d'encourager les personnes à réfléchir sur leur agir. Rien
de plus mais rien de moins. Cela suppose un discours formatif qui vise à inspirer, motiver
et cultiver le caractère moral. C'est dans ce sens que notre discours peut paraître exhortatif.
Il ne veut pas faire la morale; il invite à une réflexion morale. Toute la différence reside
dans cette nuance; c'est par l'entremise d'un discours éthique que cette voie sera proposée
dans le cadre d'une réflexion sur le suicide.

Cette réflexion éthique prend appui sur les enseignements issus d'une analyse des
théories de Durkheim et de l'application de la méthode de Baechler. Certes les points de
divergence sont nombreux. Mais il résulte que Durkheim et Baechler démontrent
l'existence de carences d'ordre relationnel. L'analyse des sens du suicide et du sentiment
de culpabilité dans les lettres d'adieux vient confirmer ce rapprochement avec la théorie de
l'intégration-régulation de Durkheim. Baechler émet un commentaire fort instructif à ce
propos: «Les centaines de milliers de tentatives de suicide qui caractérisent présentement
l'Occident sont, du moins en partie, à mettre en rapport avec l'institutionnalisation ou la
 quasi-institutionnalisation du chantage et de l'appel dans nos sociétés.»4

L'affirmation pose de sérieuses difficultés: le terme institutionnalisation semble plutôt
employé au sens figuré; sa pensée n'est pas très explicite — il s'agit ici d'un commentaire
sur les tentatives des suicidés et leur rapport avec les sens de l'appel et de chantage,
lesquels sont très peu représentés dans les lettres d'adieux à la vie. Mais une attention
particulière doit être accordée au le jugement que porte Baechler au sujet du malaise
fondamental et difficile à cerner qui mine, selon lui, la société occidentale. Le chantage est
le fait de tenter de se suicider afin de faire pression sur autrui alors que l'appel est un cri
d'alarme qui vise à conscientiser les autres à l'urgence d'une situation existentielle. Cette

---
affirmation permet de supposer des liens avec la théorie d'Émile Durkheim. D'abord, dans le style même de l'intervention mais surtout par un parallèle possible avec les types de conditions sociales qui peuvent influencer le suicide. Pour Durkheim, le suicide égoïste est le résultat d'un égocentrisme individuel démesuré qui produit des personnes qui perdent la perspective des autres pour ne penser, dans une large partie, qu'à leurs propres intérêts. Le suicide anomique, quant à lui, résulte d'un déséquilibre provoqué par une crise sociale. Cela produit un malaise endémique où l'état de discipline se désagrège et où les individus perdent leurs points de repère. Baechler procède en développant une théorie qui se fonde dans l'autonomie individuelle alors que Durkheim se base sur une analyse personnelle des conditions sociales. Il est intéressant de voir comment, dans une certaine mesure, ces théories se complètent. En prenant pour acquis nos commentaires du chapitre II sur le type égoïste-anomique, nous pouvons interpréter le chantage et l'appel comme des conséquences de ces types de conditions sociales. La volonté de manipuler les autres par le chantage peut être représentative d'un individualisme exagéré tout comme l'appel peut renvoyer à un état d'anomie où les individus se cherchent un sens à la vie. Bien sûr, on pourrait nous objecter ici que nous débordons l'objet de notre étude en abordant les tentatives de suicide alors que l'appel et le chantage apparaissent peu dans les lettres d'adieux. À cela nous répondrons que la fuite — qui revient dans 46,8% de toutes les lettres classifiées — rend compte d'un malaise non identifiable compatible avec la théorie de l'égoïsme-anomie. Durkheim souligne comment l'anomie est complexe et difficile à saisir. Baechler affirme à peu près la même chose de la fuite. De plus, ce n'est pas aux suicidés que s'adresse notre réflexion. Elle vise davantage à clarifier un peu plus un comportement afin d'élaborer des stratégies de prévention. Ce sont, dans les faits, les tentatives de suicide que nous désirons prévenir.

Il nous apparaît donc que nos analyses effectuées à partir de Durkheim et de Baechler sont complémentaires sur le fond. Elles se comparent aussi en ce qui concerne l'approche
multidisciplinaire. Dans le cas de Durkheim, cela est communément admis et Durkheim lui-même ne l’a jamais nié. Pour ce qui est de Baechler, il suffit d’observer sa démarche pour constater qu’il puise à toutes les sciences. Un regard sur son chapitre intitulé «Étiologie du suicide» est particulièrement frappant dans ce sens.

Il faut toutefois convenir que l’objectif fondamental des auteurs est divergent. Nous n’irons pas jusqu’à prétendre que Baechler pose les bases pour une édification d’une morale du suicide mais force est d’admettre qu’à de nombreuses reprises, ses propos sont ambigus. Lui-même, d’ailleurs, dans l’«Avant-propos» de son ouvrage, spécifie comment «tout au long de ces travaux, je n’ai pu me déprendre d’un inconfort moral au moins latent»⁵. De son propre aveu, son entreprise n’a pas pour but d’élaborer une morale. Il souligne à de nombreuses reprises comment il se sent impuissant à résoudre les situations qu’il dégage de son étude. Dans le cas de Durkheim, par contre, l’intérêt pour le discours moral ne fait pas de doute. Si depuis longtemps ce fait était connu, il faut souligner l’intérêt du volume de Robert T. Hall⁶ qui vise à démontrer que toute l’œuvre de Durkheim est une tentative d’édification d’une sociologie de la morale. Selon lui, Durkheim considère que la morale est avant tout constituée d’un ensemble de règles que se sont données les sociétés afin de s’adapter aux conditions physiques et sociales qui les entourent. Cela mène à un relativisme dans la mesure où la morale fait la promotion d’une solidarité sociale et où Durkheim ne porte pas de jugement sur l’acceptabilité des règles propres à chaque société. «This consistency led him to deny all ethical absolutes, which in turn carried him further away from the notion of a scientific basis for ethical judgements»⁷. La multidisciplinarité de Durkheim se comprend d’autant plus qu’il saisit l’extrême complexité des phénomènes

⁵ Ibid., 13.
⁷ Ibid., 190.
sociaux et qu’il tentera de plus en plus au cours de sa vie de les situer dans une perspective historique. Les sociétés changent et si la morale doit reproduire en forte partie les valeurs et les normes établies, elle doit aussi s’adapter à des conditions nouvelles. Hall rappelle que cette idée maîtresse apparaît à de nombreuses reprises dans son œuvre: «He rather saw society as a living organism in which some norms and ideals are, at any given time, in the ascendancy, while others are dying, and yet others are just coming to life.»

L’élaboration scientifique d’une sociologie de la morale n’aborde pas la morale comme une suite de réflexions philosophiques construites sur un idéal humain qui prend racine dans le monde des idées. Elle mène à concevoir la morale comme des faits réels qui se manifestent dans l’action et dont l’objectif fondamental est de répondre à des besoins de base. Si Robert T. Hall ne cache pas les difficultés relatives aux théories de Durkheim, il conclue en soulignant l’intérêt de son œuvre et en affirmant l’importance d’étudier les aspects sociologiques de la morale. Selon Hall, Émile Durkheim mérite d’être étudié car «his notion that the sociology of morals should provide the necessary background for ethical intervention ought to be seriously reconsidered».

L’œuvre de Durkheim est fort riche et une lecture attentive montre comment ses écrits demeurent encore fort à propos pour une lecture actuelle de la réalité. Dans le chapitre II, nous avons voulu dégager deux thèmes majeurs qui nous semblent particulièrement pertinents dans l’analyse de Durkheim. Pour Durkheim, l’intégration et la régulation sociale sont nécessaires à un certain équilibre qui permet aux individus de trouver leur compte dans la vie et fait en sorte que le taux de suicide conserve un niveau «normal». La notion d’équilibre et de normalité qu’on peut retracer chez Freud et Durkheim pose une question fondamentale quant à la nature de cet équilibre. Or, nous n’en avons pas la moindre idée. De deux choses l’une: ou bien nous cherchons à diminuer le taux de suicide par la recherche d’un niveau d’équilibre dont nous

---

8 Ibid., 186.

9 Ibid., 222.
ne connaissons pas la nature, ou nous constatons que les conditions sociales ne satisfont pas aux besoins des individus et des sociétés. Dans ce dernier cas, nous concluons à l'urgence d'une plus grande cohésion sociale.

Une réflexion éthique, avons-nous dit, doit être à l'écoute de la multidisciplinarité, respectueuse de la personne humaine, nuancée et motivée par la recherche d'un plus-être. La complexité du phénomène humain présenté par les sciences sociales nécessite une approche complémentaire qui tienne compte des réalités individuelles et sociales. Dans ce sens, Baechler et Durkheim vont nous inspirer dans l'élaboration de notre réflexion éthique.

5.1.2 De l'apport spécifique d'une approche socio-anthropologique

Le suicide demeure l'un des thèmes éthiques les plus examinés depuis plus d'un siècle. Il est impossible d'analyser cette masse de renseignements, au demeurant fort hétéroclite, sans être subjugué par la variété des analyses et la divergence d'opinions qui puisent parfois aux mêmes sources. S'il ne convient pas ici de faire un historique des positions éthiques sur le suicide, il n'en demeure pas moins qu'il est nécessaire de situer l'originalité de notre travail.

Dans son œuvre, Albert Bayet\textsuperscript{10} tente de résumer les positions morales sur le suicide en insistant sur deux grandes tendances prépondérantes en Occident:

Il y a une \textit{morale simple} qui condamne tous les suicides, en principe et dans tous les cas, et une \textit{morale nuancée} qui, plus souple, distingue entre les cas et va de l'honneur au blâme et à la désapprobation, de la désapprobation à la pitié, de la pitié à l'excuse, à l'approbation, à l'admiration.\textsuperscript{11}

\textsuperscript{10} A. Bayet, \textit{Le suicide et la morale}, Paris, Alcan, 1922.

\textsuperscript{11} \textit{Ibid.}, 23.
Si cette affirmation permet de nous orienter, il faut néanmoins préciser que la morale simple à laquelle Bayet fait référence est davantage nuancée qu'il ne paraît. Nous devons à Margaret P. Battin en particulier, ainsi qu'à divers autres chercheurs, des analyses serrées qui démontrent que la pensée officielle catholique — car c'est à celle-ci que Bayet réfère surtout — acceptait certains types de suicide. Battin signale le cas des martyrs et analyse les justifications officielles de l'Église à propos des suicides cités dans la Bible. Enfin, souvenons-nous qu'il a toujours existé un écart, parfois important, entre la règle et l'agir pastoral.

Mais plus encore, c'est aux raisons sur lesquelles reposent les positions éthiques sur le suicide que nous nous intéressons. Pour brosser un tableau succinct et rapide, il faudrait au moins rappeler quelques grandes tendances. D'abord une vision du suicide qui s'enracine dans une évaluation subjective de la valeur de la vie. Les Stoïciens favorisaient une approche où «le suicide apparaît comme le véritable privilège de la raison». Le suicide s'impose comme une solution rationnelle à toute servitude intérieure ou extérieure qui empêcherait la personne d'occuper sa place dans la nature. Après une éclipse de quelques siècles, ses influences se sont fortement fait sentir à partir de la Renaissance alors que les humanistes valorisent la maîtrise de l'individualité, l'égalité des


13 Cf. la note 2 de notre Introduction (page 3).

14 L'objectif de cette partie est de situer l'originalité de notre approche. Il n'est pas possible de traiter d'un sujet si complexe en quelques pages. Nous pouvons toutefois situer de façon générale nos propos.

15 M.P. Battin fait valoir que l'on base souvent une évaluation morale du suicide d'après ses effets sur soi et les autres et non sur une réflexion sur la valeur de la vie. (Ethical Issues in Suicide, op.cit., 112). D'abord nous croyons que cela est de moins en moins vrai. De plus, un regard historique montre l'importance de cette «valeur de la vie» même chez les auteurs qui condamnent le suicide.

16 Nous référions ici à la théorie stoïcienne ancienne. Il est connu que le recours au suicide a été souvent possible grâce à des critères un peu plus permissifs à l'époque romaine (stoïcisme récent ou impérial). Cf. à ce sujet Y. Grisé, Le suicide dans la Rome antique, Montréal, Bellarmin, 1982, 223.
chances et le bonheur. Ce grand courant, influencé par la pensée stoïque\textsuperscript{17}, conserve des bases solides à notre époque moderne.

Un autre important courant de pensée s'enracine dans la position officielle de l'Église catholique. Il n'est pas nécessaire d'évoquer les options spécifiques régulièrement présentées de Saint Augustin et de Saint Thomas d'Aquin\textsuperscript{18}. Résumons en disant que pour l'Église, le suicide contrevient à la volonté de Dieu (car Dieu donne et enlève la vie), à l'amour de soi et à l'amour des autres. Cette position se maintient d'ailleurs au cours des siècles. Dans une œuvre majeure qui eut de l'influence lors des débats de Vatican II, Bernard Häring rappelle comment le suicide est une aberration et l'expression d'une révolte. «Dans le cas le moins grave le suicidé est un lâche, un "déserteur" qui cherche à fuir devant les épreuves de la vie»\textsuperscript{19}. Il jette alors «avec dépit sa vie aux pieds de Dieu»\textsuperscript{20}. Ce discours sans équivoque marque avec force l'attitude officielle de l'Église, compensée, il est vrai, par une attitude pastorale parfois conciliante. Il n'en demeure pas moins que cette vision a marqué profondément les mentalités en Occident et n'est pas sans faire sentir ses influences encore aujourd'hui.

Le discours éthique s'enrichit de façon importante à partir de la fin du XIX\textsuperscript{e} siècle par l'avènement des sciences humaines et sociales. L'analyse scientifique de l'être humain et de ses comportements se fonde sur des méthodes qui poursuivent une démarche rationnelle, rigoureuse et systématique. Elles se caractérisent aussi par une attitude critique,

\textsuperscript{17} Et habituellement conforme à la pensée stoïque ancienne où le suicide devait être envisagé selon des critères précis.

\textsuperscript{18} De nombreux auteurs abordent cette question. Pour un résumé historique des positions éthiques sur le suicide et des propos de St-Augustin et de St-Thomas d'Aquin en particulier, il est possible de référer à M. Boulet, «Réflexions éthiques autour des lettres d'adieux», dans É. Volant, dir., Adieu, la vie... Étude des derniers messages laissés par des suicidés, Montréal, Bellarmin, 1990, 229-284.

\textsuperscript{19} B. Häring, La Loi du Christ. Théologie morale à l'intention des prêtres et des laïcs, Tome III, Toumaï, Desclée, 1957 (1952), 361.

\textsuperscript{20} \textit{Ibid.}
la recherche de l'objectivité, la connaissance basée sur les faits afin de parvenir, si possible, à établir des lois stables. Les philosophes réfléchissaient en prenant en considération une ou des visions de l'être humain. Les sciences humaines et sociales cherchent à imposer la pertinence et l'indépendance de leur approche spécifique. La sociologie et la psychologie (ainsi que les matières connexes dont elles sont issues ou qu'elles génèrent) ont fait et font encore la promotion de discours fort riches sur le suicide. L'approche sociologique — nous en avons beaucoup traité — s'est intéressée à montrer que les individus sont construits et dépendent des autres et des cultures auxquelles ils appartiennent. La variation des taux de suicide trouve donc ses explications majeures dans les conditions sociales et dans les modifications de ces conditions dans lesquelles vivent les personnes. La psychologie s'est concentrée sur l'étude des mécanismes psychiques. Elle est en partie redevable aux sciences médicales qui permettent actuellement de mieux comprendre le fonctionnement biologique de l'être humain. La recherche de lois stables en a été renforcée. Toutefois la psychologie insiste beaucoup sur l'originalité de chaque individu. L'étude des histoires de cas en témoigne.

Au départ, la démarche scientifique ne vise pas à l'élaboration d'une éthique. Elle vise la compréhension la plus sûre possible de l'être humain et de ses comportements. Mais les résultats des études servent à l'élaboration d'une éthique du suicide (dans le cas qui nous occupe). Ils alimentent tous ceux qui sont préoccupés par le phénomène et font progresser la réflexion sur le sujet. De plus, il n'est pas rare de voir les experts en sciences sociales et en psychologie élaborer des réflexions éthiques à partir de leurs travaux. En bref, des scientifiques prennent position et cela contribue à la diversité des positions sur le suicide. Les interventions délaissent passablement la discussion sur la moralité du geste suicidaire pour s'orienter vers les conditions permettant d'aider les personnes à envisager de moins en moins le suicide comme solution à leur problème. Cela est d'autant plus vrai depuis quelques années alors que les sciences humaines et sociales se décloisonnent et que
l'approche multidisciplinaire apparaît de plus en plus nécessaire. La complexité de la réalité humaine, qui nous est dévoilée en particulier par ces sciences, met un frein à la volonté de porter des jugements sur les comportements suicidaires. Toutefois, cette complexité encourage à poursuivre les efforts de réflexion sur le phénomène suicidaire à la lumière des recherches récentes et des transformations au niveau des mentalités et des comportements.

C'est ce qui motive cette thèse: faire un pas de plus dans la compréhension du phénomène suicidaire en faisant ressortir certains aspects originaux. Puis, élaborder des réflexions éthiques sur la base des conclusions proposées. L'originalité de notre approche se manifeste particulièrement par l'utilisation de lettres d'adieux à la vie. Certes, il existe de la littérature sur le sujet\(^\text{21}\) mais elle est limitée et nous pouvons observer une nette domination des analyses psychologiques. Notre propre démarche vise à réinterpréter les lettres d'adieux à la vie à partir d'une approche scientifique de type socio-anthropologique. Là réside une grande différence avec les études antérieures. C'est aussi ce qui justifie les efforts faits dans le premier chapitre afin d'enraciner nos propos dans les résultats des recherches actuelles sur la vie sociale des premiers êtres humains. Nous voulons vérifier si les lettres d'adieux peuvent nous apprendre quelque chose sur l'état des relations sociales existantes entre le suicidé et l'entourage. Le corpus de lettres que nous utilisons a déjà fait l'objet de recherches auxquelles nous avons personnellement participé. Mais dans notre présent travail, nous analysons pour la première fois de façon systématique l'expression du sentiment de culpabilité dans le contenu de ces lettres. Le chapitre III et les résultats du chapitre IV sont au cœur de la relecture que nous effectuons.

L'utilisation des lettres d'adieux à la vie et l'analyse dont elles sont l'objet servent à l'élaboration d'une réflexion éthique sur le suicide. C'est l'objectif particulier poursuivi dans les chapitres V et VI. Ces réflexions prennent racine dans l'approche socio-anthropologique et débouchent, en particulier dans le chapitre VI, sur des considérations qui mettent en valeur la multidisciplinarité nécessaire à l'élaboration d'une éthique du suicide. Notre approche spécifique n'en est pas moins présente avec force et permet de situer continuellement nos propos en relation avec les résultats des précédents chapitres. Ce type de démarche que nous proposons dans cette thèse nous apparaît dès lors amener des éléments nouveaux à la recherche sur le suicide. Cela nous semble d'autant plus important que les travaux mettant l'emphasis sur des mécanismes sociaux propres à la vie humaine dans l'élaboration de réflexions éthiques sont, à notre avis, relativement peu représentés.

5.2 Ceux qui vivent et ceux qui survivent

Chaque lettre d'adieux à la vie est écrite par une personne qui s'adresse à son entourage. Les leçons que nous pouvons tirer de son contenu ne peuvent pas nous aider à améliorer le sort de celui qui s'est donné la mort. Le suicidé est mort en laissant derrière lui des vivants qui doivent faire face à une situation souvent très douloureuse. Le suicidé laisse une lettre dont le contenu a des impacts très complexes sur un nombre variable de personnes qui ne peuvent plus discuter avec leur interlocuteur. Les quelques résultats issus de l'analyse de lettres d'adieux ne peuvent servir qu'aux vivants. S'ils permettent d'acquérir des informations supplémentaires sur le phénomène suicidaire, nous pensons qu'il est éthiquement acceptable et même souhaitable de les utiliser pour fins de prévention. Les lettres montrent que le suicidé éprouve des difficultés relationnelles et que le suicide n'a pas comme premier objectif de provoquer la mort mais plutôt de régler un problème
insoutenable. Cet enseignement fondamental renvoie à une simple question. Comment faire en sorte que les relations entre les personnes soient différentes et proposer des solutions de rechange à ceux qui ne savent plus comment s'en sortir? Les lettres d'adieux démontrent aussi la réurgence continuelle du sentiment de culpabilité. Très souvent l'expression de la culpabilité, sous toutes ses formes, vise des personnes de l'entourage du suicidé. Si notre étude doit servir aux vivants, il faut pouvoir leur parler de cette culpabilité et des actions possibles à prendre pour y réagir. Dans ce sens, une interrogation éthique doit tenir compte des drames individuels de tous ceux et celles qui survivent. Elle doit aussi prendre en considération les particularités propres aux principaux auditeurs touchés par un suicide. Ce sont les parents, les amis et l'entourage qui subissent les contrecoups d'un suicide. Beaucoup d'entre eux devront vivre avec un fardeau qui parfois sera occulté, parfois sera reporté, mais qui jamais ne sera oublié. Une éthique du suicide doit être sensible à l'originalité de chacun de ses auditeurs dans sa volonté d'informer et de prévenir le suicide afin que de moins en moins de personnes n'envisagent le suicide comme seule solution satisfaisante à leur problème.

Les statistiques officielles pour l'année 1988 signalent qu'au Québec, 1 212 personnes se sont suicidées et qu'environ 42 000 individus ont fait une ou plusieurs tentatives de suicide. Ces statistiques officielles doivent bien sûr être relativisées puisqu'un certain nombre de suicides passent pour des morts violentes ou naturelles. C'est ainsi que le nombre de suicides pour l'année 1988 se chiffrait plus vraisemblablement à 1 500. Au cours de la semaine du 10 février 1992, un journaliste du Continuum, journal étudiant de l'Université de Montréal, rappelait qu'on «constate 60 000 tentatives de suicide par année et les estimations portent à 700 000 le nombre de personnes touchées par ce

---

22 Le dépouillement des statistiques et certains commentaires de différents intervenants ont été publiés en page A1 de La Presse du 3 avril 1989 (cf. F. Berger, «1 212 suicides au Québec en 88»).
phénomène»23. Indépendamment des chiffres exacts, il n'en demeure pas moins que plus
d'un demi-million de personnes verront quelqu'un de leur connaissance tenter de se donner
volontairement la mort et qu'au-delà de 50 000 ou 60 000 personnes feront des tentatives
suffisamment claires pour être recensées dans les statistiques officielles. Il faut avoir
quelque chose à dire à ces gens-là! Guy Durand définit la morale comme «la recherche des
exigences de la promotion des hommes et de la construction d'une cité plus fraternelle»24.
Pour une personne préoccupée par la question éthique du suicide, cette promotion de l'être
humain passe nécessairement par une sensibilité aux souffrances humaines. Or, depuis
quelques années et dans les années à venir, des centaines de milliers de personnes
souffriront parce qu'elles-mêmes ou un proche voudront mettre fin à ses jours.

Disons, enfin, que lorsqu'on aborde le sujet, le premier sentiment qui nous habite en
est un d'humilité. Nous ne sommes personnellement ni médecin, ni thérapeute, ni
psychologue, mais une personne préoccupée du respect et du bonheur de chaque être
humain. À ce titre, il nous faut nous compromettre et bien sûr faire preuve d'un peu de
prétention pour discuter de la souffrance des autres. La noblesse des intentions n'est pas
un antidote contre les impairs. Le second sentiment qui nous habite en est un d'urgence.
Nous assistons actuellement à une mobilisation générale contre certains problèmes, au rang
desquels se situe le suicide. Mais cela doit se faire dans le respect total des individus
puisqu'à la limite, chaque situation individuelle est unique. Prenant position dans ce débat
qui vise à définir une cause unique au geste suicidaire, Robert Litman rappelle l'extrême
complexité du phénomène:

It is important, however to keep in mind that mental illness, even when it is
present, is only a part of the suicide constellation - one element of many.
Other important elements in suicide are precipitating stresses; the

23 J.M. Beausoleil, «Le suicide chez les jeunes. La nuit de Walpurgis», Continuum, XV, 20,
semaine du 10 février 1992, 11.

24 G. Durand, «Le Dieu exigeant de la morale», dans (En coll.), Dieu: parole et silence,
individual’s values and philosophy; the available support network of people and institutions; and factors connected with age, sex, religion, and occupation.\textsuperscript{25}

La réaction de chacun des survivants est unique et le drame de chaque personne qui tente de se tuer ou qui vit avec des pensées suicidaires est aussi, dans un sens, original et particulier.

5.2.1 Les encequillés\textsuperscript{26}

La mort d’un proche est toujours une épreuve. Une personne qui a perdu une mère, un père, un conjoint, un frère, une sœur ou tout être auquel elle était très attachée, entre dans une période de chagrin et de deuil. La mort est pratiquement toujours inadmissible mais malgré la peine, il n’en demeure pas moins qu’elle est une réalité à laquelle nous devons faire face. Les périodes de deuil provoquent souvent des remises en question sévères de ses actions passées, de ce qu’on a dit ou de ce qu’on aurait dû dire. À ces interrogations se joint souvent un certain degré de sentiment de culpabilité imaginaire ou réel.

La mort est déjà dramatique en soi; la provoquer peut paraître incompréhensible, inacceptable, aberrant, insensé, irresponsable, disproportionné, injuste. Voir son fils de 16 ans se tuer sous prétexte qu’une fille refuse de sortir avec lui, a de quoi ébranler. Apprendre que sa sœur, submergée par un mal de vivre, met fin à ses jours, a de quoi traumatiser. Le suicide est une mort qui interroge davantage parce qu’elle est provoquée.

\textsuperscript{25} R.E. Litman, «Mental Disorders and Suicidal Intention», \textit{Suicide and Life-Threatening Behavior}, 17, 2, Summer 1987, 89.

\textsuperscript{26} Le terme «survivors», utilisé en anglais, est traduit généralement par «survivants». Cette expression porte toutefois à confusion; elle semble désigner les gens qui ont «survécu» à une tentative de suicide. Nous préférons utiliser le terme «encequillé» pour désigner l’entourage qui vit un deuil, qui subit l’absence du suicidé.
D'ailleurs les sentiments que ressentent les endeuillés sont plus aigus. C'est ce que démontrent plusieurs études sur le sujet. Ainsi, en 1988, une comparaison entre le vécu de 13 veuves dont les maris s'étaient suicidés et 13 veuves dont les maris étaient morts à la suite d'un accident démontrait que les sentiments de blâme et de culpabilité étaient vécus avec plus de force par les premières. Une étude récente renforce cette opinion. T.W. Barrett et T. Scott ont étudié les réactions d'un groupe de veufs ou veuves en ayant soin de les subdiviser en sous-groupes créés à partir du type de mort: suicide, accident, mort naturelle non prévue («unanticipated natural») et mort naturelle prévue («expected natural»). Classifiées selon onze attitudes relatives au chagrin, il s'avère que les endeuillés à la suite d'un suicide éprouvent avec plus de force chacun des sentiments évalués. De plus, les sentiments de culpabilité, de responsabilité, de honte, de rejet sont très supérieurs dans leur cas que dans les groupes témoins.

Le sentiment de culpabilité doit être d'autant plus stimulé par l'existence d'une lettre d'adieux contenant l'expression de la culpabilité. Nous ne sommes pas en mesure d'évaluer l'impact de chacun des types de culpabilité dans les lettres d'adieux mais leur présence est une motivation à y accorder de l'importance et invite, à tout le moins, le lecteur à s'interroger.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons montré, dans les précédents chapitres, comment, dans une certaine mesure, une personne pouvait s'évaluer à partir de l'image que l'entourage lui renvoie d'elle-même. Le suicide n'est pas une mort comme les autres.


28 T.W. Barrett et T.B. Scott, «Suicide Bereavement and Recovery Patterns Compared with Non Suicide Bereavement Patterns», Suicide and Life-Threatening Behavior, 20, 1, Spring 1990, 1-15. La comparaison s'est effectuée auprès de 57 veufs ou veuves âgés entre 24 et 48 ans. Les réactions évaluées étaient au nombre de onze: réactions somatiques, réactions générales, recherche d'explication, perte de support social, stigmatisation, culpabilité, responsabilité, honte, rejet, comportement auto-destructeur, réactions uniques.
L'endeuillé peut sentir un malaise face à la possibilité d'être reconnu comme le parent d'un enfant qui s'est tué ou comme l'épouse d'un homme qui n'a pu résoudre son problème autrement que par la mort. Souvent, encore aujourd'hui, l'entourage entretient des interrogations muettes envers les endeuillés. Le regard de l'autre, à tort ou à raison, est porteur de malaises. Même la compassion et la compréhension ramènent souvent à l'idée de la culpabilité.

Et puis, un grand nombre d'endeuillés vont ressentir un fort sentiment de culpabilité, un malaise, une honte, une tristesse, un profond regret à cause du souvenir qu'ils conservent de leur présence ou de leur absence auprès de la personne disparue.

Le suicide interroge parce qu'il remet en question des comportements et des valeurs. «Qu'aurais-je pu faire avec cette personne pour l'empêcher de se suicider?» «Aie-je été un mauvais père?» «Aie-je été une mauvaise mère?» Les valeurs que j'imposais, que je désirais que mes enfants et amis partagent, sont-elles les causes de cette mort volontaire? Il est bien évident et normal de chercher, lorsqu'on se trouve confronté à un suicide, un coupable précis, une explication, une raison; de chercher un ou une responsable, un événement qui pourrait expliciter ce type d'action qui paraît, parfois, absolument incompréhensible.

Dès lors, on peut chercher à trouver un coupable autre que soi, un bouc émissaire sur lequel décharger le poids de notre peine. Ce peut être le conjoint ou la conjointe sous prétexte qu'elle savait; le gendre ou la bru qui, peut-être, rendait notre enfant malheureux; des amis qui ont entraîné la personne, «probablement» contre son gré; des institutions qu'on accuse d'être non adéquates, non aidantes parce qu'elles n'ont pas pu déceler à temps le phénomène suicidaire, etc. Enfin ce peut être le suicidé qu'on accuse d'avoir été ingrat et de n'avoir aucune reconnaissance pour les efforts affectifs et matériels investis dans sa personne.
L'ensemble des propos que nous avons tenu jusqu'ici et en particulier le contenu du chapitre III nous permettent, à tout le moins, de souligner aux personnes qui souffrent à cause du suicide d'un proche que leurs réactions sont normales. En s'inspirant de Worden, Pierre Morissette29 rappelle la persistance de certains sentiments. La rage, la culpabilité, l'anxiété, le sentiment d'impuissance ainsi que la tristesse sont particulièrement présents. Il faut apprendre à vivre sans la personne qui est partie. À ce propos, il est intéressant de souligner que les recherches actuelles tendent à montrer que si ces sentiments se manifestent avec plus de force chez les endeuillés à la suite d'un suicide, les conséquences sur la famille, le niveau de stress et les symptômes psychiatriques sont les mêmes chez les personnes dont un proche est décédé suite à une cause accidentelle.30

Résultat naturel des relations sociales (résultat qui peut être expliqué soit par la théorie psychanalytique, soit par la théorie sociologique), le sentiment de culpabilité doit être accepté et apprivoisé. Chaque personne humaine se construit dans un groupe qui a ses exigences particulières. Le sentiment de culpabilité n'est pas seulement une perception rationnelle et consciente; bien plus, comme partie intégrante de la socialisation (et de l'émergence du Moi), il s'enracine au plus profond de nos structures. C'est donc une réalité émotion et même inconsciente. Il nous faut donc apprivoiser ce sentiment, sans le nier. D'ailleurs, ce sentiment «normal» a parfois raison de se manifester davantage. Il est toutefois essentiel de conclure, à la lumière de ce que nous disions au chapitre troisième, qu'on ne peut parler que de degré de culpabilité. Nul ne sera totalement coupable du suicide d'autrui parce que la complexité des rapports humains s'y oppose.


30 Cf. notes 27 et 28. Ces deux groupes de chercheurs en arrivent à ce résultat préliminaire. Il sera intéressant de constater ce que des études ultérieures révèleront à ce sujet.
Les résultats de l'analyse des lettres d'adieux à la vie témoignent de l'importance qu'on doit accorder au sentiment de culpabilité. L'analyse des sens du suicide laisse voir que dans un grand nombre de lettres d'adieux, c'est le sens de la fuite qui domine. Or il est important de rappeler les propos de Baechler:

[... ] le type de la fuite est un des plus faciles à comprendre (au sens de «se mettre à la place de») et le plus difficile à interpréter. Les facteurs qui interviennent sont à ce point labiles que chaque cas représente une constellation originale. C'est pourquoi aussi le pronostic est presque impossible à porter. On ne peut savoir à l'avance si tel sujet prendra ou non une décision fatale. Ce qui signifie en clair que l'acte est généralement une surprise pour l'entourage.  

Les suicidés tentent d'échapper à une situation insupportable mais les raisons sont très variées et parfois multiples. Rappelons-nous que la fuite apparaît dans une proportion de 60,6% comme sens «isolé» (sur 231 lettres) et dans 46,8% lorsque les sens «isolés» et «juxtaposés» sont additionnés (sur 328 lettres). Ces caractéristiques font en sorte que le suicide est difficile à discerner d'une part, et que ce sont des suicides qui s'enracinent dans un processus extrêmement complexe qui s'étend souvent dans la durée.

Il convient de rappeler les propos de Litman, que nous citions plus tôt. Il n'y a pas une seule cause au suicide. Le suicide est, dans la très grande majorité des cas, le résultat d'un processus long et complexe dont la personne disparue porte le mystère. On peut émettre des hypothèses pour expliquer les conditions sociales qui favorisent ou non la variation du taux de suicide. Les variables sont trop nombreuses et les instruments de mesure qui existent actuellement, bien que très utiles, sont discutés.

31 J. Baechler, Les Suicides, op.cit., 139.
32 R.E. Litman, «Mental Disorders and Suicidal intent», loc.cit
33 L'autopsie psychologique, entre autres, demeure une méthode qui fait de plus en plus ses preuves mais qui démontre l'extrême variabilité dans les causes de suicide individuel. L'objectif est de retracer le plus possible l'histoire matérielle et psychologique du suicidé. Deux textes intéressants à ce sujet sont à souligner. D'abord, une réévaluation méthodologique de la technique: D.A. Brent, «The Psychological Autopsy: Methodological Considerations for the Study of Adolescent Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 1, Spring 1989, 43-57; ensuite un texte qui traite des aspects éthiques de
La fuite rappelle avec force que l'auto-accusation de l'endeuillé et la recherche d'un bouc émissaire est, en partie, inutile dans la mesure où la réalité est davantage complexe. Il faut aussi se rappeler que dans près de 50% des lettres d'adieux ayant le sens de la fuite, il y a une demande de pardon de la part du suicidé. La «gestion» du sentiment de culpabilité que doivent faire les endeuillés doit tenir compte de cela. Le suicidé reconnaît, en quelque sorte, avoir une dette envers son destinataire. Une phrase comme «Je te demande pardon pour le mal que j'ai pu te faire» [C/19] est en soi l'aveu d'un certain regret d'avoir fait souffrir la personne à qui est destinée la lettre. D'ailleurs les auto-accusations du suicidé reviennent dans une proportion approximative de 27% dans les lettres de fuite.

Pour qu'une personne choisisse de se tuer pour fuir, c'est que dans la majorité des cas, il y a quelque chose qui cloche entre elle et les autres. Mais la place importante qu'occupent les demandes de pardon et les auto-accusations indiquent que les endeuillés doivent faire attention afin de ne pas trop se culpabiliser outre mesure. D'ailleurs les accusations apparaissent dans une proportion relativement faible (17,2% chez les femmes et 12,2% chez les hommes dans les lettres de fuite «isolée»). Dans ces cas spécifiques, il conviendrait de s'interroger mais nous croyons pertinent de souligner que chaque cas de suicide est différent, et que l'analyse doit être faite cas par cas. Baechler affirme que «il est inévitable que, dans une société quelconque, un certain nombre de sociétaires échouent dans le combat de la vie, qu'ils soient insuffisamment armés, mal armés ou que l'adversaire soit trop fort pour eux»34. Certains se fixent des objectifs trop élevés, d'autres refusent ou ne comprennent pas les règles du «jeu social», écrit-il. En se basant sur ses études, Durkheim prétend que «chaque société est prédisposée à fournir un contingent déterminé de morts volontaires»35. Ainsi certains individus sont-ils fortement indisposés par des

---

34 J. Baechler, Les Suicides, op.cit., 600.
35 É. Durkheim, Le Suicide, op.cit., 15.
changement rapide au sein de la société ou tout simplement trop fortement influencés par l'idéologie individualiste de l'époque moderne. Nous dirons, quant à nous, sans porter de jugement sur la véracité de ces accusations, que la vie porte en elle bien des contingences qui sont le lot de chacun. Pour Baechler, la vie est un combat. Elle est, en tout cas, une entreprise hasardeuse dans laquelle chacun doit faire son chemin. Une éthique respectueuse de la personne doit tenir compte de cela. Les parents n'ont pas à «sacrifier» toute leur vie à leurs enfants ou à concéder tout confort sous prétexte que ce sont des enfants. La question ne devrait pas être, à notre avis, «aie-je toujours été une bonne mère?» mais plutôt «aie-je habituellement et sincèrement fait mon possible dans le respect de mes enfants et de moi-même?» La question de l'époux ne doit pas être «qu'est-ce que j'aurais dû faire dans telle circonstance particulière?» mais «aie-je été en général et de bonne foi, un homme respectueux de ma femme et de moi-même?» Lorsque le chagrin est insupportable, la personne humaine devient rapidement réductionniste. Le suicide est l'occasion d'une auto-critique radicale et intransigeante. Les endeuillés ne méritent habituellement pas cela. L'objectif n'est pas ici de nier toute responsabilité mais de la mettre à sa vraie place et cela, c'est chacun de nous qui, avec lucidité, doit pouvoir le faire. C'est l'ensemble des relations sociales qui doit être pris en considération et non seulement un geste ou une attitude spécifique.

Le deuxième sens représenté dans les lettres d'adieux à la vie est celui du deuil. Remettons cela en proportion: le deuil se manifeste dans 15,2% des lettres «isolées» (sur 231 possibilités) et dans 17,8% des lettres où les sens isolés et les sens juxtaposés sont comptabilisés ensemble. Près de 70% de ces lettres contiennent une accusation et cela se comprend dans la mesure où le suicide est le résultat, selon le suicidé, de la perte d'un objet ou d'un être aimé. Mais cela n'est pas un indicateur du rôle que chacun a joué lors des événements précédant le suicide. En fait, nous faisons face à un sens qui, semble-t-il, se prête davantage à une analyse psychologique et psychiatrique que sociale. Baechler
considère qu'il n'y a pas d'alternatives au suicide-deuil car «le suicide constitue une réponse adéquate, avec comme seule alternative possible la décision de ne pas répondre en restant en vie et en portant le deuil»36. Ce qui est sûr, c'est que ce type de suicide risque de blesser profondément les endeuillés qui sont directement visés par la lettre d'adieux. Outre le fait de dire que beaucoup de ces suicides sont d'ordre pathologique et que les endeuillés doivent se garder de prendre au sérieux des accusations si graves, nous avons peu de réponses à donner si ce n'est d'inviter les endeuillés à faire la part des choses en regard de leur comportement passé. Même les demandes de pardon (autour de 50%) donnent l'impression de faire partie d'une stratégie d'accusation. Ainsi, «Pardonne-moi M. mais je t'aime trop» [K/59] est fort ambiguë et confirme en partie la théorie de l'identification à l'autre proposée par Freud et ses disciples.

Enfin le sens de la vengeance apparaît aussi dans des proportions de 5,9% dans le cas du sens «isolé» (sur 231 lettres) et de 14,8% lorsqu'on regarde l'ensemble des lettres classifiées. Dans ce sens comme dans tous les autres (sauf dans le cas de l'appel; cf. Figure VI, p. 146), les demandes de pardon sont présentes dans une proportion d'environ 50% et la déculpabilisation dans environ 20% des cas. Mais la vengeance contient une mention d'accusation dans 90% des cas (100% dans le cas de la vengeance isolée et 86,7% dans le cas de la vengeance juxtaposée). Il faut toutefois rappeler souligner qu'il n'y a que huit lettres d'adieux contenant ce sens «isolé» et que la présence de l'accusation est le critère principal qui permet de les classifier. Il est, dès lors, difficile d'émettre un commentaire spécifique propre à expliquer la volonté de faire un mal irréparable à l'autre par l'entremise de sa propre mort. C'est le symptôme d'une relation malade où, comme dans le deuil, l'explication majeure doit être cherchée ailleurs que dans les sciences sociales. Il n'en demeure pas moins que le deuil et la vengeance appellent à une réflexion plus importante sur la culpabilité que dans le cas de la fuite.

Il ne faut pas se fermer les yeux. Le geste suicidaire est presque toujours le résultat d'une série de ruptures de la communication — donc de promesses — qui, petites ou grandes, ont affaibli les liens sociaux. Dans les faits, cela veut dire que ces ruptures ont généré une souffrance si intense qu'elle est devenue insupportable pour une personne. Le suicide devient le moyen par lequel la personne crie l'urgence de la communication ou met fin à tous les liens possibles. Cela ne doit pas être occulté. Les endeuillés devront un jour s'interroger sur le rôle que chacun d'eux a tenu à ce propos. D'abord pour faire le point, ensuite pour faire en sorte que les attitudes changent. Ce travail souffrant de remise en question de soi n'a pas à se faire sur la place publique mais l'examen de conscience est essentiel si nous voulons progresser.

Mais il faut bien avouer que le sentiment de culpabilité est insidieux et tenace. Parfois ses propres forces ne permettent pas à la personne de résoudre ce qu'elle ressent comme une souffrance inconsolable.

Il faut que les endeuillés puissent aller chercher de l'aide. Évidemment, cette relation d'aide s'effectue d'abord auprès des proches, famille et amis. Cette aide réelle, matérielle, psychologique et surtout affective est essentielle à un soulagement de la souffrance et du chagrin. Il peut pourtant être nécessaire d'aller consulter des gens qui ont une formation propre à aider les endeuillés. De plus en plus, il est possible de rencontrer des professionnels compétents qui possèdent l'expérience et les habiletés nécessaires pour venir en aide de façon responsable aux personnes qui ont de la difficulté à vivre avec cette réalité. En fait, les problèmes peuvent être nombreux. L'un d'eux réside dans la difficulté de parler du suicide.37 Il est bien évident qu'un blocage de ce genre est difficile à supporter pour ce qu'il implique comme attitude. Il faut également considérer toutes les difficultés

liées à la rage et à la culpabilité. Et aussi celles, plus pratiques mais fondamentales, de faire face aux nouveaux défis de la vie. Il y a plusieurs types d'endeuillés mais il arrive fréquemment que la personne qui perd son conjoint ou sa conjointe éprouve une forte insécurité par rapport à ses compétences. Dans plusieurs domaines, elle devra développer de nouvelles compétences, soit dans le soin des enfants, soit dans la gestion financière, ou encore en retournant sur le marché du travail. L'adaptation à ces nouvelles réalités est génératrice de stress et même de souffrance. L'organisation de ces nouvelles tâches est d'autant plus complexe que des difficultés peuvent apparaître au niveau des enfants. Chacun peut réagir différemment et l'endeuillé peut se sentir impuissant à répondre adéquatement aux besoins des jeunes. Et puis, il y a le vide causé par le départ de l'autre. Il y a son propre processus de deuil qui doit suivre son cours. Après les urgences relatives à l'organisation des funérailles et au soin des enfants se présente nécessairement un temps où on est seul avec soi-même. Il faut rappeler aux endeuillés qu'ils ne sont pas seuls et que des personnes respectueuses et compétentes peuvent leur être d'une grande utilité. Ils ont de nombreux défis à relever et pour ce faire, le temps et l'aide sont des alliés inestimables.

5.2.2 Ceux qui ont tenté de se suicider

Les suicidés ont exercé leur libre-arbitre afin de mettre fin radicalement à des souffrances insupportables. Les suicidés sont morts. Il existe toutefois un nombre beaucoup plus considérable de personnes qui ont attenté à leurs jours et dont l'issue n'a pas été fatale. Soyons clair. Nos propos du chapitre IV démontrent que la majorité des gens qui tentent de s'enlever la vie ne désirent pas mourir mais plutôt fuir une réalité insupportable. Contrairement à ce qu'on pourrait parfois penser, l'échec d'une tentative n'appelle pas nécessairement une récidive. R. Steer, A. Beck et D. Lester ont déjà démontré que les personnes qui ont raté leur suicide récidivent trois fois moins que celles
auprès desquelles on est intervenu alors qu’elles préparaient leur acte («interrupted attempters»)\(^{38}\). Des études subséquentes laissent clairement entendre que ceux qui tentent de se suicider et qui échouent sont beaucoup plus disposés à collaborer et à trouver des solutions effectives à leur problème («... offered more active solutions») que ceux qui ont des idéations suicidaires.\(^{39}\) Il est possible que le fait d’avoir tenté sans succès de se suicider ait un effet sur la situation dépressive de l’individu. Il est utile de rappeler ici la théorie de Shneidman, esquissée dans la présentation de la fuite, selon laquelle un grand nombre d’individus ne recherche, dans le suicide, qu’un moment de répit, l’opportunité de refaire ses forces. Lorsque l’individu se relève d’une douloureuse tentative de suicide (qui aura pu le conduire à l’hôpital pour quelques jours), la situation qu’il voulait fuir est toujours là, mais il aura trouvé la force de l’affronter. Ce retour, chez beaucoup d’entre eux, à une attitude énergique et volontaire pourrait être une base idéale permettant une transformation des attitudes destructrices vers des comportements constructifs.

Ces types de réactions particulières à ceux qui ont tenté de se suicider sont peut-être la conséquence d’un profond soulagement d’être allé au bout de soi. Il existe parfois des situations où la pression est telle qu’elle devient insupportable et où la décision de se tuer, torturante en soi, mène à un type d’euphorie et de bien-être qui nous réconcilie avec nousmêmes. Le suicide tenté et raté est une occasion de se rendre compte que la personne est allée au bout d’elle-même et que l’échec de la tentative ouvre de nouvelles perspectives. Remède à la dépression? Rupture d’un cercle vicieux? Toujours est-il que souvent se manifeste une sorte de «résurrection» de soi. Ce second souffle peut fournir suffisamment


\(^{39}\) I. Orbach, H. Bar-Joseph et N. Dror, «Styles of Problem solving in suicidal individuals», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 20, 1, Spring 1990, 56-64.
d'énergie pour permettre de rebâtir un sens à sa vie. L'échec des instincts de mort peut favoriser une émergence des instincts de vie.  

Mais cette situation idéale n'est tout de même pas généralisée et même dans ces cas, les obstacles à surmonter sont nombreux. Si l'attitude change, le problème lui-même n'est pas nécessairement résolu. S'ajoutent en plus des blessures physiques, psychologiques ou mentales, qui seront soit passagères soit permanentes. Parmi tout cet éventail de souffrances, soulignons la culpabilité et la honte. Encore ici, attardons-nous aux phénomènes relationnels. Il est normal de se sentir mal et coupable envers ses proches, ses enfants, etc. D'autant plus s'il y avait une lettre d'adieux qu'ont lu lire les proches et qui contenait l'expression du sentiment de culpabilité. La recherche de la mort impliquait la rupture d'engagements envers la famille ou un refus de persévérer dans une relation amoureuse ou un «rejet» de la vie à laquelle nos parents avaient consacré une bonne partie de leur propre vie. Après sa tentative, la personne a à faire face à ces gens. Est-il besoin de rappeler ici que les conséquences du geste suicidaire ne sont pas nécessairement irréparables? Qu'il arrive souvent que l'accueil des proches apporte un soutien suffisant permettant de surmonter de façon optimiste une crise existentielle? C'est d'ailleurs cette redécouverte de l'entourage qui peut détourner le suicidant de la récidive. Et puis il y a la honte qui chez certains fait plus mal. Le suicide démontre avec acuité la vulnérabilité humaine. L'amour propre s'accommode parfois très mal de comportements qui laissent supposer une démission, une faiblesses, une incapacité à supporter une personne ou une situation. Cette réaction de défense et de défi est fort normale.

Les lettres d'adieux sont écrites par des personnes tourmentées qui essaient avant tout de fuir l'insupportable. En règle générale, l'objectif premier n'était pas de faire mal aux

---

40 Voir à ce sujet L. Rangell, «The Decision to terminate one's life: Psychoanalytic thoughts on suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 18, 1. Spring 1988, 28-46. Les tensions entre les instincts de vie et les instincts de mort sont intéressantes à souligner dans la mesure où on traite d'individus et non de groupes.
autres mais plutôt de se faire du bien. À un moment précis de sa vie, une personne a cru ou a voulu croire que la mort était la seule solution acceptable à son problème. Le suicide n'a pas été complété. Il a toutefois provoqué, dans bien des cas, des traumatismes certains chez l'entourage. Les questionnements et les sentiments de culpabilité que nous avons relevés dans le cas des endeuillés devraient se retrouver dans une bonne mesure chez ceux qui connaissent de près le suicidant. De plus, le problème n'est probablement pas résolu. Les lettres d'adieux nous démontrent qu'une des solutions au suicide demeure la communication et le fait que le suicidant soit encore vivant ouvre les portes à un renouveau dans les relations et, peut-être, à une relecture de sa propre situation et même de celle des autres.

Nous serions tenté de poser quelques questions à ceux qui ont voulu se tuer. Qu'avez-vous appris? Quelles leçons avez-vous tirées de cette période? Comment en êtes-vous arrivés à résoudre votre problème existentiel? Ceux qui ont tenté de se suicider sont mieux à même de comprendre les impacts du geste sur l'entourage et de tirer des leçons de cette expérience. Cela devrait mener à une sensibilité plus grande face à l'importance de la communication. Eux aussi, s'ils avaient écrit des lettres d'adieux (et peut-être l'ont-ils fait) auraient peut-être demandé pardon pour avoir brisé leurs promesses; ou peut-être auraient-ils accusé un proche de s'être mal comporté envers eux. Toutefois, l'être qui a tenté de se suicider n'arrivera à s'apprivoiser lui-même et à apprivoiser les autres que si l'entourage observe une attitude d'accueil. Il est étanchement recommandable de faire comprendre que le geste suicidaire est grave mais non irréparable. Des parents, un époux ou une épouse peut très bien éprouver une peine immense et être profondément blessé tout en acceptant que personne n'est parfait et qu'il y a moyen de s'expliquer et de s'aider. À la limite, celui qui a tenté de se suicider pourra toujours être respecté et sera en mesure de justifier son propre geste mais il ne pourra peut-être jamais justifier la souffrance qu'il aura provoquée chez les autres. S'assumer et assumer ses actions demandent de l'effort mais cela apparaît
comme la meilleure façon de recréer ou de consolider des relations avec l'entourage. Parce que c'est ici que se situe notre intérêt. Une tentative de suicide ratée peut donner cette seconde chance et provoquer la création de liens consolidés par l'épreuve. Les lettres démontrent les carences relationnelles et tous les efforts doivent être mis à accepter, ou mieux à solutionner ce problème qui semblait incontournable.

Gardons-nous toutefois d'être trop naïf. D'abord, ce serait méconnaître la réalité que de penser que chaque personne qui tente de se suicider est entourée de personnes prêtes à l'aider. Il est bien connu que l'isolement est un facteur qui augmente les risques de suicide. Dans son rapport effectué dans le cadre de la Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux, Doris Hanigan soulignait que «l'on doit considérer l'isolement social comme facteur de risque important en ayant soin toutefois de considérer l'isolement affectif autant que l'isolement physique»41. Cette solitude, l'une des causes indéniables du fort taux de suicide, peut persévérer par la suite. Parfois celui qui a atténué à sa vie est l'objet de l'attention de plusieurs personnes (parents, personnel de l'hôpital, consultants) pour, après quelques mois, se retrouver seul. Il arrive aussi qu'à la solitude succède la solitude. Certains n'ont rien ni personne vers qui se tourner.

À ceux-là il faut rappeler de toute urgence qu'il existe des groupes et des organismes qui peuvent les aider. Cela est aussi important pour ceux qui ne peuvent pas se débarrasser de ce mal de vivre. Nous avons souligné ce fait dans le cas des endeuillés mais il est nécessaire de le rappeler avec plus d'insistance ici car nous nous adressons à des personnes qui vivent une situation suicidaire ou qui l'ont vécue. D'autant plus important aussi parce que nous assistons à la publication de volumes qui proposent des recettes permettant de se

Il existe une question morale directement liée au suicide qui doit être posée même lorsqu'un auteur comme Derek Humphry prétend s'adresser uniquement à des personnes atteintes de maladies mortelles ou chroniques. D'une part, on met sur le marché des modes d'emploi dont l'objectif est de faire en sorte que la mort volontaire soit sans souffrance et «efficace»; d'autre part, l'échec d'une tentative de suicide permet souvent à la personne de se reprendre. Rappelons-nous que les statistiques de 1988 comptabilisent 1 212 suicides pour 42 000 tentatives au Québec. Certains ont récidivé depuis ce temps mais il y en a un grand nombre pour lesquels l'échec de la tentative a permis de reprendre goût à la vie. Cela est d'autant plus important que ce ne sont pas tous les suicides qui sont planifiés de longue date. Robert E. Litman évalue la proportion de suicides «impulsifs» à 15%. Il s'agit souvent d'une crise passagère, d'une perte de contrôle temporaire provoquée par la peine, la rage, le désespoir. Il faut davantage protéger ces personnes plutôt que leur donner un moyen sûr et efficace de se tuer. Beaucoup d'entre elles n'avaient pas besoin d'un mode d'emploi mais plutôt d'aide pour surmonter leurs souffrances en offrant des solutions efficaces qui ont du sens.

Il nous semble que chaque personne qui tente de se suicider devrait être le sujet d'un suivi, sinon par des professionnels, à tout le moins par des proches. Il faut persévérer dans la volonté de communiquer et aborder de front le ou les difficultés qui ont causé le suicide. Dans une optique de prévention, il faut savoir si la souffrance qui avait mené au suicide est encore insupportable et si le suicide apparaît encore comme la seule solution. Il faut évaluer si le suicidant a trouvé en lui ou chez les autres des encouragements qui lui permettent d’envisager la vie avec davantage de bonheur. Il faut que ces gens soient


43 R.E. Litman, «Mental Disorders and Suicidal Intention», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 17, 2, Summer 1987, 85-92.
encouragés avec sincérité et que des solutions soient proposées. Il faut aussi que tout cela se fasse dans le plus grand respect du geste qui a été posé et de ceux qui, éventuellement, seront posés.

5.2.3 Ceux qui pensent à se suicider

Une enquête menée en 1987 auprès des étudiants et étudiantes de l’Université de Montréal\textsuperscript{44} montre qu’au cours de leur vie, 20\% des étudiants ont pensé sérieusement au suicide. En 1990, une recherche auprès de 2 850 adolescents répartis dans quatre écoles du Québec dévoilait que 15,4\% des élèves avaient, eux aussi, pensé sérieusement au suicide. Ces statistiques présentent les personnes ayant pensé «sérieusement» au suicide, sans préciser où se situe la frontière entre penser «un peu» et penser «sérieusement». Entre 20 et 25\% de ces élèves qui ont déjà pensé au suicide avouent être allés jusqu’à faire une tentative de suicide. Ce nombre élevé est représentatif d’une attitude générale. Ainsi, Domino et Leenaars\textsuperscript{45} ont-ils comparé les avis d’étudiants universitaires de l’Université de Windsor (Canada) et de l’Université d’Arizona (États-Unis). Les résultats sont fort intéressants. Par rapport aux étudiants américains, les étudiants canadiens considèrent le suicide comme un phénomène normal, relativement acceptable et compréhensible, surtout pour les personnes atteintes de maladies incurables, d’infirmités ou d’autres maux. Le suicide n’est pas considéré comme une maladie mentale mais comme un choix possible. Cette idée est d’ailleurs répandue. Lors d’une conversation à bâtons rompus sur le sujet, un professeur nous avait dit: «Lorsqu’il fait trop chaud dans la cuisine, on sort». Force est

\textsuperscript{44} M. V.G.-Morval et L. Bouchard, Enquête sur le vécu des étudiants et les comportements suicidaires à l’Université de Montréal, Montréal, Table de Prévention du Suicide de l’Université de Montréal, 1987, 24.

\textsuperscript{45} G. Domino et A.A. Leenaars, «Attitudes Toward Suicide: A Comparison of Canadian and U.S. College Students», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 2, Summer 1989, 160-172. L’échantillonnage comportait 100 étudiants par université.
de constater que le suicide fait partie des solutions disponibles pour résoudre un problème. Son utilisation entre dans les mœurs par la force des choses et il faut se demander s'il n'y a pas un effet d'entraînement qui commence à faire jour. On s'offusque de moins en moins qu'une personne ait pensé au suicide, en fait on s'attend presque à ce que tous aient au moins pensé un peu à la question au cours de leur vie.

Dans le cas des endeuillés, nous avons orienté nos propos vers une gestion du sentiment de culpabilité; c'est aussi le cas pour ceux qui ont tenté de se suicider mais dans une optique où le dialogue est encore possible puisque la mort n'a pas été réalisée. Si la culpabilité demeure un thème important à rappeler à ceux qui pensent à se suicider, c'est surtout au niveau de leurs motivations qu'il nous semble essentiel d'insister. Le suicide est la solution à un problème existentiel. La mort apparaît comme la façon idéale et unique de résoudre une difficulté qui semble subjectivement insoluble autrement. Ce n'est pas la mort qui est recherchée et les lettres d'adieux montrent l'existence d'un malaise relationnel important entre le suicidé et l'entourage. Les statistiques actuelles révèlent qu'entre 70 et 80% des personnes qui font une tentative de suicide confient leur projet à des proches ou émettent des signes reconnaissables permettant de comprendre la situation. Ces indices ne sont pas toujours très voyants mais une observation sérieuse des changements de comportements d'une personne et une sensibilisation au phénomène suicidaire permettent de les reconnaître. Les lettres d'adieux conduisent à poser des questions sur les motivations au suicide. Ceux qui pensent à se suicider devraient se demander avec urgence s'ils ont réellement la volonté de mourir ou s'ils désirent plutôt changer de vie. La littérature et les lettres d'adieux montrent que la très large majorité des suicidaires veulent changer de vie pour régler, répétons-le encore, un problème existentiel. Pour ce faire, il faut sortir d'une situation relationnelle viciée très difficile à vivre.

La très grande majorité ne veulent pas mourir, ils veulent améliorer leur sort. L'objet ou le sujet de leur bonheur n'est jamais insignifiant si l'attachement et l'importance que la
personne lui apporte peut la mener à se tuer. Que le suicide soit envisageable, soit. Mais il est important ici de souligner la richesse et l'importance de la personne humaine, de souligner qu'il est possible pour quelqu'un de surmonter des drames, d'en arriver à pouvoir avoir une vie meilleure; qu'il est possible à travers la souffrance de grandir et de finir par trouver un sens à sa vie.

Ceux qui pensent à se suicider pourraient peut-être apprendre autrement que par «l'erreur». Il y a peut-être moyen de trouver une solution sans détruire davantage la communication et faire souffrir. C'est pourquoi, à la lumière des propos exprimés dans ce travail, les personnes qui pensent à se suicider devraient se conscientiser davantage à ce qui les entoure et aux efforts de communication qu'elles peuvent elles-mêmes faire. Mais, surtout, l'entourage doit être sensibilisé à la détresse de ceux qui trouvent de moins en moins de satisfaction à vivre. Pour ce faire, il faut peut-être s'imposer davantage et faire part plus clairement de ses besoins.

Il faut se confier davantage encore et insister pour être non seulement entendu mais compris. D'abord les personnes ne comprennent pas toujours du premier coup la gravité de la situation. Ensuite, la nature humaine étant ce qu'elle est, il faut parfois provoquer pour sortir certains de leur torpeur. La majorité sont de bonnes personnes mais les conditions favorisent souvent un premier mouvement de retrait avant que l'accueil de l'autre ne reprenne ses droits. Depuis de nombreuses années déjà, les publications et la publicité tentent d'enseigner à la population que toute personne qui confie son intention de se tuer, de même que toute tentative, doivent être prises au sérieux. Il faut cesser de croire que la personne qui menace toujours de se tuer ne le fera jamais. Au-delà du chantage qui peut poindre dans de telles attitudes, il faut surtout entendre l'appel à l'aide. Dans tous les cas et à tous les âges, ce sont des indications de détresse.
C'est pourquoi il est extrêmement important que les gens en arrivent à pouvoir s'entraider et à pouvoir aussi faire preuve de quelque chose que l'on pourrait appeler de la miséricorde face à eux-mêmes. Lorsqu'on est dans une situation particulièrement souffrante, il est difficile de prendre du recul face à sa propre condition; les personnes dans la forêt ne peuvent pas voir la forêt. Le premier pas à faire consiste à court-circuiter le cercle vicieux en parlant à une personne de confiance.

***

La personne préoccupée par l'éthique du suicide doit être sensible aux drames qui sont le lot des individus. Nous l'avons souligné, culpabiliser à outrance ne fait que punir, ce que nous cherchons, c'est faire comprendre, clarifier et sensibiliser. Dans les pages qui précèdent, nous avons esquissé quelques réflexions sur la situation des endeuillés, de ceux qui ont tenté de se suicider sans y parvenir et de ceux qui pensent sérieusement à se tuer. Les lettres d'adieux permettent de dégager des indices de réponse qui sont modestes mais claires. Si l'ensemble des conclusions du chapitre IV informent de la situation générale, chacune doit être évaluée en regard des divers et principaux auditoires éprouvés par le suicide ou l'idée du suicide. Sans rappeler l'ensemble de ce que nous avons dit de spécifique, soulignons que dans une optique de prévention, tous sont appelés à ouvrir les yeux et à s'informer. Les renseignements sont là, de plus en plus, à la portée de tous ceux qui désirent comprendre ce qui leur arrive. Ensuite, tous sont invités à parler sérieusement et avec insistance s'il le faut. Tant de petits gestes peuvent mener à un soulagement réel: composer le 911, téléphoner à un centre d'écoute, parler à son professeur avec sérieux, écrire une lettre à son épouse, consulter un médecin, demander de l'aide à un ami... Mais dans tous les cas, la clé du succès réside dans la volonté de trouver des alternatives et de donner un sens à sa vie. Dans tous les cas, il faut faire face à sa situation avec courage, de telle sorte qu'au plus profond de sa détresse, il sera possible de crier et d'être écouté.
5.3 De la responsabilité de la personne: suicidaire et suicidée

Les lettres d'adieux témoignent de la résurgence du sentiment de culpabilité. Elles sont représentatives du contexte social et culturel propre aux groupes humains ainsi qu'aux individus. En proposant la culpabilité comme axiome, Goldberg montre qu'elle est évidente par elle-même et qu'il n'est pas nécessaire de faire la démonstration de son existence. Sa caractéristique majeure est son omniprésence. «[...] la culpabilité est à l'arrière-plan de toute la réflexion et de la pratique analytique parce qu'elle est un fait d'expérience au plus intime de l'être de chacun»46. L'angoisse de la culpabilité est une composante fondamentale de la structure individuelle et sociale; elle se manifeste par le rapport talionique. À la faute correspond nécessairement un châtiment et un châtiment suppose avec tout aussi de force une faute.

La ligne de démarcation entre le normal et le pathologique apparaît dans sa plus grande ambiguïté. Les deux réalités coexistent de telle sorte que la marge de manœuvre rend difficile tout jugement d'autorité sur le sujet. Une phrase, cependant, permet de résumer la réalité qui fonde l'agir humain: «Nous avons interprété le sentiment de culpabilité comme le signal qui avertit directement la conscience du conflit éthique, présent et passé, dissimulé derrière une doublure ou reconnu dans sa vraie teneur.»47

Les lettres d'adieux s'apparentent plutôt à l'aveu de la culpabilité dans sa vraie teneur. Le sentiment de culpabilité est «normal» et souhaitable dans les limites usuelles définies par les relations sociales courantes. John Rawls considère que le premier principe de justice doit se lire ainsi: «each person is to have an equal right to the most extensive basic liberty

---


compatible with a similar liberty for others»

En fait, nous retrouvons ici une variante sur un thème largement reconnu à l’heure actuelle en Occident. Mais les droits supposent nécessairement des devoirs sinon ces droits ne pourraient plus se réaliser. À ce propos, Martin Blais exprime bien la situation actuelle telle que vécue par une majorité de personnes:

Les chartes des droits ont été réclamées par des gens qui en avaient souvé de vivre comme s’ils n’avaient que des devoirs. Cet abus corrigé, l’impression contraire s’est souvent développée: on n’avait dorénavant plus que des droits. N’avoir que des devoirs, n’avoir que des droits, ce sont là deux extrêmes à éviter. Dans le juste milieu, on a des droits et des devoirs.

Les droits des autres confirment mais aussi fixent les miens; ils posent de fait un champ d’expression à l’intérieur duquel les conditions de l’agir sont définies. Lorsque nous voulons prendre une personne au sérieux, nous reconnaissons ses droits, mais nous lui reconnaissons en même temps la responsabilité de ses actes. Reconnaître quelqu’un comme responsable, c’est démontrer le respect et l’accueil dans le genre humain. Dans une société où la rationalité a été hautement valorisée, on a longtemps émis des doutes sérieux sur les capacités de responsabilisation des enfants, des handicapés physiques ou mentaux, des «sociétés primitives» et même des femmes. Il faut entendre ici que les responsabilités reconnues étaient liées d’une part aux rôles sociaux attendus des différents groupes et individus mais aussi, d’autre part, à un ensemble de préjugés sur les capacités rationnelles ou émotives des gens. Ainsi, les femmes étaient-elles supposées être moins fortes physiquement de même que mentalement plus sensibles et imprévisibles. Ainsi les handicapés physiques étaient-ils souvent perçus d’office comme mentalement attardés. Le concept même de normalité par rapport au groupe visé se fondait toujours sur un supposé comportement «normal», évidemment représenté par l’autorité. Les relations de pouvoir


49 M. Blais, Une morale de la responsabilité, Montréal, Fides, 1987 (1984), 203.
n'étaient d'ailleurs que des représentations de cette situation généralisée. Bref, un type de discrimination était et est encore soutenu par un ensemble de conventions. Une discrimination très souvent condescendante, autoritariste, paternaliste. Et puisque certaines classes de personnes ne peuvent pas prétendre à une entière responsabilité de leurs actes, une certaine tolérance est de mise dans les attitudes et les comportements.

Or il nous apparaît que ce type d'attitudes n'est plus adéquat. Cette entreprise de déresponsabilisation doit cesser si nous voulons faire advenir un monde meilleur. Par cette pratique, nous nions à la personne la possibilité de s'approprier, de se posséder elle-même. En lui refusant la responsabilité de ses actes, on infantilise et, par ce fait, on retire la jouissance d'une vie qui se déroule sous le plein contrôle de la personne. Le droit de revendiquer la responsabilité pleine et entière de ses actes, en toute conscience, demeure la preuve que nous sommes reconnus comme des hommes et des femmes à part entière. Tant que nous n'admettrons pas cela, nous aurons tout le loisir de poser des obstacles afin de nous éviter de devoir nous prendre en main. Nous porterons toujours ce paravent derrière lequel on se cache afin de ne pas se compromettre, de refuser d'agir, de démissionner devant l'effort. Nous pourrons dire que c'est la faute des autres et non la nôtre.

Il y a des occasions, et elles sont nombreuses, où le respect réel de la personne implique le respect de ses choix. Cela est aussi valable lorsque la décision est relative à un sujet aussi grave que la mort. Bien sûr, divers facteurs auront accéléré le processus suicidaire et même parfois fait germer l'idée du suicide. Un ensemble d'événements aura influencé le suicidaire dans sa décision de se suicider. Toutefois, à la dernière limite, il a fallu que le suicidé accepte de mettre fin à ses jours. C'est la personne suicidaire qui a planifié les détails de sa mort, c'est elle qui a refusé de s'alimenter pendant des semaines ou qui a ingéré des doses létales de médicaments. Le suicidé est une personne qui revendique sa mort comme sienne (au moins partiellement). Le suicidé est un être que nous définissons comme s'étant personnellement, d'une façon ou d'une autre, enlevé la vie.
C'est lui qui a pris la décision finale. Le sens que donne le suicidé à son geste n'enlèве rien à la responsabilité qu'il doit porter face à ce geste et au respect dont nous devons faire preuve face à ce choix. S'il y a de nombreux suicidés qui demandent pardon pour le geste lui-même, cela n'empêche pas qu'ils exécutent leur projet en faisant valoir que c'est le seul choix réalisable qui les satisfait.

La difficulté majeure que nous éprouvons est de définir le moment où la personne humaine devient responsable de ses actes. C'est ici que se situe la pierre d'achoppement puisque cela implique toute une réflexion sur la capacité de juger d'une situation, sur le degré de conscience de la personne, sur le discernement et l'autonomie. La tâche est d'autant plus complexe que chacun est porteur d'une histoire unique et, qu'à la limite, il est le seul à pouvoir prendre la décision finale. C'est à ce niveau particulièrement que nous désirons intervenir dans cette partie en proposant une vision tirée des enseignements de l'analyse des lettres d'adieux. En effet, l'expression du sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux nous amène à accorder une importance capitale à cette notion fondamentale qui y est intrinsèquement liée. Les suicidés demandent pardon, pardonnent, accusent et déculpabilisent. Ils révèlent l'existence de manques au niveau des relations sociales, d'une réponse insatisfaisante de soi ou des autres. Le suicidant se sent rejeté, isolé physiquement et émotionnellement. Il se tue pour échapper à un problème auquel on n'a pas donné de solution satisfaisante à ses yeux. Mais dans les faits, c'est le suicidé qui met un terme de façon radicale à toute tentative de communication. Il est bien évident ici que nous ne connaissons pas l'histoire de chacun et il est fort probable, comme nous l'avons déjà souligné, que le suicidé ait été rejeté de multiples façons par l'entourage. Mais sans nier cette réalité qu'il faudrait d'ailleurs examiner de près, il n'en demeure pas moins qu'il n'y a plus moyen de discuter avec quelqu'un qui est mort. La vie est la condition fondamentale qui permet le dialogue entre deux personnes et si l'un des interlocuteurs ne vit plus, rien n'est possible.
En cela, le suicide a une responsabilité. Entendons-nous bien ici, nous ne disons pas qu'il est coupable. Nous constatons un fait dont les résultats sont radicaux et irréversibles.

Une éthique du suicide respectueuse de la personne doit tenir compte de l'aspect individuel et social. Les lettres d'adieux démontrent que les suicidés savent pertinemment qu'ils vont blesser un certain nombre de personnes par leur mort volontaire. Nous avons bien vu comment les demandes de pardon, les auto-accusations, les déculpabilisations et les accusations visent à avouer ou justifier un geste si radical. Les accusations présentes dans les sens «deuil» et «vengeance» démontrent avec vigueur la volonté de faire du mal. Et encore ici, nous nous sommes arrêtés au «dit» des lettres en n'analysant que le sentiment de culpabilité. L'analyse du contenu des lettres d'adieux permet de renforcer et de rappeler tout ce qui a été dit dans les précédents chapitres. La socialisation crée des liens complexes entre les individus de telle sorte que, selon Durkheim, des modifications radicales dans le type de condition sociale risquent d'avoir un impact important chez les individus. Or le suicide est un geste qui fait souffrir, nous l'avons vu dans le cas des endeuillés et de ceux qui ont tenté de se suicider, ou qui risquent de faire souffrir et ce pour plusieurs raisons.

Une éthique du suicide qui se soucie de la prévention ne peut laisser dans l'ombre ces observations si elle propose un discours interactif (qui définit le problème), formatif (qui vise à cultiver le sens moral) et orienteur (qui aide la personne dans la recherche de son propre agir). Notre rôle ici n'est pas de déterminer si le suicidé a bien fait ou mal fait en mettant fin à ses jours mais de clarifier les impacts que son suicide génère possiblement chez les autres afin de mieux saisir la teneur de la responsabilité de chacun. Et puisque notre discours doit s'adresser à des groupes de personnes variées, nous tenterons d'aborder la responsabilité en tenant compte de la situation générale des adultes et des adolescents.
5.3.1 Les responsabilités du suicidaire/suicidé adulte

À prime abord, nous considérons que les adultes aptes à vivre en société sont en mesure de remplir les conditions de moralité exigées par la culture à laquelle ils appartiennent. Avec le temps, socialisation et maturité ont pu faire leur œuvre et l'adulte doit être en mesure de percevoir suffisamment clairement ses droits et ses devoirs. Les circonstances atténuantes ne peuvent intervenir que dans des cas exceptionnels. La vie est une entreprise difficile, personne n'est responsable de son lieu de naissance et du choix de ses parents. Certains viendront au monde dans un milieu intellectuel, d'autres dans un environnement bourgeois, d'autres encore chez des ouvriers. Chacun aura son fardeau à porter, bien que celui-ci soit d'inégal pesanteur. Toutefois, la société s'attend à un minimum de lucidité de chacun de ses membres adultes en ce qui concerne la conscience de la règle et de la possibilité de s'y conformer.  

Le suicide, de sentiment diffus ou d'idée en germe, est approprié par l'intelligence. Il faut se garder de croire qu'un suicide rationnel est planifié et qu'un suicide irrationnel ne l'est pas. Même écrasé sous la peine, la souffrance physique ou le ressentiment, l'exécution du projet de mort demande une certaine planification et résulte d'une idéation qui deviendra plus ou moins rapidement une nécessité. Organisation des lieux physiques, révision du testament, achat des médicaments ou des armes, planification des heures, souci concernant la découverte du corps; toutes ces dispositions démontrent l'appropriation consciente du sujet. Les lettres d'adieux en sont à ce niveau la preuve ultime puisqu'elles sont les exemples concrets d'une planification lucide. Leur contenu montre aussi que le

---

50 Nous pourrions discuter longuement des critères de moralité. Soulignons que nous vivons dans une société où la synthèse de Saint Thomas d'Aquin a grandement influencé la jurisprudence occidentale. Selon lui, pour être morale, une action doit prendre naissance sous le contrôle de l'intelligence, être accomplie avec quelque fin en vue, avec quelque connaissance de la nature de l'acte en cause et avec quelque approbation de la part de l'agent lui-même. En bref, il faut que l'agent ait une connaissance de ce qui est fait, de comment cela s'est fait, de pourquoi cela s'est fait. Enfin, cela dépend aussi des intentions de l'agent moral. Cf. à ce propos Saint Thomas Aquinas, «On the voluntary and the involuntary, Question 6, Article 1» (tiré de la Somme théologique), dans A.C. Pegis, ed., Introduction to Saint Thomas Aquinas, New York, Random House, «The Modern Library», 1948 (1945), 481
geste d'attenter à la vie est accompli avec quelque fin en vue et avec une connaissance des résultats possibles. Les sens tels la fuite, le deuil ou la vengeance expliquent suffisamment la rationalité du geste. Les lettres montrent aussi avec évidence que le suicidé connaissait la nature de l'acte lui-même et qu'il revendiquait par son geste la possibilité de se tuer. À prime abord, les adultes semblent en mesure de remplir toutes les conditions propres à un comportement qui répondrait aux normes d'une société.

C'est dans cette optique qu'il convient d'examiner le phénomène de la responsabilité. Les lettres d'adieux montrent bien que la personne est généralement consciente de poser un geste douloureux pour l'entourage. Je n'ose pas dire un geste désapprouvé puisqu'il devient habituel maintenant de favoriser une liberté individuelle et de voir le suicide comme une façon de régler un problème de vie. Le suicidé revendique son geste; en faire une personne irresponsable, malade, dépressive, malheureuse sert davantage de thérapie sociale que la vérité. En grande majorité, les gens qui se suicident ne sont pas malades au point d'être irresponsables. Ils sont malheureux, mêlés, faibles, épuisés, mais pas irresponsables. Les lettres montrent très peu de délires, d'incongruité. Sauf exception, rendons au suicidé la responsabilité de ce qu'il fait. Or, il sait très bien que le fait de se tuer risque de blesser profondément l'entourage. Dans certains cas, c'est d'ailleurs un objectif avoué. «Prend un miroir et regarde toi et j'espère que tu n'en pousseras plus un autre à faire ce que je fais» [G/34], écrit un homme, père de deux enfants, à sa femme. «Puissé tu porter le reste de tes jours ce que mon orgueil cause», ajoute-t-il afin que ses intentions soient bien claires. Une des lettres d'adieux les plus incisives vise le même objectif: «Pour tout ce que tu as fait et n'a pas fait — pour ton cruel égoïsme que je ne méritais pas. Pour "cet amour" que tu n'as jamais mérité, je te hais» [D/02]. Devant un tel témoignage, il n'y a plus rien à dire; il parle par lui-même. C'est aussi le cas chez ce célibataire de 34 ans: «Tu as été trop ingrate tu est pour moi une Saloppe. Tu te fie que tu es Grande et belle m'est c'a ne prend pas. Tu as tout fait ne me faire, souffrir et bien Maintenant c'est
fini pour moi» [D/25]. Évidemment, dans l'ensemble des lettres d'adieux, l'expression d'une haine aussi violente est exceptionnelle. Mais on comprend, ainsi que nous le soulignions au précédent chapitre, que dans ce type de lettres, le suicidé sait qu'il fera du mal.

Le suicide blesse l'entourage, et parfois même de façon permanente. Le mal causé au père et à la mère en est une conséquence non négligeable. Le choc que provoque la mort d'un enfant est immense même si cet enfant est un adulte. Peu surprenant que la détresse et l'augmentation significative de la culpabilité et même de la honte soient des sentiments dominants. Il est connu que des couples unis se séparent définitivement à la suite du suicide de leur enfant. Le suicide existe dans toutes les classes sociales, dans tous les âges, dans toutes les régions, dans toutes sortes de famille. Indépendamment des théories sur l'éducation des enfants, sur ce qu'il faut faire et ne pas faire, l'investissement d'un parent est incalculable. Ce qui est surtout en jeu, c'est l'investissement affectif, l'amour pour un enfant qui a atteint sa majorité mais qui demeure la fierté et parfois le centre de la vie de ses parents. Toutes les interventions faites auprès des endeuillés démontrent l'urgence d'une recherche de solution. Ce sont des vies entières qui se retrouvent démunies suite à la mort d'un fils ou d'une fille.

L'adulte qui se suicide jette souvent dans le deuil une épouse ou un mari, un ou des enfants. Les lettres d'adieux foisonnent de demandes de pardon auprès des enfants et surtout du conjoint ou de la conjointe. Cela est facilement explicable par la proximité affective de deux personnes. Le cas est particulièrement intéressant chez les auteurs de lettres où le sens de la fuite a été décelé; il s'agit là de personnes qui souffrent d'un «mal de vivre». Les demandes de pardon abondent alors. Le suicidé se dit responsable des souffrances causées à son partenaire de vie. Souffrances affectives avant tout. Mais il y a aussi démission face aux engagements. Il devient trop acceptable de prendre pour excuse un changement de situation pour se soulager de ses responsabilités. Or, celui qui est marié
s'est consciemment engagé dans une vie affective qui le lie à une autre vie. Ces liens affectifs ont été tissés avec le temps et officialisés en pleine connaissance de cause par les êtres impliqués. Par le suicide, j’abandonne l’autre, je renie ma parole, j’apprends à mon conjoint que l’amour ou la vie a une importance secondaire. Il n’est pas exclus que dans certaines circonstances, la mort ait été prévue et acceptée par l’endeuillé, que la mort soit un tant soit peu soulagement, délivrance, paix. Mais le suicide place le conjoint ou les épouses face à une réalité; aux yeux du suicidé, plus rien n’est aussi important que son prochain départ.

Lorsque nous discutons responsabilité, l’aspect économique n’est pas négligeable. Se suicider, c’est aussi et beaucoup laisser tomber ses engagements et ses responsabilités dans ce domaine. Au niveau économique, secteur fondamental de la vie humaine, les coûts du passage de la naissance à l’état adulte ont été évalués à de nombreuses reprises. Le suicide, c’est la perte d’un investissement économique. Il implique la perte d’un élément productif pour la société. Un membre actuel ou éventuel du mécanisme économique est perdu, un travailleur potentiel, un talent peut-être. Mal économique encore plus important pour le suicidé qui avait des responsabilités familiales. La perte d’un père ou d’une mère place souvent les endeuillés dans une situation financière précaire. À la souffrance émotionnelle et psychologique se greffe un souci matériel. L’insécurité parfois soudaine amplifie la charge émotionnelle et le stress que laisse la mort. Homme ou femme, chacun est soutien de famille à sa façon. Il y a la engagement implicite envers la famille. Vivre en couple et avoir des enfants impliquent la responsabilité de leur fournir le nécessaire pour leur permettre de mener une vie décente. Par sa mort volontaire, le suicidé conduit souvent son partenaire vers la misère ou, tout au moins, vers des difficultés financières. Cela n'est pas à rejeter du revers de la main. Il s'agit là d'une réalité quotidienne et véritable. Il n'y a rien d'odieux à souligner ces types d'engagement qui pourraient sembler trop matériels à certains. L'objectif n'est pas de critiquer le geste suicidaire pour des raisons monétaires mais de
rappeler un fait qu'on a tôt fait de taire. Il nous apparaît qu'il y a là démission d'une fonction essentielle et d'une responsabilité sociale importante.

Auprès des enfants, la mort volontaire implique davantage qu'un simple problème matériel, toutefois non négligeable. Les psychiatriques et les psychologues ont suffisamment démontré l'importance de l'absence du père ou de la mère. Les deux parents sont essentiels puisque garçon et fille trouvent en eux des référents qui leur permettent de se construire une personnalité. À la limite, des substituts sont nécessaires afin de faire en sorte que la personne soit équilibrée. Par le suicide, ce processus d'identification ou de différenciation au père ou à la mère est perturbé de façon incontournable. Qui plus est, le choc émotif que subissent les enfants pourra mener, quelquefois, à l'imitation et surtout aux troubles de comportements.51

Père et mère se sont donc engagés consciemment dans une aventure sérieuse d'où il n'y a pas de retour possible. La décision d'avoir un ou plusieurs enfants a été habituellement réfléchie, planifiée, voulue. Il est donc de la responsabilité des parents de mener à bien leur œuvre sur la base de ces engagements déjà pris.

Chez l'adulte, il y a également responsabilité envers les amis et les collègues de travail. L'impact est plus difficile à cerner et comme dans tout ce qui précède, cela dépend des relations entretenues avec les gens qui nous entourent. Il s'agit toutefois convenir que cela jette dans la confusion et l'affliction un nombre parfois important de personnes. Encore ici, le sentiment de culpabilité n'est pas sans se manifester parfois avec force. En effet, le travailleur passe une grande partie de sa journée avec ses confrères et consoeurs de

51 On pourrait objecter qu'il y a des parents qui, loin de participer de façon constructive à l'épanouissement de leurs enfants, rendent malheureux les membres de la famille. Il y a des parents qui battent injustement ou qui exercent des contraintes psychologiques difficiles à supporter. Perçu de l'extérieur, le suicide du parent abusif peut apparaître comme étant préférable au climat tendu et vicié qui prévaut. Pourtant, regardé avec les yeux des enfants, il n'en reste pas moins que ces parents sont les leurs. Comme tous, ces enfants désirent être aimés; comme pour tous, la blessure provoquée par le suicide est profonde.
travail. Il se tisse alors des liens véritables qui dépassent souvent largement la simple politesse. La création de projets communs et la réalisation des tâches impliquent une coordination et une bonne entente qui ne sont pas sans susciter des amitiés. La mort volontaire surprend et traumatise; elle trouble ceux à qui la veille le suicidé avait accordé son amitié, elle fait parfois éclater un drame. Plus que les autres types de mort, le suicide interroge les proches avec violence sur le sens de la vie. Certains réagiront fortement, d'autres passeront rapidement à autre chose. Mais cette réalité se vit aussi en milieu de travail.

Enfin, toute personne a une certaine responsabilité envers la société. Mourir volontairement, c'est laisser le message posthume que le suicide est possible. C'est donner exemple aux proches et au groupe en général en laissant voir qu'il existe une issue possible aux responsabilités et aux engagements personnels. C'est tourner le dos (peut-être non sans raison) à la société qui dès la naissance a pris en charge la personne et lui a permis de grandir. C'est lui dire qu'on n'y trouve pas son compte. Le Québec demeure une société qui privilégie plus que bien d'autres les droits de la personne. Cela ne doit en aucun cas être remis en question. Mais si le suicide est une solution unique à un problème existentiel, il n'en contient pas moins un message. Nous nous éduquons entre pairs, l'exemple demeure un véhicule privilégié pour l'expression des idées. Le suicidé porte un jugement sur la valeur de sa vie et de la vie en général.

Ainsi donc le suicidé adulte est responsable envers ses parents, ses frères et sœurs, époux / épouse, enfants, amis, entourage, relations de travail et société. Nous ne voulons pas insister sur la culpabilité ici. Le sentiment de culpabilité a fait l'objet d'un chapitre particulier ainsi que de remarques dans la première partie du présent chapitre. En tenant compte de nos commentaires à ce sujet, nous préférons parler de responsabilité. Cette attitude nous apparaît éthiquement plus adéquat puisque cela implique un regard en avant vers les solutions possibles à la souffrance humaine. Nous sommes d'avis que cette
responsabilité est importante et incontournable. Qu'il faut insister là-dessus avec force et être convaincu qu'une société ne peut se construire que sur une certaine relation de confiance.

5.3.2 Les responsabilités du suicidaire/suicidé adolescent

Évidemment, le cas des adolescents est plus complexe. Fondamentalement, c'est l'expérience qui leur manque. L'autonomie morale demeure relative à l'éducation qu'on a acquise, à l'expérience qui nous a permis de forger des principes de vie, qui met en contact avec la réalité et donne une perspective nouvelle à l'histoire personnelle. L'adulte n'a pas d'excuse; à la limite nous pourrions dire qu'à son niveau nul n'est sensé ignorer la loi. Et loi il y a, prescriptive souvent, pragmatique sûrement, mais réelle. Les règles du jeu doivent être connues et l'ignorance sera synonyme, passé un certain âge, de mauvaise volonté. Les adolescents ne possèdent pas toujours la possibilité d'user d'un tel discernement. Non pas qu'ils soient irresponsables, mais on ne peut s'attendre à ce que le concept de responsabilité ne soit pas toujours intégré. En pour plusieurs raisons. Sans entrer dans une analyse exhaustive, soulignons les études inaugurées par Jean Piaget sur le développement cognitif et le jugement moral chez l'enfant.52 À partir d'expériences auprès d'enfants qui jouent, Piaget dégage quatre stades dans la pratique de la règle. D'abord le stade moteur et individuel durant lequel on peut observer une absence de suite dans les conduites. Les enfants tentent des expériences successives mais le jeu demeure incohérent et soumis à la fantaisie du moment. Il en résulte des rituels individuels qui ne peuvent pas provoquer la soumission au supérieur. À ce premier stade succède le stade égocentrique dans lequel on observe une volonté d'imitation. Le jeu individuel se manifeste dans des activités communes où tous peuvent gagner en même temps. Le plaisir personnel

prédomine et apparaît une attitude intermédiaire entre conduites socialisées et individuelles. La troisième étape est le stade de la coopération naissante où gagner au jeu n'est plus un but en soi. S'établit alors un système de réciprocité où on doit s'entendre sur des règles générales:

L'intérêt principal de l'enfant n'est plus un intérêt psychomoteur: c'est un intérêt social. Autrement dit, faire sortir une bille du carré par un coup d'adresse ne constitue plus un but en soi. Il s'agit désormais non seulement de jouter avec des camarades, mais encore et surtout de régler la partie au moyen d'un ensemble systématique de lois assurant la plus entière réciprocité dans les moyens employés. Le jeu est donc devenu social. 53


L'intérêt des recherches de Piaget, pour ce qui nous concerne, réside aussi dans la relation avec la conscience de la règle. L'étude de l'évolution de la conscience de la règle montre trois étapes qui se juxtaposent aux quatre stades. Dans une première étape, la règle n'est pas coercitive; elle est motrice. Il y a ritualisation des schèmes d'adaptation moteur, ce qui implique que certaines règles s'imposent malgré tout.

L'enfant est donc baigné dès les premiers mois dans une atmosphère de règles [...], il devient dès lors extrêmement difficile de discerner ce qui vient de lui-même, dans les rituels qu'il respecte, et ce qui résulte de la pression des choses ou de la contrainte de l'entourage social. 54

L'enfant n'a pas ou a peu conscience de l'obligation sociale. La deuxième étape permet de constater des changements radicaux dans les attitudes des enfants. La règle devient sacrée et intangible, égocentrique et coercitive. C'est le respect unilatéral où les

53 Ibid., 27.
54 Ibid., 33.
enfants veulent jouer conformément à des règles reçues du dehors. Les adultes et les ainés sont les références et tout changement est refusé. «Il se refuse à changer les règles du jeu et prétend que toute modification, même acceptée par l'opinion, constituerait une faute.»

Cela provoque donc un respect «mystique» pour la règle. La règle est donc extérieure à l'individu, non intégrée, entretenue par la contrainte ambiante et, en particulier, par les adultes. Enfin succède une conscience où la règle est conçue comme un consentement mutuel. C'est l'avènement de la rationalité, de l'intégration des valeurs, du respect mutuel. C'est la découverte et l'acceptation de la frontière entre moi et l'autre.

La coopération est donc facteur de personnalité, si l'on entend par personnalité non pas le moi inconscient de l'égoïsme enfantin, ni le moi anarchique de l'égoïsme en général, mais le moi qui se situe et se soumet, pour se faire respecter, aux normes de la réciprocité et de la discussion objective.

Le stade de la coopération résulte d'une union de la coopération et de l'autonomie chez l'enfant. Il devient le législateur et souverain dans une nouvelle démocratie mettant en jeu les pairs. La règle apparaît comme une décision libre, digne de respect parce que mutuellement consentie. Toutefois, tout est digne d'examen et de débat. «Il n'y a plus de délits d'opinion, en ce sens qu'il n'est plus contraire aux lois de désirer changer les lois.»

La règle implique la notion rationnelle du juste et de l'injuste. L'enfant apprend à comprendre et à faire comprendre mais, comme pour tout ce qui est humain, l'entreprise n'est jamais réalisée complètement.

Soulignons enfin les implications essentielles de la théorie de Piaget. D'abord, la règle évolue avec l'âge, et ce, en pratique et au niveau de la conscience. Dans les faits, la règle est d'abord conçue comme extérieure pour s'intérioriser peu à peu comme le libre

---

55 Ibid., 35.
56 Ibid., 69.
57 Ibid., 49.
produit du consentement mutuel. Ensuite, tout est dynamique mais tout est question de dosage. L'être est extrêmement complexe. Piaget évite dans la mesure du possible de tomber dans le piège de la trop grande simplification. Tout est en germe, rien ne se perd. Les expressions employées sont représentatives. «Tout adulte est déjà dans l'enfant, tout l'enfant est encore dans l'adulte» 58; «Tout est moteur, individuel et social à la fois» 59; «Il n'existe donc pas de stades globaux définissant l'ensemble de la vie psychologique d'un sujet à un moment déterminé de son évolution.» 60 Il y a donc entre les différents types de règles à la fois continuité et différence qualitative. Enfin, et cela est essentiel pour notre propos, le respect mutuel est une condition nécessaire de l'autonomie intellectuelle et morale. La cohérence interne et le contrôle réciproque remplacent les opinions imposées. Les normes autoritaires et unilatérales sont remplacées par une réciprocité qui se fonde dans la coopération. Piaget ne dit pas que les adultes n'influencent pas les enfants, cela n'aurait pas de sens, mais bien que les enfants s'approprient les règles selon un procédé qui leur est propre.

Enfin, terminons avec les réflexions de l'auteur sur l'importance de la société:

[...] il faut noter que l'individu à lui seul n'est pas capable de cette prise de conscience et ne parvient par conséquent pas à constituer sans plus des normes proprement dites. C'est en ce sens que la raison, sous son double aspect logique et moral, est un produit collectif. [...] Cela signifie que la vie sociale est nécessaire pour permettre à l'individu de prendre conscience du fonctionnement de l'esprit et pour transformer ainsi en normes proprement dites les simples équilibres fonctionnels immanents à toute activité mentale ou même vitale. 61

Le rôle indispensable de la vie sociale demeure la clé de la maturation des individus.

58 Ibid., 60.
59 Ibid., 62.
60 Ibid., 61.
61 Ibid., 324.
Nous pouvons lier la réflexion de Plaget avec l'approche comporté-mentale et cognitive du désir de mort exposée par Henri Chabrol. En effet, des tendances théoriques assimilent le comportement suicidaire à la difficulté des adolescents à résoudre les problèmes. L'incapacité à maîtriser des situations difficiles rend la vie intolérable au jeune. Dans ce contexte, le suicide apparaît comme une tentative radicale de résoudre ces situations ou de leur échapper. Chabrol présente un compte-rendu très succinct de l'avis de quelques experts. D'abord, il présente l'étude de Neuringer, lequel explique le phénomène suicidaire à travers une analyse des caractéristiques dichotomiques des adolescents. En fait, sur une échelle bipolaire, les réactions et les comportements des adolescents se situent habituellement aux extrémités. Cela démontre une limitation très nette dans l'appropriation d'une situation et la résolution d'un problème. Chabrol résume ainsi cette théorie:

Tous les adolescents pensent de façon dichotomique mais la plupart ont la possibilité de moduler ou d'ignorer ces dichotomies. La pensée dichotomique déviant se manifeste par l'adhésion rigide aux extrêmes, au détriment de la modération et des nuances.62

Ce manque de nuances dans les attitudes des adolescents suicidaires ne serait-il pas la conséquence d'une disfonction au niveau de la conscience de la règle? N'y aurait-il pas là l'exemple d'une conscience de la règle coercitive, autoritaire? Les habiletés cognitives ne seraient pas en mesure d'intégrer les éléments propres à la coopération. La rigidité serait la preuve d'un manque de maturation. Chabrol réfère également à Rotter et à ses études sur les déterminismes internes et externes. Il présente ainsi la pensée de ce chercheur:

Croire que l'on peut influencer son environnement par ses actions et que l'on possède la maîtrise des événements de sa vie, correspond à un lieu de contrôle interne. À l'inverse se considérer comme le jouet du hasard, du destin ou de la fatalité témoigne d'un lieu de contrôle externe.63

---

63 Ibid.
Bien que différentes, les propositions de Neuringer et Rotter partagent une certaine familiarité. Il y a quelque chose comme une variation sur le même thème: mécanismes d’adaptation et adaptation. On retrouve ici des éléments sur la maturation psychologique des individus. La théorie de Levenson, que rappelle Chabrol, sur la «dépendance au champ», partage, à notre point de vue, les mêmes affinités relatives à l’adaptation. En résumé, un sujet dépendant du champ est dominé par son environnement dont il ne peut se détacher ou se différencier; un sujet indépendant a davantage de discernement envers tout ce qui s’impose à lui. Il s’en suit une relative autonomie et la conscience d’une différence entre ses perceptions et lui-même:

[...] le sujet dépendant du champ, qui perçoit le monde globalement, est «enfermé dans un environnement dont la stabilité est indispensable à son fonctionnement optimal». Qu’une seule partie change, et c’est l’ensemble qui lui apparaît bouleversé.64

Dès lors, la capacité d’adaptation que ces adolescents peuvent fournir est limitée. En fait, la perception des choses est rigide, la conscience de la réalité temporelle est peu développée, celle de l’espace est réduite. Dans ce contexte, le futur n’existe pas puisque hors de son champ de perception, les projets sont l’objet des mêmes carences.

Que conclure de ces quelques propos sur les jeunes et les adolescents? D’abord, que la prudence est nécessaire. Tous les adolescents ne se suicident pas. Toutefois, ainsi que nous le mentionnions plus tôt, un nombre imposant d’entre eux auront, un jour ou l’autre, de sérieuses idéations suicidaires. L’adolescence demeure une période de profonds changements dont le processus reste particulier à chacun. L’ensemble du contexte social est aussi déterminant dans la résolution de cette crise personnelle où l’adulte se construit. Or, l’apprentissage de la responsabilité demeure essentiel. La majorité des adolescents ont les habiletés nécessaires pour juger de l’opportunité d’un comportement comme l’auto-destruction. Ils ont en eux, à tout le moins en germe, en friche, sinon concrètement, la

64 ibid., 40.
possibilité d’agir comme un être moral. Mais cette capacité ne semble pas, de l’avis des experts, avoir atteint un niveau de maturité qui ferait des adolescents, particulièrement des plus jeunes, des êtres pleinement responsables.

Ce qui est aussi certain, c’est qu’un grand nombre de jeunes font des tentatives de suicide ou se suicident effectivement. Toutefois les explications que nous venons de voir ne doivent pas mener à déresponsabiliser les adolescents. Le constat de carences au niveau cognitif chez une faible proportion ne diminue en rien le fait qu’il existe des rôles sociaux à tenir, des droits et des devoirs dont on ne peut se libérer impunément. Le respect unilatéral dont parlait Piaget est nécessaire, il est le résultat d’un processus normal de maturation. Dès lors, les adolescents sont tributaires de responsabilités qui sont leurs.

La mort volontaire des adolescents et des jeunes adultes paraît aussi contrevenir à des responsabilités. D’abord envers les parents. Les liens affectifs créés depuis 14 ou 18 ans rendent plausible un attachement profond dans la majorité des cas. Les enfants sont à même de comprendre l’amour des parents même lorsqu’ils traversent une période de rébellion et de remise en question tel qu’il s’en produit en période d’adolescence. Car veillons à ne jamais oublier qu’un jeune peut mettre fin à ses jours dans un contexte où la famille est unie et ouverte au dialogue. Qu’il n’en saisisse pas la totale amplitude, cela se comprend; qu’il ne veuille pas voir la réalité, cela s’explique. Il ne faut toutefois pas justifier par là une déresponsabilisation. L’investissement financier est particulièrement grand à cette époque: nourriture, vêtements, études, biens de consommation, loisirs. Les jeunes sont à même de se sensibiliser aux efforts consentis par les parents. Les quelques lettres d’adieux de jeunes ne fournissent pas d’indices à ce sujet. Soulignons par contre que l’échantillonnage est faible. Mais il y a responsabilité de fait. «J’ai bien pensé a moi pis j’ai réalisé que je ne servait pas a grand chose pi je ne voulais jamais servir a rien a part ce trouble» [E/42]. Cet exemple de profonde dépression se retrouve dans d’autres lettres. «M. pour toi la vie est finie tu est né perdant tu le restera toujours à quoi bon vivre tue toi
maintenant n'attend pas plus longtemps» [H/37] et encore «Je m'excuse de te décevoir de cette façon mais il le faut, je suis écoeuré de vivre dans ce monde et je sais bien ce qui m'attends dans l'autre monde...» [G/06]. Ces jeunes adolescents fuient la réalité sans qu'il nous soit possible de savoir s'ils saisissent toute la portée de leur geste. Les propos sont égocentriques et les considérations peu explicites.

L'impact sur les frères et sœurs n'est pas négligeable. La responsabilité envers les pairs est une caractéristique à valoriser à cet âge. Vivre avec des gens pendant plus de 15 ans et disparaître de façon violente, volontaire, perturbe profondément les jeunes. Perturbe et donne le mauvais exemple. Car il n'y a pas à s'y tromper, nous vivons dans un monde où la multiplicité des comportements possibles peut avoir deux conséquences. D'abord, habiliter à faire face à la diversité. La «normalité» peut être conçue dans des limites très étendues et il suicide n'apparaît que comme un moyen parmi d'autres, une originalité qui s'ajoute à plusieurs possibles. Mais la multiplicité peut aussi dérouter le jeune, le laisser dans l'expectative, le mettre dans une position de faiblesses. Le suicide frappe alors davantage l'imagination comme un moyen privilégié et radical de régler les problèmes.

Piaget, dans Le jugement moral chez l'enfant, insiste beaucoup sur l'influence des pairs. Les conséquences sur l'équilibre psychologique des frères et des sœurs sont difficilement calculables mais réelles. Cela s'applique tout aussi bien aux amis et compagnons qui sont fort influençables à cet âge.

---

65 J. Piaget, op.cit.

Il faut rappeler aux adolescents qu’ils sont responsables de leurs actes envers eux-mêmes, les proches et l’entourage. Ce devoir est d’autant plus important que la « crise » d’adolescence est parfois une épreuve qui les rend aveugles à certaines réalités. Le rejet de l’autorité parentale jette parfois dans l’ombre le dévouement du père ou de la mère. La responsabilité doit donc s’accompagner de renforcements fréquents afin de rappeler aux jeunes qu’ils n’ont pas que des droits.

À ce propos, citons en terminant cette remarque tirée d’un ouvrage collectif dirigé par Jacques Grand-Maison:

Soulignons ici un travers bien à la mode dans le discours sur les jeunes, celui d’en faire uniquement des victimes... de la société, des parents, de l’école, de l’Église, de la publicité ou du monde adulte. À leur refuser leur part de responsabilité dans leurs propres problèmes, on ne fait que renforcer leur apathie, leurs déchirages, leurs dépendances, leur paralysie, leur attentisme passif.67

Ce commentaire est d’autant plus pertinent qu’il se base sur les résultats d’une enquête récente sur laquelle nous reviendrons plus loin.

***

Dans ce chapitre, nous avons utilisé les principales conclusions de l’analyse du contenu des lettres d’adieux à la vie afin de nous adresser aux personnes directement impliquées dans une situation suicidaire ou qui souffrent à cause du suicide d’une personne à laquelle elles étaient attachées. Nous avons élaboré différents discours afin de tenir compte de la situation des divers auditeurs auxquels nous avons décidé de nous adresser. En résumé, deux approches ont été favorisées. D’abord, nous avons utilisé le contenu des lettres d’adieux afin d’aider ceux et celles qui sont impliqués dans un processus suicidaire. À travers un ensemble de considérations, soulignons trois grands thèmes sur lesquels nous

avons insisté dans cette partie. Nous avons d’abord cherché à relativiser l’impact du sentiment de culpabilité dans le cas des endeuillés; ensuite, nous avons souhaité conscientiser à l’importance des relations sociales pour ceux qui ont tenté de se suicider. Enfin, ceux qui pensent sérieusement au suicide ont été invités, à la lumière du contenu des lettres, à s’interroger sur leurs motivations réelles.

Notre deuxième approche tient compte du fait que, quelque soit le sens ou le type de suicide, le suicidé rompt par son geste toute possibilité éventuelle de dialogue et blesse l’entourage de façon parfois très sévère. Les discours éthiques sur la responsabilité visent à conscientiser la personne humaine comme agent moral. Le contenu des lettres d’adieux, appuyé par nos propos sur la socialisation, laisse clairement voir l’importance de relations sociales les plus harmonieuses possibles.

Mais il est possible de pousser la réflexion plus loin. Chaque personne vit dans un contexte social déterminé et dans une réalité individuelle précise où chacun intervient à sa façon. Il n’y a pas que les individus qui doivent se conscientiser chacun de leur côté; il faut favoriser l’existence de conditions sociales propres à promouvoir une meilleure communication et une plus grande responsabilisation. Une réflexion éthique sur le suicide qui situe la personne comme être en relation doit au moins aborder succinctement le rôle des structures sociales qui encadrent les individus et les groupes auxquels ils participent. Dans le dernier chapitre de notre travail, nous tenterons d’esquisser des pistes de réflexions sur les rôles spécifiques de la famille, de l’école et du travail. Ces trois domaines nous préoccupent de par les fonctions d’intégration et de régulation qu’on leur attribue habituellement et de par la place qu’ils occupent chez chacun des individus dans la vie de tous les jours.
CHAPITRE VI

RELATIONS SOCIALES ET INSTITUTIONS

Chacune des personnes qui se sont suicidées est venue au monde dans une société spécifique qui porte sa propre culture. L’enfant qui naît n’a pas à se créer de toute pièce des comportements humains puisque les « façons de penser et d’agir ont été dans une grande mesure régularisées et préarrangées pour l’individu avant qu’il n’entre dans la société »1. Ce sont les institutions qui imposent ou proposent un ensemble de modèles partagés qui permettent de répondre aux besoins d’un groupe particulier. Une institution est le produit de l’histoire d’un peuple et des contingences qui se sont révélées fondamentales à sa survie. Joseph H. Fisher définit l’institution comme « une structure relativement permanente de modèles sociaux, de rôles et de relations réalisés par les gens de certaines façons, sanctionnées et unifiées afin de satisfaire des besoins sociaux de base »2. Socialisé tout au long de sa vie, l’individu fait l’acquisition de nombreux comportements « presque » automatiques qui sont produits par l’institutionnalisation. L’institution, selon la sociologie, est un facteur qui intègre les individus, coordonne et stabilise la culture et contrôle la conduite en manifestant les attentes de la société. Pour les sciences sociales,


2 Ibid., 159.
«ces institutions fondamentales, d'ordre familial, éducatif, économique, politique, religieux et récréatif sont si essentielles à une culture que sans elles la vie sociale serait impensable»

Une telle situation ne peut que faire apparaître comme cavalière toute tentative de restreindre une réflexion sur le suicide à un niveau individuel ou au niveau d'une simple relation utilitaire entre un individu et l'entourage social. Ce que véhiculent et représentent les institutions, ce sont des mentalités et des idéologies qui fondent, dans une bonne mesure, l'ensemble de nos comportements sociaux et même individuels. Les conditions dans lesquelles se trouvent les institutions ont donc certainement une influence ou ne sont pas exemptées de tout rapport avec les sens escapistes et agressifs du suicide, le sentiment de culpabilité et le fait que le suicide apparaît pour plusieurs comme la seule solution à un problème. Il convient, pour poursuivre une approche formative et orientrice, de ne pas évencer une discussion sur des transformations possibles et peut-être souhaitables au sein d'institutions majeures qui structurent notre société.

Ajoutons enfin qu'il est nécessaire que ceux qui pensent à se suicider ou qui ont tenté de le faire réfléchissent au sens de la vie, aux responsabilités envers soi-même et envers les autres, ainsi qu'aux conséquences du geste suicidaire. Mais ils ont aussi besoin de trouver dans la réalité des réponses à leurs besoins. Il faut qu'ils puissent s'impliquer dans des activités qui les valoriseront, qui leur donneront le réel sentiment de faire partie d'un groupe et d'être estimés des autres. Cela suppose une amélioration des conditions dans lesquelles les relations interpersonnelles se créent et perdurent afin de palier au problème flagrant de communication.

Évidemment, nous entrons ici dans des réflexions fort complexes qui nécessiteraient un traitement plus long. Mais nous considérons que l'ensemble de ce qui précède justifie l'élaboration de quelques pistes de réflexion. Rappelons que l'un de nos objectifs est de

---

3 Ibid., 162.
proposer des avenues qui feront en sorte que de moins en moins de personnes envisageront le suicide comme seule solution possible à leurs problèmes. Si nous voulons traiter de la prévention — et c'est de cela qu'il s'agit ici et non de condamnation — il faut prendre du recul et envisager, pendant quelques instants, le phénomène suicidaire dans son ensemble. Nous avons déjà apporté quelques statistiques concernant les tentatives de suicide et il ne fait pas de doute qu'une consolidation des rapports sociaux aurait des effets sur les suicides et sur les tentatives de suicide.

L'être humain n'est pas seulement un individu autonome. Il ne peut se construire et se comprendre que par rapport aux autres. Dans le chapitre V, nous avons vu qu'il est possible de soutirer des leçons des lettres d'adieux à la vie afin de s'adresser aux différentes « victims » d'un suicide. Nous avons aussi cherché à montrer la nécessité d'une responsabilisation des individus face aux choix moraux qu'ils doivent faire, particulièrement concernant le choix de vivre ou de mourir. Nous croyons important de terminer cet essai en émettant quelques commentaires sur des aménagements possibles au niveau des institutions.

L'intégration et la régulation ne sont pas seulement le fait d'individus mais doivent être promues et supportées par les structures mêmes dont l'objectif est de satisfaire les besoins sociaux. Ces structures, ces rôles et ces modèles sont occupés ou représentés par des personnes qui peuvent, dans une certaine mesure, avoir une influence sur les mentalités. Pour être franc, il faut bien avouer que la tâche est immense et que des changements ne sont envisageables qu'à moyen ou long terme. Ces changements ne sont envisageables aussi que s'il y a un besoin urgent qui se manifeste. Si c'est le cas, et bien des experts penchent dans ce sens, nous ne pouvons éviter de faire quelques commentaires sur le sujet. Les sens de la fuite, du deuil et de la vengeance appelleront une réflexion sur les relations sociales promues à l'intérieur de nos institutions. Ces lieux privilégiés
d'intégration et de régulation ont un rôle fondamental à jouer dans la socialisation des individus.

Dans les pages qui suivent, nous aborderons ce sujet. Nous proposerons une lecture permettant de situer les institutions familiales, scolaires et du travail. Il y a, depuis plusieurs années, de plus en plus d'experts qui cherchent à comprendre ces institutions et à proposer des solutions permettant, selon eux, un meilleur épanouissement de la personne humaine. Nous tenterons de dégager des orientations qui permettraient peut-être de faire en sorte que les relations sociales soient davantage intégrées et stables. Pour ce faire, nous nous tournerons à nouveau vers Émile Durkheim qui a pris le risque de faire des propositions concrètes sur le sujet. Nous verrons ainsi qu'il n'a pas totalement perdu sa pertinence, même si près d'un siècle nous sépare de son œuvre.

L'analyse du contenu des lettres d'adieux plaide avec force pour une reconsideration de la qualité et de la quantité des relations sociales entre les individus. Pour que l'entreprise soit efficace, ces relations doivent être consolidées à tous les niveaux, entre autres au niveau institutionnel. Nous sommes conscient que cela n'est réalisable qu'à travers une responsabilisation d'un nombre d'individus de plus en plus grand qui donneront éventuellement des orientations nouvelles permettant la transformation graduelle des mentalités. C'est la raison pour laquelle une réflexion sur les institutions nous apparaît complémentaire aux propos du chapitre V.

Mais avant d'aborder le sujet, une précision s'impose. Au début du quatrième chapitre, nous nous sommes interrogé sur la méthode à employer dans la recherche des «indices» de la culpabilité. Nous avons volontairement choisi de nous en tenir au «dit», donc à des mentions spécifiques afin d'orienter le moins possible les propos des suicidés. Une première analyse du contenu des lettres d'adieux nous révèle peu de choses sur les relations entre le suicide et les institutions. Nous avons trouvé une vingtaine de lettres dans
lesquelles le terme «famille» apparaissait. D’ailleurs le cas de cette institution pose un problème dans la mesure où les suicidés s’adressent habituellement aux membres de leur propre famille. Dans ce sens, l’analyse des lettres d’adieux inclut en quelque sorte l’analyse de relations familiales. Toutefois, les discours à teneur institutionnelle sont très peu nombreux et les références exactes sont rares. Quelques indices seulement sont disponibles. Parmi les exemples particuliers, citons celui de cette femme: «J’étais seul je voulait être avec quelqu’un de ma famille mais il n’a même pas invité chez lui» [G/22] ou de cette autre qui écrit: «J’ai peur de perdre mes amies comme j’ai perdu ma famille» [K/40]. Si, malgré tout, les références au contexte social sont omniprésentes dans les lettres d’adieux à la vie, ce n’est pas le cas du domaine du travail. Dans une quinzaine de lettres d’adieux seulement le suicidé fait mention d’une faillite, d’une entrevue où sa candidature a été refusée, de l’insécurité de son emploi. À titre indicatif, trois mentions retiennent notre attention. Un homme dans la soixantaine écrit: «Ne pouvant plus travailler, il me reste une seule alternative "mourir"» [H/39]. Dans les deux exemples suivants, nous retrouvons clairement une condamnation du contexte dans lequel travaillaient les suicidés: «Je quitte ce travail qui m’était devenu une corvée car je n’y étais plus qu’un numéro et je n’étais utile à personne» [J/35] et «Ca fait trois semaines que je ne me présente pas la face à mon travail car ça fait dix ans que ça me fait vomir de travailler dans une atmosphère d’asile d’aliéné» [H/38]. Dans le cas du travail, nous constatons des références beaucoup plus centrées sur les institutions mais dont le nombre peu élevé ne permet pas de faire des généralités. Quant aux références au milieu scolaire, nous n’en avons trouvé que quelques-unes. Ainsi une institutrice écrit: «J’en ai marre de l’enseignement» [F/12] alors qu’un élève du secondaire dénonce l’école: «Je n’aime pas l’école» [K/61].

Nous avons voulu faire ces quelques remarques afin de montrer que les références sont très peu nombreuses, non représentatives et qu’elles ne permettent pas de procéder à
des recoupements. Les suicidés s'adressent à des personnes parce que les liens individuels sont le fondement de toutes les relations à caractère social. D'ailleurs chaque individu est à la fois une composante de l'ensemble institutionnel et social. Lorsqu'un homme s'adresse à son père, il réfère directement à l'homme mais aussi au membre de la famille. Enlisé dans une période de détresse profonde, le suicidant dépense ses dernières forces à rechercher un soutien affectif; c'est à ce niveau que se situe la crise et c'est là que réside la solution première. Il n'est donc pas surprenant que le sentiment de culpabilité soit si présent dans les lettres d'adieux. À titre d'hypothèse, nous pourrions aussi nous demander si l'absence de mentions relatives aux institutions n'est pas une preuve de la désintégration de l'intégration sociale des individus. Cela nécessiterait l'utilisation d'un corpus de lettres d'adieux d'une autre époque afin de procéder à des comparaisons précises.

Mais quoi qu'il en soit, revenons à notre affirmation première. Même si les lettres d'adieux font très peu mention des institutions, nous croyons que la solution aux effets pervers des contradictions sociales réside dans la responsabilisation. Les principales institutions dont nous venons de faire mention sont spécifiquement impliquées dans ce débat.

6.1 Les responsabilités au sein des relations familiales

Longtemps la cellule familiale a-t-elle été considérée comme la plus petite unité mais aussi comme l'outil le plus efficace de la socialisation des individus. L'existence de la famille et sa structure véhiculent en elles-mêmes implicitement une vision particulière de la réalité qui oriente les comportements collectifs. Ne nous y trompons pas. Le rôle de la famille, quelle que soit sa forme et le nom qu'on lui donne, a été déterminant. Il l'est encore; il le sera pour longtemps. Les modalités, les structures, les priorités changent mais le concept de «famille», même modifié, subsiste. Il y aura encore longtemps des relations
mère-enfant et père-enfant; il y aura toujours une relation adulte-enfant. De par les changements que nous observons, nous sommes à même de constater que la famille véhicule maintenant des valeurs différentes d’il y a cinquante ans. Andrée Fortin souligne ce fait à sa façon en disant que «si les valeurs familiales ne sont pas nécessairement en perte de vitesse, leur définition même se transforme, les pratiques que ces valeurs engendrent se transforment sous la pression démographique»4. Ce n’est pas parce qu’une institution intègre les individus qu’elle ne doit pas être dynamique. Cela Durkheim l’a bien montré. Mais cela prouve qu’elle intègre en s’ajustant, en s’adaptant aux nécessités de l’époque qui est la nôtre. Les ouvrages spécialisés ne cessent de rappeler que c’est en bas âge que l’être humain fait l’acquisition de nombreux comportements fondamentaux et de dispositions qui serviront de base à sa vie future. Jean Stöetzél affirme que le traitement du nourrisson porte en lui et ce, continuellement, un comportement implicite de socialisation: proximité de la mère, période de sevrage, «pratiques d’élevage», rythme de la vie.5 Tout participe à faire en sorte que l’enfant fasse l’acquisition de comportements déterminés. C’est au sein de la famille et, il faut bien le dire maintenant, des réseaux familiaux que l’enfant en bas âge apprend à vivre dans nos sociétés. C’est là qu’il puise ses exemples, c’est cela qu’il aura tendance à imiter. C’est le réseau familial qui l’initie aux relations entre les personnes, qui lui propose sinon lui impose des façons de penser et de faire qui resteront gravées dans sa mémoire pour toujours. Tout ce processus, il faut l’admettre, n’est pas limpide et conscient. Tout cet apprentissage s’effectue de fait parce que nous sommes ce que nous sommes. À cet aspect coercitif de la famille contribue tout l’aspect affectif. La proximité des autres membres de la famille et les liens qui s’en nouent au sein de celle-ci ne peuvent que faire émerger un attachement d’ordre émotif entre les membres de la famille. Bien entendu,


nous traitons ce phénomène de façon générale. Il arrive parfois que les sentiments puissent être davantage agressifs que positifs. Mais, malgré cela, il subsiste habituellement un profond attachement à la famille qu'on a connue. Son souvenir rend mélancolique, rappelle des odeurs et des événements qui font vibrer en nous une corde sensible. Bien que différente selon les cas, il demeure que nous éprouvons généralement de l'affection pour nos parents, nos frères et nos sœurs; de l'amour pour notre mari, notre épouse et nos enfants; un attachement parfois puissant pour ces gens qui font partie de notre entourage depuis longtemps, avec lesquels nous avons partagé notre intimité, qui nous ont vu grandir et nous épanouir.

Nous n'insisterons jamais assez sur la responsabilité d'être parent. Il est maintenant admis que le contexte familial a un impact important sur la propension suicidaire des jeunes. Les problèmes de couple apparaissent au cœur de la problématique. Le taux de suicide des adolescents est «most significantly related to long-term family dysfunction».

C'est aussi ce que conclut Steven Stack suite à une enquête dans 50 états américains. L'intérêt de son étude réside dans le fait que les résultats tiennent compte d'un ensemble de facteurs: «The results indicate that the incidence of divorce is closely associated with the rate of suicide even after we control the influence of the effects of age composition, percentage black, the rate of inter state migration, and income.»

Dans une autre étude très intéressante, Cynthia Pfeffer énumère cinq types de comportements redondants dans les familles où des enfants se sont suicidés: des parents imperméables aux changements, une attitude négative des parents envers les enfants, des problèmes affectifs entre les époux, des problèmes d'identification des rôles des parents et

---


des enfants, une interaction symbiotique entre les parents et les enfants. Selon elle, les comportements suicidaires sont des «symptom that evolves within the context of chronic family dysfunction»\(^8\). Plus près de nous, Yves Péron rappelle des chiffres connus: le tiers des mariages se termine par un divorce et cela n'inclut pas les couples qui vivent en union libre et dont le nombre était évalué en 1989 à 189 000.\(^9\) En 1986, un cinquième des familles ayant des enfants à la maison étaient monoparentales et un tiers de celles-ci devaient vivre aux dépens de l’aide sociale. Interrogé par une journaliste, M. Tousignant, chercheur au LAREHS, signale que «Deux tiers au moins des suicidaires viennent de familles où il y a des problèmes sérieux de tout ordre comme la violence conjugale, la maladie mentale ou une incompétence prononcée des parents à pouvoir élever leurs enfants.»\(^10\)

Il convient toutefois de relativiser de tels arguments, sans pour autant contester l’urgence de la situation. Il faut se garder d’une vision idéalisée des familles d’autrefois. Edward Shorter\(^11\) montre l’évolution dans les relations familiales depuis le XVIII\(^e\) siècle. La situation de la famille post-moderne serait, selon lui, le résultat de la succession de trois types de famille: la famille basée sur la propriété, celle basée sur le sentiment, enfin une troisième basée sur la sexualité. À travers tout cela, il apparaît avec évidence que le manque de communication entre époux et entre parents-enfants n’est pas nouveau. Avec la famille «nucléaire», l’enfant devient le centre du monde. Dès lors, la relation mère-enfant devient un noyau stable qui rassemble autour de lui père, adolescents, etc. Dans les familles


passées, l'affection prenait la seconde place. La famille nucléaire donne à l'affectif la première place en faisant la promotion des «bonnes mères» qui «sont une invention de la modernisation».\textsuperscript{12} En effet, l'ouverture des marchés, l'augmentation du niveau de vie et le désir de liberté des hommes et des femmes favorisent une famille nucléaire solide et stable. La famille post-moderne, quant à elle, est encore difficile à définir mais elle ne diffère pas du fait que les problèmes de communication existent toujours. Pourtant trois phénomènes font en sorte qu'elle traverse une crise majeure: une indifférence des jeunes par rapport à l'identité familiale qui génère un éclatement des valeurs, une forte instabilité de la vie du couple et une destruction du «nid» par la libération des femmes qui rejettent le concept traditionnel de famille nucléaire.

Si Shorter démontre que les problèmes de communication existent dans toutes les familles, il semble désorienté quant aux familles post-modernes:

La famille nucléaire tombe en ruine, et je crois qu'elle sera remplacée par le couple à la dérive, une dyade conjugale sujette à des fissions et fusions spectaculaires et privée de tout satellite-enfants, amis ou voisins... En dehors des tout jeunes enfants, il ne restera plus que les parents du couple, vaguement en retrait, souriant amicalement à l'arrière-plan.\textsuperscript{13}

Ce pessimisme concernant le rôle de la famille apparaît aussi clairement dans \textit{Le Suicide}.\textsuperscript{14} Pour Durkheim, si les vertus de la famille sont indéniables, on peut de moins en moins s'y fier. Les individus ne s'assemblent plus autour de la maison familiale et ne sont plus attachés à la terre de leur père. Les liens entre les membres se disloquent alors que très tôt les jeunes enfants vont s'éduquer dans les pensions et où les jeunes adultes

\begin{flushleft}
\textsuperscript{12} Ibid., 209.
\textsuperscript{13} Ibid., 309.
\end{flushleft}
quittent les parents pour s'installer à un endroit parfois très éloigné des parents. En cela nous sommes d'accord pour dire que la famille moderne du XIXe et du XXe siècle était et est moins intégratrice que certaines familles traditionnelles que Durkheim utilise comme comparaison. Mais il faut souligner que l'institution familiale a tout de même joué un rôle qui fut fondamental au XXe siècle et qu'elle occupe actuellement une place stratégique au niveau de la socialisation des individus. La famille est encore une institution qui perdure et s'impose même si un ensemble de facteurs fait en sorte que les liens entre les individus sont de natures diverses.

L'éclatement des liens entre les personnes est repris par Mary Ann Glendon. «It seems likely that, in the future, what we have here called the new family and the new property will be seen as transitional phenomena and identified with a period of extreme separation of man from man, and man from nature.» Éclatement dans les relations sociales, affaiblissement de la socialisation, dévalorisation de la responsabilité; voilà comment on peut voir la situation. Malgré un rappel pour nous faire prendre conscience que les familles passées ont été idéalisées et une volonté de dédramatiser la situation actuelle, R. Dandurand n'en conclut pas moins que les familles actuelles vivent des

---

15 Émile Durkheim s'est attardé à examiner la variabilité du taux de suicide par rapport au statut social. Il conclut que les célibataires se tuent beaucoup plus que les gens mariés (en particulier chez les hommes). Dans le cadre du mariage, les femmes se suicident davantage que les hommes alors que le divorce génère un taux de suicide plus élevé chez les hommes que les femmes (cf. Le Suicide, 290-311). Nous n'examinerons pas cela ici. Il est difficile de comparer la situation générale des familles à l'époque de Durkheim et la situation qui prévaut au Québec actuellement. Les données sont très différentes d'ailleurs plus que le temps a produit des changements de mentalité importants. C'est le cas, par exemple, des justifications de Durkheim qui tient compte de l'anomie sexuelle et du «caractère moins mental» (306) des femmes. Qu'il suffise ici de dire que le pessimisme de Durkheim concernant les capacités intégratrices de la famille nous semble un peu excessif quand on jette un regard sur le siècle qui se termine.


changements importants et profonds. Et lorsqu'apparaissent des situations de ce genre, il est important de rappeler ses valeurs et d'en justifier l'importance.

Les parents ne peuvent nier les responsabilités qui sont les leurs. La coexistence de deux personnes autonomes se base sur des ententes parfois formelles, parfois informelles. La séparation, si elle se manifeste, met en cause deux adultes responsables de leurs actes. Rien n'est facile et les drames sont parfois atroces. Toutefois dans un contexte où des enfants ne sont pas en cause, les décisions relatives au vécu et aux désirs de chacun des conjoints n'impliquent que des adultes responsables et « libres » de leurs engagements. Toutefois avoir des enfants est une décision très sérieuse comportant de nombreuses responsabilités qui ne se vivent que dans la durée. Le couple s'engage dans un long processus dont l'objectif est d'aider à donner de la maturité à l'être le plus précieux qui existe, parce que c'est un être humain envers lequel il s'est physiquement et moralement engagé. C'est naturel et ce n'est pas rien. Les enfants grandissent beaucoup par l'exemple. L'observation des parents demeure au cœur de l'éducation familiale. Les parents sont responsables auprès de leurs enfants, de leurs comportements, de leur langage, des attitudes qu'ils entretiennent. L'éducation implique un dévouement responsable, rationnel et affectif envers les enfants qu'on a mis au monde.

Que les parents aient leurs propres soucis, cela fait partie de la vie et des connaissances que les enfants doivent acquérir très rapidement. Mais cela ne justifie en rien un désengagement de leurs responsabilités. Tout au long de sa croissance, l'enfant fait des acquisitions qui seront essentielles dans sa vie adulte.

L'enfant grandit dans sa famille en utilisant les modèles, les réponses et les solutions qu'on lui offre pour résoudre les énigmes de la vie. Quelquefois tout cela manque cruellement au point que rien ne peut éclairer l'adulte sur son chemin. Les raisons d'espérer, d'avoir confiance en lui, de pouvoir nouer des liens authentiques avec les autres apparaissent de plus en plus clairement compromises. 18

Herbert Hendin résume la littérature récente et fait appel à ses trente ans de pratique en cabinet privé pour montrer comment la théorie de Freud sur l'isolement a passé l'épreuve du temps. Les adolescents désirent prendre en main le contrôle de leur vie mais pour cela, ils ont besoin d'aide.

Life and growth inevitably mean emotional separation from parents; for suicidal youngsters, separation, loss, and death are often equated, are intolerable, and leave the youngsters feeling desperately out of control of their lives. Suicide can be used to control others or to maintain the illusion of control over one's own life.¹⁹

La présence réelle et attentive des parents, l'effort d'éducation sont la clé d'une croissance personnelle équilibrée. Toutefois, comme le souligne l'auteur, de très nombreuses recherches concernant les jeunes suicidaires démontrent avec régularité l'existence d'une situation familiale caractérisée «by parental attitudes of resentment, hostility, and rejection»²⁰. La violence familiale est un apport important aux problèmes relatifs à l'adolescence. Violence physique ou verbale, problèmes d'inceste ou d'abus de toutes sortes, mépris et isolement. Ces cas extrêmes ne doivent pas faire oublier les pressions insidieuses de contraintes quotidiennes qui peuvent s'instaurer dans les relations parents-enfants. La vie de parents demeure exigeante. Certains contextes sont plus exigeants que d'autres et il n'est pas question de minimiser les soucis de ceux qui ont charge de famille. Souvent, le conjoint et la conjointe travaillent à l'extérieur. Nous savons comment le travail entraîne son lot de stress et d'inquiétude. C'est épuisés que les parents entrent à la maison, le soir, après une journée parfois frustrante. Entre les soucis professionnels, conjugaux et quotidiens, il y a parfois peu de place pour l'écoute des enfants et des jeunes adolescents. Malgré toute la bonne volonté, il existe des limites aux énergies humaines. Il n'est guère surprenant qu'en 1989, l'indice de fécondité au Québec était de 1,38 enfant par femme.

¹⁹ H. Hendin, «Youth Suicide: A Psychosocial Perspective», Suicide and Life-Threatening Behavior, 17, 2, Summer 1987, 159.

²⁰ Ibid., 157.
Christiane Bérubé, dans un article de *L’Action Nationale*, remarque avec justesse que nous avons des exigences très élevées par rapport aux parents: «éducateurs et pédagogues hors pair, psychologues avertis, engagés socialement, compétents en tous les domaines»\(^{21}\). Le rôle de parent est lui-même peu valorisé et peu reconnu. Enfin nos institutions ne favorisent pas toujours une vie où les enfants auraient leur place. Il n’y a qu’à penser aux carences des programmes gouvernementaux, à une organisation du travail non adaptée, aux problèmes de garderie, etc.

C’est alors qu’on perd parfois graduellement contact avec nos enfants pour porter notre attention vers d’autres priorités. C’est aussi à cette occasion qu’il faudrait remettre en question les principes mêmes où reposent les priorités que nous avons choisies ou qui nous ont été imposées. Malgré tout cela, la responsabilité de parents demeure. Qu’il y ait circonstance atténuante, certes, mais qu’on s’en serve pour justifier une réalité qui fait parfois profondément tort aux enfants dans le besoin, non.

Le premier lieu où doit se manifester la solidarité sociale — et peut-être même un nouveau type de solidarité sociale — réside dans la famille. Nous sommes tributaires d’une tradition largement répandue en Occident où la famille idéale est composée du père, de la mère et des enfants légitimes. Les bouleversements dans les valeurs et les mœurs depuis une trentaine d’années remettent en question nos conceptions premières de la famille. L’anthropologie de la parenté\(^{22}\) démontre le large éventail des types de famille présents à travers le monde. Il existe de multiples arrangements qui peuvent connaître de nombreuses variantes. Pourtant chacune de ces variantes implique la création de multiples liens avec un très grand nombre de groupes ou d’individus. Dans la société actuelle, nous

---


ne pouvons plus parler d'un seul type de famille mais plutôt d'une grande variété de types de famille. André Fortin propose une définition minimale où la famille est «une unité de vie stable regroupant un ou des adultes avec un ou des enfants»23. Soulignons tout de suite la notion de stabilité. La composition de la famille peut changer plusieurs fois au cours d'une vie humaine. Elle demeure une entité qui peut éclater et se reconstituer sur de nouvelles bases.

Le couple se dissocie de plus en plus de la famille, en particulier à cause de la contraception. «Former un couple» n'équivaut plus à «fonder une famille». Les couples se font et se défont, alors que la relation parent-enfant demeure. Désormais il faut penser séparément couple et famille. On n'ose plus parler de la famille comme un tout, on se sent obligé de tenir compte des individus qui la composent.24

Certes, la relation parent-enfant demeure, mais les règles du jeu changent. Les soucis conjuguels des parents ne sont pas sans influencer ces relations. Le passage d'une condition familiale plutôt traditionnelle à une garde partagée ou à un droit de visite bimensuelle ne se fait pas sans quelques réticences. La mère — mais plus souvent le père — devient un étranger ou un vieil ami éloigné. L'enfant doit s'adapter aux conditions amoureuses du parent qui en a la garde. C'est aussi le cas en ce qui concerne l'autre parent. On ne peut rester indifférent face aux propos de Peter Giovacchini qui souligne que le suicide des adolescents est un signe flagrant de l'incapacité des familles et des sociétés à maintenir une stabilité sociale.25 L'augmentation du taux de suicide dans la dernière décennie ne fait que confirmer cela.

Notre propos n'est pas de prôner le retour à la famille nucléaire traditionnelle. Il s'agit plutôt de prendre au sérieux cette boutade connue: autrefois les parents avaient


24 Ibid., 58.

25 P. Giovacchini, The Urge to Die: Why Young People Commit Suicide, New York, McMillan, 1981. L'adolescence est une période difficile où le jeune se cherche; or, quelles valeurs stables proposons-nous?
plusieurs enfants; maintenant les enfants ont plusieurs parents. Il faut valoriser la famille, quel qu'en soit le type. Le milieu familial doit devenir un lieu d'accueil attentif et épanouissant. On doit y favoriser les relations sociales, le partage, l'éducation quotidienne. Les jeunes vivront dans un monde qu'ils sauront être varié parce qu'ils y auront été instruits. La présence qualitative des parents est nécessaire. Le souci de l'épanouissement des jeunes est une responsabilité incontournable. Cela suppose de ne pas faire de son enfant un enfant à clé qui passe plusieurs heures par semaine seul à la maison. Cela suppose un rythme de vie soucieux des enfants. Cela demande des sacrifices, des choix qui sont les résultats de nos engagements responsables. "En refusant d'hypothéquer leur vie, écrit N. Jetté-Soucy dans L'Analyste, les parents sapent la confiance de l'enfant en son propre avenir."26 Le jugement est sévère mais le danger est présent. Aux statistiques déjà présentées, ajoutons quelques informations sur l'état du suicide chez les jeunes. En 1990, environ 200 jeunes de 15 à 24 ans se sont enlevé la vie au Québec et pour chaque suicide completé, il faut compter 200 tentatives. Une enquête réalisée auprès de jeunes Montréalais se situant entre 15 et 24 ans signale par ailleurs que près de 7% d'entre eux déclarent avoir déjà tenté de se suicider.27 Devant de telles évidences, les parents ont une responsabilité morale. Le suicide est le résultat d'un problème grave dans les relations interpersonnelles. Or les personnes les plus proches affectivement et physiquement du jeune sont les parents. L'adolescent puise l'exemple auprès d'eux et en tire des opinions et des orientations de vie. Quel que soit le type de famille dont on parle, il s'avère aujourd'hui encore que son rôle est central. Psychiatre clinicien, Henri Chabrol insiste clairement sur le milieu familial:

Une intervention sur le milieu familial et les conditions de vie de l'adolescent est toujours indispensable. En son absence les efforts de psychothérapie individuelle seront vraisemblablement vains. Le but de l'action familiale est de développer des modes d'interaction plus positifs.

L’essentiel à la phase initiale est de favoriser les efforts de compréhension et de communication des sentiments d’intérêts, de souci et de support de la famille envers l’adolescent.28

Il s’avère selon lui que plus les parents s’impliqueront, plus les chances de récidives diminueront. Selon C.R. Pfeffer, il est nécessaire de poser des gestes concrets qui auront des effets à court et à long termes.29 À court terme, il faut faire réaliser à la famille le sérieux du comportement suicidaire du jeune; les parents doivent prendre conscience de la souffrance réelle de leurs enfants; ils doivent reconnaître leurs rôles et être motivés pour régler les problèmes de leur enfant. À long terme, les parents doivent suivre continuellement leurs enfants et être à l’écoute de ce qu’ils vivent. Enfin, Pfeffer semble pessimiste quant aux résultats de ses propres recommandations. Les cas de divorce génèrent une agressivité telle qu’elle se traduit par une guerre personnelle dans de nombreuses situations. L’atmosphère est viciée et le vécu des parents les rend inaptes à écouter ce qui se passe chez les jeunes.

Il existe une unanimité concernant le rôle responsable que doivent jouer les parents. Il est nécessaire d’entreprendre des campagnes d’information encore plus ciblées sur les parents. «La famille est le berceau des premières valeurs comprises et intégrées par les enfants et demeure, malgré les sceptiques et les résistants, le lieu privilégié de socialisation, de développement et de croissance des jeunes.»30 Christiane Bérubé résume bien ce dont les jeunes ont besoin: un peu de stabilité et du sens. On ne comprend plus rien aux jeunes, conci. René Blanchard, parce qu’on a perdu le contact. Nous ne leur proposons plus de sens. «Les jeunes du Québec d’aujourd’hui qui veulent arrêter de souffrir de l’incohérence sociale, de la bêtise humaine, de l’hypocrisie des politiques, de l’absurdité du système, ont-

30  C. Bérubé, «Vers de nouvelles valeurs familiales... un impossible défi?», loc.cit., 1193.
ils d'autres choix que de décrocher?»\textsuperscript{31} Il n'est pas sûr que nous partagions la même vision de la famille que R. Blanchard mais nous sommes forcé d'admettre qu'il est vrai que nous ne proposons plus guère d'idéal aux jeunes (pays, foi, travail, etc.). Ajoutons aussi que les idéaux parfois esquissés sont hélas trop souvent superficiels ou inaccessibles (épanouissement de soi, loisirs, bonheur, bien-être financier, physique et moral, etc.). Le Coroner Allen Fein faisait un constat que nous approuvons: «Il y a dans notre société un manque flagrant de responsabilité face à des gens dont l'état les entraîne vers le suicide. Certaines familles et les amis de certains jeunes ne sont pas assez éveillés»\textsuperscript{32}. Nous croyons qu'il faut alerter un peu l'opinion publique pour que des gestes se posent.

Les parents sont, à un degré plus ou moins élevé, responsables de la situation. Il ne s'agit pas de demander l'impossible mais plutôt de rappeler ce que le bon sens commande. Ce dont les membres de toute famille, quelle qu'elle soit, ont besoin — et en particulier les jeunes —, c'est d'être aimés et respectés. Il faut que les enfants sentent qu'ils sont une priorité importante pour les parents. Le suicide existe chez les enfants; c'est par l'amour et l'attention qu'il sera possible, non seulement de réduire le taux de suicide chez ces jeunes êtres, mais surtout de les rendre plus heureux. «Ce sont ceux qui, dans une relation affective satisfaisante et surtout par leurs valeurs de vie, pourront éviter un geste trop souvent fatal»\textsuperscript{33}. Soulignons à ce propos que, loin de rendre les enfants malheureux, l'autorité parentale respectueuse des enfants est considérée comme une nécessaire source de stabilité.\textsuperscript{34} Pour que les jeunes sentent qu'ils sont importants, il faut que les parents


\textsuperscript{32} Entrevue de la Presse canadienne avec le Coroner Allen Fein, rapportée dans «Le suicide des jeunes Québécois: le problème ne cesse d'empirer», La Presse, 26 février 1991, A 10.


\textsuperscript{34} P. Giovanchini («The Urge to Die», loc.cit.) rappelle cela avec insistance. Par l'autorité, l'enfant acquiert des points de repère utiles lors de la période de l'adolescence parce que gages de stabilité.
écoutent. Et pour écouter, il faut être présents le plus possible et engager une relation d'intimité basée sur le respect et l'amour. Nous avons souligné que l'un des graves problèmes qui demeure est celui du sens. C'est une responsabilité fondamentale des parents que de pouvoir justifier ou exposer les raisons pour lesquelles ils ont mis des enfants au monde, ce qui les motive à vivre, les valeurs qui les habitent, etc.

Les jeunes ont de plus en plus besoin de connaître et d'entendre des témoins leur dire que la vie a un sens et qu'elle vaut la peine d'être vécue. Surtout est-il important de leur faire prendre conscience que cela est possible «malgré tout» et que finalement c'est un défi à leur portée.35

Pour que cela soit possible, il faut valoriser la famille et responsabiliser les parents face à l'importance de relations chaleureuses, basées sur la présence et l'écoute. Nous sommes loin d'être persuadés de la nécessité de pactes de non-suicide dans les familles qui vivent une situation suicidaire.36 Nous croyons qu'avant tout, il faut mettre en œuvre un ensemble de dispositions pour en réduire les tentatives et rendre davantage heureux tant les enfants que les parents.

Ceci dit, il faut quand même avouer l'immensité des efforts que doivent investir les parents et parfois l'entourage. Le suicide est le symptôme d'un malaise profond dans l'ordre relationnel avec soi et avec les autres. Pour les parents, accepter de s'impliquer de bonne foi dans ce type de démarche avec un enfant suicidaire, c'est accepter l'urgence d'une remise en question de soi-même comme père, mère et individu. Cela est rebutant, difficile, souffrant. Et puis, on peut sûrement se remettre en question sans jamais changer, ou changer sans jamais y joindre l'action. Cela est vrai pour toute personne humaine et s'applique en particulier dans un monde où les valeurs se superposent. Cela demeure un défi à une époque où les familles monoparentales se multiplient, où le rythme de vie

35 C. Thibault, «Une réflexion sur le suicide des jeunes», La Presse, 14.04.86, B3.

36 J. Richman, Family Therapy of Suicidal Individuals, New York, Springfield, 1986. Le suicide est considéré comme une crise «dans le réseau familial et social. La famille a le rôle central dans toute thérapie et ce n'est que de cette façon que le taux de suicide diminuera.»
s'accélère, où une bonne partie des couples ont besoin d'un deuxième revenu pour joindre les deux bouts. Ce n'est pas se comporter comme un parent responsable que d'agir comme un célibataire alors qu'on a un ou deux enfants. Avoir des enfants, c'est un choix de vie dont on ne peut plus se dégager. Que le rôle de parent puisse s'exercer de différentes façons, il n'y a pas de doute. Mais il doit moralement s'exercer dans la quantité et la qualité. C'est cela qui assurera un minimum de stabilité aux enfants et, par le fait même, aux parents. Il y a là des choix à faire et une nouvelle vision à s'approprier. Le milieu de vie en entier doit prendre une forme plus humaine, plus personnelle. La famille est au centre de la constitution de nouveaux «réseaux de solidarité et de sociabilité».

En effet, ce sont toutes les institutions qui doivent être mises à contribution. Le rapport de qualité n'est possible que dans l'amélioration quantitative et qualitative des liens affectifs. L'ensemble des intervenants doit partager les mêmes objectifs afin d'assurer la continuité, et, donc, une certaine stabilité dans la diversité. C'est la raison pour laquelle il nous paraît essentiel de conscientiser et responsabiliser non seulement la famille, mais également les milieux d'étude et de travail.

6.2 Les responsabilités en milieu scolaire

Le premier lieu de socialisation demeure la famille. Dans nos sociétés modernes, l'école est aussi au cœur de l'apprentissage et de l'intégration des individus.

C'est par l'entremise de l'école, avant tout primaire et secondaire, mais également par le biais des institutions d'enseignement supérieur, que se verront communiquer les «connaissances essentielles» à une vie sociale dite normale: «L'école primaire occupe une place importante dans l'étude des besoins culturels d'une population. En effet, l'école

donne à chaque individu un même "bagage" qui, malgré sa modestie, reflète l'originalité d'une "culture nationale". Ce phénomène est issu d'une volonté d'uniformisation sociale. D'où l'existence de normes qui obligent les jeunes à fréquenter l'école pendant un temps minimum défini par la législation. On y acquiert des habiletés à lire, écrire, certes, mais aussi des connaissances liées à la religion, à l'histoire, aux idéologies, etc. La structure même de l'école propose des valeurs qui touchent la discipline, le bien parler, etc. L'organisation de l'espace dégage une atmosphère qui parle d'elle-même. La structure des cours et leur contenu, la relation professeur-élève, les proportions de temps alloués à chacune des matières abordées, la place accordée à des types d'apprentissage, etc., sont des indicateurs qui comptent pour beaucoup dans l'intégration de l'enfant. Il semble correct d'affirmer que les jeunes du primaire sont davantage malléables, donc influençables.

D'ailleurs, depuis toujours, les professeurs des niveaux primaire et secondaire sont invités à être vigilants afin de détecter le plus tôt possible les troubles de comportements. Ainsi les chances de succès sont-elles ajustées du fait que les différents intervenants — notamment les psychologues et les thérapeutes — peuvent intervenir dès le début auprès des jeunes en difficulté. Pourtant, il ne faudrait pas sous-estimer la «performance» des institutions supérieures qui participent amplement, à leur façon, à ce processus de socialisation. Des études ont montré que c'est principalement par l'entremise de la mère que les enfants font l'acquisition de comportements sociaux à l'intérieur de la famille. À l'école, ce rôle est tenu par le professeur qui — et il faut admettre que son apport est encore sous-estimé — se


39 À ce niveau, il ne faut pas demander l'impossible aux professeurs. Certaines études ont été entreprises afin d'évaluer des questionnaires permettant de réperer l'idéation suicidaire chez les jeunes. Rappelons-en deux : F. Earls, «Studying Adolescent Suicidal Ideation and Behavior in Primary Care Setting», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 1, Spring 1989, 99-107 et M.J. Rotheram-Borus, «Evaluation of Suicide Risk Among Youths in Community Settings», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 1, Spring 1989, 108-119. Sur la base de leurs recherches, ces deux experts concluent que la détection est peu efficace parce que les comportements varient beaucoup d'un jeune à l'autre. Dans le cas des questionnaires, c'est encore plus flagrant puisque les résultats permettant de dénombrer les jeunes ayant des idéations suicidaires varient de 25% à moins de 1%.
retrouve face à quelques dizaines de jeunes sur lesquels il a un certain ascendant. Le professeur est en position d'autorité, il est désigné pour faire acquérir à des jeunes ce que la société considère comme important. Il est présenté comme un professionnel, un expert qui parle avec autorité. Olivier Reboul discute longuement de ce qu'il appelle l'endoctrinement et le conditionnement qui sont des réalités souvent présentes au sein des enseignements, quels qu'ils soient. D'ailleurs, il serait d'accord avec Robert B. Zajonc qui affirme que «l'imitation et le renforcement social exercent donc une action extraordinaire puissante sur les comportements»\textsuperscript{41}. Or Reboul, de par sa description et sa réflexion sur l'éducation, prouve l'importance de l'enseignement scolaire pour la socialisation de l'individu. Et tout ceci s'effectue dans un contexte où nous ne maîtrisons pas toujours toutes les données. «On enseigne toujours plus que ce qu'on enseigne, et ce surcroît, c'est elle, "ce qui reste quand on a tout oublié"»\textsuperscript{42}, écrit Reboul avec perspicacité. Aussi l'enseignement a-t-il un effet à long terme sur l'individu et les groupes en leur inculquant inconsciemment une vision de la réalité. Sur la foi des constats effectués lors des recherches en psychologie sociale, on peut dire que la socialisation ne se fait pas toujours brutalement. Au contraire, les comportements et les idéologies sont assimilés et intégrés sur une longue période, discrètement, en brusquant le moins possible les individus auxquels ils s'adressent. En fait, le processus est fort subtil:

L'observation du développement d'un enfant montre que, loin qu'il reçoive les normes avec répugnance dans tous les cas, bien souvent il attend avidement qu'on lui fasse connaître. L'éducation n'est donc pas toujours imposée du dehors par la violence: l'individu la recherche, la sollicite — il existe une adaptation sociale délibérée.\textsuperscript{43}

\textsuperscript{43} J. Stuetrel, \textit{La psychologie sociale}. \textit{op.cit.}, 63.
Bien sûr, cette adaptation sociale délibérée est stimulée sinon provoquée par le contexte social.

Institution capitale dans le phénomène d’intégration, l’école n’en demeure pas moins dynamique. À ce niveau, ce que nous avons vu pour la famille est valable pour l’enseignement. L’école s’adapte, parfois avec réticence, parfois avec trop d’impulsion, à une société en constante mouvance. Les divers courants de l’école nouvelle représentent cette capacité d’adaptation. L’enseignement reste mais les modalités changent. Son impact au niveau de l’intégration demeure.

Voilà une institution qui a été l’objet de profonds bouleversements depuis les cinquante dernières années. Ce n’est pas le lieu ici d’en faire l’historique. Soulignons seulement que le développement du capitalisme ne pouvait s’effectuer que par la croissance industrielle. Dès lors, l’obligation de travailleurs spécialisés, d’une main d’œuvre formée dans de multiples domaines, nécessitait une véritable révolution au niveau de l’éducation. Les écoles sous la responsabilité du clergé n’étaient plus adéquates. Denis Monière résume la situation en disant que «Notre système d’éducation confessionnel, sous la gouverne du clergé, était à tel point anachronique et incohérent, qu’il ne pouvait répondre efficacement à cette nécessité»44. Le ministère de l’Éducation institué en 1964 avait ainsi un défi majeur à relever. Depuis ce temps, la réflexion et les remises en question ont été soutenues. Les changements de programmes scolaires ont été si nombreux que l’école a été un lieu d’expérimentation dont furent l’objet plusieurs générations d’élèves.

Pourtant, l’école doit se reconvertir. Cela est à la fois nouveau et ancien comme constat. Gérard Marier exprimait en 1972 une opinion qui résume clairement notre avis:

44 D. Monière, Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 325.
«L'école doit devenir une vie plutôt que continuer de préparer à la vie»\textsuperscript{45}. La portée de cette opinion n'est pas négligeable lorsqu'on constate que l'école est obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans et que chaque personne consacre une part importante de sa jeunesse à la fréquentation d'institutions qui se fixent comme tâches de préparer à la vie. Dans les cas spécifiques de l'école primaire et secondaire, il y a place pour une transformation majeure. L'école ne doit plus être cet endroit clos, séparé, isolé qui existe dans un monde compartimenté et étanche. Elle ne doit pas être régie seulement par un ensemble de règles qui ne tiennent compte ni des enfants, ni des parents. Car c'est bien souvent ce qui se passe actuellement. Les parents ayant trois enfants, l'un au primaire, l'autre à la maternelle et un dernier de quatre ans à la garderie, doivent s'astreindre à une gymnastique souvent trop compliquée et où les horaires varient de façon inconsiderée. Outre les restrictions liées aux horaires des classes quotidiennes s'ajoutent des journées pédagogiques, des congés «flottants», des horaires d'autobus, sans parler des «spéciaux» qui nécessitent la disponibilité des parents. Est-il conceivable que les parents ne connaissent pas les professeurs, qu'il ne s'établisse pas des liens de confiance et de respect basés sur une fréquentation régulière? Il est nécessaire que se crée un tissu relationnel entre les éducateurs scolaires et les parents, et que chacun cesse de refiler à l'autre les responsabilités qui sont les siennes.

Ne nous trompons pas. L'influence d'un enseignant est capitale dans le cheminement des enfants. Ce sont des valeurs qui sont transmises par les comportements, les attitudes, l'approche pédagogique, le langage. C'est une vision de la vie qui est proposée. L'école ne doit pas être une industrie où chacun est numéroté et anonyme. L'école doit être un environnement à dimension humaine où l'éducation n'est pas un travail mais une vocation. Il s'agit bien d'éducation dont on parle et non seulement d'enseignement. Faire de l'école un milieu de vie apparaîtrait un défi presque insurmontable dans la situation actuelle. Pourtant,

\textsuperscript{45} G. Marier, \textit{La révolution scolaire}, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 12.
l'objectif demeure essentiel et si cet idéal pouvait se réaliser en partie, ce serait déjà un bon pas de fait. Non pas qu'il faille jeter les responsabilités parentales dans la cour de l'école mais plutôt pour que le milieu scolaire devienne un milieu de vie épanouissant qui s'inscrive dans une continuité avec la famille. Cela nécessite une implication importante des parents, une collaboration indéfectible du milieu scolaire, une remise en question des types de relations qui existent généralement actuellement.

Une école à l'écoute des jeunes, soucieuse de l'éducation, remet en cause le rôle des éducateurs. Cela ne peut se faire qu'à travers une remise en question des conventions collectives, une augmentation du personnel, une réaffectation des ressources financières. Cela passe aussi par un changement dans l'ordre des priorités, donc des mentalités. L'école, avec toutes les expertises qu'elle possède, peut sûrement faire preuve d'originalité et créer un concept viable pour les élèves et les professeurs. Elle peut créer des réseaux relationnels mieux adaptés à la vie actuelle.

Mais pour améliorer avec bonheur, des conditions s'imposent. D'abord, le lien avec la famille dont nous avons souligné l'urgence. Il existe déjà des comités de parents bénévoles et d'autres organismes qui cherchent à tisser des liens. Mais l'amélioration du climat scolaire est directement liée à l'amélioration de l'atmosphère familiale. Les enfants apportent à l'école les difficultés issues de la vie familiale. Comme deuxième condition, il y aurait lieu de revaloriser le rôle des professeurs. Voilà une profession très négligée et dévalorisée alors que la tâche est fondamentale pour la construction d'une société responsable. Valoriser le travail de professeurs, c'est conscientiser au rôle que ceux-ci doivent jouer dans le bien-être des individus et de la société. C'est mettre à leur disposition des moyens leur permettant de relever des défis et d'avoir l'impression d'être utiles. Cela demande motivation, matériel pédagogique, originalité, encouragements, moyens financiers, respect, discipline, etc. L'école est un choix de société qui doit être sans cesse
renouvelé. Cela passe par l'augmentation de la valorisation du rôle de professeur et par des efforts de concertation locaux de professeurs qui se prendraient en main.

Depuis quelques années, les conjonctures économiques permettent de justifier des coupures de budget importantes au niveau scolaire. Il faudra un jour penser à ce qu'on fait et procéder à une évaluation sérieuse de tout ce qui se rattache à l'enseignement. L'école n'est plus un lieu d'enseignement mais est appelée à devenir un lieu d'éducation. Pour y parvenir, il faut se donner les moyens. Cela passe par une remise en question des structures mêmes de cette institution et des objectifs sur lesquelles elle se fonde.

Mais pour inaugurer cela, il faut que les professeurs soient à la hauteur des espérances qu'on place en eux. Oserons-nous traiter sérieusement de la compétence ou jouerons-nous encore à l'autruche en n'ayant que des exigences minimales pour ceux qui sont les éducateurs de nos enfants? Le samedi 29 février 1992 débutait dans le journal _La Presse_ une série d'articles sur la formation à l'université des futurs professeurs. Ceux qui sont dans l'enseignement et qui s'ouvrent les yeux n'ont pas été surpris des propos tenus tout au long de la semaine. Les jeunes enseignants sont peu préparés à porter le fardeau des responsabilités qui devraient être les leurs. Par le fait même, ils sont peu respectés. Quant aux professeurs d'expérience, plusieurs sont désillusionnés et démotivés. Bien sûr, une telle analyse ménage de nuances. Il existe dans le réseau scolaire un fort contingent de professeurs dynamiques et créatifs. Mais il n'en demeure pas moins que dans la société actuelle, la formation continue doit être une obligation morale pour les professeurs. D'abord pour combler les carences d'un système d'éducation qui s'est cherché et se cherche encore depuis 20 ans. Ensuite pour s'adapter aux nouvelles réalités de la société post-moderne qui demande l'acquisition de nouvelles habiletés et d'une ouverture au monde constamment renouvelée.

---

Les professeurs ne doivent pas être le reflet d'une école qui est elle-même le reflet de la société. C'est faire la promotion de la médiocrité. En cela nous sommes partiellement en désaccord avec les propos de Durkheim lorsque, dans *Le Suicide*, il passe rapidement sur le rôle de l'école dans l'œuvre de réduction du taux de suicide. Selon lui, «[...] c'est prêter à l'éducation un pouvoir qu'elle n'a pas, elle n'est que l'image et le reflet de la société»\(^{47}\). L'affirmation nous convient dans la mesure où l'école est limitée dans ses solutions. Toutefois l'école n'est pas seulement un lieu qui reproduit les standards sociaux mais, aujourd'hui, un système d'éducation qui cherche à connaître par une démarche critique et qui se veut à l'avant-plan de la réflexion sur l'être humain et ce qui l'entoure. C'est, en tout cas, un objectif théorique poursuivi, entre autres, par le niveau universitaire en Occident. De plus, rappelons que ce sont des individus qui œuvrent dans les institutions d'enseignements et qu'il ne faut pas négliger l'apport original de chacun et chacune à la recherche et aux changements de mentalité. En considérant l'école comme simple réplique de la société, Durkheim affirme que «les volontés les plus énergiques ne peuvent pas tirer du néant des forces qui ne sont pas [...]»\(^{48}\). Encore aujourd'hui, les sociologues ne s'entendent pas sur la nature de la socialisation du système scolaire.\(^{49}\) Une vision conservatrice voit l'école comme la reproduction des valeurs établies alors qu'une vision progressiste considère que l'école élabore aussi de nouvelles connaissances et fait la promotion d'attitudes critiques. Mais il nous semble que, dans ce cas-ci, Durkheim est réductionniste et que l'école joue aussi un rôle progressiste. Il faudrait toutefois analyser en profondeur la pensée de Durkheim sur l'éducation pour s'en faire une idée juste. Il n'évacuait pas l'idée d'une motivation interne à l'école permettant de transformer un tant soit peu les types de relations au sens de la société. Son intérêt pour l'éducation en général

\(^{47}\) É. Durkheim, *Le Suicide*, op.cit., 427.

\(^{48}\) Ibid., 427-428.

et l'éducation morale en particulier en est peut-être un signe. N'empêche que pour Durkheim, il existe des conceptions divergentes dans la société moderne et l'objectif n'est pas de les solutionner. L'école demeure un lieu où doivent être, incontestablement, véhiculés les principes essentiels à la vie en société. «L'éducation répond avant tout à des nécessités sociales» 50. Quant à la nature des valeurs, il y aurait largement matière à discussion.51


«Les adolescents pourraient bien être tributaires de cette absence de systèmes de pensée suffisamment solides et reconnus par le corps social. D'où leurs silences et leurs attentes vides» 52, affirme Jacques Grand-Maison à la suite de son enquête sur le profil social des adolescents. Cette absence de point de repère, de réponse et de réponendant pourrait même être «l'une des causes profondes de cette augmentation spectaculaire des suicides chez les jeunes» 53. Si cela est vrai dans la famille, une telle affirmation touche directement l'école et les éducateurs qui en sont responsables. Suite à l'enquête, les auteurs font six propositions qui permettraient d'améliorer la situation. On y retrouve la volonté d'accorder une plus grande écoute à leur «besoin de sécurité», de «rencontrer de vrais

50 É. Durkheim, Éducation et sociologie, Paris, P.U.F./Quadrige, 80, 1985 (1922), 53.
51 Entre autres, Durkheim réfère au «respect de la raison, de la science, des idées et des sentiments qui sont à la base de la morale démocratique», cf. Éducation et sociologie, op.cit., 60.
52 J. Grand-Maison, dir., Le drame spirituel des adolescents, op.cit., 91.
53 Ibid., 89.
adultes», de combler leur «besoin de modèles», de se sentir responsabilisés et de «donner à entendre des pensées cohérentes, des convictions éprouvées».

Il nous semble qu'il faut chercher à s'orienter vers une école qui propose une gamme de modèles cohérents, responsables et responsabilisants. Cela ne nécessite pas un enseignant parfait. Cela nécessite une personne qui désire s'améliorer et à laquelle on donne les moyens de le faire. Il y a un besoin urgent de se pencher sur cette profession si négligée et pourtant vitale. Pour ce faire, ce sont tous les facteurs reliés au travail d'enseignant qu'il faut revoir.

Mais pour l'instant, il faut faire de petits pas. Il faudrait davantage exploiter les attitudes profondément humaines de la majorité des professeurs. Nous avons affaire à un groupe de spécialistes qui ont développé, plus que d'autres, des habiletés à communiquer et à enseigner. Par un réaménagement des charges de travail, la création de postes, une latitude plus grande au niveau des programmes, une participation à la vie étudiante, il serait peut-être possible de mieux utiliser ces trésors d'expérience. C'est aux experts d'évaluer la faisabilité de projets de ce type mais il y a là, sûrement, une piste à explorer.

L'information demeure encore un moyen privilégié. Déjà de nombreuses campagnes sont entreprises dans ce sens mais il y a place pour amélioration. À la publicité concernant le suicide peut se joindre une meilleure communication avec les parents (lorsque les parents le veulent) afin de mieux aider les jeunes en difficulté. De même l'aide entre pairs peut être envisagée. Il nous semble qu'il y aurait tout un espace à explorer dans ce domaine afin de davantage responsabiliser les élèves. Bien sûr il faut se garder de demander l'impossible à l'école. Mais il y a certainement des aspects à améliorer afin d'en faire un milieu actif de vie où les jeunes trouveraient une plus grande satisfaction.

---

54 Ibid., 92-101.
6.3 Les responsabilités en milieu de travail

Un des grands thèmes de l'élaboration d'une sociologie de la morale d'Émile Durkheim, nous l'avons dit, est son analyse d'une morale de l'humanité. La religion ayant perdu son autorité morale, c'est dans l'idée de l'humanité que sera fondée l'autorité d'une vision moderne de la morale. En effet, la division du travail social amène la fragmentation des fonctions économiques et, par le fait même, des liens sociaux entre les individus. Pour Durkheim, cela ne mène toutefois pas à la prééminence d'un individualisme utilitariste. Son analyse dans «Individualism and the Intellectuals»\(^{55}\) présente bien son point de vue là-dessus. En fait, selon lui, la division du travail rend les individus conscients de la dépendance qu'ils ont les uns envers les autres. «Puisque la division du travail devient la source éminente de la solidarité sociale, elle devient du même coup la base de l'ordre moral»\(^{56}\). Elle développe un type de «fraternité humaine»\(^{57}\) tant recherché par de nombreuses théories morales. Toutefois, la division du travail social, si elle promeut une morale de l'humanité, provoque un relâchement des liens entre les individus qui a un impact au sein de toutes les institutions sociales. Durkheim reproche à son époque de ne pas posséder des mécanismes permettant une cohésion entre les individus. C'est, selon lui, la cause de ce laissez-aller moral qui prévaut de son temps et une explication sérieuse de l'augmentation du taux de suicide. Les changements sociaux que génère la société moderne provoquent des suicides, surtout égoïstes et anormiques. Pour Durkheim, la solution se situe là où existent des intérêts communs à un groupe d'individus. Puisque ni la famille, ni l'école, ni l'État ne sont en mesure d'avoir un pouvoir de cohésion efficace sur les individus, c'est dans la création de groupes professionnels (ou la corporation) que réside la

---


\(^{56}\) É. Durkheim, *De la division du travail social*, op.cit., 396.

solution la plus réaliste. Elle «a donc tout ce qu'il faut pour encadrer l'individu, pour le tirer de son état d'isolement moral et, étant donné l'insuffisance actuelle des autres groupes, elle est seule à pouvoir remplir cet indispensable office»\(^58\). Par le biais d'arguments historiques, Durkheim fait valoir que ces corporations ont existé pendant des siècles au Moyen Age, que leur influence se faisait sentir autant dans le domaine public que privé et même qu'elle garantissait la qualité et la compétence des œuvres de ses membres. En fait, pour Durkheim, la corporation était une solution idéale dans une société à l'économie libérale. Elle réunit des personnes fortement motivées par les mêmes travaux et les mêmes intérêts; «il n'est pas de terrain plus propice à la formation d'idées et de sentiments sociaux»\(^59\). Parce que le travail est au cœur de l'activité sociale, la corporation a une influence continue sur chacun de ses membres. Elle «suit les travailleurs partout où ils se transportent [...]». En quelque point qu'ils soient, ils le retrouvent qui les entoure, les rappelle à leurs devoirs, les soutient à l'occasion»\(^60\). Évidemment, dit-il, pour que la corporation fasse d'un ensemble d'individus un groupe solidaire, il faut qu'elle devienne une structure reconnue par l'État, dont les fonctions sont déterminées et à laquelle il est permis de jouer un rôle social réel. Ces corporations formées à partir des métiers et des intérêts, seraient ainsi suffisamment souples pour constituer «un faisceau de forces collectives dont l'influence régulatrice puisse s'exercer avec plus de variété»\(^61\). C'est au sein de la société même que Durkheim tente de trouver des structures qui pourront assurer un certain niveau de moralité entre les individus. Comme le souligne Robert T. Hall, pour Durkheim, «the morality necessary to regulate the economic domain must be generated

\(^{58}\) É. Durkheim, *Le Suicide*, op.cit., 435-436. Soulignons que l'idéalisme (qui peut paraître excessif) qui soutient le point de vue de Durkheim ne nous échappe pas. Nous voulons ici montrer l'intérêt de ses propos pour une réflexion sur les rôles des institutions.


\(^{60}\) *Ibid.*

collectively by those who are involved in and responsible for it»

Le poids moral des corporations sera d’autant plus fort qu’elles consolideront la relation entre les individus suffisamment pour exiger d’eux certains types de comportement tout en étant au fait de leurs besoins.

Durkheim propose ici une solution qui mérite d’être retenue. Hall, sans vouloir approfondir la question, souligne que depuis les années 1930, les souhaits de Durkheim se sont partiellement réalisés par le développement d’une législation davantage orientée vers l’administration et la régulation. Mais il nous semble pertinent d’élaborer un peu afin de voir dans quelle mesure le domaine du travail pourrait mettre en œuvre des façons de faire qui permettraient de consolider les relations entre les individus et de se responsabiliser comme intervenant majeur dans la société.

Le travail est une institution qui participe à une intégration des individus. C’est par le travail que l’individu est invité à gagner son salaire. L’argent est vital car il permet de remplir les obligations de la vie quotidienne: la nourriture, un toit, le vêtement, les dépenses relatives à la santé, ainsi que d’autres subsides demandés lors de toutes les entreprises usuelles de la vie courante. Gagner sa vie, c’est aussi la satisfaction des multiples plaisirs; satisfaction qui varie encore selon les individus et les groupes. Même lorsque les besoins et les rêves d’un individu sont modestes, il n’en demeure pas moins que l’argent est nécessaire pour les combler. Le commun des mortels doit travailler pour l’acquérir. Ces obligations rendent l’individu directement dépendant de son travail, donc des normes qui en guident l’exercice. Pendant de nombreuses années, chacun se soumet à

---


63 cf. *Le Suicide*, op.cit., 441.

64 Hall rappelle aussi comment, au fil du temps, le commerce est devenu international, obligeant les corporations à composer avec ce nouvel état de fait — ce que Durkheim n’avait pas prévu (R.T. Hall, *Emile Durkheim. .. op.cit.*. 210).
un processus qui devrait mener à l'acquisition d'avantages monétaires ou sociaux. Conditionné dès son jeune âge à ce type d'obligation, l'individu en vient à considérer comme normale la nécessité du travail.

Au sein de la société, le fait de travailler valorise l'individu. D'abord, le travail doit mener ou mène effectivement à une satisfaction personnelle. Sa première source est le travail bien fait. Selon notre propre expérience et en nous basant sur les commentaires de ceux qui nous entourent, la maîtrise de son métier ou de sa profession demeure une source de satisfaction et d'orgueil personnel. Une deuxième source procède de la reconnaissance de ses pairs et de ses supérieurs. Nous aimons être appréciés, nous avons besoin de l'estime des autres, de constater que nos habiletés sont reconnues. Il en va de notre équilibre psychologique et cela est confirmé par les experts du domaine. À cela est rattaché le sentiment d'utilité. Par le travail, nous sommes utiles à nous-mêmes, à notre famille, à l'entreprise qui nous emploie, à la société. Il semble d'ailleurs tenir du bon sens de dire que notre travail est d'autant plus valorisant qu'il est utile ou qu'il nous semble être utile. Le travail est aussi important parce qu'il est bien vu de travailler. Nous sommes soumis à une pression sociale qui valorise ceux qui participent concrètement à la construction de la société. Le travailleur répond ainsi à certaines valeurs actuelles: courage, productivité, utilité, indépendance, etc. Bref, il en va du statut personnel de chacun et de son image face aux autres.

Tous ces éléments liés au travail en montrent l'importance comme institution permettant d'intégrer les individus. D'ailleurs ne dit-on pas que le travail est un droit? Un droit d'autant plus fondamental qu'il en va de la survie de la société. C'est l'économie qui s'avère le nerf vital de tout groupe social et qui permet de satisfaire les besoins qui sont les nôtres. L'univers du travail impose ses règles et chacun est tenu de s'y conformer; il socialise.
Or, depuis plusieurs années le taux de chômage est très élevé. Statistiques Canada nous rappelle, chaque année, que le nombre de chômeurs ne cesse d’augmenter, particulièrement au Québec.\textsuperscript{65} En 1991 et 1992, la récession a causé des dizaines de milliers de mises à pied. Cette rationalisation du travail s’ajoute à tous les facteurs de stress déjà fort importants reliés au travail.

Il est maintenant reconnu que des générations de jeunes perdent de nombreuses années à espérer un travail qui se fait rare. Ces jeunes ne peuvent être que partiellement à blâmer. La situation de l’emploi ne peut leur être attribuable, pas plus que l’absence de sécurité d’emploi dans certains secteurs, pas plus que le peu d’encadrement dont ils sont parfois les sujets, pas plus que l’idée de plaisir et de facilité à laquelle on les conditionne souvent. Gaspillage de jeunesse, conclut Gerald L. Klerman en constatant que tant de jeunes en santé et qui pourraient être productifs se tuent dans des proportions épidémiques.\textsuperscript{66} Le travail, selon lui, intègre et rend heureux. Il est essentiel pour fonder une famille, avoir des enfants et faire «marcher» l’économie. Il est source de maturité. Il est vrai qu’il existe un fort roulement dans les emplois de laveur de vaisselle et de «serveur» dans la restauration rapide («fast food»). Mais nous avons affaire là à des emplois précaires qui ne permettent pas souvent de planifier une carrière avec optimisme. De plus en plus, on se retrouve avec une quantité incroyable de chômeurs, qui sont ou bien très peu scolarisés ou bien très scolarisés.

Le travail valorise, permet aux personnes de se construire une vie et d’acquérir des biens. Il en fait des personnes qui sont partie prenante de la société, il fait en sorte qu’elles

\textsuperscript{65} Ainsi, Statistiques Canada annonçait dernièrement qu’en mars 1992, le chômage au Canada avait atteint un niveau que nous n’avions pas connu depuis janvier 1985. Au Québec, toujours en mars 1992, le taux de chômage a grimpé à 12,5% (12,7% à Montréal); 412 000 personnes se trouvaient alors sans emploi (cf. M. Jannard, «Le chômage à des niveaux historiques», \textit{La Presse}, 11.04.92, A1-A2).

\textsuperscript{66} G.L. Klerman, ed., \textit{Suicide and Depression among Adolescents and Young Adults}, Washington, American Psychiatric Press, 1986.
sont reconnues par la société comme collaborant à l’œuvre commune. Si être supporté par la société, par l’assurance-chômage, par le bien-être social peut pour certains devenir un mode de vie, ce n’est pas le cas pour la majorité. L’oisiveté génère l’ennui, l’isolement, la dépression et le banditisme; c’est bien connu.

Nous avons une responsabilité collective face à cela. Le bonheur d’un grand nombre de jeunes passe par le travail et la valorisation qu’il procure. C’est la raison pour laquelle il semble qu’il faudrait davantage valoriser les emplois techniques et le travail manuel. Dans les années ’70, pour de bonnes raisons, on a fortement valorisé la scolarisation sans nécessairement se préoccuper des besoins futurs et des perspectives d’emploi. Nous souffrons actuellement de ce manque de planification.

Nous savons que des centaines de milliers d’emplois ne sont pas comblés au niveau technique à cause d’un fort taux d’abandon au niveau secondaire et d’une orientation déficiente des jeunes. Il y a là sûrement un travail important à faire à court et à moyen terme afin de changer les mentalités, de montrer la rentabilité de certains emplois et l’épanouissement auquel la personne peut accéder en les pratiquant. Il est bien évident qu’on ne pourra pas récupérer toutes les personnes. Mais ce qu’il est essentiel de comprendre, c’est qu’il est besoin d’actions concrètes dans la société, aux niveaux sociaux et économiques, qui feront en sorte que les gens ne se retrouveront pas devant un ensemble de portes fermées et de solutions d’urgence. Pour que des conditions propices à un bonheur durable et accessible à tous puissent exister, il faut parfois faire des sacrifices. Il faut remettre en cause des habitudes, faire la promotion de nouvelles idées, accepter de se remettre en question. Sinon on s’achemine peut-être vers une crise majeure dont nous serons responsables. Les politiciens et les élus doivent travailler à la promotion de l’être humain à ce niveau. Évidemment, de telles modifications auraient une incidence sur le système d’éducation.
Mais il n'y a pas que les jeunes qui souffrent. La perte d'un emploi peut signifier une longue période de disette. À l'oisiveté s'ajoute souvent un stress relatif aux divers paiements à faire, à la dévalorisation de soi et à la recherche d'un emploi. Une mise à pied permanente à 45 ans n'augure rien de bon dans bien des secteurs, d'autant plus que la motivation à se recycler est souvent absente. Une telle situation n'est pas enviable et nous ne pouvons nier toute responsabilité sociale. Une période de difficulté économique a un impact énorme sur les emplois de services. Les mises à pied se multiplient, rendant des milliers de personnes malheureuses. Bien que l'exemple ne puisse être élevé au rang de preuve, souvenons-nous d'une chanson de Félix Leclerc: «Oui, vraiment, la meilleure façon de tuer un homme, c'est d'le payer pour être chômeur!». Encore plus que les jeunes, les travailleurs d'un certain âge sont sensibles à ces arguments. Dans la société actuelle, on peut difficilement être heureux sans argent. Cela suppose qu'on ne peut être heureux sans travail. Il y a là tout un domaine de responsabilités à explorer.

Si la situation de l'emploi peut collaborer au taux élevé de suicide, il n'en demeure pas moins que bien des suicidés travaillaient. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le travail fait vivre mais, également, le travail tue. Il nous semble opportun de signaler la responsabilité sociale des employeurs au niveau de la santé physique et mentale des travailleurs. Soulignons d'abord qu'il existe des règlements qui régissent la protection des employés et des organismes qui surveillent l'application des dits règlements. Mais il y a encore du travail à faire. Depuis plusieurs années déjà, des programmes ont été mis sur pied afin d'aider les travailleurs aux prises avec des problèmes d'alcoolisme ou de stupéfiants. Plusieurs secteurs avaient pris conscience des coûts humains et financiers reliés à ces fléaux. Sans vouloir faire porter au secteur du travail des responsabilités disproportionnées, les employeurs doivent se rendre compte que le travail génère aussi des problèmes comportementaux qui peuvent même mettre en question la santé mentale des individus. Les dépressions, les «burn out», ne sont pas toujours reconnus comme des
«accidents de travail». Or, les conditions de stress dans lesquelles de plus en plus de travailleurs doivent performer sont les conséquences de la compétition inhérente à notre système économique. Évidemment, l'employeur n'a pas à porter la responsabilité de l'idéation suicidaire d'un de ses employés. Il ne peut pourtant pas se désintéresser des problèmes de celui-ci parce que, quelque part, il y participe.

Une nouvelle solidarité sociale doit tenir compte du fait que les institutions ne sont pas indépendantes les unes des autres et qu'une reconsidération de nos priorités familiales et scolaires ne peut pas se faire sans la collaboration participative du domaine du travail. Tout le domaine de la santé en milieu de travail devrait être mieux examiné. Mais il est possible de faire quelques commentaires qui ne sont pas sans lien avec nos propositions concernant le milieu scolaire. Fondamentalement, il faudrait continuer à humaniser de façon saine les relations de travail. D'abord entre les employeurs et les employés. La détresse d'un travailleur doit être perçue autrement que comme une simple baisse de productivité. Les conditions se sont améliorées à ce niveau mais il existe encore un grand nombre de travailleurs qui n'ont pas accès à de l'aide ou à un soutien quelconque. Certains sont totalement démunis et perdent leur emploi. Ensuite, l'information sur la santé mentale et, en ce qui nous concerne particulièrement, sur le suicide, doit circuler au sein même des travailleurs. En ce sens, les pairs occupent un statut privilégié. Les femmes et les hommes au travail côtoient des confrères et des consœurs pendant de nombreuses heures chaque semaine. Il se tisse des liens étroits et des amitiés professionnelles, sinon intimes. L'entraide nous semble être une responsabilité réelle pour des travailleurs qui œuvrent à un projet commun. Les sensibiliser à cela et mieux les informer ne ferait qu'améliorer l'écoute nécessaire au dépistage des personnes suicidaires.
Un ouvrage récent aborde la situation de la santé mentale au travail au Québec. Ces collectifs visent d'abord à analyser la situation actuelle en discutant de sujets tels le travail répétitif et monotone, la perturbation des rapports hiérarchiques, l'épuisement professionnel, le travail en situation de danger, etc. Ces experts dressent un sombre tableau de la situation et invitent à des modifications sérieuses des habitudes en milieu de travail. Toutes ont ceci en commun qu'elles mettent de l'avant la nécessité d'une cohésion et d'une coopération de plus en plus grande entre les différents intervenants en milieu de travail:

Les stratégies de prévention ne doivent pas se limiter à une approche individuelle du problème, mais englober une série d'actions visant les déterminants de ces problèmes, tels la création de milieux favorables à la santé, le renforcement de la solidarité des travailleurs et la réorientation des services de santé et d'aide aux employés.

Il est proposé de procéder à une «évaluation de la qualité psychosociale du milieu et de l'organisation du travail» dans la recherche de relations plus épanouissantes en milieu de travail. À ces propositions faites aux partenaires en milieu de travail se joint un ensemble de recommandations qui visent les organismes de soutien au milieu du travail. En résumé, on recommande à la CSST de prévenir les problèmes de santé mentale en mettant en place des programmes de prévention plus soucieux de la réalité actuelle en milieu de travail. De plus, elle est invitée à évaluer la santé mentale de façon plus rigoureuse et à indemniser les travailleurs victimes de problèmes à ce niveau. Une politique de réinsertion devrait aussi faire partie de ses préoccupations. L'Institut de recherche en santé et sécurité du travail est convié à ne plus négliger la santé mentale et à faire des enquêtes sérieuses et complètes sur le sujet. Enfin, il nous semble important de rappeler que ces

---


recommandations «sont destinées de façon plus globale à transformer les rapports sociaux»70. Et c'est à ce titre que cette étude nous paraît intéressante car elle trace la voie à des actions futures qui, dans leurs limites, auront peut-être une influence sur la solidarité sociale.

* * *

Depuis le début de ce travail, nous avons suivi un itinéraire précis. Après avoir montré le processus de socialisation dans ce qu'il possède de structurant et de coercitif, nous avons sélectionné le suicide comme étant un symptôme représentatif d'un malaise au sein même du tissu social. Puis nous avons tenté d'expliquer comment et pourquoi le sentiment de culpabilité semble s'imposer comme une résultante de la rupture des liens sociaux. Enfin nous avons cherché des «indices» de culpabilité dans un corpus de lettres d'adieux à la vie dans le but de faire des liens tangibles entre sentiment de culpabilité et suicide.

Les chapitres V et VI visent à exposer des considérations éthiques inspirées des arguments présentés auparavant. Nous avons donc, au chapitre V, favorisé une approche compréhensive et respectueuse des personnes en nous adressant en particulier aux endeuillés, à ceux qui ont tenté de se suicider et aux personnes qui méditent un tel dessein. Nous avons abordé la question du degré de sentiment de culpabilité et de l'importance de la communication. Puis, nous avons fait valoir que la responsabilisation est une clé qui permettrait peut-être d'aider à se conscientiser au phénomène du suicide. Dans ce sens, nous proposons une éthique de la responsabilité respectueuse de la personne mais non complaisante. Il est important de cesser de déresponsabiliser les personnes, qu'elles soient adultes ou adolescentes. Il est important de dire qu'il existe des valeurs importantes qui

70 Ibid., 136.
engagent chaque être envers les autres. Le suicide a des conséquences très importantes chez les autres qui méritent d'être rappelées.

Mais une responsabilisation des personnes n'est pas possible si elle n'a pas de résonnance au sein de l'ensemble. Le chapitre VI rend compte de la nécessité d'un effort collectif et d'une valorisation des relations sociales à l'intérieur et entre les principales institutions. Il ne faut pas se leurrer. Les problèmes sociaux auxquels nous devons faire face font appel à une concertation sur des valeurs à prioriser aux niveaux familial, scolaire et sur le marché du travail. Cela ne peut se faire qu'en parallèle avec une responsabilisation des individus. En effet, il y a plus de chance que se développent des attitudes responsables au sein des institutions si la pression vient de la base.

Terminons en soulignant qu'une attitude éthique recommandable pour tous serait de s'informer davantage sur le suicide, de s'interroger sur nos valeurs, sur la qualité de nos relations sociales et sur la qualité d'écoute dont nous faisons preuve. Cela suppose l'accueil de l'autre dans le respect de sa personne et de ses choix. Évidemment, cela concerne de façon particulière l'entourage de ceux qui ont tenté de se suicider ou qui ont des comportements suicidaires. Il faut bien comprendre qu'une information adéquate conscientise et développe une qualité d'écoute plus grande. Les manques de communication et les malaises deviennent alors plus faciles à détecter. Mais pour faire cela, il faut penser à l'autre, se décentrer et remettre en question ses priorités. Concernant ceux qui sont très proches d'une personne qui a tenté de mettre fin à ses jours, nous souhaitons qu'en plus, ils assument leur sentiment de culpabilité dans une juste proportion. Une des principales responsabilités que nous avons comme personne est le soin de notre intégrité physique et mentale. Cela suppose l'effort d'être juste envers nous-mêmes et de faire attention à soi.
C’est une responsabilité sociale que de mieux informer la population à propos du phénomène suicidaire. Le taux de suicide est suffisamment élevé pour justifier le caractère urgent de la demande. Informer, c’est conscientiser les personnes à tous les niveaux de la société et insister autant que faire se peut en employant tous les médias d’information disponibles. Cela contribuerait à l’amélioration qualitative et quantitative des relations sociales tant au niveau de la famille, de l’école que du milieu de travail. Enfin, un autre défi auquel les institutions devraient travailler, c’est d’atteindre la meilleure concertation possible à propos de la promotion des valeurs et des comportements qui y sont liés. Cet effort améliorerait la logique des discours entre les institutions et ferait en partie contrepoids aux contradictions les plus évidentes du système actuel.
CONCLUSION

I am opposed to suicide, I respect a person’s choice. Although I believe that suicide is intimately based upon family relationships and the social system, even in an individualistic society, I also believe that it is the individuals responsibility.

Joseph Richman

L'être humain est un animal grégaire. Il vient au monde et croît dans un groupe qui le socialise et lui permet de se forger une personnalité propre. Dès sa naissance, l'individu est pris en charge par un milieu social avec lequel il entretient des relations prenant la forme d'un réseau complexe et inextricable. Dans les faits, la vie n'est que relations. Elle en est le produit et s'en nourrit. C'est dire comment les êtres humains sont attachés entre eux.

Durkheim a étudié ce mécanisme particulier pour en expliquer les conséquences par la création d'une conscience et de représentations collectives. Son intérêt pour le phénomène social l'a amené à faire une recherche sur le suicide. Son objectif, clairement défini, était de démontrer que le suicide n'est pas un phénomène strictement individuel. Il ira jusqu'à affirmer que c'est la société qui se suicide à travers les individus. Indépendamment de la critique qui peut être faite, Durkheim inaugure un champ d'étude qui permet de mieux comprendre les phénomènes humains. Nous y avons trouvé une inspiration propre à justifier nos propres arguments.

1 J. Richman, «The Care Against Rational Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 18, 3, Fall 1988, 288.
Mais cela n'empêche pas que c'est tout de même la personne qui se tue. Les suicides sont des comportements planifiés avec plus ou moins de soin; exécutés avec un objectif bien défini par des personnes revendiquant la liberté individuelle et l'autonomie d'action. Les suicidés se sont prévalu d'un possible omniprésent qui est accessible et fatalement utilisé. Lorsqu'une personne est décidée à se tuer, résolument convaincue de la nécessité de son geste, la prévention devient extrêmement difficile. L'objet le plus usuel devient létal, un jouet devient mortel, un médicament joue un rôle meurtrier. La fenêtre d'un hôpital, d'un lieu de travail ou d'un quelconque édifice est à la portée de tous. Les armes de chasse foisonnent et les produits pharmaceutiques sont le lot quotidien. Même hospitalisée, parfois attachée, sous médication, la personne véritablement résolue parvient parfois à attenter à sa vie. Le suicide est l'acte d'un individu qui choisit de se tuer. Ce n'est pas une mince affaire. Il faut que la douleur soit véritablement insupportable pour conduire quelqu'un à porter un geste totalement agressif et destructeur contre lui-même. Il n'est pas facile de se faire du mal, un mal mortel, même pour se faire du bien. Les lettres montrent que c'est rarement sereinement que l'individu quitte un environnement auquel il s'est attaché, même si celui-ci est la cause de sa décision. Pour les plus «optimistes», pour ceux qui croient à la vie après la mort, à la survie dans un autre monde, nous pouvons convenir que la séparation procure une certaine consolation. Mais cela n'en demeure pas moins un départ qui n'est possible que dans la violence et que dans la souffrance physique et psychologique. C'est bien un individu qui se suicide et nous acceptons cette mort en faisant en sorte d'en réduire l'impact. En effet, puisque — pour reprendre l'idée de Durkheim — c'est également la société qui se tue à travers l'individu, on constate aujourd'hui que les institutions n'imposent plus guère de coercition. Une fois la mort réussie, tous se tourneront vers la famille pour consoler et compatir. La décence reprend ici tous ses droits. Aucune mesure officielle contre la famille ne sera prise, aucune «profanation» du corps ne sera entreprise, aucune accusation claire ne sera même admise. Dans une époque où les considérations économiques sont prioritaires, les compagnies
d'assurance elles-mêmes, et ce n'est pas peu dire, dédommageront les bénéficiaires si le suicide a lieu plus de deux ans après l'engagement des parties. On isole le suicidé, on le met face à son geste, seul, avec la certitude que sa mort fera peu de vagues, avec le sous-entendu peut-être inconscient, peut-être pernicieux que personne n'est irremplaçable et que la vie continuera son cours de toute façon, avec ou sans lui. Le suicide n'est pas un droit, c'est une option qui s'offre à l'individu et qui dépend de la volonté de son libre arbitre.

Le suicide est l'action d'une personne qui se donne volontairement la mort. En soi, cela pourrait signifier la cessation des liens entre le suicidé et les survivants. Toutefois, l'analyse du contenu des lettres d'adieux montre que ce n'est pas le cas. L'étude de l'expression du sentiment de culpabilité nous a permis de comprendre davantage l'état des relations sociales que le suicidé entretenait ou entretient à titre posthume avec son entourage. C'est ainsi que nous avons analysé les demandes de pardon à l'« autre » et à Dieu, l'auto-accusation, la déculpabilisation et l'accusation. Dans chacun des cas, c'est l'état des relations sociales qui est en cause. Le suicidé exprime son avis sur ses propres comportements et sur ceux des autres. La mort volontaire est l'aboutissement d'une histoire personnelle qui ne peut se construire et se déterminer autrement qu'en groupe. L'expression du sentiment de culpabilité ne peut pas être plus éloquente. Nous avons déjà traité de la culture et des éléments de socialisation qui y sont rattachés. L'être humain est le fruit d'un inextricable concours de circonstances où s'enchevêtront, tout au long de la vie, droits et responsabilités. Depuis l'enfance, ceux-ci sont présents, ils changent en importance et en teneur mais toujours subsistent. La mort volontaire est un jugement porté sur la société en général et l'entourage en particulier. Le suicide fait mal, dérange, remet en question les décisions des parents, des proches, du groupe social. L'augmentation du taux de suicide au Québec interpelle clairement, et de façon urgente, la société dans ses institutions, ses façons de faire, ses valeurs. Le suicide nous interpelle sur notre propre
vie. Cela est riche d'enseignements car, comme nous l'avons montré, traiter du sentiment de culpabilité, c'est nécessairement parler de responsabilité.

La notion de responsabilité doit être abordée à la lumière d'un ensemble de facteurs. Mais en dernière analyse, on doit admettre que la personne humaine est responsable de sa vie et de sa mort. Cela procède d'un simple constat. Sauf exception, chacun a la capacité, le potentiel et le libre arbitre permettant de se tuer. La mort volontaire est possible dans les faits. Dans quelle mesure existe-t-il une obligation sociale de ne pas recourir au suicide? Nous avouons posséder peu d'éléments de réponse pour ce qui est de notre époque contemporaine. L'histoire montre une tendance très nette à condamner les suicides non conformes aux traditions. Car même en Occident, le suicide acquiert un caractère honorable lorsqu'il est fait pour un plus grand bien. Le bien poursuivi peut être communautaire et prendre la forme de ce qu'on appelle souvent un sacrifice. Un soldat peut s'exposer au risque de mourir pour le bien commun en sachant pertinemment posséder une grande chance de s'en tirer indemne. Il n'a pas accepté de mourir pour la cause; pourtant la possibilité existe. Cependant, ce même soldat peut accepter une mission qu'il sait le conduire à la mort de façon quasi certaine. On le voit, tout dépend du calcul de probabilité des risques encourus. Or, cette évaluation est subjective, bien que déterminante.

Le suicide privé, qui est exécuté afin d'accéder à un plus grand bien personnel, peut aussi, selon nous, être considéré comme plus approprié dans certaines occasions. Un individu atteint d'un cancer en phase terminale et pour qui la vie ne vaut plus la peine d'être vécue est en droit de se poser des questions sur les avantages et les inconvénients de la mort volontaire. Évidemment, il y a le grave danger de perdre toute perspective quant à son propre désir de mourir. En effet, la mort volontaire pourrait apparaître comme étant la meilleure solution afin de soulager l'entourage, bien que le désir profond de la personne soit de vivre. À l'opposé, le désir de mort pourrait être rejeté afin de demeurer, malgré les
souffrances, avec des êtres qui ne veulent pas nous perdre. Un principe commun reconnu est qu'il n'est pas acceptable de faire mal à autrui sauf s'il en résulte un grand bénéfice. Le suicidé peut pour sa part voir un grand bénéfice à travers le sacrifice, libérant ainsi un entourage qui n'en peut plus. La pureté d'une telle attitude en garantit la noblesse. La personne peut aussi considérer que la mort sera tributaire d'un plus grand bien pour elle-même. Cette approche égoïste reste difficile à évaluer. Nul ne connaît totalement l'univers intérieur d'une personne et les situations varient à l'infini. La vie est un don pour tous. Pourtant, ni le lieu de naissance, ni l'époque, ni les parents ne sont l'objet d'un choix. La vie est donnée pour soi et pour les autres. Nous avons la responsabilité d'utiliser ce don dans le sens où il a été fait lui-même. Dans un contexte normal, il peut paraître inapproprié de rejeter la vie. D'ailleurs, cela correspond à la réalité. Un faible pourcentage de personnes décide de se donner la mort. Le suicidé refuse le don de la vie. Cela peut aussi, dans des circonstances exceptionnelles, être approprié. Le don de la vie favorise certains mais en défavorise d'autres. Le milieu peut être avilissant, l'histoire personnelle peut être jalonnée d'expériences souffrantes qui rendent insensée l'existence. Or, l'obligation sociale est reliée à une certaine réciprocité. Pour vivre, il faut que cela en vaille la peine. Encore ici, l'évaluation est subjective car chacun possède une conception personnelle des bénéfices qu'apporte la vie humaine. Comme nous l'avons déjà souligné, il y a des gens dont la vie a été jalonnée d'épreuves et qui aiment pourtant la vie hors de toute mesure. D'autres, favorisés au départ par le sort, cherchent un sens, insatisfaits à jamais de ce que la vie leur propose. Logiquement, la vie pourrait apparaître plus intéressante si les personnes pouvaient en retirer une satisfaction suffisante.

À l'occasion de toute mort, quelle qu'elle soit, et en particulier lorsqu'il y a suicide, nous avons la responsabilité de penser aux survivants. D'abord, cela implique l'expression de la sympathie et le soutien des personnes éprouvées. Là est la priorité immédiate. Il y va du respect de la famille et du suicidé lui-même de ne pas juger les personnes en cause. En
fait, les premiers efforts doivent être de compatir, de consoler et de remettre le geste suicidaire en perspective.

Toutefois, même la sympathie ne peut, après une période de deuil, exclure la réflexion sur la responsabilité. D'une part, ce qui est en cause, c'est le respect de l'individu qui s'est tué. Le suicidé souffrait et vivait probablement dans un état de détresse. D'autre part, les conséquences sociales de son geste doivent être analysées. La mort volontaire doit servir au groupe afin que les vivants grandissent. Il s'agit d'en tirer des leçons qui profiteront à tous. Le suicide blesse l'entourage avec plus ou moins de violence selon les relations établies avec chacun. Cela doit être dit et entendu.

Il nous semble qu'à vouloir déresponsabiliser et déculpabiliser à l'excès le suicidé, la famille, l'entourage et la société, nous n'adoptions pas un comportement éthiquement acceptable. En refusant une part de responsabilités, celle qui nous revient selon les circonstances, nous refusions le respect dû à tout être humain. Et dans les circonstances actuelles, chacun de nous est concerné. Il faut arrêter de soutenir que le suicide est un droit ou une affaire strictement individuelle, qu'on n'a rien à dire, qu'on n'a rien à faire, qu'on n'a pas le droit de discuter de la question. C'est refuser de voir la souffrance qui nous entoure. Il faut réagir contre une attitude pessimiste et défaitiste sous prétexte de respecter la liberté et l'autonomie de la personne humaine. Il faut arrêter de se déculpabiliser collectivement et individuellement et commencer à se responsabiliser; la reconnaissance du problème passe nécessairement par l'acceptation consciente et mature de nos faiblesses, faiblesses de ne pas se donner les moyens de pouvoir réagir convenablement. «Il était malheureux, ce n'est pas de sa faute...», «tout a été fait pour l'empêcher de penser à se tuer mais...». La tendance est d'éviter de se remettre en question. Or, la responsabilité doit être partagée par tous. Mais tous ne partagent pas les mêmes responsabilités. Nous avons déjà souligné que nul n'est innocent et que les adultes le sont moins que les autres car leur inertie cautionne dans les faits un type de comportement connu de plus en plus et qui
s'attaque à la qualité et aux raisons de vivre elles-mêmes. D'ailleurs, comme nous le disions plus tôt, les efforts entrepris par les gouvernements, les groupes d'interventions publics ou privés, l'action des professionnels auprès des jeunes et des moins jeunes, les recherches et publications des chercheurs sur le sujet ne sont pas négligeables et sensibilisent au problème. En fait, encore plus que de sensibiliser, ces intervenants parviennent à écouter, comprendre et soulager une multitude de personnes en état de crise. L'augmentation de la publicité informative et préventive montre l'urgence de la situation. Mais cela n'est pas tout. L'intérêt des intellectuels et praticiens doit déboucher sur autre chose que sur des interventions d'urgence, des cataplasmes et la vision d'une tâche constamment répétée du suivi d'un individu qui vient consulter parce qu'il n'en peut plus.

C'est la société dans ses valeurs et ses pratiques qui est remise en question. C'est dès le berceau que certaines pratiques doivent se modifier et pour cela, il faut que chacun et chacune soit attentif. Nous avons traité des rôles conjugués de la famille, de l'école et du travail. Il y a là des ajustements concrets à faire. Ce ne sont pas, et de loin, tous les parents qui doivent porter la responsabilité spécifique du suicide de leur enfant. Mais il existe des parents qui se comportent de façon telle qu'ils remettent en question l'équilibre psychologique de leurs enfants. Il est des parents qui font des choix de vie qui résultent en la négation des choix précédents et le rejet des responsabilités qu'impliquent la conception et le don de la vie. Faire porter totalement l'odieux de ces comportements au contexte social équivaut parfois à jeter aux ordures le concept de responsabilité. Il y a aussi des personnes qui s'engagent volontairement dans des comportements déréglés, qu'elles savent pouvoir potentiellement briser un équilibre personnel et, à la limite, générer des comportements suicidaires...

Bien sûr, les parents doivent vivre dans un contexte social qui leur échappe partiellement. Mais il ne leur échappe pas tout à fait. Certains comportements peuvent se modifier, des pressions peuvent être faites auprès des gouvernements, les mentalités
peuvent se transformer. Cela nécessite un effort de lucidité et la création de liens sociaux originaux qui répondent aux nécessités de la société contemporaine. L’école doit participer à cette clarification. Elle doit reprendre en main son rôle d’éducation et s’imposer comme telle. Elle doit faire le point sur ses valeurs, en favoriser la promotion, mobiliser les professeurs et donner un sens à leur action. Si l’impulsion doit être permise par les autorités, la réalisation de cet idéal n’est possible que par la base. Peut-être faut-il favoriser l’originalité et les projets locaux afin que les écoles deviennent un milieu de vie qui propose quelque chose et qui ne fait pas que suivre le courant. Nous ne reviendrons pas sur l’importance d’une santé économique qui permettrait à chacun de participer à l’œuvre commune et de pouvoir s’épanouir comme être humain. La poursuite des idéaux actuellement valorisés en Occident nécessite de l’argent, donc du travail. Il y a là une responsabilité collective vitale au bonheur de la personne humaine et à l’équilibre social. En fait, une réévaluation simultanée des valeurs liées à la famille, à l’école et au travail est nécessaire. Ces institutions doivent se coordonner afin d’harmoniser les valeurs fondamentales qui seront garantes d’un certain équilibre social.

Nous n’avons pas le choix. Nous devons trouver les moyens de résoudre ou même de nous adapter à certaines contradictions afin d’assurer une stabilité affective et matérielle propre à permettre à l’individu de trouver un sens à la vie, de faire en sorte que la vie vaille la peine d’être vécue. Cela nécessite, selon nous, la création de nouveaux réseaux relationnels qui permettront aux gens de mieux faire face à la réalité. Une plus grande qualité dans nos rapports sociaux implique une prise de conscience de nos responsabilités comme êtres en relations. Nous avons longuement élaboré là-dessus. C’est un changement radical d’attitudes et une réévaluation de l’ordre des valeurs qui sont en cause. Cela remet en question un mode de vie dominé par la productivité, la consommation et le chacun pour soi. En fait, la quantité doit faire place à la qualité. Le défi est de taille et n’est possible que dans la durée.
Au terme de cette recherche, il convient de faire un effort de lucidité. Une réflexion éthique sur le suicide suppose la recherche d'un plus être, d'un idéal qui servirait de phare et de guide. Nous avons tenté de nuancer nos propos afin de tenir un discours pertinent. Nous sommes toutefois conscients que la responsabilisation n'est pas une mince affaire et que l'inertie qui caractérise les masses rend difficiles les suggestions élaborées ici. L'important, c'est de faire des pas dans la bonne direction, même si la démarche est hésitante, afin de trouver des solutions respectueuses des personnes. Nous ne voulons pas seulement décrire une situation sociale mais proposer un ressourcement d'où jaillirait du sens. Nous sommes convaincus que la responsabilisation est au cœur de la solution. Quant à la réalité, tout est loin d'être perdu. Il y a quelque chose de rassurant dans la résonance continue du sentiment de culpabilité dans les lettres d'adieux à la vie. Elle témoigne d'un attachement encore solide à la promesse et crie l'urgence de la communication. Bref, les personnes veulent être intégrées et ce n'est pas peu dire. Il faudra une réévaluation de nos comportements. Cela demandera un effort collectif sans lequel, au niveau social, rien n'est possible.

L'étude que nous présentons est une ébauche et des recherches ultérieures seront les bienvenues. Comme nous l'avons déjà souligné, il y a un palais pour une exploration approfondie du contenu des lettres d'adieux à la vie par rapport aux mentions relatives aux institutions. Pour ce faire, il sera nécessaire de construire une grille d'analyse permettant de distinguer le discours à caractère institutionnel du discours personnel. Puis, il reste tout un espace à combler au niveau des recherches sur les lettres d'adieux. À notre connaissance, aucune étude n'a été entreprise afin de colliger et d'analyser les lettres d'adieux de la région métropolitaine rédigées au cours des années 1980 à 1990. La même situation se produit pour les années antérieures à 1970. De même, plusieurs régions demeurent négligées malgré le fort taux de suicide qui y prévalait. Il nous apparaît important que des recherches se poursuivent dans ce domaine afin de nous permettre de faire des
analyses plus approfondies et de procéder à des recouplements qui nous instruirraient encore mieux sur le suicide. Il y a là tout un matériel sous-utilisé. Enfin nous suggérons que des études soient entreprises sur la responsabilité, sur les obstacles à sa réalisation et sa faisabilité. Nous avons besoin d’expertises dans ce domaine et de discours respectueux de la personne humaine qui interrogent et remettent en question. L’approche socio-anthropologique que nous avons favorisée ne concerne qu’un aspect du phénomène suicidaire et cet apport ne peut être considéré que dans le cadre d’une évaluation multidisciplinaire.

Nous avons voulu poser une pierre à la construction d’un édifice en constante évolution. Pour ce faire, nous avons favorisé trois attitudes complémentaires. Une approche «interactive» qui définit le problème et exploite les alternatives, une vision «formative» qui souhaite à inspirer, motiver et cultiver le caractère moral et une attitude qui cherche à «orienter» les personnes en les invitant à jeter un regard sur leur propre vie tout en montrant une avenue possible. Ce choix nous est apparu respectueux des personnes et conforme à l’évaluation que nous faisons d’une éthique du suicide.

Chaque personne humaine aspire au bonheur. Nous avons esquissé un regard éthique sur un phénomène qui démontre que bien des gens sont malheureux. La résolution de cette situation n’est pas simple et nous n’avons donné qu’un avis parmi d’autres. D’une part, l’attitude d’accueil est fondamentale et une attitude morale commande de proposer de l’aide à ceux qui souffrent. Mais notre propos original réside plutôt dans la volonté de créer un contexte social plus harmonieux et valorisant. Cela doit nécessairement passer par la responsabilisation des principaux éléments intégrateurs de la société. Le suicide est à la fois le symptôme et le résultat d’une situation sociale déséquilibrée dans laquelle, semble-t-il, de moins en moins de personnes trouvent leur compte. Il faut consolider les liens sociaux. Il y a certes là des relents de conservatisme, mais non le refus de toutes les valeurs modernes. L’être humain actuel a besoin d’une base stable pour prendre son essor
et s'épanouir. Nous appelons à des conditions sociales et relationnelles qui permettront à l'ensemble de trouver un sens à leur vie. Cela nécessite une concertation sur les valeurs fondamentales que nous voulons, comme société, promouvoir dans l'avenir.


BARRETT, Terence W. et Thomas B. SCOTT, «Suicide Bereavement and Recovery Patterns Compared with Non Suicide Bereavement Patterns», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 20, 1, Spring 1990, 1-15.


BERGER, François, "1 212 suicides au Québec en 88", La Presse, 03.04.89. A1-A2.


BERT-HALLAHMI, Benjamì:, "Religion and Suicidal Behavior", Psychological Reports, 37, 1975, 1303-1306.


BONNER, R.L. et A.R. RICH, "Toward a Predictive Model of Suicidal Ideation and Behavior. Some Preliminary Data in College Student", Suicide and Life-Threatening Behavior, 17, 1, Spring 1987, 50-63.


BOULET, Michel, "Réflexions éthiques autour des lettres d'adieux", dans É. Volant, dir., Adieu, la vie... Étude des derniers messages laissés par des suicidés, Montréal, Bellarmin, 1990, 229-284.


BOULET, Michel, "La morale et le suicide chez Émile Durkheim", Journal of Religion and Culture, 2, 1, Fall 1987, 110-123.


BREED, W., «Five Components of a Basic Suicide Syndrome», Life-Threatening Behavior, 2, 3, Summer 1972, 3-18.


CORBEIL, Sylvie-Chantal, Une analyse du contenu des notes laissées par les suicidés de la région de Québec métropolitain de 1977 à 1980, Mémoire de maîtrise, Département de psychologie, Université Laval, juin 1981.


DOUVILLE, Marie, «L'enfance d'une recherche» et «La quête d'un sens», dans É. Volé, dir., Adieu, la vie... Étude des derniers messages laissés par des suicidés, Montréal, Bellarmin, 1990, 57-119; 121-160.

DOUVILLE, Marie, Classification de lettres d'adieux à la vie: prémices d'une analyse religiologique du suicide, Mémoire de maîtrise, département de Sciences religieuses, Université du Québec à Montréal, juillet 1987.


EARLS, Felton, «Studying Adolescent Suicidal Ideation and Behavior in Primary Care Settings», Suicide and Life-Threatening Behavior, 19, 1, Spring 1989, 99-107.


GRISÉ, Yolande, Le suicide dans la Rome antique, Montréal, Bellarmin, 1982.


HENDIN, Herbert, « Youth Suicide: A Psychosocial Perspective », *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 17, 2, Summer 1987, 151-165.


KOHLBERG, Lawrence, *The Development of Modes of Moral Thinking and Choice in the Years Ten to Sixteen*, thèse doctorale non publiée, Université de Chicago, 1958.


LENNEVILLE, Johanne, «Un lien entre le suicide et les déménagements chez les jeunes?», *La Presse*, 06.02.88, A9.


LESTER, David et Aaron T. BECK. «Suicide and National Holidays», *Psychological Reports*, 36, 1975, 52.


LITMAN, Robert E., «Mental Disorders and Suicidal Intention», Suicide and Life-Threatening Behavior, 17, 2, Summer 1987, 85-92.


MORVAL, Monique V.G. et Louise BOUCHARD, *Enquête sur le vécu des étudiants et les comportements suicidaires à l'Université de Montréal*, Montréal, Table de Prévention du Suicide de l'Université de Montréal (Service de pastorale - Services aux étudiants), 1987.


NELSON, Franklyn L., «Religiosity and Self-Destructive Crisis in the Institutionalized Elderly», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 7, 2, Summer 1977, 67-74.


ORBACH, Israel, BAR-JOSEPH, Hanna et NINT DROR, «Styles of Problem Solving in Suicidal Individuals», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 20, 1, Spring 1990, 56-64.

OSGOOD, N.J. et B.A. BRANT, «Suicidal Behavior in Long-Term Care Facilities», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 20, 2, Summer 1990, 113-122.


POHLMEIER, Hermann, «Suicide as a Psychodynamic Problem of Depression», Crisix, 1, 1, avril 1980, 27-34.


PRESSE CANADIENNE, «Le suicide des jeunes Québécois: le problème ne cesse d’empirer», La Presse, 26.02.91, A10.

RAINVILLE, Michel, Manuel pratique de formation, (Montréal), 1979.

RANGELL, Leo, «The Decision to Terminate One's Life: Psychoanalytic Thoughts on Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 18, 1, Spring 1988, 28-46.


RICHMAN, Joseph, «The Care Against Rational Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 18, 3, Fall 1988, 285-289.


SELKIN, James, «The Legacy of Emile Durkheim», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 13, 1, Spring 1983, 3-13.


STACK, Steven, «The Sociological Study of Suicide: Methodological Issues», *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 17, 2, Summer 1987, 133-150.


STENGEL, Erwin, *Suicide and Attempted Suicide*, Bristol, MacGibbon & Kee, 1965.


THIBAudeau, Carole, «Il y a des suicides égoïstes et d'autres provoqués par la honte, selon 2 profs», La Presse, 22.05.91, A5.

THIBAUT, Claude, «Une réflexion sur le suicide des jeunes», La Presse, 14.06.86, B3.


TOUSIGNANT, Michel, HANIGAN, Doris et Lise BERGERON, «Le mal de vivre: comportements et idéations suicidaires chez les cégépiens de Montréal», Santé mentale au Québec, 9, 1984, 122-133.


TROUT, Deborah L., «The Role of Social Isolation in Suicide», Suicide and Life-Threatening Behavior, 10, 1, Spring 1980, 10-22.


WENZ, Friedrich V., «Seasonal Suicide Attempts and Forms of Loneliness», *Psychological Reports*, 40, 1977, 807-810.

WILSON, George C., «Suicide in Psychiatric Patients Who have Received Hospital Treatments», *American Journal of Psychiatry*, 125, 6, Dec. 1968, 64-69.


ANNEXE A
Les demandes de pardon

Les demandes de pardon en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour chacun des sens du suicide

Les demandes de pardon dans chacun des sens, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens
ANNEXE B
Les auto-accusations

Les auto-accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour chacun des sens du suicide

Les auto-accusations dans chacun des sens, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens
ANNEXE C
Les accusations

Les accusations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour chacun des sens du suicide

Les accusations dans chacun des sens, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens
ANNEXE D
Les déculpabilisations

Les déculpabilisations en nombres exacts, selon le sexe, comparées aux possibilités pour chacun des sens du suicide

Les déculpabilisations dans chacun des sens, pondérées par rapport aux possibilités par sexe et par sens